

Arnaud Collette

Insurgés

Roman

« Vous voulez la paix : créez l'amour. »
Victor Hugo

A l'innocence de la jeunesse et particulièrement à mon fils Jean pour son soutien et son aide dans l'élaboration du scénario de ce livre.

Minuit.

Avenues de Paris désertes, glacées, muettes, interminables.

Une petite fille noire, une princesse lointaine, un bout d'île, un coin de désert, court sur la neige durcie par le gel.

Une fille au sillage de miel, de chocolat et de fleurs.

Elle surgit par intermittence, sous la lueur des lampadaires, entre les façades hautaines des immeubles haussmanniens. Le claquement de ses pieds emplît l'espace, son souffle est court comme celui d'une bête aux abois.

Sa respiration enfle démesurément.

Voilà à quoi ils ont réduit ceux qui lui ressemblent : un gibier en fuite.

Une course, toujours la même, engagée cent ans plus tôt, en Afrique, par d'autres filles comme elle, une course pour la vie, contre la folie des hommes, contre le négrier, le chasseur, le colon et maintenant ici, en Europe, contre la haine ordinaire des gens ordinaires.

Une petite fille semblable à mille autres, avec sa robe rose, ses poupées, ses nœuds dans les cheveux et son goût des glaces à la fraise. Elle devrait être étouffée de tendresse, une main caresserait sa peau douce, ébourifferait ses cheveux, elle serait ivre de cris de joies, de danse, de jouets, d'anniversaires, entourée d'une mère aimante et d'un père protecteur.

Normalement.

Où sont ses parents ?

Sont-ils parvenus dans ce pays lointain où ils cherchaient la paix ?

Papa, maman, qu'est-ce qui n'a pas marché ?

Elle voudrait courir vers eux, les nattes au vent, mêlant le rire aux larmes et tomber dans leurs bras, oublier les heures d'angoisse et de silence.

Une fourgonnette noire s'engage lentement dans l'avenue et un reflet de lune frappe le pare-brise.

La portière latérale coulisse. Deux hommes en chemise brune pointent leur nez. Sur leur poche, une hache brodée, à leurs pieds, des rangers, à leur flanc, une matraque. Dans leur cœur, la haine.

Ils regardent la fille.

Elle court moins vite et se retourne sans cesse, ses pieds dérapent, elle se rattrape de justesse.

Les hommes sourient. Ils n'en sont pas à leur première traque. L'un d'eux regarde son coéquipier, Pierrot, caresser le flanc du berger allemand.

Rosalie sent le souffle des chasseurs sur sa nuque.

Je m'en sortirai, maman. Je vais y arriver papa.

Pour ne pas vous faire de peine, pour revoir mamie Aïda et papy Mehdi au pays. Pour manger le poulet Yassa à Noël, pour revoir grand frère Pape qui travaille en Suisse et petite sœur Farida qui doit marcher maintenant et parler avec ses mots d'enfant. Pour la serrer contre mon cœur et lui dire mon amour.

Je m'en sortirai, vous verrez.

Parce que tout ne peut pas finir ici...

À l'intérieur de la camionnette, l'ambiance monte, les membres de la milice tapent des mains sur les portières, hurlent des paillardes, une bière à la main.

La fourgonnette accélère. La fillette fait de même, multipliant les risques, sa cheville et son corps se tordent. Elle se relève et s'élance sur son pied blessé.

La fourgonnette gagne du terrain, lentement, inexorablement.

Les hommes rient, trépignent, comme au match de foot. Leur sourire est carnassier. Ils ne sont pas les seuls à montrer les dents, à l'arrière du véhicule, les chiens s'impatientent.

Ils n'attendront pas longtemps.

La fille ne court plus, maintenant. Elle est à genoux. Les hommes en noir descendent sur le trottoir. Leur mission sera bientôt terminée, personne n'osera s'y opposer.

La rue est vide.

Derrière les façades, derrière les rideaux, dans les intérieurs feutrés, les français de souche, les « souchiens », se terrent. Les miliciens sortent leur matraque. Après tout, le peuple a voté pour eux, pour qu'ils fassent le taf. Encore quelques

semaines et ils auront les pleins pouvoirs. Alors, rien ne les arrêtera.

La petite fille ne se retourne plus, elle regarde droit devant elle, les mains jointes.

Papa, maman, j'ai fait de mon mieux.

Ne m'en veuillez pas.

La matraque siffle et s'écrase, la jeune fille se couche.

Une tache rouge sur la neige blanche.

Romain

Le jour se lève sur le Champ de Mars.

Un jeune garçon noir se tient face à la Tour Eiffel. Ses yeux se perdent là-haut, au bout de la hampe noire plantée au sommet. Il sait qu'il ne devrait pas être là.

Il voulait voir le drapeau de ses yeux. Il voulait voir s'ils oseraient en planter un ici, si tout était vraiment perdu. Il regarde avec inquiétude la francisque dessinée sur la bannière, cette hache à double lame qui évoque la France autant que sa brutalité guerrière.

Le gamin a un sacré courage. Sa présence il y a quelques années serait sans doute passée inaperçue, mais depuis la dernière loi de protection des minorités, il n'est plus concevable de croiser un enfant de couleur à cette heure de la journée.

À quelques mètres du garçon, un homme presse le pas.

Il serre son manteau contre lui et rentre la tête pour ne pas souffrir du vent glacé. Il s'appelle Romain. Romain Lavigne. Lavigne passe encore, le nom sonne la France, le terroir, mais Romain... En ces temps nationalistes, il s'étonne d'avoir encore le droit de porter ce prénom.

Depuis les dernières élections, tout a changé.

Lors du scrutin présidentiel, la France s'est déchirée entre les héritiers de Jaurès et ceux de De Gaulle.

Ils étaient dix à vouloir le poste de Président avec la hargne d'un loup. Une charge vidée de son sens par ses occupants successifs. Une fonction bataillée comme un morceau de viande par temps de famine.

Au cours des années passées, pas un responsable politique qui ne soit parvenu à juguler les hausses du chômage, du coût de la vie, des déficits publics, des impôts et de l'insécurité. Pas un qui n'ait échappé aux affaires : celles des HLM, des frégates, des prêts sans intérêts, des fausses factures et des écoutes téléphoniques. Pas un qui n'ait résisté à la tentation d'acheter la paix sociale, la croissance ou l'emploi à coût

d'emprunts, reportant le poids de sa démagogie sur les générations futures. Trop d'années de promesses et de mensonges sans un discours responsable sur l'économie ou les finances.

Personne ne l'a vu venir.

Michel Vacher, le leader du Bloc Franc.

Il est vrai que, dans la foulée des avant-dernières présidentielles, son parti avait fait entrer cinq députés au Parlement, mais après, silence radio.

Au début de sa campagne, Michel Vacher ne fit d'ailleurs pas de bruit. Il se contenta de monter sur le ring et de lancer des généralités comme « *La France aux français* » ou « *Le travail, l'ordre, la famille et le drapeau* ». Les autres rirent. C'est vrai, personne n'avait ressorti ces vieux thèmes depuis mathusalem et ils sentaient la naphthaline. Une naphthaline un peu comique.

Ses adversaires regardèrent un moment Michel Vacher, avec sa gueule de paysan bio, puis recommencèrent à se disputer sans plus penser à lui. L'homme de la rue, lui, ne l'oublia pas.

La devise « *Le travail, l'ordre, la famille et le drapeau* » rassemblait la quasi-totalité de ses attentes. Une promesse de plus, certes, mais tenue par un homme qui n'avait jamais exercé le pouvoir. Un candidat qui avait le bénéfice du doute, face à d'autres dont on pouvait douter du bénéfice.

La surprise vint en décembre.

Le débat politique volait bas, centré sur une affaire de collusion entre le monde de la haute couture et Nicolas Lenini, le leader de la droite. Ce dernier fut accusé de s'être fait prêter, sans contrepartie, des tenues Dior, Armani et Versace pour un usage public et privé.

L'affaire passionna le monde politique et la presse.

Le citoyen lambda, lui, regardait ailleurs, les cours fléchissant de la bourse et de l'immobilier, la hausse du prix des pâtes et du dentifrice, la facture des cadeaux de Noël. Il se disait que, cette année, il offrirait des chocolats plutôt que des produits Hi-Tech.

Michel Vacher prit tout le monde de court.

Un petit matin glacé, la neige était tombée et le ciel était limpide.

Il descendit dans la rue, avec ses plus fidèles partisans, offrir des cadeaux aux sans-logis. Pas aux nécessiteux de couleur, bien sûr ; uniquement aux Français de Souche, ceux qu'ils

devaient appeler plus tard les « FS » ou les « souchiens ». Des indigents triés sur le volet : blancs, pas trop sales, pas trop malades, avec des mères belles comme le jour, des nouveaux nés emmaillotés comme des Jésus et des pères barbus comme Joseph. Une nativité moderne. Des molosses au crâne rasé et aux chemises brunes agenouillés comme des rois mages devant des tentes de fortune, offrant à des mères en pleurs des pâtes, du corned-beef et des poupées Barbie.

Michel Vacher attirait les caméras comme les mouches avec sa moustache blanche de père Noël. L'occasion pour lui de phrases choc stigmatisant les étrangers.

Il dénonça ainsi pour la première fois au travers d'un parti populaire ce qu'il appelait la « Non préférence Nationale » et le racisme « Anti-Blancs ». Pendant deux semaines, on ne vit à la télévision que des reportages sur des étrangers, plus ou moins assimilés, vivant grand train dans la capitale alors que des français « bien de chez nous », étaient contraints de vivre sous la tente.

La rhétorique du Bloc expliquait les difficultés des français de manière simple et les médias choisirent vite leur camp : offrir au peuple ce qu'il veut entendre.

Michel Vacher commença à faire tourner le débat politique autour de lui.

Les événements s'accélérent en Mars.

Les chiffres du chômage et des déficits publics tombèrent lourdement sur le moral des français. Une aubaine pour Michel Vacher qui prévoyait cette déroute depuis six mois déjà, avec la précision d'un horloger, là où les partis historiques prédisaient une amélioration.

En parallèle, l'Allemagne et le Royaume-Uni ayant décidé conjointement de fermer leurs frontières aux flux migratoires grandissant du Moyen-Orient, la France dut faire face à un afflux de réfugiés sans précédent avec jusqu'à trente mille nouveaux arrivants sur une seule journée, saturant toutes les structures d'accueil du pays, provoquant des scènes de pillage et d'affrontement. Et pour couronner le tout, profitant du chaos, des forces de l'ordre débordées et des frontières poreuses, les candidats à la guerre sainte organisèrent cinq attentats, perpétrés presque simultanément dans cinq TGV arrivant en gare des cinq plus grandes villes du pays.

Le Bloc, devenu le centre de toutes les attentions, anima alors tous les débats et ses partisans, décomplexés, se montrèrent partout, dans la rue, à la télévision et sur la toile, monopolisant l'attention, faisant le « buzz » et couvrant la voix des autres partis.

La France se passionna pour Michel Vacher, cet homme sympathique au caractère bien trempé.

Début avril, il culminait dans les sondages et devint l'arbitre des élections à venir.

Au QG des partis adverses, ce fut le branle-bas de combat.

Il fallait contrer l'explosion du Bloc et personne n'avait rien trouvé.

A gauche, les responsables prirent le parti de le diaboliser. Ils déchainèrent, sans résultats, tout ce que l'arsenal législatif compte de lois, d'arrêtés et de jurisprudences contre le Bloc Franc et ses partisans, attaquant partout ses écrits et ses paroles.

Ils organisèrent de grandes manifestations dont la plus grande réunit plus de deux cent mille personnes entre l'Arc de Triomphe et le Louvre. Un concert géant sur le Champ de Mars. Des participants comblés, des médias repus, un déluge de bonnes intentions.

Les partisans de De Gaulle, eux, prirent le pli inverse, ils décidèrent de marcher franchement sur les plates-bandes de Michel Vacher pour courtiser son électorat. Il n'y eût plus de jours sans qu'un membre du parti ne sorte de diatribe contre les immigrés, les migrants, les juifs ou les tziganes. Ils étaient tantôt responsables du chômage ou de l'insécurité, tantôt de la hausse du prix du pétrole ou de la météo. La droite tonnait sans relâche contre une « invasion » immigrée menaçant la « survie » nationale. Le manque d'expérience dans l'exercice des thèses xénophobes conduisit le parti à des excès qui inquiétèrent les électeurs.

Michel Vacher, lui, prit un malin plaisir à élargir ses bases.

Il mit tout en œuvre afin de faire ressembler son mouvement à un parti classique. Dans les sessions de formation et les universités du parti, les formateurs ne firent plus référence à aucune idéologie xénophobe ou sectaire. Leurs élèves apprirent à sourire, à manier l'humour et les chiffres de l'économie.

Les cadres du Bloc s'habillèrent en polo Lacoste rose, l'archétypique d'un certain chic décontracté à la française.

Michel Vacher et ses cadres ne se firent plus photographier aux fêtes de Jeanne d'Arc, ou aux commémorations de la Grande Guerre, mais dans leur jardin, aux fêtes communales ou à celles des écoles de leurs enfants.

Les réunions du parti, organisées aux quatre coins de la France devinrent ouvertes, conviviales et familiales, ressemblant à des fêtes scouts, des réunions de famille à la Kennedy. Devant les objectifs : les blonds éduqués et bien coiffés. Dans l'ombre et à l'intendance : les bourrus, les musculeux et leurs dobermans.

Le mouvement se normalisa et ses membres, jadis pestiférés, devinrent invités réguliers d'émissions politiques ou même culinaires.

Peu à peu, rien ne fut plus à la mode que d'adhérer aux idées du Bloc et il était décomplexant de pouvoir enfin parler de sa préférence nationale sans se sentir jugé.

À l'issue de ces nombreuses péripéties, le débat toucha à sa fin et personne n'avait vu le temps passer.

A force de faire tourner tous les débats autour du Bloc Franc, en politique comme dans les médias, à force que les partis traditionnels se rejettent la responsabilité de la poussée de Michel Vacher, à force d'être « contre » lui, peu de gens avaient pris le temps d'être « pour » quelque chose. Et aucun candidat n'avait réussi à recentrer le débat sur les idées ou même sur l'économie, chapitre béant et aberrant du programme du Bloc.

Le résultat fut sans appel.

Au soir du scrutin, Michel Vacher accédait au deuxième tour avec 30% des suffrages exprimés, surnageant des partis adverses éclatés et divisés, étincelant de la blancheur de sa moustache avec le sourire confiant de l'homme investi d'une mission divine.

François Levaillant, candidat sortant de gauche, n'était pas au deuxième tour, plongeant son organisation, un grand nombre de français, comme l'opinion étrangère, dans une grande stupeur. Les partis traditionnels s'entredéchirèrent, s'accusant mutuellement d'avoir provoqué la situation. Toute unité vola en éclat, comme toute idée de front républicain.

C'était avant le grand événement, celui que les médias appelleront plus tard la « Guerre des Sept Jours ».

Sept jours avant le deuxième tour des élections.

La banlieue était alors involontairement sous le feu des médias. Harcelée par les forces de l'ordre et la presse ; en perte de repères et de modèles, la jeunesse locale n'attendait qu'une étincelle pour s'enflammer. Elle vint d'un incident lors d'une course-poursuite entre la police et des habitants des tours du Val Fourré. Un jeune homme qui n'avait rien à se reprocher mais apeuré par l'agressivité des forces de l'ordre avait précipité son véhicule contre un immeuble, fauchant un jeune enfant. Les images amateur prises au téléphone portable avaient rapidement fait le tour du monde.

La révolte qui suivit fut sans précédents.

Sept jours de « dawa » dans tout le pays.

Cinq cent voitures et quinze écoles brûlées, deux mairies plastiquées, douze morts, des milliers de blessés chez les manifestants et les forces de l'ordre. Des banlieusards qui défient l'ordre, renversent des voitures, arrachent des pavés, jettent des cocktails Molotov, tirent au fusil à pompe, à la carabine à répétition.

Des forces de l'ordre qui répriment à coup de lances à eau, de gaz lacrymogènes, de balles en caoutchouc et de fusils anesthésiants : l'arsenal d'une population en guerre. Des jeunes hommes qui tombent, des cris, des noirs, des beurs, des larmes, des enfants comme en guerre sainte, en recherche d'idéal, de respect, de médiatisation. Une révolte debout, la France à genou.

Du pain blanc pour Michel Vacher.

Un seul slogan de campagne désormais : « seul le Bloc Franc peut sauver le pays d'une guerre civile. »

Face à l'insécurité provoquée par les révoltes, les grèves et droits de retrait se multiplièrent. Ils débutèrent par les syndicats de police et finirent par gagner le monde privé. Le train, le bus et le métro ne circulèrent plus. On ne distribua plus de courrier, on ne ramassa plus les ordures. L'électricité fut coupée plusieurs heures dans la journée, les accès Internet furent souvent suspendus, les raffineries et les stations fermées, les dépôts de farine et les marchés de gros bloqués.

En trois jours la France suffoqua. Il fallut faire la queue partout. Les élections pour le deuxième tour durent être repoussées de quinze jours faute de pouvoir garantir la sécurité des votants.

Les autres pays d'Europe, comme le reste du monde, déjà choqués par la présence du Bloc au deuxième tour, assistèrent impuissants au déchirement du pays.

Le « dawa » français fit la une de la presse mondiale.

Le Président des Etats-Unis, Jackson Greenville, se rendit en France pour faire entendre sa voix et condamna fermement la politique et les provocations du Bloc Franc, selon lui à l'origine du mal.

François Dormand, devenu entretemps porte-parole du parti de Michel Vacher, fit savoir que son parti n'entendrait pas les injonctions d'un fils d'esclave. De l'Onu au Conseil des Nations, on ne compta plus les appels au calme et au retour au travail.

Rien n'y fit. L'aiguille sociale passa dans le rouge. Face aux grèves, gangrenant le pays des mairies jusqu'à la police, l'armée fut mobilisée pour surveiller les bureaux de vote du deuxième tour.

Des chars dans les rues, des mairies en flamme, des pavés comme bulletin de vote. De très nombreux électeurs apeurés, mal informés et gavés par l'omniprésence du Bloc dans les débats furent torturés par la décision à prendre. Un choix impossible s'offrit à eux : voter pour un parti traditionnel dans l'espoir d'assurer une continuité dans la gestion du pays ou donner sa voix, tout de suite, pour un homme à poigne, capable de rétablir l'ordre.

Michel Vacher fut élu sur un fil avec 50,1 % des voix.

Le pays, à feu et à sang, lui remit les clefs, laissant l'Europe et le reste du monde sans voix.

Les violences et les grèves cessèrent immédiatement.

Aucune mesure ne fut prise au cours des trois premiers mois de prise de pouvoir du nouveau gouvernement, le temps de laisser passer les vagues d'exil volontaire des étrangers et des réfractaires au Bloc de la première heure.

La France attendit. Dans le métro, dans les cafés, les conversations tournaient autour des non-mesures prises par le parti.

Ceux qui étaient les plus timides au lendemain de l'élection devinrent les porte-paroles d'un ras-le-bol populaire. Les journaux se réveillèrent. Les premières critiques firent place aux premières charges. Et rapidement, du métro parisien au fin fond des campagnes, tous fustigèrent l'immobilisme du gouvernement. Les initiales « BF » du Bloc Franc devinrent dans la bouche de l'homme de la rue celles des « Branleurs Finis ».

Au gouvernement, les uniformes avaient remplacé les complets-vestons et rien ne fut plus au goût du jour que les galons, même pour les ministères les moins militaires

Les effectifs des forces de l'ordre crurent à une vitesse exponentielle ; aussi spectaculaire que la vague de répression et de censure qui commença à secouer le pays. Le Bloc avait laissé parler ses opposants pour les identifier. Après les leaders des minorités ethniques, ce fut au tour d'élites de la politique ou de la presse de disparaître sans laisser d'adresse. Ils furent nombreux à donner une nouvelle orientation à leur carrière, laissant derrière eux un mot griffonné sur la table du salon. Le Bloc nomma des remplaçants aussi vite que les places se libéraient.

Des événements similaires se produisirent dans la police, la justice et l'armée. Les juges qui s'étaient illustrés dans les affaires politiques touchant le Bloc, celles de corruption ou d'abus de pouvoir, reçurent des « promotions » dans des zones rurales ou quittèrent leurs fonctions après avoir exprimé le regret de leurs agissements passés.

La jeunesse, élevée dans un climat de liberté, monta au créneau contre les purges et les censures. La contestation prit naissance dans les milieux gauchistes, les facultés de lettres et de philosophie. Les protestataires s'organisèrent et les esprits s'échauffèrent, menant à des débats de plus en plus houleux entre partisans du régime et de la liberté d'expression, tant et si bien que Michel Vacher échappa à un attentat lors d'un discours au Panthéon. Un jeune intellectuel antibloquiste, Jean Colinet, parvint à entrer une arme à feu dans l'enceinte du bâtiment et tira à bout portant sur le leader. Ce dernier ne doit son salut qu'au pupitre derrière lequel il s'abrita.

Cette journée, connue depuis sous le nom de « Journée de la conscience retrouvée » marqua un tournant dans l'idéologie du Bloc.

Profondément traumatisé et s'estimant trahi par un peuple qui lui avait accordé jusque là une confiance aveugle, Michel Vacher radicalisa définitivement son discours.

Un matin de décembre particulièrement froid, le fameux « matin de glace », police et armée intervinrent simultanément dans des milliers d'endroits. Tout le monde connaissait quelqu'un qui avait été gardé à vue, interrogé, ennuyé ou même battu pour ses vues politiques.

Dans les cafés et les lieux publics, les discussions repirent, comme toujours, mais autour de sujets plus légers. L'homme de la rue tempéra définitivement son langage, sous la menace des arrestations et des rafles.

C'est dans cette France nouvelle, dans ce contexte incertain, que Romain marche d'un pas décidé vers le Trocadéro.

Paris, ville lumière, est couverte de blanc.
La cité est ralentie, dans la lumière du jour qui naît.
Comme en apesanteur.
La neige crisse sous ses pieds de Romain.
Il remonte le col de son manteau et souffle sur ses mains.
Ses pas le conduisent aux terrasses du Trocadéro par le pont
d'Iéna qui enjambe la Seine.
Plus il s'élève, plus la ville s'étale, comme un lac gelé.
Il se retourne et prend la tour Eiffel en pleine figure. Aucune
ville au monde, depuis le début du vingtième siècle, n'avait eu
l'audace ou les moyens financiers de construire un monument
d'une telle beauté, aussi inutile qu'indispensable.
Aux pieds du Palais de Chaillot, les Français de Souche, ou les
« souchiens » comme les appellent le Bloc, ont remplacé les
vendeurs ambulants issus d'Afrique ou d'Europe de l'Est.
Au milieu des tours Eiffel en porte-clefs ou en boules à neige,
s'écourent des icônes vachistes : portraits de Michel Vacher,
assiettes en porcelaine à la devise « Le Sol et le Sang »,
drapeaux à francisque, cahiers, baromètres et mouchoirs
estampillés Bloc Franc.
Un boui-boui devenu monnaie courante.
Le Bloc est en pleine gloire.
Et le culte s'accélère.

Tout le contraire de Romain.
Sa vie n'a rien de glorieux.
A vingt-deux ans, il n'a rien fini, rien vraiment commencé.
Petit, mince, brun, écolo, idéaliste et discret, il aime la musique
classique, le bon vin, la cuisine italienne, le théâtre et les
femmes.
Et particulièrement Audrey.
Il revoit une scène, cinq ans plus tôt.
Sous la chaleur des projecteurs, une jeune femme transpire.

Assise sur une moquette verte parsemée de fleurs en plastique, elle tient une boîte de camembert, l'étiquette tournée vers la caméra.

Pour la quarantième fois, elle répète la même phrase, vaine.

« Le fromage de chèvre, c'est chèvrement bon !

Pour la quarantième fois, le réalisateur stoppe la caméra en criant.

– Non, non et non ! Audrey, je t'ai dit de prendre un air gourmand, ce n'est pas sorcier ! Fait la moue avec la bouche... voilà.

Audrey vient de débarquer à Paris de Lituanie avec ses malles, ses violons, son père lituanien et sa mère française. Elle est la seule richesse de sa famille, avec sa beauté éclatante, son port de danseuse et son brin d'accent à la Birkin.

Le réalisateur reprend, à l'attention d'un autre figurant :

– Et toi là-bas, tu prends la boîte de fromage des mains d'Audrey ou je dois venir la chercher moi-même ?

Penaud, Romain, regarde ses chaussures.

Lui aussi est à Paris depuis peu, tombé de sa province comme un oiseau du nid.

A la pause, Audrey s'assied près de lui et partage son café.

Elle semble aimer son sourire et tout le reste. Avec elle, Romain se sent trop craquant, trop timide, trop cultivé, trop plein d'avenir.

Les fesses contre ses fesses, sur le canapé défoncé du studio de tournage, il se grise d'elle.

Il se remémore la première phrase qu'il a osé lui dire :

– Vous faites cette pub pour l'amour du fromage ou pour l'argent ? »

Il l'avait fait rire.

Rien de plus.

Et elle s'était sentie bien avec lui.

Dans ce pays inconnu, dans cette ville si grande, dans ce métier sans lois, il proposait de lui tenir la main.

Et elle ne semblait pas vouloir la lâcher.

Il était la réflexion posée, elle était l'assurance dont il manquait.

Ils se revirent souvent.

Ils coururent les mêmes castings et les mêmes auditions. Tour à tour peuple préhistorique, citoyens romains, villageois du Moyen-âge ou valets du début du siècle, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre de nombreuses fois sur scène, devant

l'objectif d'un appareil photo ou d'une caméra. Audrey prit un plaisir croissant au contact de son corps, et l'amitié se mua en désir.

Un soir, Romain invita Audrey au Caffè Boboli, le petit italien où il avait ses quartiers. Ils se mangèrent des yeux à la lueur des bougies et au son des violons, devant un décor vaguement vénitien. Pour le dessert, il l'invita à manger un fromage de chèvre dans son appartement du Marais. Et, au soleil couchant, en contemplant avec elle la vue sur la tour Eiffel depuis la lucarne de la salle de bain, debout sur la baignoire, Romain passa son bras autour de la taille d'Audrey.

Il osa un baiser mémorable.

« C'est chèvrement bon », dit-elle.

Ainsi débutèrent les plus belles années de la vie de Romain. Audrey et lui écumèrent les plus beaux endroits de la capitale, des Champs Élysées au Carrousel du Louvre, de l'Opéra à l'Île de la Cité. Ils épuisèrent tous les clichés : mirent des cadenas sur le pont neuf, admirèrent des couchers de soleil depuis le Sacré-Cœur, se firent photographier par des touristes devant la Tour-Eiffel, échangèrent des baisers en Bateaux Mouches.

Surtout ils rirent, comme jamais. Ils prirent des poses idiotes dans des Photomatons, se grimpèrent sur le dos l'un de l'autre, firent des fêtes mémorables dans leur appartement.

Au milieu des cris, Romain se surprenait à regarder Audrey.

Tout se figeait autour d'elle, au ralenti.

Elle était belle et lumineuse. Et Romain se disait qu'il avait toute la chance du monde.

Il avait des soucis, des tracas, certes, mais il avait Audrey.

L'amour d'Audrey n'était pas le seul qu'il recevait.

L'appartement de Romain était le point de ralliement de tous les gens « cool » de la capitale. Le frigo se vidait plus vite qu'il ne se remplissait et la vie était un mouvement perpétuel.

Tout l'inverse de la jeunesse stricte et solitaire de Romain.

Il l'avait menée dans son village des Cévennes entre sa mère, institutrice, et son père, directeur d'école. Mauvais élève, obligé de fréquenter l'école de ses parents, la seule du village, il avait vécu l'enfer. Son père et sa mère, hantés par l'idée d'être taxés de favoritisme à son égard, ne lui passaient rien.

Il vécut sa jeunesse isolé et angoissé. Son père, immense et rigide, faisait fuir les amis comme les moments de joie.

La seule passion de Romain était le théâtre.

Sur les planches, sous les traits de Cyrano, de Valmont ou Scapin, il oubliait sa gaucherie et sa solitude. Pour un instant seulement, il n'était plus un enfant timide, mais un gentilhomme truculent, un bourgeois sans-gêne, un héros romantique.

Il faisait enfin quelque chose, il prenait son destin en main.

A l'aube de ses dix-huit ans, ayant choisi de vivre de son art, il convia ses parents à la première du Cid où il tenait le premier rôle. A la fin de la représentation, son père lui dit : « tu n'as aucun talent ».

Cette phrase le précipita sur les planches.

Depuis ce jour, le théâtre attendait sa révélation.

Avec patience.

Romain rejoignit Paris pour saisir sa chance au cours Florent. Comme d'autres, il connut la bohème, les chambres de bonne, la vie au jour le jour.

Beaucoup de seconds rôles.

Il devint le roi du « madame est servie » ou du « si monsieur veut bien se donner la peine ». Un second rôle, il y a deux ans, dans l'Avare, au Théâtre Espace Marais.

Rien de plus, jusqu'à ce que le destin frappe enfin à sa porte.

Dans trois mois, il joue en tête d'affiche du Bourgeois Gentilhomme, au Théâtre de Paris.

Le régisseur prépare déjà les lettres illuminées géantes qui écriront son nom au firmament parisien.

Et il ne doit cet exploit qu'à lui-même !

Il a fallu qu'Audrey le quitte.

C'est toujours comme ça, deux succès, c'est trop pour lui.

Audrey a mangé avec lui de la vache enragée et choisi de partir au moment où les choses se sont mises à marcher.

Va comprendre.

Elle est partie du jour au lendemain, sans prévenir.

Et Romain n'a rien vu venir.

Sans doute était-il trop accaparé par sa carrière, par ses relations, par ses amis, mais Audrey semblait heureuse, pourtant. Elle l'encourageait toujours à sortir, à tenter sa chance de droite et de gauche. Il voyait bien sa solitude, mais quand il l'interrogeait, elle disait que tout allait bien.

Un soir, alors qu'il arrivait au niveau le plus délicat de World of War, elle débarqua dans la chambre une valise à la main. Et

débilla tout. D'un gros reproche en sortait un plus petit, comme ça, sans fin, comme des matriochkas russes.

Tout sortit d'un coup. Elle n'était pas heureuse, Romain manquait d'attention, d'audace, de force, d'épaules, de tout.

Il manquait de tout mais ne s'était aperçu de rien.

Elle le quitta en claquant la porte et Romain resta d'interminables minutes dans le noir, la manette de jeu en main, à se demander si tout cela était bien réel.

Et ça l'était.

Bien sûr, maintenant, avec le recul, il revoyait les moments où cela n'allait pas. Des instants qu'il n'avait pas pris le temps d'analyser, où il faisait le pitre quand elle était blessée, où il négligeait de ranger ses chaussettes sales, où il avait laissé Audrey rentrer seule d'une soirée chez des amis, où il était ivre, où il avait refusé les voyages, les cinémas, où il était absent quand elle avait besoin d'affection.

Pourquoi croire que l'autre vous appartient ?

Alors que l'amour est une fleur qui a besoin d'eau.

Certaines fleurs ont besoin de moins d'eau, mais toutes doivent être arrosées.

Et Romain avait égaré son arrosoir.

Heureusement, il pouvait compter sur ses amis, Bernard et Raphaël.

Bernard est un solide gaillard amateur de vin, de bagnoles, d'armes à feu et de femmes. Romain l'admire pour sa force rassurante, sa maturité paternelle. C'est dans son appartement qu'il se rend quand il a besoin d'une épaule, d'un avis posé et sincère et accessoirement d'un verre de bon vin. Bernard possède toute la panoplie de l'homme viril : vestes bien coupées, labrador, SUV, moto, collection d'armes.

Romain aime son caractère posé, sa répartie, son assurance.

Il semble à l'aise partout. Il a toujours une bonne histoire à raconter, une personne à railler, une femme à flatter.

Vivre à ses côtés, c'est vivre à l'ombre d'une étoile, avancer pied au plancher sans se poser de questions.

Et il faut reconnaître que cela a du bon.

Tout l'inverse de Raphaël.

Adolescent attardé, critique à la Couenne de l'Art, magazine indépendant et pseudo-révolté, Raphaël traîne ses Converse crevées dans les milieux underground, vivant de sa fierté autant que de cachets d'intermittent. De temps à autre, il met en scène des pièces d'auteur décalées où Romain prend soin

de ne pas apparaître. Il réalise des courts-métrages absconds que seule la faune qui gravite autour de lui semble comprendre.

Pénétrer dans sa chambre, c'est voyager dans le temps, retrouver dans un délire régressif les jeux vidéo, les jouets, les peluches, les bonbons et les films de son enfance.

Bernard, Romain et Raphaël ont écumé ensemble tous les bars de la capitale, parcouru des milliers de rues, hurlant, chantant, urinant sous les fenêtres des honnêtes citoyens. Combien de soirées sur le canapé défoncé de Romain à refaire le monde, à boire des bières, à rire, à déprimer, à jouer de la musique, aux jeux vidéos ? Combien de nuits à tenter leur chance avec les filles, prenant des vestes mémorables et réussissant, parfois, sous les vivats des deux autres, à ramener une conquête à leur appartement ? Elles étaient d'ailleurs souvent celles de Bernard, servi par son physique athlétique, sa verve et son audace.

Raphaël ramenait des prises aussi curieuses que lui : des filles improbables, échevelées, rigolotes, bigarrées.

Avec lui, l'humour, l'esprit, l'effronterie étaient quotidiens.

Face au Trocadéro, Romain sourit en repensant à ces instants de grâce. Il a toujours eu pour Raphaël une tendresse infinie.

Il a précisément rendez-vous avec lui, ce matin.

Il presse le pas.

Une paire de BAF traîne près du colosse doré de la jeunesse, une des statues monumentale en bronze qui hérissent le parvis du Trocadéro. Les BAF sont les Brigades Armées de France, la milice du Bloc Franc. Ses membres, qui se promènent toujours par deux, reçoivent le surnom de « paire de BAF » ou de « Témoins de Jéhovah ». On les surnomme encore « Astérix et Obélix » en rapport à la moustache touffue qu'ils arborent volontiers. Une mode inspirée par Michel Vacher et tout ce que la francisque charrie de symboles gaulois, un empire passé que l'on imagine volontiers glorieux et vierge de tout métissage.

Romain tente un chemin de traverse pour éviter la patrouille.

Trop tard, il est repéré.

Un demi-tour paraîtrait suspect ; surtout en ce moment. Avec les manifestations d'étudiants, les forces de l'ordre sont sur les dents.

Les BAF, organisation paramilitaire que rien ne justifiait aux yeux de Romain, furent créées aux premières heures du

gouvernement de Michel Vacher. François Dormand, ministre de l'Intérieur, cria à qui voulait l'entendre que la gendarmerie et la police, fusionnées depuis de nombreuses années, mettaient le pays sous la menace d'un coup d'État. Seule la pluralité des organisations policières et militaires, dont certaines rattachées directement au Président, pouvait constituer un gage de sécurité. La levée des crédits nécessaires à la mise sur pied des « Brigades » provoqua un tollé au parlement. L'article 49-3, dit « engagement de responsabilité », fut saisi pour faire passer la loi en force. Cette manœuvre sonna la première vague de démissions parmi les parlementaires de l'opposition.

En quelques mois, les BAF comptèrent trois mille hommes, recrutés dans l'urgence.

La police traditionnelle a interdiction de s'immiscer dans les affaires des BAF. En revanche, tout complot, ou toute trahison contre L'État, doit être immédiatement porté à leur connaissance.

Les BAF possèdent même une unité d'élite : la Main Noire.

Les deux polices rivalisent de zèle et brutalité. Sur simple dénonciation, parfois anonyme d'un indic ou mouchard soudoyé, n'importe qui - à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit - peut se voir passer les menottes, jeter dans une cellule et y moisir des mois, quand il n'est pas envoyé en « stage de repositionnement ».

Personne, quel que soit son âge ou son état de santé, n'est plus sûr de coucher dans son lit le soir.

Les BAF procèdent toujours avec un plaisir non dissimulé, sans prévenance ni ménagements, aux arrestations et aux incarcérations.

Sur le parvis du Trocadéro, un des deux « BAF » regarde Romain et lui fait signe d'approcher. Ce dernier s'exécute, le cœur battant.

« Solésan, dit le milicien.

– Solésan, répond machinalement Romain.

La devise du Bloc, « le Sol et le Sang », prononcée rapidement dans un sabir inarticulé, devient « Solésan ». Un salut devenu tristement courant aux yeux de Romain. La maxime « Sol et Sang » fait référence d'une part au sol sacré de la Patrie et d'autre part au droit du sang, régime unique d'acquisition de la nationalité française pour le parti.

Romain montre ses papiers, sa toute nouvelle carte d'identité biométrique aux hologrammes 3D, frappée des initiales FS (Français de Souche). Sa Francitude depuis trois générations lui vaut ce label de qualité, l'équivalent du Label Rouge pour les porcs. Malheur à qui arbore le blason FR (Français Récent) qui témoigne d'une accession trop fraîche à la nationalité ou, pire, la mention NF (Non-Français) qui confère à son propriétaire un état de sous-citoyenneté. Ce dernier est certain de voir ses contrôles d'identité s'éterniser, d'être mis fréquemment en garde-à-vue ou toute autre humiliation.

Romain tend son papier high-tech en tremblant.

L'homme en uniforme s'adresse à lui en le tutoyant.

– Tu as tenté de faire demi-tour en nous voyant ? dit-il.

– J'ai eu peur d'avoir oublié ma carte d'identité chez moi, dit Romain.

– Tu vois, tu l'as. Pas de panique. Dis donc, Romain Duvivier...

C'est un nom bidon, ça... Ce sont des faux papiers ?

Romain fait des efforts surhumains pour garder son calme alors que ses jambes prennent la consistance de la guimauve.

Ne pas trembler. Ne pas trembler.

L'homme plante son regard dans le sien, les sourcils froncés, puis éclate de rire.

– Je rigole, dit-il, j'adore faire cette blague. Tu aurais vu ta tête ! Allez, tu peux te barrer.

Un téléphone sonne dans le blouson de Romain.

Sonnerie N°4.

Théo.

Romain sait trop bien pourquoi il appelle.

– Tu ne réponds pas ? lui demande l'homme en noir.

Romain ne peut pas décrocher.

Les BAF ont un « géolocalisateur », lui a dit le Glaude, un appareil qui détecte l'origine des appels. Les « Brigades » enregistrent tout, conversations comprises dans une banque de données géantes au Cube Noir.

Romain doit s'éloigner pour prendre l'appel.

– C'est ma femme, dit ce dernier avec un clin d'œil complice. Tant que je ne décroche pas elle ne peut pas savoir que je suis ici.

– Petit vicelard ! dit l'homme. Allez, file retrouver ta pute. »

Romain s'éloigne d'un pas pressé.

L'immense place du Trocadéro et du 11 Novembre est vide.
La neige sur son pourtour est à peine souillée, comme sur une photo du vieux Paris à la naissance de l'automobile.
Un véhicule électrique frôle Romain en silence.
Un tram s'immobilise à l'angle de l'avenue Kléber.
Pas une voiture en vue.
Posséder un véhicule est devenu un luxe.
Le prix de l'essence a connu une augmentation vertigineuse, conséquence de la hausse brutale de la demande mondiale, de l'épuisement des ressources et du blocus des pays voisins, quand Michel Vacher a décidé de sortir le pays de l'Union Européenne. Puis, il a fallu ajouter le coût de la « Vignette de Sécurité », destinée officiellement à financer la recherche sur les maladies orphelines. Officieusement, cet impôt déguisé irrigue les innombrables organisations policières du pays.
Romain le sait, comme le reste.
Il traverse le carrefour les mains dans les poches et le col relevé. Son téléphone sonne à nouveau. Toujours Théo. Il décroche après s'être assuré qu'il n'est pas suivi. Un faible bip confirme que l'appel est crypté.
« Jules ? lui demande son interlocuteur. Vous êtes en chemin ?
– J'approche du but.
– Vous allez transmettre vos instructions à Gabriel ?
– Comptez sur moi, Théo. »
Romain raccroche sans omettre d'appuyer trois fois sur la touche bleue pour brouiller le signal, puis fourre le téléphone dans sa poche.
Il sourit, comme à chaque fois que quelqu'un l'appelle « Jules », le nom qu'il porte au sein de l'organisation de résistance au Bloc. En référence à Jules César, le « Romain » le plus célèbre du monde.
C'est un peu mégalo, mais ça ne fait de mal à personne.
Au sein du réseau, personne n'utilise son vrai patronyme.
Personne ne connaît l'identité des autres.
Raphaël répond au nom de « Gabriel ».
Pourtant, Romain, qui l'a engagé, ne l'appelle jamais comme ça. Et Raphaël ne l'appelle jamais « Jules » en retour. C'est impossible. Ils se connaissent depuis trop longtemps. Ils ne prononceraient pas trois phrases sans se tromper.
Embaucher quelqu'un dont on connaît l'identité est pourtant fortement déconseillé.

Mais Romain a confiance en Raphaël.
Comment douter d'un homme si fort aux jeux vidéo ?

Romain touche au but.

La brasserie du Coq d'Or se tient fièrement à l'angle des avenues Kléber et Président Wilson. Sa longue façade illuminée colore la neige de rouge orangé.

Ils doivent y consommer une énergie colossale !

Romain entre en passant devant le videur.

L'intérieur est bruyant et luxueux.

Moquette et fauteuils de velours noir encadrent des rangées de tables rouges laquées. Une musique rythmée et urbaine sort du plafond en dalles de verre noir de Murano. D'étranges troncs d'arbres en verre irisé, plantés entre sol et plafond, rythment l'espace, délimitant des zones, créant une atmosphère cosy. Plus loin, derrière des tentures, Romain devine d'autres tables, des personnages haut placés, des bouteilles de champagne et des filles faciles.

Raphaël est là, de dos.

Romain le reconnaît à sa chevelure abondante et bouclée.

Tu es toujours furieusement beau, Raphaël.

Beau et fou. Avec cette barbe et ce charme espiègle, cette intelligence et cette ironie folle. Ton visage paraît fatigué, pourtant, et tes joues sont creusées. Le regard est un peu voilé. Par la fatigue ou par l'alcool ? Tu as replongé, Raphi ?

D'un coup d'œil circulaire, Romain a jaugé l'endroit : un repaire doré pour apparatchiks du parti. Il faut dire que, depuis quelques mois, rien n'est plus gratifiant que de rouler pour l'État.

Romain utilise un mot spécial pour désigner cette nouvelle classe dominante et parfois violente : *Les Encartés*.

Plus question de prospérer, dans aucun business que ce soit, sans carte du parti. Le sésame ouvre la porte à toutes les opportunités, tous les appuis comme tous les abus. Les membres du Parti forment un clan de citoyens de première classe et prennent place aux postes clefs du régime.

Le Bloc accorde à son « élite » tous les privilèges et tous les droits de contrôle. Les *Encartés* peuvent mettre sans vergogne à la porte les collaborateurs d'autres bords politiques. Dans l'administration, pas de Francisque au revers de la boutonnière, pas d'avancement. Le Bloc recommande à ses membres de se fournir en priorité chez les « affiliés ». Toutes les professions,

du commerce à l'industrie en passant par la santé, veulent leur carte.

Toutes les cartes ne se valent pas, pourtant. Qui possède la très rare BlackPass ne connaît plus de limites. Cette carte donne accès aux lieux les plus fermés du pouvoir, permet de se servir pratiquement partout sans payer, d'envoyer qui que ce soit aux mains des milices, de s'approvisionner en produits importés à bon prix au marché noir officiel, de porter des armes. Elle garantit, en outre, l'impunité d'une bonne dizaine de crimes et délits. Le Bloc est un régime corrompu et l'*Encarté* est uni avec ses acolytes dans le but de servir ses propres intérêts.

Dans la brasserie cohabitent d'autres chouchous du régime. En faisant de « sol et sang » sa devise, le Bloc a poussé au pouvoir les propriétaires terriens, détenteurs du « sol » et l'ancienne noblesse de France, héritière par le « sang ». Jamais, depuis la révolution française, une particule, un titre de baron ou de comte n'a été si gratifiant. Propriétaires terriens et nobles font souffler sur le pays un vent de revanche ; de la province sur Paris, des ruraux sur les citadins, des anciens riches sur les nouveaux.

Le Coq d'Or est un théâtre où se joue à huis clos la comédie du pouvoir.

Il n'y a pas pire endroit pour discuter.

« Alors, comment tu trouves mon lieu de rendez-vous ? demande Raphaël à Romain, qui vient de s'asseoir à sa table.

– Stupide, si tu veux mon avis.

– Détends-toi, dit-il. Il n'y a ici que des amis. Des potes. De vieux poteaux ! Hein, les gars ?

Raphaël écarte les bras pour embrasser l'assemblée.

Derrière eux, serrés sur une banquette de velours, deux hommes à la mine renfrognée encadrent une blonde à l'allure de poupée gonflable. La musique, vive et urbaine, ne couvre ni leurs rires ni leurs grossièretés. Sur la table laquée rouge devant eux : deux cafés, des croissants, des verres de jus d'orange, des flûtes de champagne, une carte du parti et un revolver.

– Ils ne prennent plus la peine de se cacher, dit Romain. La respectabilité passe maintenant par les armes, l'argent, l'alcool et les femmes.

– Philippe Stark disait : « le matérialisme remplace l'amour. Le jour où le dernier amoureux aura disparu de la Terre, nous

aurons régressé à l'état de l'animal que nous voulions nier et nous aurons perdu quatre milliard d'années de travail. »

– Tu es fou, Raphi. Un rendez-vous ici est totalement contraire aux règles de l'organisation. Plus de dix mille des nôtres croupissent déjà en prison. Ils en arrêtent chaque jour de nouveaux. La peine de mort ne nous est pas encore appliquée, mais ça viendra. L'objectif du gouvernement est clair : détruire l'organisation. Ce rendez-vous, ici, a du panache, mais il est dangereux. Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ?

– Je viens regarder ces petits collabos en face, eux qui doivent avoir du mal à supporter leur reflet dans la glace. Comment ont-ils pu voter pour Michel Vacher ? Il faut croire que l'agonie d'une démocratie ouvre la porte à la tyrannie, comme disait Platon dans la République. Comme les rats trop nombreux génèrent leur propre maladie mortelle, notre société moribonde recherche son salut dans le chaos. Quand on regarde dans l'histoire, quelle dictature fasciste a apporté autre chose que la destruction et la mort ? Hein ? Tu peux me le dire ? Qui peut être autiste ou amnésique au point de ne pas s'en souvenir ? Nos concitoyens ont-ils oublié l'histoire, la culture et la réflexion ?

– Ils n'ont pas vraiment voté pour Michel Vacher, ils ont voté contre les autres. Les hommes ont perdu la foi dans la politique. Et pour certains, ils ont égaré le mode d'emploi des élections.

– Savent-ils qu'un vote protestataire devient un plébiscite dès lors qu'une société entière choisit le même homme pour l'incarner ? Le bulletin de vote sert à désigner l'homme le plus à même d'incarner les idées que l'on défend. Il ne sert pas à protester ou à montrer son indifférence en votant pour un autre que l'on ne souhaite pas élire, pas vrai, monsieur ?

Raphaël appuie sur ces derniers mots en avisant un homme seul, attablé derrière lui, lisant un exemplaire de *La Relève*, un périodique progouvernemental.

Romain, quant à lui, avise le verre de whisky presque vide dans la main de Raphaël.

Il a bu, sans aucun doute. L'alcool l'a totalement désinhibé. Je dois le sortir de là !

Raphaël se tourne vers l'homme et se met à lire à haute voix les gros titres de son journal.

– *« Le monde est moins sûr chaque jour. Encore deux patrouilles de police agressées par des hommes de couleur*

aux Ulis. Une nouvelle loi réglementant les heures de sortie des NF est à l'étude ». Vous ne devriez pas lire ce brûlot, monsieur. Les médias manipulent les informations. « Le monde est moins sûr », vous le croyez vraiment ? Il n'a jamais été aussi tranquille. Nous créons nos peurs. Elles alimentent les débats, renforcent le pouvoir des politiques et médias, font vendre le papier, donne du budget à l'armée et aux forces de police. Combien de nos proches sont morts des angoisses que l'on nous fabrique : de la tremblante du mouton, de la grippe aviaire ? Et pourquoi craindre autant les étrangers, nous qui sommes si métissés ? Faut-il nier les origines Viking des bretons, celles espagnoles des nordistes ou germaniques des alsaciens ? Je défie quiconque, compte tenu des régionalismes, des traditions, des cuisines et des architectures, de donner une définition du français qui vaille du nord flamand au sud méditerranéen. Que pouvons-nous défendre ensemble avec une telle énergie, nous qui sommes si différents ? Soyons francs : l'étranger est soupçonné de prendre notre travail, de vivre de nos subsides. Il est soupçonné du pire des maux : partager nos richesses. Je vous le dis, monsieur.

L'homme se lève, replie son journal, et se dirige vers la sortie.

– C'est ça, je ne vous retiens pas, dit Raphaël ! La vérité vous chatouille les oreilles ?

Romain se lève, affolé.

– Tu es fou, Raphaël ! Cet homme est peut être parti nous dénoncer. Le Bloc a des complices dans cette brasserie.

– Michel Vacher aussi voit des ennemis partout. C'est sa principale ligne d'attaque et de défense. Le parti se pose en victime d'une conspiration fomentée par tout ce que le pays compte de corporatismes, de groupuscules islamistes, des lobbies juifs et de Francs Maçons.

Raphaël lève la main vers un serveur pour redemander un verre.

– Encore de l'alcool ? dit Romain. Dans un lieu pareil ? Cette fois tu vas trop loin.

Il lui baisse le bras avec autorité.

– De toute façon tout est foutu ! dit Raphaël. Ils ont tout sali, tout détruit. Autant partir avec panache.

Il se lève pour parler à la cantonade.

– Les noirs, les beurs vous font peur, messieurs, dames ? Apprenez que la différence est une richesse. Imaginez l'insondable vacuité d'un monde peuplé de gens comme vous !

Romain rassoit brusquement Raphaël en lui bâillonnant la bouche de la main.

– Tais-toi ! Tu as bu et tu vas nous faire arrêter ! Je ne sais pas pourquoi tu te conduis de cette manière. Je n’aurais pas dû t’entraîner dans l’organisation ni te suivre dans ce rendez-vous stupide. Reste ici, ne bouge pas et ne parle à personne, je vais régler l’addition et je te ramène chez toi. »

Romain file derrière un paravent de velours noir pour régler les consommations.

Ma sécurité, celle de Raphaël et, pire, celle de la mission, sont en péril. Tout est de ma faute. J’ai commis une erreur, une grosse erreur, par amitié.

Romain patiente dans la queue. Les secondes s’éternisent. Au bout de dix minutes, il arrive face au serveur pour payer. Dix minutes sans pouvoir voir Raphaël, avec la peur qu’il n’attire l’attention.

« Table dix-huit, dit l’employé ? Vous réglez la totalité ? Six whiskies et un café, ça vous fera trente-sept francs. »

La France paye de nouveau en francs, depuis sa sortie de l’Union Européenne.

Avec de sales pièces frappées à l’effigie de Michel Vacher.

Romain essaie de ne pas se tromper dans la monnaie.

Soudain, un fracas épouvantable retentit derrière son dos.

Il se retourne, contourne le paravent et assiste, incrédule, à la scène. Trois hommes en uniforme encadrent Raphaël. L’un d’entre eux le tient par le col et lui appuie la tête contre la table. Un autre lui tord le bras.

« C’est toi qui insulte les honnêtes gens en dénonçant les articles de *La Relève* ? dit un homme au képi brodé d’une francisque. Tu as quelque chose contre les nouveaux médias ? Rouge et soufflant, Raphaël peine à articuler sa réponse.

– Je... je... *La Relève* est à la presse ce que la collection Arlequin est à la littérature ! D’ailleurs ce n’est pas de l’information, c’est de la propagande !

Il se lève brutalement pour déclamer, les bras grands ouverts.

– Voilà ce que j’en dis, messieurs, m’inspirant de Cyrano: « Le voilà donc ce quotidien, qui des traits de la presse a détruit l’harmonie ! Il en rougit, le traître ! »

– Tu aimes faire le clown, dit l’homme en lui donnant un coup de matraque au creux des genoux.

Raphaël s'écroule en heurtant la table du menton. Le sang coule de sa bouche et se mêle au rouge laqué du plateau. Puis, il s'étale sur le carrelage comme un pantin.

– Je connais mille et une façons de te faire passer l'envie de faire le fanfaron, dit l'homme. Pour commencer, tu gagnes une invitation pour visiter les dernières installations du Cube Noir. »
Le milicien monte sur une chaise et harangue l'assistance.

« Rassurez-vous, messieurs, dames, nous ne troublerons pas longtemps votre quiétude. Notre ami a un coup de chaud et nous allons lui rafraîchir les idées. »

Trois hommes empoignent Raphaël et le traînent vers la sortie. Ses pieds ballants glissent sur le sol.

Romain le regarde, par la baie vitrée, hissé dans un camion stationné devant la brasserie.

Son cœur bât à tout rompre. L'adrénaline lui brûle les veines.

Il a très peu de temps.

Les voies d'accès sur l'extérieur du Coq d'Or sont impraticables.

Il ne doit pas paniquer.

Il s'en est toujours tiré lors des entraînements.

Malheureusement, dans ce jeu-ci, il n'a qu'une vie.

Il descend en courant les marches de marbre noir, entre les murs de verre irisés, et s'engouffre dans les toilettes. Dans le petit hall qui sépare hommes et femmes, face au miroir monumental et au lavabo de marbre noir décoré d'une orchidée blanche, une voix l'interpelle.

« Hep, là-bas ! N'oubliez pas de payer ! Vingt centimes les urinoirs et cinquante pour les toilettes !

– Excusez-moi, j'étais pressé, dit Romain.

– J'ai l'habitude, tous les clients sont pressés. »

Romain règle son dû, entre dans les toilettes, ferme la porte derrière lui et s'assure que le verrou est bien tiré. Il dégaine son portable, et compose le numéro rouge. Une voix grave lui répond.

« Théo ? dit Romain.

– Lui-même.

Romain laisse planer le silence avant de prononcer une phrase lourde de conséquences :

– Gabriel est malade, dit-il.

Comme l'exigent les mesures de sécurité de l'organisation, les dialogues entre les membres du réseau sont codés. Le code

change chaque semaine pour éviter qu'un membre arrêté ou torturé n'en livre les clefs. Cette semaine, la rhétorique tourne autour de l'hôpital. Un « malade » est un membre de l'organisation arrêté.

– Il a de la fièvre ? demande Théo, inquiet.

– Oui, dit Romain, honteux.

Il sait bien que cette dernière précision le met personnellement en cause dans le choix qu'il a fait de Raphaël pour mener à bien cette mission. Un choix inconséquent comme il a pu s'en rendre compte. Avoir de la « fièvre », signifie avoir une forte probabilité de parler sous la contrainte. L'organisation est donc en danger. Théo accuse le coup.

– Je vais faire nettoyer sa chambre, dit-il froidement.

« Nettoyer » est une procédure logique dans ce cas. Tous les accès de Raphaël vers l'organisation et vice-versa vont être détruits. Dorénavant, il est interdit de prendre contact avec lui par n'importe quel moyen. Interdiction aussi de se rendre à son domicile. Son disque dur, ses clefs USB et son téléphone portable seront détruits à distance. En espérant que Raphaël ait eu la présence d'esprit de se séparer de ce dernier ou de le confier aux forces de police lors de son arrestation. Les combinés des membres de l'organisation sont conservés dans des pochettes en Titanide, un métal ultra léger et résistant aux implosions, mais il reste le dégagement de chaleur, très douloureux si l'appareil se trouve par mégarde dans la poche du pantalon. Deux membres du groupe y ont laissé leur fertilité le mois dernier.

Théo répond, visiblement contrarié.

– Vous avez besoin d'un docteur ?

Un « docteur », désigne un suppléant, un membre de l'organisation à qui passer l'ordre de mission originellement destiné à un collègue arrêté.

– Victoire a des connaissances en médecine, dit Romain.

– Victoire ? dit Théo avec surprise.

– Une « infirmière » que j'ai recrutée.

– J'espère qu'il s'agit d'une personne de confiance, cette fois.

– J'en réponds comme de moi-même.

Un lourd silence s'installe. Le cœur de Romain bat à tout rompre.

– Bien. Je n'ai pas le choix, dit Théo. J'espère que cette femme connaît son métier. »

Il raccroche.

Romain pousse un soupir énorme en se massant la nuque.
Il a répondu que Victoire allait remplacer Raphaël.
Théo a dû lui faire confiance.
Reste le plus difficile.
Il a pris l'un des plus gros risques de sa vie.
C'est peut-être ma dernière mauvaise décision.
Il s'est engagé pour « elle ». Pourquoi ? Il ne sait pas.
C'est apparu comme une évidence.
Il n'a vu qu' « elle » pour venir le rejoindre dans ce piège à rats.
Il connaît sa force et sa détermination.
Il lui a inventé le nom de Victoire. Comme la Victoire de Samothrace, cette statue guerrière aux formes généreuses.
Il doit la faire venir ici, sans rien pouvoir lui expliquer au téléphone.
Et ce ne sera pas chose aisée. Il ne lui a pas parlé depuis plus de trois mois. Il fait défiler la liste de ses contacts et s'arrête sur son nom. Il appuie sur la touche en fermant les yeux. Des milliers d'images se bousculent dans sa tête.
Elle a toujours son portable sur elle. Elle va décrocher, il le sent. Elle décroche. Romain inspire fortement.
« Audrey ? J'ai besoin de te voir.
– Romain ? dit-elle, incrédule.
Sa voix le fait chavirer.
– Tu as besoin de me voir ? Après ne pas m'avoir adressé la parole depuis des mois ? Tu es fou ou quoi ?
– Je... Je ne peux pas t'expliquer. Il faut que tu viennes.
– C'est moi qui vais t'expliquer quelque chose Romain : il n'est pas bon pour nous de nous voir et tu sais que c'est sans issue. On s'était juré de s'épargner ce genre de scène et...
– Audrey, Je ne m'en sortirai pas sans toi.
La voix de Romain tremble, d'urgence, de peur et de tendresse.
Les femmes ont un sixième sens, elle va sentir ma détresse.
Il la sent touchée.
– Audrey, dit Romain, je ne vais pas pouvoir parler longtemps. Je suis au Coq D'or. Je t'attends.
– Tu es un grand malade, Romain. Tu m'appelles après des mois de silence et tu penses que je vais traverser Paris à cette heure, au milieu des patrouilles de police, des menaces d'attentat et des manifestations pour discuter avec toi ? Tu crois au Père Noël, mon vieux.

– Je t’attends. Si tu ne le fais pas pour moi aujourd’hui, fais-le pour ce que nous avons vécu hier.

– Holà ! Garde tes grandes phrases pour tes petites amies. Il y a longtemps que je ne me laisse plus prendre à ton jeu. Ça m’a fait trop mal d’y croire. Je vais devoir raccrocher, moi aussi. Si tu as des états d’âme soigne-toi. Je n’y peux rien. Je ne peux pas être à la fois la maladie et le médicament.

– Viens, supplie Romain.

Il a les larmes aux yeux et l’estomac rongé par la peur. Ses doigts glissent sur le combiné. Il ne peut plus prendre le risque de rappeler Théo, ni de faire durer l’appel.

Audrey doit venir. Il tente le tout pour le tout.

– Tu te souviens de la petite fille que nous voulions avoir, Audrey ? Elle devait s’appeler Sacha. Elle serait fière que sa mère vienne aider son père.

Audrey, folle de rage, hurle dans le combiné :

– Mais tu es complètement tordu, Romain ! D’où sors-tu ça ? Je vais venir tout de suite, mais je te préviens, c’est pour t’ôter à tout jamais l’envie de recommencer tes conneries !

– Je t’attends. »

Romain raccroche.

Deux coups de fil de plus de trente secondes.

Il doit absolument se débarrasser de son téléphone.

Depuis que les brigades mobiles sont équipées de détecteurs ADN, Romain sait qu’il ne peut plus se fier à aucun objet touché. Et tout objet de télécommunication qui a fonctionné, même en crypté, dans un lieu comme celui-ci a forcément été intercepté.

Romain enclenche le processus d’autodestruction. Il glisse le combiné dans son étui de Titanide, et jette l’objet dans la cuvette. Il tire plusieurs fois la chasse. Il explosera dans dix minutes. Romain espère que l’appareil sera déjà loin, emporté par les flots.

Il ne lui reste plus qu’à retourner s’asseoir à une table, loin des fenêtres, en attendant Audrey.

S’il en a le temps.

Une demi-heure plus tard, Audrey pousse la porte de la brasserie de toute la force de son énervement.

Romain la regarde.

Elle bouscule un homme qui sort, un cigare entre les dents.

Elle cherche Romain du regard, rapidement, sans le voir.

Elle a les cheveux châtain clair, les yeux bleus, des tâches de rousseur et les dents du bonheur. Elle porte des bottes fourrées, un jean serré et un T-shirt blanc, sous son manteau de fourrure.

Une fille splendide. Une ex-danseuse, figurante pour du fromage de chèvre, modèle jambes pour des chaussettes mais plus récemment mannequin, en couverture du dernier « Bella ».

Les gens dans la rue la reconnaissent, parfois, et lui lancent alors un joyeux : « c'est chèvrement bon ! »

Un début de carrière.

Elle est belle. Très belle.

Mon coup de fil l'a énervée, pas la peine de faire un dessin.

De toute manière, elle ne supporte plus rien chez Romain. Elle ne tolère plus son look d'adolescent attardé, ses copains immatures, ses jeux vidéo, son incapacité à être sérieux, à s'engager, à devenir un mari plutôt qu'un amant, un père plutôt qu'un pote.

Elle lui a dit.

Une horde d'amazones déboule dans le dos d'Audrey.

Une femme la bouscule sans s'excuser. Un brassard rose est attaché à sa manche, orné d'une hache à double tranchant – la hache labrys, symbole des amazones. Sur son cœur est cousu un écusson des SFB, les Sections Féminines du Bloc. La femme, aussi féminine qu'un taureau andalou, beugle dans son téléphone pour communiquer avec sa hiérarchie et libère, à sa ceinture, une matraque en caoutchouc.

« Un type a jeté son téléphone dans les chiottes il y a peu. Il doit encore être ici, dit-elle. On va le cueillir comme une fleur. » Une dizaine de membres du SFB descendent l'escalier qui mène aux commodités et pénètrent de front dans les toilettes. Romain entend les portes des WC claquer, s'ouvrir et se refermer avec violence.

Les miliciennes cherchent un malheureux.

Un homme ou une femme au crime inconnu.

Audrey a le cœur au bord des lèvres, Romain le voit.

Elle ne veut pas être le témoin silencieux d'une nouvelle arrestation. Elle ne veut pas voir d'humain tiré par les cheveux, les mains derrière le dos. Elle ne veut plus voir ça.

Qu'ils le fassent si c'est utile, mais pas en plein jour.

En tentant d'avancer dans la brasserie, Audrey tombe nez à nez avec un serveur cintré dans une chemise noire, les cheveux sagement gominés. Il fait barrage de son corps.

« Je peux vous aider, mademoiselle ?

– Je, j'ai rendez-vous avec un ami... Il doit déjà être là. »

Soudain, elle le voit.

Elle s'avance précipitamment et s'assied face à lui.

Romain la regarde avec un sourire triste.

« Tu es venue, dit-il. Merci.

– Tu es toujours aussi taré. On ne peut pas imaginer pire endroit pour discuter. C'est bourré de collabos. Les toilettes sont prises d'assaut par des lesbiennes militaires. Elles cherchent un mec qui aurait jeté un téléphone portable dans la cuvette.

Les doigts tremblants, Romain joue avec une boîte d'allumettes.

– Alors, c'était quoi ce coup de fil foireux ? reprend-elle. Tu veux parler ? Vas-y, parle !

Romain pose sa main sur celle d'Audrey. Ses mains sont douces et fraîches. Leur contact le bouleverse et font remonter ses souvenirs.

Je ne dois plus y penser. Ces sentiments sont interdits, maintenant.

Audrey retire vivement sa main.

– J'ai besoin de toi, dit Romain.

– Quand je vivais avec toi, tu avais besoin de moi pour faire ton lit, laver ton linge et nettoyer la baraque après tes soirées pizza.

– Il ne sert à rien d'essayer de me blesser Audrey. Tu m'as fait assez mal en me quittant.

– Tu sais très bien pourquoi je l'ai fait.

– Tout va de travers depuis que tu es partie.

– Pour moi tout va bien. Merci.

– Alors le bonheur te va bien, tu es très belle. »

Belle à crever. Je t'ai fait venir ici pour te transmettre une mission au nom du MUR, mais j'aimerais te dire tout autre chose. Je t'aime encore, Audrey. Ta simple vue me bouleverse. Reviens dans ma vie. J'ai changé. Seul mon amour reste le même. Mais ce serait ridicule, n'est-ce pas ? Qui remplirait pour vivre avec un idiot comme moi ?

Romain se sent mal à l'aise.

Ce qui faisait le quotidien autrefois, la chaleur de ses échanges avec Audrey, leur connivence, appartient au passé. Une autre vie où Romain jouissait du bonheur insensé de la voir chaque jour, de l'admirer, de discuter avec elle et de compter à ses yeux.

Un film qui lui semble avoir été tourné par un autre que lui. Une comédie romantique jouée par un acteur montant, fasciné par le décor magique de Paris, les dîners aux chandelles à Saint-Germain, les tables avec vue sur la Seine, les réceptions et les cocktails mondains dans le faste de bâtiments séculaires. Un acteur idiot, en l'occurrence lui, qui n'aurait pas compris que la magie ne tenait pas au décor mais à la simple vue d'Audrey.

Un serveur s'approche de leur table, un calepin en main.

« Puis-je vous offrir, quelque chose, les amoureux ?

Audrey se raidit.

– Deux coupes de coupes de champagne, dit Romain sans lâcher Audrey des yeux.

– Du Heidsieck & C° Monopole, je suppose ? Je ne vends plus que celui-là depuis que le Bloc l'a choisi comme fournisseur officiel.

– Parfait, dit Romain avec un sourire. »

Audrey s'approche de lui alors que le serveur s'éloigne.

« Du champagne, ici et en ce moment ? Tu es fou ?

– Je n'ai pas l'intention de me faire remarquer. Le champagne est la norme dans cet établissement.

– Tu crois qu'il suffit de m'appeler, de me servir du vin pétillant pour que je me remette avec toi ? Mon pauvre Romain ! M'offrir tout ça et me l'offrir si tard, je vais te dire, ça me dégoûte. Je ne sais pas si tu sais, mais, en dehors de cette brasserie, des

hommes se battent pour leur liberté, et quand je dis des hommes, je ne pense pas à toi. Nous ne sommes plus ensemble que dans tes rêves ! Je regrette d'être venue. Au moins, j'ai pu voir que tu n'avais pas changé. Je te laisse terminer seul ton numéro de séducteur manqué et je m'en vais. Raye-moi définitivement de ton carnet d'adresse !

Audrey se lève pour partir.

La porte qui donne sur la rue s'ouvre brusquement.

Des hommes pénètrent dans le café. Bottes en cuir, pantalon cavalier noir, blouson orné d'une tête de mort et lunettes noires : des hommes de la Main Noire, l'unité d'élite des BAF.

Un serveur se précipite vers eux, affolé, et se fait repousser.

Méticuleusement, les militaires commencent à contrôler l'identité des clients. Romain tire violemment Audrey par le bras.

– Ce n'est pas le moment de me laisser, dit-il. Rassieds-toi. »

Au fond du café, un client en costume sombre se dresse.

Il s'adresse sans ménagements aux hommes de la Main Noire qui réclament ses papiers, avant de s'en prendre à leur chef.

« C'est vous le responsable de tout ce cirque ? Ce n'est pas ici qu'il faut chercher les ennemis de la République, Monsieur ! Je suis Français de Souche, comme la totalité des gens ici. Je refuse de montrer ma carte d'identité. Vous et vos hommes seriez plus utiles à l'extérieur de cette brasserie à traquer les sans-papiers et les terroristes, nom de dieu ! Nous sommes ici entre gens de confiance. Vous entendez ? Vous êtes payés pour quoi ? Donnez-moi votre nom, j'en parlerai au proconsul !

– Excusez-moi, monsieur, dit le militaire contre toute attente. Je ne voulais pas vous importuner. Je ne savais pas que vous connaissiez le proconsul. Rasseyez-vous. Vous avez raison, nous serons plus utiles ailleurs... Toutes mes excuses !

– Hors de ma vue, vous ne servez pas la France ! dit l'homme avec des gestes théâtraux.

Le milicien s'éloigne, tête baissée, visiblement penaud. Puis, arrivé près du comptoir, il fait volte-face et se précipite sur le client énervé. Il lui claque la tête sur la table, presse son revolver sur sa tempe et place son biceps devant les yeux du malheureux.

– Qu'est-ce que tu vois sur mon brassard, trou du cul ? dit-il d'une voix blanche.

L'homme répond avec difficulté, écrasé, rouge, l'arcade sourcilière éclatée et le souffle coupé.

– Je... Je vois... une main noire.

– Mon nom est Marc Toti. Je suis Directeur Général de la Main Noire. Grave-le bien dans ta cervelle de porc. Et retiens ceci : tu peux bien connaître le pape de Rome, je m'en balance. Quand les hommes de la Main Noire sont en mission, seul Dieu peut les arrêter. Alors, tu vas montrer tes papiers à mes hommes ou je t'éclate la tête et je l'envoie au proconsul. Compris ?

L'homme fait un oui crispé de la tête.

Marc Toti lui décoche un grand coup de genou dans le bas ventre et l'homme s'effondre sur sa table dans un fracas de verre brisé.

– Quelqu'un d'autre refuse de montrer ses papiers ? dit le milicien à la cantonade. »

Les contrôles se poursuivent dans un silence de mort.

Le serveur pose fébrilement et plus lourdement qu'il ne l'aurait voulu, deux coupes champagne sur la table d'Audrey et Romain.

Ils sursautent.

Audrey, encore debout, se rassoit enfin.

Le serveur chuchote.

« A votre santé, les amoureux, dit l'homme. Profitez-en bien, c'est la meilleure chose à faire en ce moment. C'est la troisième descente de police cette semaine. Le climat est tendu.

– Vous faites pourtant partie des amis du régime, comme nous tous, dit Romain.

– Et pas qu'un peu ! Nous avons été les premiers à interdire les Non-Français et les Indésirables-Français dans cette brasserie. Nous avons même étendu la mesure des deux côtés de la rue en recrutant une milice à nos frais. Pas un bronzé dans le pâté de maison depuis six mois ! Je peux vous l'assurer. Nous travaillons avec l'échelle de couleur peau de Pertuys fournie par le gouvernement qui nous permet de repérer rapidement les importuns. Nous procédons même à des contrôles d'identité, depuis que des citoyens peuvent être exclus de la nationalité pour avoir plus de deux grands-parents extra-français, il devient difficile de repérer tous les étrangers au faciès. Personne n'est aussi bloquiste que nous... et voyez comment on nous remercie ! Je n'ose pas imaginer ce qui se

passé dans les autres restaurants. Tenez, ils en ont fermé six la semaine dernière dans le quartier. Ils sont très nerveux.

– Surtout avec les émeutes étudiantes. »

Le serveur s'éloigne en soupirant.

Audrey regarde Romain les yeux écarquillés.

« Dis donc, c'est quoi ce : « Vous faites partie des amis du régime, comme nous tous ? » Tu soutiens les bloquistes, maintenant ? C'est ce que tu voulais me montrer en m'invitant dans ce bar. Tu comptais m'impressionner ?

– Baisse le ton et cesse de tout ramener à toi, Audrey. Je ne souhaite pas te reconquérir. Je me suis fait une raison.

Audrey croise les bras, incrédule.

– Pourquoi m'avoir fait venir, alors ?

– Pour t'annoncer une nouvelle. Raphaël a été arrêté par des miliciens, ici même, il y a moins d'une heure. Tout s'est déroulé sous mes yeux.

– C'est à cause de vos jeux d'argent ? dit Audrey à mi-voix. Vos paris en ligne ? Je savais bien qu'un jour où l'autre vous...

– Arrête, tu es soûlante. Ce n'est pas ça du tout. Raphaël a été interpellé pour avoir tenu des propos antibloquistes. Si les miliciens apprennent son appartenance au MUR, il n'est pas prêt d'être libéré.

– Le Mouvement Uni de Résistance au Bloc, c'est ça ? Tu rigoles ? Tu veux me faire croire que Raphaël appartient au MUR ? Mais il a treize ans d'âge mental !

– Ils l'ont emmené pour interrogatoire au Cube Noir. Tu sais, le grand carré de verre sur l'île de la Cité, entre le palais de justice et la préfecture de police. Ils y regroupent toutes les organisations policières, militaires et paramilitaires du pays.

– Que faisait Raphaël dans cette brasserie, s'il est membre du MUR ? C'est une folie ! Et que faisais-tu avec lui ?

– Le rendez-vous au Coq d'Or était son idée. Mais le reste est de ma faute. Je devais lui donner un ordre de mission.

– Tu te moques de moi, Romain ? Je te quitte infoutu d'enfiler tes chaussettes et je te retrouve à remettre des instructions à Raphaël, membre du MUR, en plein quartier général des forces du Bloc ? Va faire croire ça à ta mère ! Moi, je pense que vous étiez surtout venus prendre une bonne bière comme à votre habitude et que...

– Je suis responsable du MUR pour le Nord de Paris, Audrey, dit Romain dans un souffle.

– Arrête. Arrête. Tais-toi ! Tu dis n'importe quoi pour m'embrouiller. C'est une blague, je te préviens, elle est de très mauvais goût.

– Raphaël ne peut plus mener à bien sa mission. J'ai besoin de toi pour la poursuivre. C'est pour ça que je t'ai appelée.

– Tu m'as bien regardée, Romain ? Tu veux que j'accomplisse une tâche pour le compte de la résistance ? Je n'ai jamais milité contre le Bloc, moi. J'ai voté pour eux aux élections. Et je tiens à la vie ! Tu as vu comment ces grosses dindes cherchaient tout à l'heure, dans les toilettes, le pauvre type qui avait téléphoné ?

Romain glisse une main dans son veston et en sort une liasse de papier très fine, qu'il pose sur la table face à lui.

– Tous les détails sont écrits sur ce document. Garde-le toujours à portée de main. Si tu es sur le point d'être découverte, mange-le, il est comestible. Lis-le au dernier moment. Tu seras plus tranquille tant que tu n'en connaîtras pas le contenu.

– Je... Je n'ose pas croire que tu me donnes des instructions pour le compte du MUR, ici, au milieu de tous ces fanatiques du Bloc. Pourquoi faire ?

– Sauver une enfant kenyane de neuf ans ! Ses parents doivent fuir. Ils sont impliqués dans les manifestations de blocage de la centrale atomique de Flamanville. Leur profil biométrique, comme celui de la fillette, circulent à travers tout le pays. Ils sont à la merci du moindre contrôle d'empreintes et risquent la mort. Ils vont tenter de rallier l'Angleterre, accrochés sous un camion. C'est trop dangereux pour la petite. Avant de trouver un moyen de lui faire passer la Manche pour rejoindre ses parents, il faut la mettre en lieu sûr. Un étranger, sans laissez-passer, est déjà en grande difficulté, mais, là, avec cette menace supplémentaire, l'enfant est en grave danger. Sais-tu ce que le Bloc fait aux familles en situation irrégulière, au nom de la défense des intérêts français ?

– Quel rapport avec cette fille, Romain ?

– Ils ne s'en vantent pas au journal télévisé. Les femmes partent pour Rungis pour être stérilisées, ou pour avorter si elles sont enceintes. Les hommes vont au centre de rétention de Nanterre pour être interrogés, expulsés et parfois torturés. Les adolescents, les gamins de cinq-six ans, les bébés, partent pour Neuilly pour une école d'intégration, aussi peu visitable qu'un quartier de Haute Sécurité, pas même par la Croix

Rouge. Ils y apprennent la Francitude par l'instruction et la discipline.

– Michel Vacher a parlé de cette école. Où est le problème ?

– Personne ne sort de cette école, Audrey. Jamais. Impossible de savoir ce que deviennent ses élèves. Comme les Roms, d'ailleurs. Tu en as croisés, récemment ?

– Il y en avait beaucoup près de la porte d'Aubervilliers et pas mal campés aux feux rouges dans les environs, mais depuis quelques mois, je n'en croise plus.

– Le Bloc a « nettoyé » le camp d'Aubervilliers. Huit cents caravanes, tentes et masures de tôle sans eau ni électricité rasées en quelques heures pour faire de la place à la construction du futur centre d'études ethnologiques du Bloc, censé faire l'apologie de la race française depuis l'ère des gaulois.

– Tu ne milites pas en faveur des Roms, tout de même ?

– Je ne sais pas si tu sais, mais depuis un an, ils ont obligation de porter un « R » tatoué sur le dos de la main avec un numéro inscrit au registre de police. Pour les nouveau-nés, le « R » est dessiné à la naissance, dans les hôpitaux. Depuis, les Roms accouchent partout sauf en milieu hospitalier, dans des conditions d'hygiène et de mortalité dignes du Moyen-âge. Leur population ne peut plus exercer que deux métiers : rémouleur de couteaux ou repriseur de torchons. Je crois que c'est une farce du Bloc, une référence à de vieux clichés. Bien entendu, de nos jours, plus personne n'a besoin de ces services, pas plus que d'un livreur de charbon.

– Pour revenir à leurs campements, la situation n'a rien de nouveau. Ils étaient déjà démantelés du temps de François Levillant.

– Le mode opératoire de l'évacuation du camp d'Aubervilliers était une première. Les Roms n'ont pas été déménagés pour aller se faire pendre ailleurs comme les fois précédentes, ils ont été embarqués dans les bétailières des services d'équarrissage de Paris et dirigés vers des camps en Lozère.

– Nous ne sommes plus en guerre, Romain. Il n'y a plus de camps de concentration. Tu affabules.

– Tu penses que les habitants de Buchenwald y croyaient avant de les visiter ?

– Tout à changé, depuis. Rien n'échappe aux satellites ni aux dénonciations sur la toile. Plus rien ne peut être caché.

– Il est temps d'ouvrir les yeux, Audrey. Ce n'est pas un hasard si le ministre de l'Intérieur est aussi ministre de l'Information. C'est la preuve que les actualités peuvent être administrées. Des journaux comme « Le Coq » ou « La France d'avant » se font passer pour des titres clandestins, mais distillent la propagande du gouvernement. Des camarades se sont fait prendre à les distribuer. Les rédactions de France reçoivent chaque matin la « Consigne » : la ligne directrice, unique, pour traiter l'information. Cinq journaux ont déjà mis la clef sous la porte après avoir refusé de jouer le jeu. L'AFP est noyauté comme une pêche, ses photos et commentaires, inspirés par le Bloc, se retrouvent, sans modification, dans plus de trois cent périodiques.

– C'est impossible. Si c'était vrai, des journaux ou des sites en ligne auraient donné l'alerte.

– Le gouvernement ne craint pas les fuites d'information sur ses agissements, il les orchestre. Au Cube Noir, plus de cinquante fonctionnaires répandent chaque jour, par tous les moyens, les pires rumeurs sur les actions du Bloc : torture, pendaisons, viols, meurtres. C'est tellement énorme que plus personne n'y croit. Et le pouvoir peut accuser l'opposition d'être à l'origine de ces fausses nouvelles. Il est temps de quitter Disneyland, Audrey. Bienvenue dans la vraie vie. Bienvenue dans un monde façonné par les gens pour qui tu as voté.

Romain boit une gorgée et champagne et poursuit en levant sa coupe :

– Bienvenue en enfer si tu acceptes ma mission. »

Le directeur général de la Main Noire, Marc Toti, s'approche d'Audrey et de Romain, absorbés par leur conversation.

Il les observe un moment, silencieux, puis frappe leur table du poing, faisant trembler les flûtes.

Ils sursautent.

« J'aimerais obtenir un minimum d'attention ! Vos papiers, madame, demande l'homme avec force.

Le regard d'Audrey glisse avec horreur sur le morceau de papier posé sur la table.

Si petit et si effrayant.

Elle tend ses documents d'identité au militaire, d'une main tremblante.

– Audrey Rafaëli, dit Marc Toti à son collègue, relié au fichier central du Cube Noir.

– Rien à signaler, dit ce dernier. Pas de notification au registre.
Romain tend ses papiers à son tour.

– Romain Duvivier ? dit Marc Toti, suspicieux.
Audrey roule de grands yeux.

– J’ai plusieurs inscriptions dans le fichier pour « Romain Duvivier », dit le complice de Marc Toti. J’aurais besoin de la clef biométrique.

Le Directeur général sort un petit appareil de sa poche et demande à Romain d’y poser son pouce. Une lumière douce glisse sous son doigt, scannant ses empreintes.

– 6887 XSG 16781 dit Marc. »

En attendant le verdict du fichier, le milicien s’éloigne.
Audrey se rapproche de Romain et lui parle à mi-voix.
« Romain Duvivier ? dit-elle. C’est quoi ce nom de famille bidon ?

– Je fais partie d’une armée secrète, Audrey. Je ne suis pas le seul à avoir sacrifié ce qui est négligeable, mon nom de famille, mes commodités, mon repos et ma sécurité à de valeurs plus hautes comme la dignité humaine ou la liberté. Ma vie appartient aux autres.

– C’est dingue ! Depuis quand tu t’intéresses aux autres ?

– Depuis le jour où tu es partie. Je me suis regardé dans un miroir, pour la première fois. Derrière mon ironie, j’ai vu de la cruauté et derrière toute ma vie, un refuge. Un beau matin, Je me suis réveillé en sursaut. Les milices noires contrôlaient l’identité des locataires de l’immeuble. Ils se sont arrêtés à l’étage en dessous, chez les Zenouda. Madame était sur le palier, sa petite fille dans les bras. Je ne savais pas qu’elle et sa famille étaient d’origine algérienne. Elle pleurait. Son mari courait partout, amenant sans cesse de nouveaux documents aux policiers. Les militaires criaient. Ils voulaient savoir depuis quand et pourquoi ses grands parents étaient arrivés en France, à quelle date ils avaient eu leurs papiers. Ils traitaient les Zenouda d’immigrés, de bicots. Ils jetaient des choses sur le palier et déplaçaient des meubles. Je suis descendu avec d’autres locataires. Un policier m’a insulté et m’a poussé. Je suis tombé dans l’escalier. J’avais le bras tordu. Je me suis relevé et j’ai crié, j’ai ameuté tous les gens de l’immeuble. L’ambiance montait, ça râlait de partout, ça poussait et ça tirait. Les policiers ont vu le truc dégénérer et sont partis. Après leur départ, je me suis assis sur le palier avec Monsieur Zenouda. Nous avons ri et pleuré. Ce jour là, je me suis dit que je devais

agir. L'amour que je n'avais pas su te donner, je devais l'offrir à ceux qui étaient humiliés par le Bloc. J'ai rejoint le MUR.

– Rien de toute cette histoire ne tient debout. Le Romain que j'ai quitté il y a plus d'un an ne s'intéressait qu'aux jeux vidéo. Et le voilà qui défend la veuve et l'orphelin sous une fausse identité !

– Tu t'es peut-être trompée sur mon compte. J'aimerais être encore là le jour où tu t'en rendras compte.

– Quand aurais-je pu voir cette facette de ta personnalité ? Quand je rangeais l'appartement à quatre pattes après tes soirées pizza ? Quand je lavais tes slips ?

– Nous ne nous sommes pas donné toutes les chances.

– Je t'ai donné quatre ans, Romain. Quatre ans où je n'ai pensé qu'à toi, emportée dans un tourbillon. Ton appartement était un lieu de passage, une salle de jeux vidéo, une table de poker, un netcafé. Ce n'était pas chez nous. Ce n'était pas chez moi. Je n'existais pas dans ta vie, Romain. J'étais transparente. Tu aurais tout aussi bien pu te satisfaire d'un robot ménager.

– Tu as déjà essayé d'embrasser un robot ménager ?

Crétin ! Voilà tout ce que j'ai trouvé à répondre ! Un trait d'humour pour masquer ma gêne. Une fois de plus, j'ai raté ma réplique...

– Je t'ai quitté parce que j'étais fatiguée de vivre avec un clown, Romain, et tu n'as pas changé. Je te souhaite de trouver une femme qui aime tes blagues et ta machine à laver.

– Je ne veux pas croire que tu n'aies pas eu un moment de bonheur au cours des cinq années que nous avons passées ensemble, pas d'émotion, pas d'amour. Tu faisais semblant ? Je ne trichais pas, moi.

– Je t'aimais aussi, idiot. Nous avons vécu des heures merveilleuses, Romain. Mais il ne suffit pas de voir le bonheur une fois pour qu'il s'installe à jamais. Il est comme le renard du Petit Prince, il faut l'appivoiser. Et je m'excuse, tu l'as fait fuir, avec tes potes et tes culottes sales...

– On pourrait se donner une dernière chance.

– Romain, je... je suis avec un autre homme. Je ne voulais pas le dire, mais tu m'y forces. »

Romain prend la nouvelle comme une claque dans la figure.

L'homme de la Main Noire s'approche de lui.

« Encore quelques minutes, Monsieur, nous procédons à des vérifications. Ce nom de Romain Duvivier est... disons... très utilisé.

Il appuie sur les dernières syllabes avec un sourire.

– Ne vous pressez pas, dit Romain, j'ai tout mon temps. »

L'homme s'éloigne à nouveau.

Audrey se rapproche de Romain.

« Tu dois partir, Romain. Ta vie est en danger ! Pourquoi ne pas avoir fui cette brasserie au lieu de m'y attirer ?

– Retourne-toi sans attirer l'attention et regarde les entrées. Tu vois ces hommes qui pointent des caméras vers les portes ?

– Je ne les avais pas vus. Qui sont-ils ?

– Des physionomistes. Ils utilisent un matériel dernier cri en matière de reconnaissance des visages : une caméra couplée à une base de plus de trois cent mille têtes. Il leur faudra moins d'une seconde pour reconnaître la mienne et faire le lien avec mon activité. Rien ne leur échappe, dit-on, ni maquillage, ni postiche, ni perruque. Je n'ai pas le droit de me faire arrêter sans avoir transmis ma mission. C'est interdit par l'organisation. Sinon mon engagement n'aura servi à rien. Rien qu'à vivre dans la peur.

– Pourquoi ne m'as-tu pas donné tes instructions par téléphone ? Je risque ma vie, ici, avec ce secret sur les bras.

– J'ai interdiction de lire ta mission. Pour ne pas risquer de te trahir. Je ne connais que le cadre général. Il y a une jeune fille à aider, point. Je ne sais rien des détails. Et transmettre quoi que ce soit par téléphone serait la pire des manières. Aucun appel n'échappe aux « Grandes Oreilles ».

– Pourquoi avoir fait appel à moi ?

– Nous avons juré de vivre ensemble pour le meilleur et pour le pire.

– C'était avant notre séparation, Romain.

– Pour moi rien n'a changé. Et puis à t'entendre, en vivant avec moi, tu as déjà eu le pire.

– Sauver une petite fille ne sauvera pas la France.

– Tant que des hommes auront la force de résister, nul parti ne pourra dire qu'il détient complètement le pouvoir.

Audrey pince ses lèvres pour refouler ses larmes.

– Qui pourra m'aider dans cette mission ?

– Quand tu seras en lieu sûr, tu contacteras un dénommé « le Glaude » par l'intermédiaire du site de rencontres Meetwo. Tu le trouveras sous le pseudo « Claude 075 », retiens-bien. Tu lui

expliqueras les contours de ta mission, il t'aidera pour la logistique.

– A qui d'autre pourrais-je en parler ?

– Personne. Le mot MUR est aussi une référence au silence. Tu ne dois rien dire – jamais - même sous la contrainte.

– Que se passera-t-il si je perds ce fichu morceau de papier ou si je suis obligée de l'avaler avant d'en avoir pris connaissance ?

– Le Glaude t'aidera.

– Il me connaît ?

– Il connaît ton pseudo : Victoire, celui que tu as au sein du MUR. Le mien est Jules. Raphaël se fait appeler Gabriel. C'est une règle utile. Il faut éviter d'en savoir trop sur un membre du réseau afin de ne pas le trahir sous la contrainte.

– Pourquoi m'avoir donné le nom de Victoire ?

– Tu es une battante, non ?

– Tu te fous de ma gueule.

– Une petite fille attend, Audrey.

– Attend quoi ?

– Que tu acceptes la mission.

– Il n'y a pas d'autre moyen ?

– Un simple oui. En sauvant sa vie, tu sauves plus que la tienne. »

Marc Toti revient vers Romain.

« Il y a un problème avec votre clef biométrique, Monsieur. Je vais vous demander de bien vouloir me suivre pour un prélèvement ADN. Juste une vérification.

– Un simple oui, Audrey.

– J'ai un autre point à éclaircir, Monsieur. Un homme qui se fait appeler Gabriel, que nous avons arrêté ici même il y a plus d'une heure, disait avoir rendez-vous avec un dénommé Jules. Seriez-vous cet homme ?

– Audrey...

– J'ai également appris que vous aviez été contrôlé par les BAF sur le parvis du Trocadéro juste avant de recevoir un coup de téléphone crypté. Nos hommes l'ont capté avec leur géolocalisateur, sans pouvoir le déchiffrer. Vous avez visiblement passé un autre coup de fil depuis les toilettes de cet établissement. L'homme qui en surveille l'entrée vous a entendu. Vous confirmez ? Quel était le thème de vos conversations et pouvons-nous voir votre téléphone ?

– Audrey...

– Lève-toi. Il semble que tu n'aies pas bien entendu !
Romain reste impassible, les yeux plantés dans ceux d'Audrey.

– Victor, tu peux venir ? Je pense que c'est l'oiseau que nous cherchons, dit Marc Toti
Il tire son revolver de son étui.

– Audrey, je t'en supplie. Un simple oui.
Elle mord sa lèvre jusqu'au sang. Le directeur général appuie le canon de son arme sur la tempe de Romain.

– Tu n'as pas bien entendu ? Je te demande de m'accompagner pour une vérification. Tu préfères te faire abattre tout de suite ? Remarque, c'est ton choix, mon pote. Je respecte.

La voix de Romain n'est plus qu'une plainte. Ses yeux sont vides. Les deux hommes lui tordent les bras derrière le dos pour lui passer les menottes. L'un d'eux approche le visage du sien.

– Tu vas nous suivre sagement, maintenant ?

– Audrey. Dis oui. Pour elle, pour nous...

Marc Toti attrape Romain par les cheveux et lui claque le visage sur la table. Du sang coule par son nez.

– Si tu continues à ne pas répondre aux questions, je vais finir par m'énerver. Tu vas nous suivre ?

– Audrey, dit-il dans un souffle, ne te fais pas attraper, je t'en supplie. Je connais le sort des perdants.

Le complice de Marc Toti sort une matraque et frappe durement Romain sur le crâne. Sa tête frappe à nouveau la table. Il articule faiblement, un goût de sang dans la bouche.

– Audrey... Dis-moi oui.

– Oui, Romain ! dit-elle. Elle répète le mot de plus en plus vite et de plus en plus fort jusqu'à crier, oui, oui... OUI !

– Merci Audrey, merci. Tu as raison, tu sais, je t'aime encore. J'aimerais avoir la chance de revivre un jour à tes côtés. »

Les deux miliciens saisissent Romain par les bras et le forcent à se lever en bousculant chaises et tables.
D'autres hommes arrivent pour le maîtriser.
Il refuse de sortir.
Des ordres sifflent. La situation dégénère.
Il est plaqué contre un mur. Il se débat. Le ton monte.
Romain crie.

Soudain, un coup de feu éclate et Romain s'écroule.

Un silence de mort s'abat sur la brasserie.
Des miliciens tiennent Romain sous les bras pour le mener dehors.
Audrey se dresse, horrifiée, le cœur battant à lui déchirer la poitrine. Sur la pointe des pieds, elle tente de voir par les vitres de la brasserie ce qui arrive à Romain.
Mais son corps est caché derrière une rangée d'uniformes sombres.
Aux tables voisines, les regards se braquent sur Audrey. Comme si elle était nue. Les cheveux hirsutes, le teint blême, les yeux agrandis, elle ne sait plus quoi faire de son corps.
Doit-elle se rasseoir ou prendre ses jambes à son cou ?
Un soldat à peine pubère s'approche de sa table.
Il s'assied face à elle et pose sa casquette sur la table.
Audrey est tétanisée, autant par l'uniforme du jeune homme que par son comportement étrange.
« Vous devez fuir, Madame, dit-il. Ils vont revenir d'une minute à l'autre et s'en prendre à vous.
– Je ne sais pas quoi faire, dit Audrey, traumatisée.
– Vous ressemblez à ma mère. Elle était très inquiète ces dernières années. Elle est morte de chagrin, morte de m'avoir perdu lorsque j'ai rejoint le Bloc.
Audrey ne sait que dire.
Ses yeux roulent sans cesse du jeune homme à la porte de la brasserie. Une éventualité semble se dessiner qu'elle puisse franchir le seuil de l'établissement libre, sa mission sur les bras. Le jeune homme semble sincère. Quel risque prend-elle à le croire ?
– Du jour où je suis entré à la Main Noire, reprend-il, elle n'a plus voulu m'adresser la parole. Elle pleurait sans cesse en parlant de moi. Elle m'a toujours appris le respect des autres... Alors la Main Noire, ce ne devait pas être son idéal, vous comprenez ?
Il la regarde avec les yeux vibrants de larmes. Son drame heurte celui d'Audrey. Elle pose sa main sur celle du jeune homme.
Ce faisant, elle laisse rouler sur la table la petite boule de papier. Trois vies : celle de Romain, la sienne et celle d'une jeune fille inconnue mises en péril pour un simple témoignage d'amour.
Pour un simple pari sur la nature humaine.

L'homme-enfant regarde le papier du coin de l'œil, Audrey le voit.

– Pitié, dit-elle. Je peux sauver une enfant si vous me laissez partir.

– Pourquoi pas ? Je n'ai pas pu sauver celle de ma mère. Elle est partie à cause de moi. Je serai toujours esclave de cette pensée.

– Elle n'est peut-être pas morte à cause de vous.

– Pourquoi est-elle partie, alors ? dit l'homme d'une voix fluette.

– Se sentir seule et inutile peut défier la raison. On meurt parfois physiquement de l'être déjà psychiquement.

Audrey se lève et, sous l'œil médusé des hôtes de la brasserie, embrasse l'homme.

– Elle n'est peut-être pas morte à cause de vous. Et si c'était le cas, vous pouvez encore vous racheter. Pour elle, pour vous.

– Il est trop tard, je ne peux plus quitter le Bloc.

– On a toujours le choix. Aidez-moi à quitter cet endroit !

Quelques minutes plus tard, dans un brouillard confus, à travers la vitre sale du fourgon où il est retenu prisonnier, Romain voit Audrey sortir du bar, indemne.

Elle pousse la porte de toutes ses forces, noyée de chagrin.

Elle pleure, tremble, croise les caméras des physionomistes.

Mais elle n'est pas connue. Pas encore.

Elle sort. Elle plaque sa main sur sa bouche pour ne pas hurler.

Romain voit s'éloigner la femme qu'il aime le plus au monde.

La reverrai-je ?

Seigneur, la reverrai-je jamais ?

Audrey

Le reverrai-je ?

Reverrai-je Romain ?

Audrey marche sans fin sur le parvis gelé, au hasard des rues, la tête farcie, le maquillage étalé sur la figure, le corps et le cœur vides.

Elle a voyagé confortablement, dans les wagons de tête du métro - ceux réservés aux Français de Souche. Elle a un peu honte. À sa décharge, les Non-Français qu'elle a croisés ces dernières années étaient si tristes, si négligés et finalement si culpabilisants qu'égoïstement elle n'est pas fâchée de ne plus voyager en leur compagnie.

Le ciel, pourtant clément ce matin, se couvre de moutons gris. La température descend à mesure que le vent se lève.

Il va neiger.

Barbès semble désert.

Autrefois, entre les enfilades de magasins Tati, les échoppes gavées d'accessoires et de textile, les vendeurs de kebabs et les agences de voyage, passait une foule bruyante et colorée.

Les étrangers viendront, entre quinze et vingt-et-une heures.

En dehors de ce créneau, il leur est interdit de circuler dans Paris. Pour se loger ou se déplacer librement, ils doivent vivre dans les *LiCi*, les zones de Libre Circulation, situées au Nord entre Saint-Ouen et Montreuil et au Sud entre Bagneux et Créteil.

Dans Paris intra-muros, toutefois, même dans les heures légales, les Non-Français sont contraints de se munir de laissez-passer. Ces dernières années, une multitude de directives et d'arrêtés municipaux sont venus limiter leur autonomie, officiellement pour fluidifier leur trafic aux heures de pointe ou leur réserver une plage horaire dans les commerces. Différentes mesures pour un seul but : contrôler et rendre invisibles les minorités.

Audrey a voté pour le Bloc.

Non pas qu'elle soit une « vachiste » de la première heure, non. Elle trouvait les étrangers plutôt bien intégrés, mais une petite partie - celle qu'on voyait au journal de vingt heures casser des voitures, mettre le feu aux écoles ou porter une barbe noire - semait le trouble et donnait une mauvaise image. Lituanienne d'origine, Audrey tient depuis toujours à la bonne tenue des communautés immigrées. Elle a suffisamment travaillé à sa propre assimilation pour ne pas tolérer les écarts des autres.

Elle a voté pour le Bloc afin qu'il rétablisse l'ordre, c'est sûr, mais aussi parce que les autres partis n'avaient pas de programme.

Ils n'avaient pas de programme alors que le monde s'enfonçait dans la crise, dans les dettes, dans le chômage et l'inflation.

Elle n'a pas voté pour le fascisme, non.

J'ai toujours été de droite, comme papa, mais pas extrémiste.

Le Bloc remettait au goût du jour les valeurs du travail, du devoir et de la Patrie. Audrey était séduite.

Elle trouvait les français grincheux, réfractaires aux réformes, gâtés par leur sécurité sociale, leurs allocations familiales, le nombre de jours de vacances. Il fallait les secouer, les guider.

C'est ce que promettait Michel Vacher. Et ce qu'il a fait, d'ailleurs.

Audrey a aimé les premiers mois musclés mais utiles à ses yeux, les descentes dans les quartiers chauds, l'arrestation des auteurs de troubles, les témoignages des riverains soulagés, les jugements, les mises au pas dans l'ordre et la dignité.

Elle a moins apprécié les rafles de NF, les séparations des familles, les déportations en bus, les départs en charters. Elle ne peut oublier le visage des enfants. Elle revoit certaines familles, établies en France depuis des générations, soudainement déracinées, comme on nettoie la terre avant de planter autre chose.

Elle a détesté le népotisme, l'obsession sécuritaire et militaire.

Qui aurait pu soupçonner Michel Vacher de pareilles dérives ?

Près d'Audrey, un homme tousse, dans le silence de la rue.

Sur la devanture des magasins, s'étalent des graffitis et des slogans racistes. Audrey y voit aussi des « traceurs », ces petits autocollants, jaunes et ronds, qui dénoncent un lieu juif par le dessin d'une étoile de David, un arabe par celui d'un foulard ou un noir par un masque africain. Ces stickers

fleurissent sur les boîtes aux lettres des immeubles ou les portes des maisons. Mille fois arrachés et mille fois recollés, ils laissent partout leurs stigmates ronds.

Audrey oblique rue Polonceau.

Autrefois, la rue grouillait d'une population multiculturelle. L'immeuble était calé entre deux vendeurs de batiks africains. Le petit bouquiniste d'aujourd'hui abritait une échoppe de livres islamistes, d'habits et de parfums. Le salon de beauté hébergeait une mosquée. Le soir venu, le quartier vivait dans la rue. La population discutait et jouait, assise sur un bout de trottoir ou une chaise en plastique.

Difficile à croire aujourd'hui, dans ce quartier propre et personne ne connaît plus son voisin. Le pâté de maison a été réquisitionné à la faveur d'une loi de spoliation, « nettoyé » de ses occupants et rénové. L'occasion, pour les apparatchiks du parti, d'acheter à bons prix des logements à l'État français.

Audrey sonne à l'interphone du N°52, un immeuble coquet de quatre étages, aux balcons de ferronnerie. Pas de réponse.

Soit « l'homme » est absent, soit il ne daigne pas répondre.

Audrey regarde sa montre et penche pour la deuxième solution. A cette heure-ci, « l'homme » n'a pas encore pris son service.

La lourde porte verte est balafrée de « V » anti-Bloquistes.

Il faut que je dise au concierge de la faire nettoyer !

Une simple lettre en signe de résistance, toujours la même, peinte par les opposants du régime sur les portes, les murs et les affiches du parti ; dessinée de milles couleurs à la craie sur le sol ou découpée dans du papier et lâchée discrètement dans le métro.

La première lettre du mot « victoire », inscrite dans le cœur des opprimés ou tatouée sur leur peau.

Le traceur de « V » s'appelle un « vétiste ». Un flagrant délit de traçage l'envoie directement, et sans procès, au Cube Noir.

Partout où ils rencontrent cette lettre, les hommes du Bloc y opposent un « N ». Une lettre autoritaire pour dire « non » à la contestation ; un « N » de « négation » des horreurs du passé ; un « N » franchement assumé qui se prononce comme « haine ».

La porte de l'immeuble s'ouvre.

Dans le hall, la clef d'Audrey farfouille dans la serrure de la boîte aux lettres. Elle cède brusquement. Des tracts, des

factures et des avis du gouvernement glissent à ses pieds. Toujours le même papier vert recyclé du gouvernement. Sous le couvert de lois protectrices ou facilitatrices, encore de nouvelles directives pour empêcher les Non-Français, les NF, de vivre ou de se reproduire. Le parti vient juste de limiter par décret le nombre de leurs enfants par souci « d'hygiène et de prospérité sociale ».

Audrey monte lentement les marches. La neige qui tombe maintenant à gros flocons s'infiltré par la vitre cassée de la cage d'escalier. Elle peste, les bras chargés de courrier. « L'homme » aurait pu au moins descendre le ramasser.

Il ne daigne pas répondre lorsqu'elle sonne, il ne déneige pas l'entrée de l'immeuble ; pas plus qu'il ne débarrasse sa table ou ne lave son linge. A-t-elle gagné au change en quittant Romain ? A quoi sert ce nouveau conjoint ? Au sexe ? C'est bien la pire raison.

La langue entre les lèvres, elle torture la serrure de l'appartement. Puis, ayant enfin ouvert la porte, elle la pousse avec l'épaule et déverse, sur la bergère de l'entrée, son courrier, son manteau, son écharpe, ses gants et son sac.

Vidée, elle avance jusqu'au salon, comme une somnambule.

Bernard est là, de dos. Torse nu, grand et athlétique, il occupe tout l'encadrement de la fenêtre. Il tire sur une cigarette, en regardant dans la rue.

Derrière lui, sur le mur, des fusils de différents calibres ajustés de lunettes encadrent des trophées de chasse ou de concours de tir. Cette passion a toujours mis Audrey mal à l'aise. Sa connaissance aigüe des armes avait pourtant aidé Bernard à progresser. Repéré par le Bloc, il s'était vu offrir, à Noël dernier, un stage de maniement d'artillerie où il avait reçu un « AAA », sésame de tout avancement. Il les avait bien bluffés, paraît-il. Il n'avait pas pu refuser cette session, mais de toute manière, c'était sa passion.

Certains aiment la course à pied ou le tennis, Bernard aime les armes.

À la brasserie du Coq d'Or, ce matin, Audrey n'a pas osé dire à Romain qu'elle était avec Bernard, son ami d'enfance.

Ce dernier lorgnait sur elle depuis longtemps.

Audrey admirait en lui l'homme, le mâle dominant. Tout le contraire de Romain, de ses jeux vidéo, ses paris en ligne, ses soirées pizzas et ses séries télé.

Ils étaient tombés dans les bras l'un de l'autre un soir où elle avait trop bu. Un soir où Bernard l'avait fait trop boire, peut-être. L'alcool n'avait pas le même effet sur leurs organismes. Il rendait Bernard plus hardi, elle était plus fragile. Il était plus gai, elle souffrait davantage.

Elle venait de quitter Romain, certes, mais ne savait toujours pas si elle avait bien fait. Romain était un tourbillon, drôle, créatif, cultivé, remuant. Mais on n'épouse pas un tourbillon.

Elle voyait en lui l'amant, mais pas le père, le pote, mais pas l'homme de sa vie. C'était son point de vue, c'est elle qui avait fait le choix de partir.

Je dois assumer, maintenant.

Elle n'est pas sûre d'y arriver.

Elle sent monter en elle la mélancolie.

Pas encore une crise de larmes !

Elle court vers la salle de bains et s'enferme.

– Tu ne viens pas m'embrasser ? crie Bernard.

Audrey ravale ses sanglots, retouche son maquillage et sort.

Elle s'approche de Bernard, près de la fenêtre, et pose son visage sur son dos. Il est chaud. En pantalon de jogging, il termine sa séance d'entraînement.

Il écrase sa cigarette et serre Audrey dans ses bras.

Il caresse du pouce ses yeux rougis.

– Tu as pleuré, mon amour ? dit-il.

– Je... Je pensais aux étudiants qui se révoltent.

– N'aie pas peur, le Bloc finira bien par avoir le dessus.

– Je ne suis pas inquiète pour le parti mais pour ces jeunes gens. Leur colère est légitime.

– Allons, allons, qu'est-ce que tu me racontes ? C'est une petite contestataire que j'ai là ! Il faut grandir ! Ce ne sont pas des idéalistes, ce sont des terroristes.

– Ils sont comme les enfants de leur âge, ils cherchent à exister, à toucher leurs limites. Et ils étouffent dans ce régime militarisé. J'ai honte d'être ici à ne rien faire alors qu'ils se battent dehors. C'est comme notre appartement, je ne peux pas m'empêcher de penser que des familles NF ont été mises à la rue pour nous permettre de vivre dans ce luxe, ça me fout la gerbe !

– Tu ne changeras jamais, Audrey. Et je t'aime pour ça.

Bernard s'assied sur le bord du lit et prend Audrey sur ses genoux.

Elle enfouit son visage dans son cou.

Bernard connaît bien ces moments d'abattement.

Ils sont devenus assez fréquents.

Il sait qu'il doit laisser passer la colère et la frustration.

Audrey elle-même ne comprend pas ce qu'elle ressent. Elle a craqué plusieurs fois ces dernières semaines sans savoir pourquoi. Elle a pourtant ce qu'elle voulait : un bel appartement, un homme stable et responsable.

– Tu es un peu perdue ces temps-ci, c'est normal, dit Bernard. Tout a tellement changé. A commencer par ce nouveau logement. Je sais que tu regrettes ton appartement du Marais. Déménager, c'est renoncer à une partie de soi, à ce qui faisait sa vie d'avant. Mais, ici, le quartier est plein de promesses, il va se développer. Le Bloc veut y construire un club pour ses cadres, avec une piscine, un spa, une salle de sport et un parc paysager. Si un jour nous avons des enfants, je...

– Ne parle pas de ça, s'il-te-plaît.

– Tu as peur d'avoir des enfants ?

– J'ai peur qu'ils grandissent dans ce monde pourri.

– De quoi parles-tu ? Je viens d'être promu et...

– Je ne parle pas de toi, Bernard. Je parle des autres. Sais-tu ce que le Bloc fait avec les Roms, les immigrés et ces gens qui sont arrêtés chaque jour ?

– Ils partent pour des centres de rétention ou de travail.

– Il y a beaucoup moins de places dans ces établissements que de gens déportés. Où sont envoyés les étrangers qui n'y sont pas accueillis ? Tu peux me le dire ?

– Je ne sais pas. Mais pourquoi te préoccuper de ça ? Le Bloc construit une société nouvelle. Et on ne fait pas d'omelettes sans casser d'œufs.

– Je parle d'êtres humains, Bernard, pas de cuisine ! crie Audrey.

– Ecoute, tu es un peu déboussolée, mais je comprends. C'est arrivé à la femme de Victor au bureau et...

– Arrête ! Arrête, dit Audrey, hors d'elle. Arrête de parler de moi comme d'une enfant ou des crises de larmes comme d'une maladie classique de femme de gendarme !

Audrey éclate en sanglot.

Bernard se rapproche et passe doucement son bras autour de son épaule. Elle se calme un peu.

– Tu as le blues, bébé ?

– J’ai envie de pleurer tout le temps et je ne sais pas pourquoi.

– Tu es un peu dépassée. Nous le sommes tous.

Audrey se blottit contre Bernard et, pendant un moment, sa force de caractère et ses bras puissants éloignent les démons.

Les battements de cœur se taisent, les poings se desserrent.

Audrey love sa tête contre le cou de Bernard. Il l’entoure de ses bras pour la serrer comme un trésor.

– Je t’aime, bébé, dit Bernard.

– Moi aussi, dit Audrey, des larmes étalées sur la figure. Excuse-moi d’être si nulle.

– Attends, j’ai quelque chose pour toi.

Bernard prend Audrey par la main et l’emmène s’asseoir sur une chaise, à l’entrée de la chambre.

– Attends, tu vas voir, dit-il. Ferme les yeux.

Il se dirige vers la commode, sort une enveloppe d’un tiroir et la pose dans les mains d’Audrey. Elle ouvre les yeux, sèche ses larmes, et la décachète. Elle contient deux billets d’avion « première classe » pour Grenoble frappés de l’hologramme du Bloc.

– Nous sommes en vacances dans quinze jours, dit Bernard. Et tiens-toi bien, je t’emmène skier à Val-Franc !

Audrey rit à travers ses larmes.

Val-Franc est une station de ski construite de toutes pièces, en deux ans seulement, dans les Alpes du nord. La reproduction en bois d’un ancien village alpin, le nouveau refuge des apparatchiks du parti. Un luxe insensé dans ces temps difficiles.

– Nous serons à l’Hôtel du Renouveau. Notre chambre donne sur la piscine extérieure à débordement. Et tu sais quoi ? Il paraît que Michel Vacher est annoncé la même semaine que nous dans la station. Et regarde : j’ai deux places pour le Bal des Lys !

Audrey saute au cou de Bernard et lui dévore la bouche de baisers.

Puis, elle éclate en sanglots.

Bernard s’agenouille près d’elle et fait glisser ses mains sur son corps. Audrey ne veut pas.

Elle n’est pas elle-même. Elle est encore infiniment troublée par ce qu’elle vient de découvrir de Romain, par la mission qu’elle a prise en charge, par ce qu’elle a découvert des

agissements du Bloc, par la violence des officiers de la Main Noire.

Elle n'est pas vraiment ici, avec Bernard. Elle est encore dans cette brasserie glauque, truffée de collabos.

Mais elle n'a pas la force de résister.

Bernard la prend dans ses bras, jusqu'à la chambre et la dépose sur le lit. Il la déshabille lentement. Elle regarde ailleurs, pour ne pas le voir. Pour ne pas croiser son reflet dans ses yeux. Il fait l'amour tout en muscles, en contractions, en puissance, en sueur. Elle voudrait se fondre en lui, se perdre entre ses mains puissantes.

Et tout oublier...

Elle reprend ses esprits alors qu'il est sous sa douche.

Sur le rebord de la chaise, soigneusement pliés, son pantalon et sa chemise noire.

Bernard est Gendarme de France, un corps d'élite formé lors de l'ascension du Bloc. Il a récemment été promu Colonel des Gardes, un grade rare pour un si jeune homme. Heureusement, il n'y a rien de mal à être gendarme par ces temps troublés. Bernard l'a juré : pas de racistes ni d'ayatollahs du Bloc dans son régiment.

Sinon, il démissionnerait. Il l'a dit.

Elle le regarde s'habiller comme un gladiateur. Pantalon noir, chemise noire, ceinturon. Puis viennent la veste noire cintrée ornée d'une flamme d'argent, les épaulettes galonnées et la casquette à visière glacée.

Beau comme un commandant de bord. Raide comme un militaire.

Il se penche vers elle et l'embrasse.

Il attrape son manteau, visse sa casquette, sort sans un mot et descend quatre à quatre l'escalier central. Son service commence dans trois quarts d'heure et il ne veut pas être en retard. Les étudiants tiennent encore une dizaine de stations de métro. Il paraît que la police en a délogé certains à la lance à incendie.

Quelle époque !

Par la fenêtre givrée, elle voit Bernard s'éloigner de sa démarche rapide et fière, remontant le col en fourrure de son manteau et tirant sur ses gants de chevreau.

C'est beau, pense-t-elle, un homme qui part travailler dans un pays qui accorde si peu d'importance au travail. Depuis son

arrivée, elle n'a pas cessé de s'en étonner. Des habitants qui travaillent trente-cinq heures sur une planète où ils sont des milliards à travailler davantage. Un pays qui se repose sur sa créativité et son avance technologique à l'heure où la Chine forme six-cent-mille ingénieurs par an.

Audrey a suivi, avec stupeur les manifestations « contre » la suppression d'un jour férié, « contre » les nouveaux contrats d'embauche, « contre » les réformes du système universitaire et de santé. Tant d'énergie « contre » et si peu « pour ».

Un pays qui se fige, comme une carte postale.

Pourquoi ces reportages incessants, pense Audrey, sur la disparition d'un métier séculier, d'une boulangerie dans une ville désertée ou d'une vieille usine ? La mort n'est-elle pas nécessaire à la vie ? Qui s'émeut aujourd'hui de la disparition des télégraphistes, des cireurs de chaussures ou des allumeurs de réverbères. Les réverbères s'allument seuls. Pourquoi lutter « contre » ?

Comment le pays pourrait-il tirer les bienfaits de la mondialisation et du capitalisme sans leurs contraintes ? Combien de temps le système pourra-t-il tenir ? Pas longtemps, puisque le chaos vide le pays de son sens et de ses projets.

Dans un coin de la pièce, sur la télé allumée, s'affiche le visage princier d'Henri d'Autry de la Vigne, comte d'Artois, beau frère du comte de Paris et actuel Premier ministre. Un descendant des rois de France, catholique viscéral, brillant érudit, ancien historien et admirateur fou de Chateaubriand. Un homme à femmes au port altier, au verbe haut, grand, mince, bronzé, à l'impeccable brushing poivre et sel.

Audrey entend encore les accents tragiques et grandioses de son discours d'investiture, qu'elle a dû apprendre par cœur, comme des milliers d'étudiants à travers le pays, comme un manifeste du Bloc Franc : « Je suis fédérateur de toutes les énergies françaises, de toutes les formes de patriotisme français, de toutes les aspirations à la grandeur française. Je les reconnais toutes, je les unis en un solide faisceau pour la résurrection de la France. »

Pour l'heure, le grand « fédérateur » pose devant le Palais Bourbon. La mèche dans les yeux, dans un désordre capillaire plus qu'inhabituel, il semble en proie à la plus vive agitation. Interloquée, Audrey s'avance et monte le son.

L'image change. René Briscard, le présentateur vedette du Bloc qui a remplacé Ibrahim Rosenberg, suite aux dernières élections, occupe l'écran et s'adresse aux téléspectateurs d'une voix exaltée : « Les événements qui ont eu lieu ce jour au Palais Bourbon sont historiques. Au terme d'une assemblée en forme de plébiscite pour l'actuel gouvernement conduit par Michel Vacher, les parlementaires unanimes lui ont octroyé les pleins pouvoirs. En termes clairs, la cinquième République n'est plus ! Sénat et Chambre devraient, dans les heures qui viennent, contresigner la fin de la République élective. »

Le speaker s'arrête net. Il porte la main à l'oreille, l'air concentré. Audrey devine qu'il reçoit une nouvelle dans son oreillette.

« Sans surprise, poursuit-il, et au plus tard demain matin, François Dormand, porte-parole et N°2 du gouvernement, devrait annoncer la mise en œuvre d'une des promesses auxquelles le candidat Michel Vacher tenait le plus : la dissolution de certaines organisations dénoncées dans son programme électoral. Ce sera certainement en premier lieu les sociétés secrètes – Francs-Maçons ou Rose-Croix. Viendront ensuite les partis d'opposition plus traditionnels comme le parti Communiste ou les Verts. Le gouvernement devrait enfin s'attaquer - mais il a prévu que ce serait plus long - au démantèlement de l'UDD, l'Union des Divers Droites et du Parti Socialiste. »

Le présentateur se tourne maintenant vers le Palais Bourbon dont semblent sortir sans fin des policiers et des miliciens.

« A l'heure qu'il est, et vous le voyez derrière moi, les hommes du SOBF, le Service d'Ordre du Bloc Franc et de la GPP, la Garde Personnelle du Président contrôlent toutes les issues de l'hémicycle. Certains députés et parlementaires, affiliés aux partis d'opposition, s'y sont enchaînés les uns aux autres, scandant la Marseillaise en signe de résistance. Je répète l'événement du jour si vous venez de nous rejoindre : Michel Vacher obtient les pleins pouvoirs et sonne la fin de la cinquième République ! »

La caméra bascule brusquement vers le palais Bourbon.

Les images sont floues et furtives.

« Oh, mais... Vous le voyez comme moi, c'est à peine croyable : des hommes cagoulés du GIBF, le Groupement d'Intervention du Bloc Franc, jusque là stationnés devant l'Assemblée Nationale, donnent l'assaut du Palais Bourbon,

bouclier et matraque au poing. J'entends des détonations. On... On me dit à l'oreille qu'ils tentent de forcer la porte de la salle des séances depuis le salon Delacroix pour déloger les parlementaires récalcitrants...»

Audrey se précipite pour couper le téléviseur et s'assied sur le bord du lit, le cœur au bord des lèvres.

Les pleins pouvoirs ! Rien ne les arrêtera plus !

Il faut qu'elle se ressaisisse.

Une petite fille l'attend, quelque part dans Paris, elle doit être à la hauteur.

Tout cela ne fait qu'ajouter à sa peur.

Je dois agir, maintenant.

Audrey est saisie d'un doute.

Elle court dans l'entrée de l'appartement, cherche fébrilement le petit mot comestible dans la poche droite de son manteau. Elle ne le trouve pas. La pression monte. Elle vide violemment le contenu de ses poches sur le sol. Des tickets de métro, des épluchures de clémentine et des mouchoirs s'entassent à ses pieds.

Elle s'effondre sur le fauteuil de l'entrée, terriblement angoissée.

Je ne suis même pas foutue de garder un morceau de papier !

Quelqu'un va trouver ce message, faire le lien avec moi, m'emprisonner et arrêter la fillette que je dois sauver !

Soudain, Audrey a une révélation. Elle se précipite sur la doublure intérieure de son pardessus. Là, avec un immense soulagement, elle trouve l'ordre de mission plié dans une petite poche cachée.

Dieu soit loué !

Elle remet le mot en place, souffle un grand coup pour reprendre ses esprits et se lève.

Elle s'assied au bureau de Bernard et caresse du doigt un rectangle de verre noir ultrafin : son ordinateur.

Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Elle le soulève pour regarder dessous. Rien, même pas une marque. Un objet technologique d'une incroyable complexité, fait d'une matière surnaturelle, offert en dotation à tous les cadres du Parti, de l'administration à l'armée.

Audrey déploie l'écran qui s'allume progressivement, comme par magie. Une francisque d'or apparaît en 3D.

Soudain, un rectangle rouge clignotant frappé des lettres « Alerte ! » s'impose à l'écran, accompagné d'une sonnerie brève.

Audrey sursaute. L'objet réclame un identifiant, lançant un compte à rebours brutal de trente secondes.

Je n'en sais rien, moi, merde ! Bernard ne me laisse jamais me servir de ce machin !

Audrey tente le premier nombre qui lui vient à l'esprit : le numéro de matricule brodé sur ses poches de chemises de Bernard. Ce dernier est un homme certes viril, mais prévisible, à la différence de Romain.

Le rectangle rouge disparaît et l'ordinateur démarre. Audrey soupire.

J'ai eu chaud !

Très vite, l'écran s'agite de multiples « Pushs », des messages anti-bloquistes que l'on reçoit par abonnements à des sites pirates.

Tous parlent des événements au Palais Bourbon, sans le filtre de la propagande. Les internautes racontent que François Levaillant, le leader socialiste, a été arrêté en pleine séance pour propos antipatriotiques en violation de son immunité parlementaire. Dans la salle, les loges et les galeries réservées au public, une centaine de partisans du Bloc empêchaient, par leur chahut, toute opposition. Le SOBF gardait les entrées et les sorties jusqu'à la clôture des votes.

Des bruits circulaient même que le Groupement d'Intervention du Bloc Franc, le GIBF, était en route pour le Palais Bourbon en vue d'arrêter les opposants au Bloc et leur famille.

La séance n'a été que brouhaha, sifflets, cris, empoignades et trahisons.

Les auteurs des « Pushs » se déchainent dans leurs commentaires. Audrey sait que pour pouvoir parler sans peur de la censure et des représailles, ils opèrent depuis des plateformes offshores, contredits sans relâche par les équipes de propagande du régime. Une cinquantaine de fonctionnaires du Ministère de la Propagande diffusent en permanence des messages pro-gouvernementaux et effacent tous propos subversifs. Opposants et forces de l'ordre se livrent une guerre d'algorithmes où gagnent tantôt ceux qui propagent l'information, tantôt ceux qui l'éradiquent.

Des « Pushs » envoyés par milliers depuis l'étranger et effacés par millions depuis les sous-sols du Cube Noir.

Audrey n'en a cure.

Elle tape le nom du site de rencontre bloquiste « Meetwo » dont parlait Romain à la brasserie du Coq d'Or.

Les « Pushs » disparaissent.

L'écran s'habille de papillons roses et bleus, d'images d'hommes et de femmes parfaits et enlacés, gambadant ou se roulant dans la paille dans une campagne ensoleillée.

Un site de rencontres pour célibataires.

Dans une fenêtre en forme de coussin de soie rose, elle tape son pseudo : « Victoire ». Elle frissonne.

Utiliser, en ces temps troublés, sur un espace public, un pseudo lié à une mission illégale, fait battre douloureusement son cœur.

Il y a encore quelques heures, elle ne se serait pas crue capable d'un tel courage.

Vas-y, ma fille, c'est loin d'être le plus dur.

La page d'accueil affiche la liste des connectés. Elle trouve rapidement son prétendant par le moteur de recherche :

Claude 075

Homme. Célibataire. 39 ans.

Elle bascule en mode « chat » et respire profondément.

Rien dans la discussion ne doit différer d'une banale approche entre célibataires.

Victoire 3945 : Bonjour Claude. Je m'appelle Victoire. J'habite Paris. Je travaille comme mannequin.

Claude 075 : Je n'ai rien contre ! J'habite Paris également. Je suis critique de films. Avez-vous vu le dernier Woody Allen ? Je cherche quelqu'un pour m'y accompagner. Si cela vous tente, rendez-vous dans une heure café de la Paix près de l'Opéra Garnier.

Victoire 3945 : J'y serai.

Claude 075 : Mademoiselle, je tiens à vous prévenir, je suis tatillon sur les horaires. Si vous ne pouvez pas être là à seize heures, j'en conclurai que vous n'êtes pas disposée à me rencontrer. Dieu vous bénisse.

Audrey quitte le site de rencontres, éteint l'ordinateur et le referme.

Le café de la Paix est un autre haut lieu de rendez-vous des apparatus du Bloc. Les membres du MUR sont décidément joueurs et préfèrent se cacher au milieu de leurs ennemis.

Pas fâchée de n'avoir pas vraiment un rendez-vous galant avec un type qui utilise le mot « tatillon » et qui termine ses phrases par « Dieu vous bénisse ».

Quoi qu'il en soit Claude 075, dit « le Glaude » a eu son message.

Il n'est pas le seul.

Quelque part dans Paris, de multiples boîtiers numériques se déclenchent. « Dieu vous bénisse » fait partie des groupes de mots traqués par ses analyseurs qui scrutent en permanence les milliards de phrases prononcées sur les réseaux numériques ou écrites dans les Pushs. L'un de ces « traqueurs » se trouve dans l'unité centrale de la Direction des Écoutes, postée au cœur du Cube Noir.

Un homme en chemise brune y enlève ses écouteurs et éteint l'écran sur lequel s'étalait le visage d'Audrey.

« Jolie brin de fille, dit-t-il ! »

Audrey regarde par la fenêtre de l'appartement de Bernard.

Le ciel qui était bas, lourd et noir par endroits s'est éclairci. Une lumière crue inonde la rue. Les flocons ont repeint la rue en blanc, brouillant la frontière entre trottoir et chaussée. Les voitures passent au ralenti, battant la neige des essuie-glaces. Evidemment, personne n'a salé, pense Audrey, c'est bien la peine de savoir prédire la météo à trente jours.

De toutes manières, il n'y a plus de crédits pour rien !

Elle passe à la salle de bain et se regarde dans la glace.

Pas trop mal.

Elle dessine le contour de ses lèvres, ouvre et ferme grand la bouche, comme un poisson, pour vérifier que le rouge à lèvres est bien en place. En rangeant son fond de teint dans l'armoire au dessus du lavabo, du côté des affaires de Bernard, elle tombe sur des objets plus personnels : une boîte de préservatifs, un bâton de rouge à lèvres violet, une crème antirides hors de prix.

Même si elle sait très bien que Bernard a eu une vie sentimentale avant de la connaître, elle se dit qu'il aurait pu

avoir le tact de jeter à la poubelle les traces de ses anciennes conquêtes.

Quel genre de bimbo met du rouge à lèvres violet ?

Elle soupire.

En passant par le couloir, elle s'agenouille à côté du chien et lui frotte vigoureusement la tête.

Pauvre bête ! Les labradors ne sont pas faits pour être attachés en laisse aux radiateurs d'un appartement. Qu'en dis-tu ?

L'animal lui lèche le nez en battant la queue.

« Tu es plus affectueux que ton maître, toi. »

Audrey file se préparer un thé.

La bouilloire chante sur son piano à gaz, dans la cuisine Sie Matic dernier cri achetée par Bernard.

Son poste de Colonel des Gardes semble lui avoir valu une forte augmentation. Et en tant que membre des forces de l'ordre, les corps de métier se pressent de toutes parts pour lui offrir rabais, ristournes et cadeaux. Audrey espère que ce n'était pas en échange d'avantages inavouables, mais dans un sens, elle s'en fiche un peu. En ces temps de disette, il n'est pas interdit de se débrouiller.

Elle souffle sur sa tasse en songeant à Romain.

Depuis leur rencontre au Coq d'Or, elle n'a cessé de penser à lui. Il faut avouer qu'elle ne s'attendait pas à être touchée à ce point.

Elle avait rangé Romain au rayon des souvenirs et se pensait vaccinée.

Ses paroles et ses actes l'avaient emportée, comme un fleuve. Ce brillant cadre de la résistance, luttant pour transmettre sa mission, était-il bien Romain ? Avait-elle rêvé ? Jouait-il un rôle pour l'impressionner ? Il n'était pourtant pas possible de suspecter que la Main Noire puisse être mêlée à un coup monté.

Force est de reconnaître que Romain l'avait bouleversée, lui avait coupé le souffle et les jambes.

Rien que de penser à lui, sa poitrine était douloureuse. Comment avait-elle pu vivre à ses côtés sans jamais rencontrer l'homme caché à l'intérieur ? Les choses qu'il lui avait dites étaient si fortes, si belles, qu'elle en avait encore les mains tremblantes.

Et au moment d'être arrêté par les milices, dans un ultime sursaut, Romain lui avait jeté son amour en pleine face. Contre

toute attente, au lieu de glisser comme l'eau sur les plumes d'un canard, cet amour était rentré en elle.

Et sa douleur grandissait comme celle du manque d'une drogue. Une drogue affreuse qu'elle aurait pu prendre à tout moment ces derniers mois et qu'il lui était impossible de se procurer à l'instant même où elle lui devenait vitale.

Audrey écrase une larme du revers de sa manche, souffle sur son thé et regarde sa montre.

Elle doit partir.

Elle enfiler ses bottes fourrées, son manteau long et sort.

Tant pis, elle n'ira pas, cet après-midi, au casting d'un remake chanté de Blanche Neige, filmé en noir et blanc par un réalisateur suédois inconnu. De toute manière, même si le directeur de casting avait fait fi des cheveux blonds d'Audrey, peu conventionnels pour Blanche Neige, il aurait été saisi d'effroi en l'entendant chanter.

Ce n'est pas ce qui allait lancer ma carrière.

Audrey descend l'escalier quatre à quatre.

Au passage, elle salue madame Bidet qui balaye avec soin, en chemise de nuit, les contours de son paillason. Elle pousse la lourde porte de verre du rez-de-chaussée et saute, pieds joints et cheveux au vent, sur la neige du trottoir.

La jeune femme d'hier, inquiète et renfermée, laisse la place à une nouvelle Mata-Hari, rusée et affutée. Sa mission : conduire le peuple à sa libération, la bannière brandie et le sein sorti, comme dans un tableau de Delacroix. Un rôle d'autant plus délicat qu'elle est la maîtresse d'un policier du régime. Un homme qui lutte toutefois secrètement contre la pensée unique, pense Audrey avec fierté, à juger par ses abonnements à des Pushs antiBloc.

Elle traverse le trottoir avec précautions.

La neige froide couchée sur le verglas l'oblige à tempérer ses élans romanesques. La poudreuse colle à ses bottes.

Le silence est assourdissant.

Le boulevard Barbès apparaît, dans le prolongement de la rue des Poissonniers. Tout a changé depuis qu'Audrey l'a remonté quelques heures plus tôt. L'avenue a maintenant des airs de guerre civile. Une trentaine de bus frappés de la francisque d'or sont stationnés l'un derrière l'autre, formant une grosse chenille.

Une double rangée de barrières anti-émeute coupe la route vers la station de métro.

Derrière ces barricades : une centaine d'hommes du GIBF, rangers montantes, veste et gants en kevlar, casques à transmission wi-fi et boucliers transparents.

Audrey se rapproche des premières lignes et tire un pan de la veste d'un homme armé. Il se retourne et relève sa visière. Elle découvre son visage : celui d'un jeune garçon, à l'air timide.

Dieu soit loué, Robocop est habité par un être humain.

« Je dois passer pour prendre le métro, dit Audrey.

Le jeune homme pointe le doigt derrière lui, sans parler.

Au loin, immobile, une foule se tient serrée derrière la station Barbès, déployée en ligne, avec des enfants sur les épaules et des banderoles flottant dans le vent glacé.

Des manifestants.

Des manifestants Non-Français, visiblement.

Quelle dose de courage ou d'inconscience leur faut-il pour occuper ainsi une artère parisienne ?

Voilà pourquoi le boulevard est bouclé.

L'endroit était vide tout à l'heure, pense Audrey. C'est vrai qu'à cette heure-ci, les minorités peuvent circuler librement.

– Vous ne pourrez pas prendre le métro à Barbès cet après-midi, madame, dit le jeune homme. L'accès au boulevard est interdit pour des raisons de sécurité.

Audrey regarde sa montre : déjà quinze heures trente !

La phrase du Glaude lui revient en mémoire : « Si vous ne pouvez pas être là à seize heures, j'en conclurai que vous n'êtes pas disposée à me rencontrer ».

Et que se passera-t-il ? La mission sera-t-elle annulée ? Une enfant devra-t-elle payer ce contretemps de sa sécurité ou de sa vie ?

Audrey ne peut pas prendre ce risque.

Elle doit passer.

– C'est une urgence, monsieur. Je... une petite fille court un grave danger... j'ai peur de ne pas arriver à temps. Vous comprenez ?

Audrey regarde les galons du policier et sa mine juvénile. Elle l'a ému, c'est certain, mais il n'est pas décideur.

– Je ne peux rien faire pour vous, dit-il en bredouillant. J'ai des consignes.

– J'aimerais parler à la personne qui les donne.

Le jeune homme, casqué, parle à d'autres casques et, par téléphone arabe, son message arrive aux oreilles d'un gradé. Audrey se sent en terrain connu. L'homme qui s'avance arbore les mêmes galons que Bernard. A quelques mètres d'elle, pourtant, il s'immobilise, sans relever sa visière. Il fait venir le jeune policier et lui parle à l'oreille. Ce dernier revient, l'air compassé.

– Comme je vous l'avais dit, madame, c'est impossible. Les choses risquent de devenir dangereuses passées ces barrières.

Audrey se tourne vers le gradé avec défi.

L'homme la regarde, parfaitement immobile.

Ils se toisent quelques instants, dans le vent qui siffle.

– Vous direz à votre Colonel des Gardes qu'il aura la vie d'une petite fille sur la conscience, lâche-t-elle, des larmes au bord des yeux.

Le garçon tord sa bouche comme pour avaler quelque chose de douloureux. Il approche son visage de celui d'Audrey.

– Je suis responsable d'une petite fille, moi aussi. Je suis papa depuis quelques mois. Il y a peut-être un moyen de rejoindre la station Barbès. Les rues latérales de l'avenue ne sont pas encore toutes bouchées. Je pense qu'en courant vous pourrez passer par la rue des Islettes.

– Dieu soit loué ! Merci à vous. Merci à vous. »

Audrey enfila la rue de la Goutte d'Or de toute la longueur de ses jambes. Elle s'engage à droite, au niveau de l'école maternelle, et s'arrête net. La rue des Islettes est bouchée, elle aussi. Une couche de barrières, une couche d'hommes en noir et une de véhicules. Elle continue tout droit, à la force des muscles.

Une rue de plus.

La sueur perle sous ses bras. Elle oblique à droite rue Caplat et se tord la cheville. Elle s'agenouille pour la masser, mais son visage s'illumine d'un sourire. Le bout de la rue est libre.

Elle sera au métro dans quelques minutes.

Dans l'avenue, elle tombe nez à nez avec la première ligne des manifestants. Elle se fraye un passage au travers d'une foule cosmopolite : africains du nord et du centre, asiatiques.

Toute une France que le Bloc Franc tente de désintégrer à défaut d'intégrer, d'appauvrir au lieu de s'en enrichir.

Passée la densité des premiers rangs, la manifestation s'étale sur plusieurs centaines de mètres. Les protestataires s'organisent pour braver le froid. Ici on vend des hot-dogs, là de la soupe, ailleurs des marrons. Des femmes se réchauffent autour d'un braséro.

Tous attendent le début de la marche, battant des pieds.

Des enfants, beaux comme des dieux, courent en tous sens.

Audrey s'amuse de les voir filer entre les jambes des adultes.

Un jeune noir l'accoste.

« Madame, vous devez faire demi-tour. Ils ferment les rues autour de nous.

– Je dois prendre le métro.

– Courez si vous le pouvez, ils vont couper la ligne. »

Audrey court à perdre haleine, martelant la neige.

Elle se fraye un passage au milieu de petits groupes d'hommes et de femmes. Son dos et sa poitrine sont trempés de sueur.

Elle arrive en vue du métro Barbès et pousse un soupir de soulagement : la station est ouverte.

Elle s'arrête un instant pour reprendre son souffle.

Soudain, elle voit se refermer les portes grillagées qui entourent la station, bloquant l'accès aux quais.

Elle reprend sa course, à toutes jambes.

A l'intérieur de la gare de métro, les forces de l'ordre s'organisent. Des hommes en uniforme courent de tous côtés.

Elle crie vers eux.

« Ouvrez, je vous en supplie, je dois absolument prendre le métro. Une petite fille est en danger...Je... »

Elle n'ose pas le dire. Elle n'ose pas le dire, au milieu de ces immigrés. Elle n'ose pas dire : « Je suis souchienne, ouvrez-moi ».

Dans la station, un milicien la regarde, indécis, puis repart en courant.

Audrey secoue la grille, tape et hurle sa colère.

Elle n'est pas la seule. Une dizaine, une vingtaine, une trentaine de manifestants tentent maintenant d'envahir la gare, agitant ou tentant d'escalader les grilles métalliques. Les protestataires hurlent et trépignent, exigeant la réouverture des portes.

Leur clameur enfle sur l'avenue.

A l'intérieur de la station Barbès, des hommes glissent comme des ombres, déplaçant des machines.

Soudain, un bruit assourdissant, comme un moteur d'avion.

La foule se fige.

Sans sommations, un jet d'eau d'une force prodigieuse jaillit à travers les herses de métal, décrochant les manifestants qui s'y étaient accrochés comme des moules à un rocher. Ils s'écroulent sur les protestataires derrière eux, à moitié noyés, dérapant dans un mélange d'eau, de neige et de sel. Le jet monte vers les enfants, grimpés à la force des bras. Audrey crie de toutes ses forces.

– Arrêtez, vous êtes fous ! Il y a des petits là-haut ! »

Certains ont le temps de sauter, affolés par les cris de leurs parents. D'autres sont tétanisés et décollent, dans un geysir, pour retomber sur le bitume.

Le jet d'eau se tourne vers Audrey et la fait bondir en arrière, les vêtements plaqués sur le corps. Elle s'écroule dans les bras d'un homme puissant. Elle se relève, sonnée.

Face à elle, une immense plaque de métal se dresse à l'intérieur de la gare de métro. Dans un bruit assourdissant, elle vient s'appliquer contre les grilles. Puis, d'autres se lèvent, une à une, pour venir s'ajuster côte à côte. Elles sont mues par une armée d'hommes invisibles, dans le cri terrifiant de leur effort commun.

La dernière plaque frappe la grille de métal et referme la station comme un bunker, dans un grondement aussi terrifiant que le silence qui succède.

Sur l'avenue, tous se regardent.

Les yeux des hommes, des femmes et des enfants reflètent des mots qu'ils n'osent pas prononcer.

La condamnation de la station de métro n'est pas improvisée. Elle fait suite au bouclage de tous les autres moyens de retraite des manifestants, rendant la foule aussi captive que des chrétiens dans une arène. Les barrages s'étendent maintenant jusqu'au bout des rues adjacentes, éloignant les riverains et les badauds.

Les forces de l'ordre tiennent aussi la presse à l'écart.

De toute manière, comme ils risquent leur carrière, la sécurité de leur employeur ou même leur vie pour un papier mal senti, les journalistes se hasardent de moins en moins à commenter les événements de leur propre initiative. Une grande partie d'entre eux suit les dépêches du ministère de l'Intérieur.

Le silence autour de la station de métro est absolu. Le vent fait doucement flotter les cheveux des manifestants et agite les

banderoles pacifistes : « Nous voulons vivre au grand jour », « Paix et tolérance » ou « France, je t'aime ».

Le calme avant la tempête.

Instinctivement, sans qu'aucun ordre ne soit donné, les hommes, les femmes et les enfants se réunissent, se donnent la main. Les doigts s'entrecroisent. Les premières lignes se rapprochent, se soudent.

La foule ne fait qu'une.

Elle se met en mouvement, lentement, vers les barricades.

Audrey suit derrière, trempée et grelottante.

Un rayon de soleil troue les nuages et fait briller le casque des hommes en armes.

Et tout commence.

Crachées par d'innombrables bouches de métal espacées de quelques mètres, des fusées s'alignent dans l'air en sifflant. Elles obscurcissent le ciel de leur fumée grise.

La foule, prise de panique, pousse un cri et s'immobilise alors que les engins, poursuivant leur trajectoire elliptique, retombent en hurlant, s'écrasant au sol ou sur ceux qui n'ont pas pu s'écarter.

A l'impact, ils libèrent une fumée verdâtre, plongeant le boulevard de Rochechouart dans un brouillard de science-fiction.

Les vapeurs prennent immédiatement Audrey à la gorge, bloquant sa respiration avant de lui brûler les yeux. Suffocante et aveuglée, elle progresse à tâtons au milieu d'une armée de fantômes. Des enfants errent, partout, perdus. Des mères hurlent des noms. Des manifestants toussent, pressant leurs mains sur leurs yeux. Des hommes, des femmes et des enfants se bousculent, se heurtent et se renversent.

Derrière les barricades, à quelques centaines de mètres, les BAF sont en joue. Au signal, leurs fusils d'assaut libèrent des rafales de balles en caoutchouc. Les premières lignes des manifestants tombent comme un seul homme, frappées de projectiles au ventre ou à la tête et forment un barrage humain sur lequel viennent buter les lignes arrières.

Les hommes tirent les enfants vers l'arrière et font rempart de leurs corps. Certains ont le visage en sang, les yeux rougis et étouffent sous l'effet des gaz.

Audrey s'agenouille, pressant un très jeune garçon contre son sein. Elle lui crie à son oreille. « Je suis avec toi. Calme-toi. Je vais retrouver ta mère ».

Le garçon pleure. Audrey aussi.

Soudain, les manifestants les plus en pointe voient démarrer, face à eux, des motos tout-terrain.

Pilotes et passagers enfoncent les lignes de contestataires. Entièrement recouverts d'une carapace articulée comme une armure, ils portent un masque à gaz. Les miliciens placés à l'arrière des motos posent sur l'épaule des conducteurs le canon d'un fusil éjectant des balles de métal : deux coques séparées par un soufflet en caoutchouc qui libèrent une charge électrique lorsqu'elles se touchent.

Audrey reçoit un projectile en pleine poitrine et s'effondre sur la neige. Le petit garçon qu'elle protégeait, affolé, s'échappe.

Fin sans gloire d'une bataille sans combat.

Les barricades s'ouvrent, libérant les policiers comme une digue qui rompt. Matraque au poing, les miliciens frappent à l'aveuglette, sans distinction de sexe ni d'âge.

Soudain, le Colonel des Gardes, qu'Audrey avait aperçu, avant le départ de la manifestation, arrive près d'Audrey.

Il s'immobilise, masque sur le nez.

Voyant son état, il crie des ordres à un gendarme.

Ce dernier prend Audrey dans ses bras et la transporte au delà des barrières. Dans un ultime sursaut de conscience, elle ouvre une poche dans la doublure de son manteau, y prend une petite boule de papier et la porte à la bouche.

Elle perd connaissance.

Les coups pleuvent sur les manifestants, loin derrière elle, comme au ralenti, dans la fumée, le sang et les larmes.

Le policier dépose Audrey sur une couverture de survie.

Comme un animal blessé.

Elle reste allongée de longues minutes, inconsciente.

Deux femmes en chemise brune, galons dorés et vestes cintrées, la regardent en silence, les mains derrière le dos.

Audrey les devine, derrière ses yeux brumeux.

Comme des fantômes lumineux.

Comme des anges du paradis.

Elle ne sait plus.

Tout s'est figé. Le temps s'est arrêté.

Le froid et la peur ont gelé ses gestes et ses pensées.

Une des femmes prend la parole. Elle invective le jeune policier qui a rapporté Audrey dans ses bras et brandit sous ses yeux une carte de la Main Noire.

« Que lui avez-vous fait ? dit-elle. Vous êtes cinglé ? Vous ne voyez pas qu'il s'agit d'une souchienne ? Il vous faut des lunettes maintenant pour les reconnaître ?

Le milicien recule, vexé.

– C'est cette femme qui est folle ! Je l'ai trouvée au milieu des manifestants. Vous la connaissez ?

– Nous savons qui elle est, oui. Nous allons nous en occuper. Aidez-nous à la charger dans le véhicule. »

Audrey est trainée dans un 4*4 aux vitres fumées.

Assise sur la banquette arrière, entre les deux femmes inconnues, trempée jusqu'à l'os, à moitié assommée, elle divague.

Dans sa tête : le bruit et fureur des combats.

Plus effrayant encore : la voix du Colonel des Gardes.

La voix du Colonel des Garde.
Et puis plus rien.
Audrey se réveille, dans un silence monacal.
Dans le noir absolu.
Son lit grince quand elle bouge.
Le matelas est mou mais confortable.
Il fait bon. Il fait doux.
Surtout ne pas bouger. Profiter. Ne pas se poser de questions.
Audrey se blottit sous une couette géante.
Un peu comme lorsqu'elle était petite fille, lovée sous une
couverture et grisée par la musique, assistant aux répétitions
de son père, chef d'orchestre.
Les images reviennent, pourtant, celles des mères qui crient,
des enfants qui tombent. Romain avait raison : Michel Vacher
ne se contente pas de dire ce qu'il va faire, il fait ce qu'il dit.
Il fallait être naïf pour ne pas y croire.
Audrey se redresse et cherche, à tâtons, une lampe sur la table
de chevet. La lumière jaillit, douce et tamisée. La chambre où
elle se trouve est petite, sans fenêtres, aux murs de béton.
Au plafond courent d'innombrables tuyaux de chauffage.
Je suis dans une cave.
Ses pieds foulent une moquette épaisse.
Elle se regarde avec stupeur dans le miroir d'une armoire
centenaire. Elle porte un pyjama qui n'est pas le sien. Elle
regarde en détail et se tâte la poitrine : pas de soutien gorge.
Elle tire l'élastique de son pantalon et découvre une culotte
inconnue. Ses mains sentent la vanille et ses cheveux la
pomme.
Quelqu'un l'a dévêtue, lavée et rhabillée !
Elle ne se souvient de rien. Heureusement qu'elle a eu le
réflexe d'avalier son ordre de mission. On l'a peut-être fouillée...
ou violée.
D'ailleurs chez qui est-elle ?
Elle ouvre prudemment la porte de sa chambre.

Les murs en béton sans fenêtre et les tuyaux au plafond se poursuivent dans un couloir. Sur le côté, une cuisine. Audrey s'y avance. Au centre de la pièce trône une table de ferme surmontée d'un lustre en porcelaine.

De part et d'autres, sur des chaises en paille peintes de couleurs vives, sont assis deux hommes : un gros et un petit, comme Laurel et Hardy. Ils lui sourient.

« Entrez, entrez, ma belle, dit le gros homme. Il y a du café. Nous ne savons pas à quelle heure vous alliez vous réveiller. Vous avez bien dormi trois heures.

– Qui êtes-vous ?

– Mon nom est Claude, mais on m'appelle plutôt « le Glaude ». Il tape dans le dos de son voisin.

– Lui, c'est « La Fouine », dit-il. Vous êtes entre de bonnes mains, nous faisons partie du MUR.

– J'ai raté mon rendez-vous, dit Audrey.

– Nous ratons tous des rendez-vous en ce moment, mon canard. Des rendez-vous avec son destin, avec l'histoire, des missions à accomplir. La vôtre a été annulée, ne vous inquiétez pas. À l'heure où vous deviez agir, vous pataugiez à plat ventre dans la neige.

– Comment savez-vous que... ?

– Nous savons tout, dit la Fouine. Nous avons tous une spécialité dans l'organisation. Disons que je fais office de directeur des renseignements.

– Et moi de directeur technique, dit le Glaude. Mais vous avez l'air d'un poussin tombé du nid. Asseyez-vous avec nous et venez vous réchauffer l'esprit. Du sucre dans votre café ?

– Non merci. Qu'est-ce que je fais ici ?

– Accepter une mission pour le MUR, c'est rejoindre une grande famille. Des frères et des sœurs prêts à risquer leur vie les uns pour les autres. Jules ne vous a pas prévenue ?

– Jules ?

– L'homme que vous avez rencontré au bar et qui vous a donné votre ordre de mission. Ce n'est pas son vrai nom, mais vous ne vous appelez pas non plus Victoire, à ce que je sache !

– Comment m'avez-vous trouvée ?

– J'ai d'abord essayé de géolocaliser l'ordinateur sur lequel vous m'avez donné rendez-vous, mais sans y parvenir. J'ai ensuite pensé que Jules avait pu vous coller un mouchard lors de votre rendez-vous au Coq d'Or et... Banco... Il avait bien

travaillé. J'ai réussi à vous situer ! La Fouine et les filles sont immédiatement parties à vos trousseaux.

– Les filles ?

– Les deux jeunes femmes en uniforme qui vous ont recueillies au-delà des barricades, vous ne vous en souvenez pas ?

– Vaguement.

– Nous détestons les carrières qui meurent dans l'œuf. Un nouveau membre du MUR est souvent maladroit, cela peut être dangereux pour lui. Essayez de ne pas mourir dès votre première mission. Par exemple, ne vous enfermez pas avec des manifestants NF derrière des barrières de police. Nous n'avons pas pu vous y suivre.

Audrey sourit.

– J'essaierai de m'améliorer, c'est promis. J'avoue que c'est un peu brouillon.

– Du travail d'amateur, mon lapin, mais on ne devient pas pro en un jour. Regardez la Fouine, toujours aussi nul !

Sans prévenir, le Glaude place une tablette informatique devant Audrey.

– Vous n'avez pas pu prendre connaissance de votre mission, Victoire. Vous l'avez mangée avant, si j'en juge par les traces de papier filigrané que la Fouine a retrouvées entre vos dents. Une seule personne peut vous éclairer à ce stade : le « boss », Théo. Je vous offre dix minutes de discussion avec lui sur le réseau interne.

– Je dois prendre en charge une fillette, dit Audrey.

– Bien. Dans votre discussion, il s'agira certainement d'un « colis » à récupérer ou quelque chose de ce genre. Je vous laisse faire. Je n'ai pas la permission de prendre connaissance de votre échange.

Audrey trouve rapidement Théo dans la liste des membres. A côté de son nom, un pictogramme indique qu'il est en ligne. Audrey entame la discussion.

A peine a-t-elle terminé que La Fouine revient, énervé.

– Venez voir, venez-voir, ils parlent de la manifestation d'hier ! »

Sur un vieux poste de télévision posé au bout de la table de la cuisine, un présentateur en cravate se tient, micro en main, devant la station Barbès. Passent des images de désolation, de vêtements éparpillés sur le sol.

- Je suis près de la station où a eu lieu l'accident, dit l'homme. Les forces de l'ordre sont encore présentes pour sécuriser les abords.
- Que s'est-il réellement passé, Léon ? demande une présentatrice tirée à quatre épingles, dans un studio parisien au décor luxueux.
- La fuite de gaz qui a provoqué l'accident a dû avoir lieu en début d'après-midi, au niveau du rez-de-chaussée de la station de métro, alors que cette dernière était noire de monde. Une fissure sur une grosse conduite de fluide, destinée à l'approvisionnement de la partie Nord de Paris, serait à l'origine de l'incident.
- Une fuite de gaz ? dit Audrey horrifiée. Pourquoi ces mensonges ? Les forces de l'ordre ont prit d'assaut une manifestation de NF. Il ne s'est rien passé d'autre !
La présentatrice reprend, un sourire aux lèvres.
- Comment se fait-il, Léon, que ce gaz ait pu s'accumuler dans un lieu aussi vaste et ouvert que le rez-de-chaussée de la station ?
- C'est simple Annie, le gaz en question a beau être plus léger que l'air, au-delà d'une certaine concentration, le risque d'accident est majeur. La moindre étincelle, un mégot par exemple, peut provoquer une explosion. Malheureusement, à cette heure, la station était pleine de NF. L'un d'eux a dû fumer, malgré les interdictions du gouvernement. Certains individus sont incontrôlables.
- Une femme apparaît à l'écran, soulignée de la mention « Monique Lethu – Riveraine » et livre son témoignage :
- Ils étaient plus d'une centaine, dit-elle. Ces rassemblements sont dangereux. On ne me fera pas croire qu'ils étaient là pour prendre le métro !
- En tous cas, dit le présentateur, la réponse du gouvernement n'a pas traîné, tout rassemblement de NF de plus de dix personnes est désormais interdit.
- Ben voyons ! dit Audrey.
- C'est une bonne chose, Léon, reprend la femme manucurée dans son studio suréclairé. Pas de souchiens parmi les victimes ?
- Heureusement non.
- Quelle est cette manière, dit Audrey, de parler des Français de Souche comme s'il s'agissait de compatriotes pris dans un

accident à l'étranger ? Comment peuvent-ils avoir le culot de parler de fuite de gaz pour désigner un raid policier ?

– Autant croire au Père Noël qu'au journal de vingt heures. Vous ne le saviez pas ?

– Non, dit Audrey.

Audrey pense à toutes les heures qu'elle a passées à commenter l'actualité avec Bernard. Des heures perdues, visiblement.

Le Glaude éteint la télé.

– C'est douloureux la première fois, dit-il. Mais on s'habitue.

On frappe à la porte située en haut de l'escalier de la cave.

Les hommes sursautent.

– Qui va là ? dit le Glaude.

– Les Spice Girls !

La Fouine monte l'escalier et ouvre la porte. Deux jolies filles descendent, des sachets plastiques au bout des bras. Elles rient et parlent fort, faisant souffler un vent de joie dans la cave.

– Comme nous commençons à être beaucoup ici et que les réserves sont basses, dit l'une d'elle en souriant, nous sommes passées chez ED refaire le plein. Nous avons dû faire le grand tour pour revenir. Je ne sais pas ce qui se passe, mais Paris est plein de barricades, de manifestations et de rues barrées. Je ne serais pas étonnée de voir bientôt un soulèvement général. Referme bien l'armoire derrière nous, la Fouine.

– Ici, c'est un peu comme chez Anne Franck, dit le Glaude en se tournant vers Audrey. La porte de cette cave est cachée derrière une armoire. Au dessus, c'est la maison de ma mère. Elle est un peu sourde, ne se déplace presque plus et ne sait même pas que nous sommes là.

Les filles s'asseyent autour de la grande table de la cuisine en plaisantant.

– Victoire, dit le Glaude, je te présente Geri et Mélanie. Elles ont choisi leurs prénoms en référence au groupe.

– Quel groupe ?

– Geri Halliwell et Mélanie Brown, bien sûr. Les Spice Girls. Non, tu ne vois pas ? Un groupe mythique des années 1990. Tu es née sur quelle planète ?

Audrey regarde les deux femmes en souriant.

Geri est très jeune, douce, fine, blonde et pétillante. Mélanie est brune et forte de caractère. Elle parle avec une voix cassée, à la Simone Signoret.

– Les filles, reprend le Glaude, je ne vous présente pas notre princesse, vous la connaissez déjà.

– Championne de natation sur neige, dit Mélanie avec un sourire et un clin d’œil à Geri.

– Je... Ah oui, dit Audrey. Je m’en souviens un peu. Les femmes en uniforme qui m’ont enlevée à la manifestation, c’était vous ?

– Pile, poil.

– Je suis un peu confuse. Qui... m’a nettoyée et changée ?

– Pas moi, dit le Glaude, si c’est cela qui vous inquiète. Je me suis proposé, mais elles ne m’ont pas laissé faire.

– C’est mauvais pour ton cœur, dit Geri. Sers-nous plutôt une bouteille de mousseux.

Le bouchon saute dans une atmosphère chaude et joyeuse.

– A la santé de la petite nouvelle.

– Nous t’avons aussi amené des vêtements, Victoire. Nous sommes passées chez H&M.

– Nous t’aurions volontiers prêté des nôtres, dit Mélanie, mais... comment dire, nous n’avons pas le même gabarit question lolos.

Elle mime la poitrine confortable d’Audrey.

– C’est gentil de votre part, mais j’aurais pu remettre mes habits d’hier.

– Je les ai jetés dans l’incinérateur. Ils étaient plein de « nouilles », même les sous-vêtements, c’est dingue !

– Des nouilles ?

– Des fils de métal RFID, fins comme des cheveux, collés à chaud sur tes fringues. C’est invisible et indétectable. Tu en avais assez pour te localiser n’importe où sur le globe. Tu as un petit ami jaloux ?

– Non, je...

Les filles se regardent avec un clin d’œil.

– Ah, j’oubliais, dit le Glaude, c’est quoi cette machine bizarre que tu as utilisée pour me contacter ? Elle m’a envoyé un tas de virus et de chevaux de Troie. Elle voulait signaler ma position à je ne sais qui. Heureusement, je suis protégé comme le Pentagone.

– J’ai utilisé l’ordinateur de mon ami, il est Colonel des Gardes dans les Gendarmes de France.

– Tu m’as contacté avec son e-Bloc ? Alors je comprends tout.

– En tous cas, j’ai trouvé le coupable pour les « nouilles », dit Geri.

- Comment ça ? dit Audrey.
- Il n’y a qu’un tordu comme un gendarme du Bloc pour te coller autant de mouchards ! Tu en avais jusqu’au fond du slip, ma belle. Tu as confiance en ton chéri ?
- Oui je crois, il faut que... Enfin, il faut que je l’appelle.
- Ne lui dis surtout pas où tu es. Ces types sont des grands malades.
- Ce n’est pas le genre de Bernard. »

Quelques minutes plus tard, Audrey s’isole dans une pièce derrière la cuisine, bourrée de matériel informatique.

Le Glaude lui a interdit d’utiliser son portable.

« Autant téléphoner directement depuis le Cube Noir », a-t-il dit.

Elle prend place face à un micro argenté et met un casque sur ses oreilles, branché sur un curieux boîtier entouré de ruban adhésif. Il court à la cuisine se brancher sur un émetteur ronronnant comme un moteur diesel, débordant de puces et de transistors. « Les ondes, Victoire », lui avait dit le Glaude, « Les ondes, c’est la liberté. Une organisation clandestine doit avoir son propre réseau. Le nôtre s’appelle Banane. Orange, c’était déjà pris ».

Audrey entend une tonalité.

Bernard ne devrait pas tarder à décrocher.

Il prend l’appel, hors de lui. Audrey est surprise.

« Audrey ? Tu es folle ma fille ! Tu aurais pu m’appeler plus tôt. J’ai lancé des recherches. Où es-tu ?

– Holà, calme-toi. Qu’est-ce qui te prend ? Nous nous sommes quittés il y a à peine quelques heures.

– Tu as besoin d’aide ?

– Je te remercie, non. Tout va bien. Pourquoi cries-tu ? Je suis une grande fille, capable d’assurer sa sécurité.

– Je... Je vais venir te chercher. Dis-moi où tu es.

– Ce n’est pas possible Bernard. Je te dis que tout va bien. Pourquoi es-tu si énervé ?

– Je ne suis pas énervé, je suis inquiet et tu ferais bien de...

– Tu ne sais plus passer quelques heures sans me voir ? Tu as bien changé.

– Je... oui... mais avec ce qui est arrivé cet après-midi. Tu comprends, mon cœur, j’ai eu peur que tu...

– Je ne comprends pas, justement. Tu parles de quoi ?

– Boulevard de Rochechouart, tu sais très bien de quoi je parle, ne fais pas l'enfant !

– La « fuite de gaz » ?

– Des collègues étaient sur place, Audrey. Ce n'était pas une fuite de gaz. L'un d'eux t'a reconnue parmi tous ces NF agglutinés autour de la station Barbès. Ne te moque pas de moi !

– Des collègues ? Des potes du bureau ? Tu as des amis qui occupent leurs après-midi à réprimer des manifestations ? Tu es copain avec des BAF ? Genre : « Thierry, tu fais quoi aujourd'hui, tu vas matraquer des NF ? Hé ben, bon courage. On se voit demain en réunion ? ». C'est ça ? Hein ? C'est comme ça que ça se passe ? Je pensais que tu étais étranger à toute cette merde !

– Audrey, je travaille pour la Gendarmerie de France et toutes les milices du Bloc dépendent du même ministère.

– Evidement, où avais-je la tête ? Tu m'as toujours dit ne rien avoir à voir avec tout ça, mais en fait vous êtes dans les mêmes locaux. Le midi à la cantoché ou le soir au bar après le boulot, tu rigoles avec un gros marrant des BAF ou un joyeux tortionnaire de la Main Noire.

– Tu ne me fais pas rire. Que faisais-tu à ce rassemblement ?

– C'est tout ce qui t'intéresse ? Tu te moques de moi ? J'aurais pu mourir dix fois gazée, ou électrocutée, mais tu veux juste savoir ce que je foutais à la manifestation !

– Tu m'appelles d'où Audrey ? Je ne reconnais pas ton portable.

– Tu cherches à me localiser ? C'est peine perdue. Tu ne pourras même plus me retrouver grâce aux « nouilles » que tu as fourrées dans mes vêtements jusqu'à mon slip !

– Audrey, je ne comprends pas ce que tu dis. J'ai peur pour toi. Reste dans la lumière. Il est des organisations qui se proclament combattantes de la liberté et qui ne sont qu'un ramassis de terroristes pathétiques.

– C'est une menace ? De quel côté es-tu ? Prends garde, toi aussi, j'ai croisé à la manifestation un Colonel des Gardes qui te ressemblait trop.

Bernard hurle.

– Audrey, tu vas arrêter tes conneries maintenant et revenir à l'appartement ! Je te préviens que si... »

Audrey raccroche.

– Merde ! crie-t-elle.

Elle retire son casque brusquement, comme s'il lui brûlait les oreilles.

Ses mains tremblent de colère contenue.

Elle éclate en sanglots.

– Merde et remerde !

C'était lui. Elle en est sûre maintenant. C'était lui sous le casque. C'était lui le Colonel des Gardes qui n'osait pas s'approcher à la manifestation.

Il disait travailler dans des bureaux, à des tâches administratives. Il disait n'être mêlé à rien.

Et il menait la charge à Barbès !

Je dois avoir rêvé.

Il faut que j'aie rêvé.

Audrey reste de longues minutes, silencieuse, dans la pénombre.

Puis, ayant repris ses esprits, elle rejoint le groupe à la cuisine.

La table, au centre de la pièce, croule sous les journaux.

Geri et Mélanie cuisinent gaiement, épluchant et coupant des légumes, racontant leurs mésaventures au supermarché quelques heures auparavant : la grosse dame ne voulait pas payer, le chien qui pissait sur une pile de boîtes de conserve.

« Elles sont toujours aussi joyeuses ? demande Audrey.

– Leurs maris ont payé un lourd tribut au Bloc, dit le Glaude. L'un d'eux a disparu en tentant de faire passer une famille de NF en Belgique, l'autre a été arrêté en distribuant des journaux, comme ceux que tu vois sur la table. Le rire, c'est la politesse du désespoir.

– C'est tout ce qui nous reste, ma belle, dit Mélanie.

– Geri et Mélanie dirigent le journal que tu as sous les yeux. Elles sont respectivement rédactrice en chef et directrice de publication de « La Veilleuse ». Une petite flamme qui reste allumée même lorsque le vent souffle. Crois-moi, Victoire, la beauté de ces deux femmes n'a d'égal que leur courage.

– Il est trop mignon, dit Geri.

– C'est un faux-cul, oui, dit Mélanie en balayant des épluchures de pomme de terre. »

L'ambiance est douce.

La chaleur de la cuisine rougit les visages.

« With or without you », un vieux morceau de U2, balance sur une vieille chaine stéréo. La Fouine se précipite pour monter le son.

Geri roule des hanches, les bras en l'air.
Mélanie esquisse un pas de danse.
Audrey les regarde en souriant.
Elle envie leur complicité et admire leur désinvolture.
Plus tard, ils s'asseyent autour de la lourde table et dégustent un bœuf en daube accompagné de pommes de terre fumantes.
A la fin du repas, Geri se lève et attrape une guitare. Elle entonne « Tears in Heaven ». Une chanson écrite par Eric Clapton pour son fils disparu, qui résonne douloureusement.
Elle chante d'une voix douce et fragile :
– Would you know my name, if I saw you in heaven? Would it be the same, if I saw you in heaven?
Le silence qui suit est encore du Clapton.
De longues minutes passent avant que quelqu'un ose parler.
La Fouine se dresse, les yeux humides.
« Je lève mon verre à Michel Vacher. Voilà un repas qu'il n'a pas réussi à gâcher.
– Mesdames et messieurs, désolés de faire la rabat-joie, dit le Glaude, mais nous avons une mission à remplir. Briefing au « sous marin ».

La petite troupe déboule dans une pièce aveugle.
Sous une suspension industrielle, s'étale une longue table d'acajou échappée de la board-room d'une multinationale.
Portes, murs et plafonds sont couverts de boîtes d'œufs.
« Les boîtes, dit la Fouine, c'est une idée du Glaude.
– Parfaitement. La boîte d'œuf classique, type « ménagère de moins de quarante-cinq ans » garantit une parfaite distorsion et absorption du son. Elle permet de transformer n'importe quelle cave en état-major d'armée, pour à peine cinq cent francs.
– Qui pourrait nous entendre ici ? demande Audrey.
– La SEDE, princesse, la réputée Section d'Ecoute. Elle dispose d'innombrables mallettes à oreilles. Le matériel tient dans un attaché-case banal. Il faut déployer une petite parabole que l'on dirige vers une maison ou vers le sol. Elle capte d'infimes vibrations, comme celles qui parcourent la façade d'un logement ou l'herbe d'un jardin. Un logiciel élimine les parasites et reconstitue n'importe quel dialogue. Distance maximum dix mètres. Trop facile.
– D'autant plus simple, dit la Fouine, que n'importe quel encarté du Bloc peut recevoir le matériel sur simple demande. Si vous n'avez pas un millier de boîtes d'œufs sous la main,

pour vous protéger, écrivez vos dialogues ou parlez de bouche à oreille à travers un tube de carton. A l'extérieur, masquez votre bouche. Les logiciels des caméras de surveillance lisent sur les lèvres. Deux de nos distributeurs de journaux se sont fait prendre cette semaine.

– C'est terrifiant, dit Audrey.

– Tu as voté pour eux, Victoire ? dit Mélanie.

– Oui.

– Bienvenue dans leur monde.

Audrey a les larmes aux yeux. La dernière fois qu'elle a entendu cette phrase, c'est dans la bouche de Romain.

Tous dégustent un café aigre, sous la faible clarté de la suspension.

– Désolé, dit la Fouine, il est dégueulasse maintenant qu'ils le font avec des extraits de fruits et de céréales.

– Ne fais pas ta chochette, le vrai café est devenu trop cher, dit le Glaude. L'Afrique a cessé de nous en exporter depuis que Michel Vacher a traité le continent de « poubelle de l'humanité ».

– Ce n'est pas diplomate, dit Audrey en souriant.

– Théo nous a demandé de t'assister au mieux dans ta mission, dit la Fouine. Quelle est-elle ?

Audrey s'étrangle et repose sa tasse, les yeux brillants.

– Je... Je n'ai pas le droit d'en parler. Jules a dit que je pourrais me compromettre.

– Tu ne peux rien dire qui puisse te mettre en danger : ni nom, ni adresse, ni endroit précis. Mais si nous voulons t'aider, il nous faut quelques indices.

– Commence par quelque chose de très large, dit la Fouine, du genre : faire sauter un truc, saboter un machin, passer un message à untel, tu vois ?

Audrey prend une grande inspiration et se lance :

– Je dois aller chercher une petite fille noire en banlieue et lui faire traverser Paris pour la mettre en lieu sûr. Ses parents ont pris part aux manifestations de blocage de la centrale de Flamanville. Toute la famille, y compris l'enfant, est recherchée pour « faits de première gravité ».

Le silence se fait autour d'Audrey.

– Ouïe, ouïe, dit la Fouine tout bas.

– Mais tout va bien, dit Audrey en riant, je sais prendre le métro.

– Tu ne devrais pas plaisanter, dit le Glaude. Traverser la ville avec une enfant NF fichée en « première gravité » est une folie. Geri prend la main d’Audrey.

– Tu dois avoir beaucoup de courage. Pourquoi tu fais ça ?

– Je... Arrêtez, vous vous trompez sur moi. Je n’ai jamais rien fait pour les autres. Je... Mon ancien petit ami m’a confié cette mission. Je... Je le croyais lâche et immature. Je le pensais incapable de tout. Et il sauvait des gens. C’est fou. Il m’a confié cette gosse sur un papier froissé que j’ai mangé. Une enfant comme ceux que j’ai vus frappés et piétinés, tout à l’heure, boulevard de Rochechouart.

Audrey s’effondre en larmes.

– Et je ne suis pas courageuse et j’ai peur.

Mélanie lui caresse le dos.

– Tout va bien se passer, Victoire. Tout va bien se passer. Nous sommes tous inquiets. C’est normal.

– Je croyais que vous étiez habitués aux missions à risque.

– Personne ne s’habitue, dit Geri. Entrer au MUR, c’est accepter de vivre dans la crainte, de faire une croix sur ses amis et sa famille, de sursauter quand quelqu’un frappe à la porte, de perdre son nom et ses racines. Didier, mon ami, devait faire passer en Belgique une famille algérienne promise au centre de rétention de Nanterre. Les miliciens du Bloc lui ont tiré dans le dos. En pleine rue. Même son corps a disparu. Nous devons nous marier... Je...

Elle sanglote, en silence, les mains tremblantes.

La Fouine et le Glaude se lèvent, et passent leurs bras autour de ses épaules, lentement et tendrement.

– Tu n’es pas seule, Geri. Nous sommes près de toi, dit le Glaude. Que ferions-nous sans toi ? Hein ? Gros crapaud.

– Vous avoir connus, c’est la seule chose pour laquelle je remercie Dieu dans toute cette crasse, dit-elle en souriant, le visage rongé par les larmes. J’ai tout laissé derrière moi. Je n’ai plus rien.

– On est riche de ses amis, dit le Glaude.

– Jules est ton ancien petit ami, tu disais ? reprend Mélanie. Je pensais que ce type de lien était interdit au MUR.

– Son ami, Gabriel, a été arrêté avant de recevoir sa mission. Alors il s’est retourné sur moi, je ne sais pas pourquoi, il aurait pu tout aussi bien demander du renfort à Théo. Mais je crois qu’il me jugeait assez forte pour le faire. Ou bien, il voulait me

dire qu'il m'aimait encore, me montrer quel homme il était. Enfin, je ne sais plus, c'est trop compliqué.

– Peut être un peu de tout ça, ma belle. Les hommes sont plus complexes qu'ils n'y paraissent. Mais si tu te poses autant de questions au sujet de ton mec, il a marqué des points. Tu ne savais pas que tu l'aimais encore.

– Non, non ! Ce n'est pas ça ! Ma vie avec lui est finie. Mais ce rendez-vous était bizarre. Je l'ai largué à cause de son immaturité et de son égoïsme. Et là, dans cette brasserie, dans ce repère de collabos, il m'a semblé... si fort, si tourné vers les autres. Pas vraiment héroïque, mais quelque chose qui y ressemble et...

Audrey redresse la tête. Elle ne voit que des sourires autour d'elle.

– Quoi ? J'ai dit quelque chose de bête ? dit-elle.

Mélanie pose sa main sur la sienne.

– Je te l'ai dit, ma belle. Il a marqué des points.

– Je ne sais pas. Je ne sais plus. D'ailleurs je ne sais plus rien dans cette histoire. Ni comment je vais mener à bien cette mission impossible.

– Ne t'inquiète pas Victoire. Nous t'accompagnerons. Nous avons l'habitude.

– Vous allez risquer votre vie pour moi ?

– Ce n'est pas pour toi, Victoire, mais pour eux. Ceux qui, autour de nous, cherchent l'égalité ou la liberté.

– Tu ne nous verras pas, dit la Fouine. Nous serons invisibles. Nous veillerons sur toi comme des anges gardiens.

Le Glaude déplie une carte de Paris sur la table et la frappe du plat de la main.

– Bon, les amis, un peu de concentration. Victoire, sans nous dire précisément où tu dois aller, donne-nous une indication.

– Là, dit-elle en pointant du doigt la ville de Saint-Denis. C'est là que je dois prendre livraison de mon « colis ». Je sortirai du métro à Basilique de Saint-Denis.

– Bien, Geri et la Fouine t'escorteront depuis les dédales du métro jusqu'à ce que tu réceptionnes ton « paquet ». Quand tu l'auras, tu nous diras où te récupérer. Mélanie et moi te transporterons avec lui de Saint-Denis jusqu'à l'endroit où tu dois l'emmener.

– Pourquoi ne pas vous dire tout de suite où le déposer ? J'ai confiance en vous.

– Victoire, la Main Noire a des moyens spéciaux pour faire parler les membres du MUR. Personne ne peut être sûr de ne rien avouer, la tête serrée dans un étau ou, nu, aspergé d'eau sur un lit électrique.

Un silence angoissé suit les propos du Glaude.

– Bon, désolé d'avoir jeté un froid, dit-il. Il y a beaucoup de détails à mettre au point. D'abord, il va falloir des faux papiers et des laissez-passer pour Victoire et la fillette. Et elles ne pourront se déplacer que pendant les heures de libre circulation des NF. La Fouine, allume l'ordinateur. Geri, faisons du café. La nuit va être longue ! »

Audrey débouche du métro ligne treize, à Basilique de Saint-Denis, en pleine « LiCi », la zone de Libre Circulation des NF. Immigrés et rejetés du système s'y promènent de l'aube au coucher du soleil, sans contraintes. Manteaux de laine mal coupés, chaussures grossières, lunettes à verres épais ou cheveux rouges marqués d'un « V » en signe de protestation, ils paraissent encore plus tristes que dans le centre de la capitale.

Audrey longe la place Jean Jaurès, et rajuste son col en fourrure. De la vraie fourrure. Elle est folle de se promener ici avec de pareils signes de richesse.

Pour une raison inexplicable, la place du marché, que l'on penserait volontiers colorée et vivante, semble figée. De la fumée s'échappe de certaines tentes. Audrey entend des cris et des pleurs. Des gens courent au fond de l'esplanade, évacuant des blessés sur des brancards de fortune. Quelque chose semble avoir explosé au cœur du marché. Audrey ne tient pas à savoir de quoi il s'agit.

Elle presse le pas. Elle se sent seule.

Elle a beau guetter la vision rassurante de Geri et de la Fouine, censés l'escorter, elle ne les voit pas. Ils avaient raison, leur aide est discrète. Reste à espérer qu'ils seront là si elle a besoin d'aide.

Elle tourne le long de l'hôtel de ville, rasant la basilique Saint-Denis, tombeau des rois de France, et longe le parc de la Légion d'honneur pour rattraper le boulevard de la commune de Paris.

Les maisons sont hautes, d'anciennes demeures bourgeoises pour la plupart. Audrey passe des terrains vagues, des dépôts de bus et d'interminables barres d'immeubles.

Si proche de la capitale et si loin à la fois.

Comme une ville de province, comme un Paris d'autrefois.

Plus triste et plus gai. Des mines sombres et, tout à coup, un éclat de vie, un message crié d'une maison à l'autre, comme

autrefois dans les villages. Puis très vite, des superettes colorées, des cours intérieures miraculeuses qui résonnent du cri des enfants, des boucheries hallal aux devantures rouge sang, un coiffeur afro bouillonnant de musique, un restaurant chinois surchargé de dorures.

Ici mais ailleurs.

Audrey ne porte pas sur elle l'adresse de l'endroit où elle se rend.

Trop dangereux. La Fouine lui a expliqué. En cas de contrôle de police, elle prétextera un casting à la Cité du Cinéma Luc Besson.

Les murs se couvrent de graffitis.

Les états d'âme du quartier vivent sur le béton.

Par ordre d'apparition : des signatures gribouillées, des messages d'amour, des « V » anti-bloquistes, des mots de haine, pour finir par des appels au secours, comme des bouteilles à la mer.

Dans cette partie-ci de la ville, l'ambiance est plus calme. La vie reflue, comme le sang, à travers les artères de la ville. Par terre, sur le trottoir, près d'un lampadaire, un lapin en peluche abandonné. Les magasins sont des coquilles vides.

La France perd ses immigrés et ses fils d'immigrés comme le sable s'écoule d'un sablier : lentement, inexorablement.

Quel tort ce quartier a-t-il fait à la France ? Qui prendra les emplois qu'occupaient ces gens ? Comment ai-je pu croire que la racine de nos maux était ici ? Et ceux qui voulaient s'intégrer, qui avaient fait des études, n'auraient-ils rien apporté ? Cette culture vivante, colorée, dont les rues portent les stigmates, qui la remplacera ?

A Mantes-la-Jolie, déclarée zone de Population Indésirable, la municipalité bloquiste a tout démoli, une fois les souchiens relogés.

Pour bâtir un complexe de restaurants et de cinémas.

Du pain et des jeux.

Audrey se répète tout bas l'adresse où elle se rend : 88 Avenue Paul Vaillant-Couturier. Avant le concessionnaire automobile, elle file le long d'une bâtisse tordue, portant sur sa brique noire les traces d'une ancienne publicité.

Elle compte les numéros, en façade des maisons.

Juste après le numéro 90, une porte en bois noircie crève une façade aux volets clos. Ne trouvant pas de sonnette, Audrey frappe plusieurs coups sur le battant.

Pas de réponse. Se serait-elle trompée ?

Pourquoi n'ai-je-pas l'adresse sur moi ?

Elle recule, regardant à droite et à gauche avec anxiété. Les paroles de la Fouine lui reviennent en mémoire : « si personne ne répond, méfie-toi. Les miliciens du Bloc t'épient peut-être. Sonne chez un voisin, comme un piéton égaré ».

Une voiture de police passe au bout de la ruelle, toute sirène hurlante. L'adrénaline remplit les veines d'Audrey.

Son corps l'emmène sonner à la porte voisine.

Comme si je cherchais mon chemin. Simplement mon chemin.

La porte reste close.

Simplement mon chemin.

La ruelle est vide.

Simplement mon chemin.

Est-ce un piège ?

Audrey décide de contourner l'immeuble par l'avenue Joliot Curie. Elle découvre une petite cour intérieure, collée derrière le bâtiment et protégée par une palissade en béton. Elle passe la tête à l'intérieur, par une porte rouillée, et découvre un petit pavillon, hors d'âge, planté entre deux arbres faméliques.

Son comportement attire un homme repoussant, mégot au bec, qui s'annonce comme le propriétaire de l'immeuble et lui demande des comptes. Audrey bredouille une excuse improbable et s'éloigne.

À peine l'individu a-t-il tourné les talons qu'elle revient à la charge. Elle pénètre dans la cour et tambourine à la porte du bungalow, qui s'entrebâille en grinçant.

Un homme en survêtement pointe la tête, inquiet.

Il parle avec un fort accent africain.

« Vous êtes Victoire ? demande-t-il ? Ne restez pas dans la rue, la police passe souvent l'après-midi.

Audrey le suit dans un couloir minuscule. Elle soulève un voile de batik et pénètre dans une pièce crasseuse flanquée de paillasses et d'un réchaud en fonte. Dans un coin, une femme longue et gracile jette un pan de sa tunique sur l'épaule. Toute la vie de la famille semble tenir ici, entre ses maigres bagages : casseroles, paquets et bouteilles, étalés dans la pièce comme pour la remplir.

– Vous voulez du café, dit le père ?

– Je dois rester le moins longtemps possible, dit Audrey. Votre fille est prête ?

L'homme et la femme se regardent, le cœur serré.

Audrey se mord la lèvre de ce qu'elle vient de dire.

Quelle conne ! Qui peut être prêt pour une chose pareille ?

– Suivez-moi, dit l'homme.

Dans une pièce adjacente, un mince réduit aux murs noircis, dans une pénombre quasi absolue, une enfant, de dix ans environ, se tient immobile, assise sur des paquets entourés de papiers journal.

Un blouson mauve, des couettes rasta, un pantalon trompette et des ballerines vernies roses.

Une fille. Avec des yeux brillants, grands comme des soucoupes.

Le cœur d'Audrey s'arrête.

Elle est venue chercher une colombe innocente. La chair de la chair de cet homme et de cette femme. Le seul sens de leur vie.

Et elle ne s'en sent soudain pas la force.

Elle doit pourtant lui faire traverser Paris et la ramener à l'Eglise Saint-Jean de Montmartre, pour la donner à un prêtre. Après, elle ne sait pas. Fin de la mission. Sans doute un « maquilleur » du MUR se chargera-t-il de lui fournir une existence ordinaire. Peut-être ira-t-elle dans un orphelinat où elle sera recueillie par une famille souchienne. Adoptée, elle pourra être scolarisée et entourée d'affection sans risque de se faire arrêter. Elle vivra à peu près normalement, si l'on fait fi des ligues racistes comme la *Ligue Blanche*, une association de parents d'élèves qui intentent fréquemment des procès aux écoles qui accueillent des élèves colorés, fussent-ils souchiens. En attendant de rejoindre ses parents.

Un jour, peut-être.

Le père de la fillette se lève, et s'adresse à elle en dialecte africain.

– Wewe nifuate mwanamke, dit-il.

– Nataka kukaa na wewe, répond l'enfant.

Audrey réalise avec stupeur que la fille ne parle pas français. Personne ne le lui avait dit. L'enfant cache ses yeux dans les mains et son corps se secoue de sanglots. Le père se tourne vers Audrey.

– Je lui ai dit de te suivre. Nous la ferons venir en Angleterre près de nous, dans quelques temps. Quand tout sera réglé. Dans l’œil du père, Audrey lit un océan de doute et de souffrance.

Il n’y croit pas. Il ne croit pas la revoir un jour.

Il entraîne Audrey à l’écart, dans la pièce principale, près de la mère, assise en tailleur les yeux baissés.

– Nous sommes très recherchés par la police française, dit l’homme. Et je sais ce qui arrive à ceux qui se font prendre. Nous allons tenter de passer au Royaume-Uni, en clandestins.

– Je sais. Le voyage est dangereux, dit Audrey.

Des flashes, des images de terreur explosent dans sa tête. Elle voit les barbelés, les chiens, les miradors de la frontière française, les camions passer sur un pont pour vérifier que personne n’est accroché aux essieux. Elle voit les véhicules scannés aux rayons X, aux rayons gamma, aux infrarouges pour traquer au milieu des cargaisons la chaleur d’un corps, les gaz émis par la respiration. Elle voit les hommes de la SSD, la Section Spéciale des Douanes, briser les scellés des camions et y jeter des fumigènes anoxygènes pour priver d’air les passagers clandestins. Elle voit les camions qui s’ouvrent et les corps sans vie glisser sur la chaussée.

Elle entend à nouveau le témoignage des rescapés, écouté sur le net. Elle n’a pas voulu y croire. Mais aujourd’hui, devant cette famille prête à mourir pour obtenir le simple droit de vivre, elle y croit.

Qui a donné au Bloc ce droit de vie et de mort ?

– Je sais que notre voyage est dangereux, dit l’homme, mais nous n’avons rien à perdre. Je faisais partie de l’opération de blocage de la centrale atomique de Flamanville. Mes amis et moi voulions priver le Bloc de cette énergie stratégique. Nous avons fui lorsque le GIBF a donné l’assaut au bâtiment. Nos empreintes, notre ADN et nos visages ont été relevés. Notre profil biométrique, comme celui de nos familles, circule dans tout le pays. Nous sommes à la merci du moindre contrôle de police. Je n’ai plus à manger que pour quelques jours et je n’ose plus sortir.

La mère de la fillette se lève à son tour et s’approche d’Audrey. Elle la regarde dans les yeux et touche son visage.

– Mimi alikabidhi binti yangu, dit-elle.

– Que dit-elle ? demande Audrey.

– Elle vous confie sa fille.

Elle enlève un collier fait d'entrelacs de perles colorés et le met autour du cou d'Audrey.

– Kwa kunikumbuka. kuwa na nguvu, dit-elle d'une voix grave.

– Elle dit que le collier est pour sa fille. Plus tard. Quand elle sera grande. Pour se souvenir de sa mère. Pour être forte comme elle.

Les larmes montent aux yeux d'Audrey.

– Dites-lui que je prendrai soin de sa fille comme de mon enfant.

– Elle le sait, dit l'homme.

L'enfant arrive soudain dans la pièce, et se jette en courant dans les bras maternels.

– Il faut partir, dit Audrey. Le temps presse.

Le père tente de saisir la fillette par la main, mais celle-ci ne veut pas. Elle se blottit contre sa mère et ne veut plus s'en décrocher. Alors, il la tire par les épaules, doucement d'abord, puis fortement. La mère gémit en se tenant la tête et laisse échapper de longues plaintes, faibles d'abord, puis de plus en plus fortes. Audrey voudrait arrêter le cauchemar, tirer le signal d'alarme, permettre à ceux qui s'aiment de faire la route ensemble.

Le père donne une lourde valise à Audrey

– Je ne peux pas prendre tout ça, c'est impossible. Le Glaude vous l'a dit, non ? Je cours déjà beaucoup de risques à faire traverser Paris à votre fille.

– C'est tout ce qui lui reste, dit le père. Nous avons renoncé à tant de choses.

– Je ne peux pas, dit Audrey, je ne peux pas. »

Le froid s'immisce dans la pièce, par-dessous la porte, autour de la fenêtre. Audrey transvase rapidement les affaires de la fillette de la valise à son sac à dos. Elle ne garde que le minimum suivant les conseils de la Fouine : vêtements de rechange, chaussettes et doudou crasseux. Elle laisse le reste par terre. Les autres la regardent.

La famille éclate en plusieurs pièces, comme un puzzle, sans certitude de pouvoir se rassembler un jour.

Ils s'étreignent, une dernière fois, sans bruit, les doigts crispés, les yeux mouillés et se séparent.

Audrey prend la fille par la main et sort dans la rue.

Vite. Sans se retourner.

Sans regarder ses parents.

Pour ne pas fléchir.

Elle ne sait rien d'eux. Seul Théo suivra leur parcours et choisira, le moment opportun pour les réunir... si c'est un jour possible.

Audrey et l'enfant se tiennent fort la main, inquiètes de leur futur. Puis soudain, à quelques mètres, obliquant dans une petite impasse pavée, entre les murs défraîchis et les poubelles débordantes, Audrey tombe à genoux et serre la petite fille contre elle, lâchant la pression. A travers cette étreinte passe toute sa peine, sa colère, sa peur et son amour. La petite, qui le ressent au plus profond d'elle-même, tremble. Mais aucune larme ne coule sur son visage. Elle est plus habituée à la détresse qu'Audrey. Prenant son courage en exemple, Audrey se relève et essuie ses yeux.

Elle enlève le collier coloré que lui a donné la mère et le plonge dans son sac. Puis, pour se rassurer, elle en sort les cartes d'identité que le Glaude lui a fabriquées. Des cartes d'identité biométrique aux hologrammes 3D plus un laissez-passer pour la fillette. Des documents plus vrais que nature, barrée des lettres FS, Français de Souche, au nom d'Audrey et Rosalie Levivier. L'enfant est désormais sa fille adoptive aux yeux de la loi. La Fouine lui a bien rappelé : « Sur de faux papiers, on conserve son prénom usuel pour ne pas risquer de se trahir. Et on choisit un nom de famille de consonance bien française qui n'attire pas l'attention sans être trop banal. »

Audrey s'agenouille à nouveau et prend la fillette par les épaules.

« Je ne sais pas comment tu t'appelles, mais tu ne peux plus utiliser ton ancien nom. Tu sais ? À cause des méchants hommes en noir. Tu es ma fille, maintenant, jusqu'à ce que tu retrouves papa et maman. Et tu t'appelles Rosalie. Tu comprends ? Rosalie.

La petite fille la regarde sans réagir.

Audrey la secoue.

– Rosalie ! Tu comprends ? Répète après moi : Rosalie ! Tu m'écoutes ? C'est très important ! Tu ne peux pas être souchienne et ne pas savoir comment tu t'appelles !

Les yeux pleins de larmes et les mains tremblantes, Audrey glisse sa carte d'identité dans la poche de la fillette.

– Tu as compris, oui ? Mais pourquoi, bordel de merde, personne ne m'avait-il prévenue que tu ne parlais pas français ? »

Que peut-elle comprendre de tout ça ? De la folie des hommes ? Combien de temps cette mascarade résistera-t-elle à un contrôle de police ? Qui me croira mère adoptive d'une enfant souchienne qui s'exprime en Swahili ou en Wolof ?

Au cours de son périple, la Fouine a demandé à Audrey de ne pas prendre deux fois la même route, au cas où elle aurait été repérée. Elle poursuit donc l'avenue Vaillant Couturier vers la Porte de Paris.

Les filles marchent en silence, leurs pas claquent sur la neige gelée. Elles se tiennent l'une l'autre pour ne pas glisser. L'enfant, qui n'a aucune expérience de la glace, ondule comme une patineuse débutante, enfonçant ses ongles dans la main d'Audrey.

Les filles longent les interminables grilles du parc de la légion d'honneur. Derrière les barreaux, les futurs décorés apprennent les devoirs de leur rang dans les bâtiments somptueux qui jouxtent la basilique, tandis que leurs enfants jouent sous le contrôle de leurs gouvernantes.

Il semble à Audrey entendre un sifflement, suivi d'une déflagration. Un tir de mortier, ou quelque chose de semblable, a peut-être atteint, à nouveau, la place du marché grouillante de monde, près de la Basilique de Saint-Denis.

Qui est derrière tout ça ? L'armée ? La police ? Et Bernard qui prétend n'avoir jamais rien vu, ni entendu ! Comment ai-je pu être aussi naïve ?

Plus le temps passe, plus la peur d'Audrey reflue et plus son geste prend du sens. Elle rêvait depuis toujours, sans le savoir, de faire ce qu'elle fait aujourd'hui. Le MUR gagne aujourd'hui un membre permanent, même si cela implique de perdre Bernard.

Il se consolera avec ses potes du Bloc.

Elle arrive à une petite place, près de la Porte de Paris. Elle monte sur un terre-plein au croisement des routes, face au stade de France, qu'elle aperçoit derrière l'autoroute.

Aucun signe de ses protecteurs. Elle se rappelle les paroles de la Fouine : « Nous veillerons sur toi comme des anges gardiens. Tu ne nous verras pas, nous serons invisibles ».

La promesse est bien tenue, pour l'invisibilité en tous cas. Pas de trace de Mélanie ni du Glaude, censés la prendre en charge une fois son « colis » récupéré. Elle ne peut pourtant pas rester ainsi à découvert avec l'enfant.

C'est une question de minutes avant qu'elles ne soient toutes deux interpellées. Audrey sort de sa poche son stylo dissimulant un mouchard électronique et tourne le capuchon vers la droite.

Le signal.

Elle doit le faire, même si la procédure est dangereuse. Envoyer un signal, c'est risquer de faire arrêter l'émetteur comme le récepteur.

Elle n'a plus qu'à attendre, comme le Glaude lui a dit.

Une voiture viendra la chercher.

Elle jette un coup d'œil circulaire, tentant d'apercevoir ses anges gardiens. Pas de traces non plus de Geri et la Fouine qui auraient dû l'escorter jusqu'ici. Sont-ils déguisés ? Est-ce cette fille là-bas ? Cet homme ici ?

Quelqu'un tape sur l'épaule d'Audrey. Elle sursaute et se retourne, le souffle court. Un homme se tient devant elle dans une veste en cuir noir cintrée, arborant un brassard des « CVV ». Les Comités de Vigilance du Voisinage ont poussé comme des champignons dans le sillage du Bloc. Composés à la base de simples citoyens désireux de se rendre utiles, ils sont devenus, partout sur le territoire, les yeux et les oreilles du parti, luttant contre les ennemis de la Nation. Cinq mille stations des « comités » quadrillent les quartiers de France. Leurs membres gèrent collectivement un site en ligne et un centre d'appel, qui traitent chaque jour plus de dix mille messages, allant de la simple délation d'un voisin, coupable d'avoir visionné une chaîne interdite comme Al Jazeera, à la dénonciation d'un complot.

Le voisin vigilant s'approche d'Audrey.

« Solésan, dit-il.

Audrey ne lui répond pas.

D'un mouvement du menton il désigne à Audrey la petite fille noire.

– Il est normal, madame, dit-il, de vous voir avec une négrillonne ?

– Cette jeune fille est la mienne, Monsieur. Je ne vous permets pas de l'appeler ainsi. C'est une souchienne !

– Parfait, alors. Montrez-moi ses papiers.

– Vous n'avez pas le droit de me le demander, vous le savez bien.

– Comme vous voulez, M'mam. Nous allons régler ceci avec les BAF. En prime, votre « fille » aura droit à un contrôle d'empreintes.

Il lève le bras pour appeler quelqu'un.

– Attendez, attendez, dis Audrey. Je n'ai pas de temps à perdre.

Elle fouille fébrilement dans son sac et tend ses papiers d'identité, dans lesquels elle glisse un billet de vingt francs.

L'homme regarde les documents longtemps, les sourcils froncés.

– C'est bon, dit-il, après un long moment. Où allez-vous ?

– Je... J'emmène cette petite fille chez son oncle, à quelques pâtés de maison.

– Vous auriez pu vous y rendre en voiture. Voyager à pied avec une enfant noire n'est pas confortable. Les gens sont assez hostiles aux rapprochements blancs-noirs.

– Je n'ai pas les moyens de circuler en voiture, comme beaucoup d'entre nous.

– Sale époque, ça oui ! Ne traînez pas trop longtemps au carrefour si vous et votre « fille » n'avez « pas de temps à perdre », comme vous dites, pour des contrôles de police. »

L'homme fait un clin d'œil à Audrey et s'éloigne en faisant tourner une matraque.

Audrey le regarde partir en se tenant le ventre, prise d'un soudain malaise. Elle consulte sa montre avec inquiétude. Quinze minutes déjà qu'elle est plantée là et la Fouine lui a demandé de ne pas rester immobile. Les rendez-vous entre membres du MUR se font de moins en moins à un endroit précis, avait-il dit. En ces temps troublés, tout individu qui semble en attendre un autre est suspect. Il faut donc arpenter inlassablement les rues et se rencontrer en marchant, comme deux amis tombant l'un sur l'autre à l'improviste. Encore faut-il parvenir à déjouer les logiciels des caméras de surveillance. Non seulement ces machines vous voient, mais elles analysent votre comportement. Ces dernières années, elles sont passées maîtresses dans l'art de séparer les comploteurs des amis ou des amants qui se retrouvent.

Big Brother is watching you.

Le cœur d'Audrey se serre, comme la main de la petite fille sur la sienne.

Soudain, changement d'ambiance. Sur la rive opposée du canal, vers le Stade de France, Audrey voit se profiler le toit

d'une camionnette des BAF et, de l'autre côté de la place, deux hommes la regardent. Des policiers surgissent du métro, à côté de la banque.

Quelque chose ne se passe pas comme prévu.

Tenant par la main une petite fille de couleur, Audrey fait tache. Pour ne rien arranger, son téléphone sonne, quelque part dans le fond du sac. Elle sursaute et le laisse tomber. Ce dernier se répand sur le trottoir. La fillette, comprenant la situation, se jette par terre, et tente d'y faire rentrer à nouveau ce qui en est sorti. Qui connaît le sac des femmes sait que c'est impossible.

Audrey saisit le téléphone et le porte à son oreille.

« Victoire ? dit son interlocuteur. C'est Théo. Il y a un problème.

– Je m'en suis rendu compte, merci.

– Il y a des barrages filtrants sur tous les axes qui mènent à vous, je pense que le véhicule qui vous était destiné n'a pas pu approcher. Mais je manque d'information, je n'arrive pas à localiser le Glaude. C'est un gros pépin.

– Des hommes viennent vers moi, Que dois-je faire ? supplie-t-elle.

– Avancez un peu et retournez-vous. Que voyez-vous ?

– Un hôtel...Je vois l'hôtel moderne. Vite, magnez-vous, je ne peux pas rester là !

– Reprenez votre marche d'un pas assuré. Sur le trottoir de l'hôtel, après le garage, prenez à droite face à la pizzeria. Vous tomberez sur un immeuble. Nous avons un agent dormant au deuxième étage. Je viens de le contacter et il vous attend à l'entrée. Il porte un pull rouge.

Audrey marche le plus rapidement qu'elle peut.

– Le voyez-vous ? crie Théo.

– Je ne vois rien ! crie-t-elle. Je ne vois rien du tout. Mais vous faites quoi, bordel ? Je vais crever ici, moi ! »

Audrey tire la fillette par la main, tentant de rassembler, dans son esprit confus, les paroles de Théo.

Un homme en rouge. Près de la pizzeria. Mais quelle pizzeria, nom de dieu ?

Pour couronner le tout, une fourgonnette s'arrête dans la rue adjacente. Un milicien en descend, sanglé dans un uniforme rutilant. Audrey reconnaît avec horreur Marc Toti, le directeur général de la Main Noire ; l'homme qui a tiré sur Romain au Coq d'Or.

Il semble pointer du doigt vers la petite fille. Cette dernière se crispe. Elle craint les uniformes comme le lapin craint le chasseur.

Le cœur d'Audrey bondit dans sa poitrine.

Elle est cernée.

Elle pense à Raphaël, à Romain, au Cube Noir.

Elle serre les poings, en implorant le ciel.

Soudain, la porte d'un immeuble s'ouvre. Un jeune homme en pull rouge lui fait signe. Un gamin, au visage inquiet.

Audrey et la fillette le suivent en courant, dans un monumental escalier. Au troisième étage, le jeune homme cherche fébrilement ses clefs et les enfonce dans la serrure de son appartement. La porte s'ouvre violemment sur un couloir bourgeois, bordé de murs moulurés.

L'individu au pull rouge les entraîne dans le salon. De larges canapés de cuir blanc encadrent une table basse en verre. Audrey s'assied, la petite accrochée à elle comme un jeune chiot. L'enfant ose à peine respirer.

Le garçon se précipite à la fenêtre et guette fébrilement la rue, à demi caché derrière les voilages.

Tout dans ce jeune homme inquiète Audrey.

Passent des minutes qui semblent des heures.

Audrey renverse la tête et souffle bruyamment pour faire baisser la pression. Ses mains tremblent et son cœur bat contre sa poitrine. Elle regarde autour d'elle. Sous les hauts plafonds montent des bibliothèques remplies de livres et de magazines. L'univers est partout luxueux, feutré, intellectuel, presque bobo.

Sur la table basse traînent épars des journaux comme le « Figaro » ou « Le Monde ». Sans avoir jamais adhéré aux idées du Bloc, ces périodiques sont obligés de faire une place aux idées du parti, sous peine de ne plus pouvoir imprimer ou de voir leurs salariés licenciés avec l'étiquette de dissidents. Beaucoup de rédactions ont dû se plier aux exigences du Bloc ces derniers mois, effrayées, entre autres, par la fermeture des « Echos » qui avait refusé de publier un article sur le succès du Franc Nouveau. Idem pour le « Canard Enchaîné » qui n'avait pas daigné imprimer un billet livré clef en main sur la corruption des membres du parti adverse.

La couverture du *Figaro* montre Michel Vacher, en chemise Lacoste rose, dans le grand jardin de sa propriété, entouré de petits-enfants propres et bien peignés, habillés en Bonpoint. Le journal titre fièrement : « Michel Vacher : patriarche bienveillant ».

Patriarche bienveillant ?

Ce titre fait monter les larmes aux yeux d'Audrey.

C'est à cause de ce « patriarche bienveillant » que des hommes tombent chaque jour, sont emprisonnés ou torturés. C'est à cause de ce « patriarche bienveillant » qu'Audrey traverse Paris ventre à terre. À cause de ce « patriarche bienveillant » qu'elle se retrouve coincée chez ce jeune homme inquiétant.

Comment sortir de ce guêpier ?

Ce garçon apeuré va-t-il passer sa journée à la fenêtre, sans agir ?

Audrey serre la main de la petite fille.

Elle tousse, la gorge sèche.

« Vous auriez un verre d'eau pour la petite, demande Audrey ?

Le jeune homme sursaute.

– Les miliciens sont encore là, dit-il. Je pense qu'ils ont renoncé à fouiller les immeubles, il y en a trop. Mais ils ont laissé des groupes en observation. Vous n'allez pas pouvoir ressortir de l'immeuble avant un bon moment. Ces types sont ici pour vous ?

– Je ne sais pas.

– Vous êtes recherchées par la police ?

– Vous avez un verre d'eau ? répète Audrey.

Le jeune homme semble sortir d'un rêve. Il disparaît dans la cuisine et revient avec un liquide glacé qu'il tend à la fillette. Puis, livide et agité, il s'assied face à Audrey.

C'est visiblement sa première désobéissance civile.

– Je m'appelle Vincent. Vous pouvez parler sans crainte, dit-il. Je suis agent dormant pour Théo. Il vient de me réveiller pour vous ouvrir la porte.

– Je m'appelle Victoire. Ma... ma nièce et moi devons nous rendre à Montmartre, dit-elle.

– Votre « nièce » ? dit-il du bout des lèvres. Bien sûr...

L'enfant boit vite, les mains crispées, en jetant des coups d'œil circulaires.

– Elle a peur ? dit l'homme.

– Moins que vous, dit Audrey.

L'homme baisse les yeux, honteux.

Audrey regarde machinalement les cadres posés sur la table basse. Vincent y apparaît dans des bras d'hommes.

– Je suis homo aussi, dit Vincent. Vous êtes choquée ?

– Non. La loi est passée, finalement ?

– Donnez-moi le nom d'une seule loi qui ne soit pas passée ces derniers temps. Il n'y a plus personne dans l'opposition. Je vis mes derniers instants de citoyen libre avant de devoir frapper une carte d'identité d'homosexuel barrée du sigle « IF », celui des indésirables. Un document qui ne passe pas les frontières. Un bout de papier qui m'interdit l'accès aux concerts, aux musées, au cinéma et à toute manifestation publique entre « bons français ». Un macaron doré à coller sur ma voiture, un billet VIP pour de longues gardes à vues, un ticket gratuit pour la fourrière et une invitation à toutes les incivilités sur ma voiture.

– Ce régime ne tiendra pas toujours, Vincent. Des gens se lèvent.

– Thierry, mon ami, n'aura pas la chance de le voir. Le concierge de son immeuble, l'a dénoncé aux Sections de Moralité. Ils sont venus le chercher à quatre heures du matin, dans son sommeil. Ils ont défoncé sa porte au bélier. Ils... ils l'ont attaché au lit et l'ont frappé à tour de rôle. Il y a encore du sang sur le plancher de sa chambre. Je crois qu'ils ont tapé avec une chaise. Ils lui ont brûlé la plante des pieds au briquet ou à la cigarette. Puis, comme il était homosexuel, ils l'ont violé avec leurs matraques électriques. Il a hurlé à réveiller tout l'immeuble. Eux, ils ont ri, à s'en décrocher la mâchoire. Personne n'est venu sauf une brigade de la Main Noire. Ils ont dévasté une partie de l'appartement, urinant sur les canapés et vidant le bar. A six heures ils ont levé le camp et sont partis pour le Cube Noir. C'était il y a quatre semaines. Je n'ai pas eu de nouvelles. Je... je n'ai pas osé en demander.

– J'ai... J'ai voté pour eux, Vincent, pardon, dit Audrey.

L'homme s'effondre en pleurs, la tête entre les mains.

Le silence dure.

Le garçon tente de reprendre ses esprits en reniflant.

Audrey se sent de moins en moins rassurée par son hôte.

– Que fait-on maintenant ? demande-t-elle.

– Je n'en sais rien !

– Vous n'êtes pas censé nous apporter une solution ?

– Théo m’a dit de vous ouvrir. Je ne sais rien de plus. Je ne suis qu’agent dormant.

– Alors réveillez-vous ! dit Audrey. Nous sommes en danger. L’homme retourne à la fenêtre, toujours emmitouflé dans les tentures.

– Ils ont arrêté un groupe d’étrangers à côté de l’auto-école. Ils les font monter dans une fourgonnette. Ils frappent quelqu’un avec une matraque. En plein jour ! Ils se croient tout permis.

– Nous avons élu des chiens et ils propagent la rage. J’aurais mieux fait de me couper la main le jour du scrutin.

– J’ai voté pour eux aussi, vous savez, et il n’est pas de jour où je ne le regrette. Jamais il ne faut voter pour un candidat par protestation. Ma mère me l’avait bien dit.

– Votre mère vous a dit d’autres choses qui seraient à propos pour nous sortir d’ici ?

– Attendez ! dit-il en criant. Des miliciens courent vers l’immeuble. Ils vont fouiller des appartements ! Vous avez entendu ? Vous ne pouvez pas rester là !

– Où voulez-vous que nous allions ?

– La petite ! dit-il en prenant la fillette par la main et en l’entraînant dans le couloir. Elle ne peut pas rester ici, il faut la cacher.

– Vous êtes fou ! Nous n’allons pas bouger d’un pouce. Je dirais que c’est ma fille adoptive. J’ai un passeport souchien à son nom !

– Vous ferez cela en dehors de chez moi. S’ils trouvent une indigène ici, je pars pour le Cube Noir.

– Ce n’est pas le courage qui vous étouffe ! Et comment pouvez-vous avoir le culot d’appeler cette enfant une indigène ?

Bloqué au milieu du couloir, l’homme hésite sur la décision à prendre. Ses yeux roulent de tous côtés.

– Vous devez partir d’ici. Je vais chercher une échelle, vous allez déguerpir par les toits.

– Dans vos rêves, oui. Je ne sors pas avec une enfant sur les tuiles gelées avec le jour qui décline.

L’homme n’écoute rien. Il court vers un placard et en tire une échelle télescopique.

– Il y a une trappe sur le palier, pour accéder au toit. J’espère que nous pourrons y arriver à temps.

– Je vous le répète, je ne bouge pas d’ici. Dehors, nous risquons de crever de froid, si nous ne tombons pas dans la

rue. Nous allons faire face et montrer nos papiers à qui nous les demande.

– Vous allez dégager de chez moi de gré ou de force, oui ! Si vous êtes arrêtées, je pars avec vous.

Audrey tire de son sac un revolver, fourni par le Glaude en cas d'urgence. Elle ne pensait pas avoir à s'en servir et encore moins contre un membre du MUR.

– Vous n'allez nous forcer à rien du tout, dit-elle en pointant calmement son arme vers le jeune homme. Assurer la sécurité de cette jeune fille est la base de ma mission et nul ne m'en fera dévier. De toutes manières, tout est bancal depuis que vous nous avez ouvert la porte. Il y a des agents dormant qui feraient mieux de rester au lit !

Soudain, quelqu'un frappe à la porte.

Le jeune garçon sursaute.

Il se précipite à l'œilleton de la porte et pousse un cri de bête.

– La milice ! couine-t-il en tapant du pied. Elle est déjà là !

Tenant toujours fermement la fillette par la main, le garçon l'entraîne en courant vers un placard et l'ouvre brusquement. Entre les balais et une table à repasser, un mince espace se dessine. L'homme y fourre l'enfant. Audrey, déboussolée, range son revolver et l'y rejoint. Elle prend place avec difficulté, les pieds autour des seaux et des serpillères.

La petite fille se colle à sa jambe.

Se cacher, elle connaît, elle ne fait que ça ces derniers mois.

Audrey baisse le regard et tombe sur les yeux de l'enfant, deux grandes soucoupes implorantes.

Elle caresse sa tête et lui parle doucement, pour la rassurer.

La porte se referme. Il est trop tard pour tenter quoi que ce soit.

Les filles se tiennent par la main, unies et droites. Audrey détend ses longues jambes de danseuse. Elle devrait être en cours de ballet, d'ailleurs, à l'heure qu'il est, au lieu de se terrer comme un lapin. Elle se redresse machinalement, comme le lui demandait son professeur de danse d'enfance, Madame Kazlauskas, une femme respectée, une ballerine fossilisée, une carte postale parfumée. Elle revoit le parquet défraîchi de son appartement, sous les ors écaillés des lambris, les fenêtres plongeant sur la vallée de la Neris, à Vilnius. Dans l'entrée de son appartement, sur la dentelle des guéridons, un trésor inestimable pour l'époque et l'endroit : des revues de mode.

Des femmes belles à crever.

Et la vocation d'Audrey, déjà, de leur ressembler.

Que sont devenus ces rêves de gloire dans ce placard sombre ?

A travers les lattes, Audrey fixe la porte d'entrée.

Quelqu'un y tambourine.

– Police, ouvrez, crie un homme.

Le garçon au pullover rouge ouvre.

Le cœur d'Audrey saute dans sa poitrine. La silhouette qui se tient dans l'encadrement de la porte la glace d'effroi : un homme de haute stature, sanglé dans un uniforme noir et or, les yeux cachés par une visière surmontée d'une main noire, une arme aux flancs. L'homme au pullover rouge n'est plus qu'une enveloppe blanche dont le sang a reflué. Il s'efface comme un fantôme devant le milicien qui plante ses bottes lustrées devant le placard d'Audrey.

De toute manière, rien ne se passe comme prévu depuis le début de cette histoire !

Tout a commencé par l'arrestation de Raphaël, suivie de celle de Romain puis des déboires d'Audrey à la manifestation de Barbès pour finir par cet homme armé, planté à quelques centimètres d'elle. Elle ne donne pas dix minutes à l'individu qui les loge pour les livrer, sonnante la fin de la courte carrière d'Audrey au MUR. Elle n'y laissera aucune trace, arrêtée quelques heures à peine après le démarrage de sa première et dernière mission.

Elle n'ose pas sortir et courir jusqu'à la porte d'entrée. Des choses horribles circulent sur les hommes de la Main Noire. On prétend que l'Etat couvre tous leurs débordements. L'individu tirera sur elle sans états d'âme. Qui s'émouvra de la disparition d'une jeune africaine et de son passeur le jour où Michel Vacher obtient les pleins pouvoirs ?

L'homme en noir, sur le pas de la porte, parle d'une voix suave.

– Je suis bien chez M. Lachive ? Excusez-moi de vous importuner. Je suis à la recherche de deux jeunes personnes. Connaissant votre réputation, vantée par les gens de cet immeuble, je m'entretiendrais volontiers avec vous.

– Suivez-moi, dit l'homme en rouge d'une voix faible. Vous souhaitez boire ou manger quelque chose ?

– Volontiers, mais ce sera plutôt à vous de vous mettre à table.

De l'endroit où elle se trouve, Audrey profite de la conversation entre les deux hommes. Son protecteur semble aussi mou qu'un chewing-gum. Elle ne peut pas prévenir Théo. L'homme

de la Main Noire possède certainement un géolocalisateur, un appareil qui détecte l'origine des appels. Il ne manquera pas de trouver Audrey dans ce placard pourri. Par précaution, elle éteint son portable.

Dans la pièce adjacente, des tasses s'entrechoquent. Le garçon sert visiblement du thé ou du café.

– Je vous remercie grandement, dit l'homme de la Main Noire. Vos voisins ont eu raison de louer votre hospitalité, M. Lachive.

– Je vous remercie.

– Je me demandais, dit-il lentement. Je me demandais... Mais au fait, je serai heureux de vous entendre à ce sujet, connaissez-vous le service pour lequel je travaille et la mission première de l'organisation que je représente ?

– Je... enfin... bégaye le garçon en fixant tour à tour la main noire sur la casquette de son interlocuteur et la petite croix dorée faite de deux tibias croisés sur sa poitrine. Vous faites partie de la Main Noire et...

– C'est un bon début l'ami, mais allez plus loin. N'ayez pas peur, nous n'avons jamais mangé personne. Quoi qu'il faille vérifier, dit-il en riant.

L'homme au pull rouge remue sur son siège, mal à l'aise.

– Vous pourchassez les ennemis du Bloc, dit-il d'un trait comme s'il avalait un mauvais médicament.

– Excellent ! Vous voyez, vous nous connaissez. Cela dit, ce que vous dites n'est pas totalement juste. Nous ne pourchassons pas les ennemis Bloc mais ceux de l'Etat. Et de quelle manière ?

– Je vous demande pardon ?

– Je vais préciser. Diriez-vous que nous menons nos missions de manière délicate, énergique ou brutale ? Choisissez bien vos mots.

– Brutale, dit le jeune homme dans un souffle. Vous êtes connus pour mener à bien vos missions de manière brutale... et inhumaine.

– Parfait ! dit l'homme de la Main Noire en tapant des mains. Excellente réponse. Une fois ces choses dites, nous pouvons entrer dans le vif du sujet. Mais je vous préviens, vous n'allez pas aimer ma question...

Un silence de mort emplit l'appartement.

– Je vais vous demander, reprend-il, je vais vous demander... si vous avez du sucre pour mon thé...

Le jeune garçon éclate d'un rire nerveux.

– Ah, mais bien oui, bien sûr ! Je vais vous en chercher. En poudre ou en morceau ?

– Avant que vous ne vous leviez, j'aurais une autre question. Votre extraordinaire sens de l'accueil pourrait-il vous conduire à héberger d'autres gens que des amis, de la famille ou des voisins ?

Le jeune homme se rassoit.

– Je ne vois pas ce que vous voulez dire. Je vais vous chercher du sucre ?

– Ne partez pas, je n'ai pas fini. Ce sens de l'hospitalité hors norme pourrait-il vous amener à inviter chez vous une personne étrangère à l'immeuble ? Une personne en difficulté par exemple ?

– Je suis toujours disposé à aider quelqu'un dans le besoin.

– Ah, nous y voilà ! Vous abriteriez un assassin, par exemple ?

Le jeune homme s'étrangle.

– Un assassin ? Bien sûr que non.

– Un marginal, alors ? Un vagabond ? Un repris de justice ?

– Evidemment non. Je ne vois pas où vous voulez en venir.

– Je vais préciser. Si une petite fille africaine, qui n'avait rien à faire sur le sol français, escortée par une jeune femme recherchée par toutes les forces du Bloc frappait à votre porte pour demander asile, commettriez-vous l'impruderie de lui ouvrir la porte, connaissant le sort désagréable qui vous serait réservé si ce crime était découvert ?

Le jeune homme reste bouche bée, tétanisé.

Il sait maintenant que l'autre sait.

– Mais, reprend brusquement l'homme de la Main Noire d'une voix forte et joyeuse, ne deviez-vous pas me ramener du sucre ? J'ai l'air bête avec ma tasse en main.

Le jeune homme se lève comme un automate et se dirige vers la cuisine.

Lorsqu'il est hors de vue, l'autre crie depuis le salon :

– Une fillette nègre qui ne demande qu'à rejoindre ses oncles et tantes dans je ne sais quel pays sous-développé, se terre dans ce bâtiment en compagnie d'une terroriste du MUR. Ne les auriez-vous pas hébergées par le plus grand des hasards ? Une tasse tombe dans la cuisine.

Audrey trébuche dans son placard et se rattrape aux balais.

Le jeune homme revient au salon d'un pas pressé.

– Non... Je... enfin... Pourquoi ?

– Pour votre sécurité, mon ami. Comme celle de votre famille. Le crime dont je parle donne droit à un aller simple pour le Cube Noir pour vous, vos ascendants et vos descendants. Vus vos penchants sexuels, je suppose que vous n'avez pas de descendants. Par contre, tout le monde a des ascendants... L'homme se lève et fait claquer ses bottes sur la plancher de salon.

– C'est une photo de votre mère sur ce mur ? Charmante.

– Ne touchez pas à ma mère ! siffle le garçon entre ses dents.

– Je n'en ai pas l'intention. Vous m'avez dit être innocent. Si vous étiez coupable, par contre, je vous conseillerais de me le faire savoir. Si vous vous dénoncez maintenant, vous échappez à toute sanction. Par contre, si les hommes que j'ai derrière cette porte tombent sur les femmes que nous recherchons en fouillant votre appartement, vous partez avec elles au Cube Noir. Vous y descendrez directement au Sousse et, croyez-moi, votre qualité d'homosexuel vous y vaudra peu d'égards.

– Je...

– Allez-y mon garçon, je sens que vous avez une conscience à soulager. Ces dames se cachent ici, dans ce salon ?

Audrey entend des bruits de pas. L'adrénaline tétanise ses muscles.

Nous ne pouvons pas être dénoncées ! Tout ne peut pas finir ici !

– Ici ? reprend l'homme. Si vous n'arrivez pas à le dire, montrez-le.

Pendant quelques secondes, Audrey se sent tomber.

Elle est certaine d'avoir été dénoncée.

Elle recule dans le fond de l'armoire, entourant de ses bras la petite fille dans un geste de protection dérisoire.

Les bruits de pas se rapprochent.

– Vous avez fait le bon choix. Elles se cachent dans ce placard ? dit l'homme de la Main Noire.

Il tire un pistolet de son étui et ouvre brusquement la porte.

En découvrant le visage de l'homme, Audrey, choquée, titube et s'effondre entre les seaux et les serpillères. La petite fille hurle en se tenant la mâchoire.

– Vous devez être Victoire, dit l'homme. Heureux de mettre un si charmant visage sur ce nom.

Il baisse les yeux vers l'enfant.

– Vous et votre « fille » allez me suivre. J'ai une voiture dehors. Nous avons organisé un délicieux goûter, au Cube Noir, pour cette demoiselle.

L'homme caresse la joue de l'enfant de son doigt ganté.
Elle recule son visage avec horreur.

En quittant l'appartement, sous la garde de l'homme en noir, Audrey lance un regard haineux à l'homme au pull rouge, prostré, les yeux baissés.

Elle lui crache dessus.

– Sale type, dit-elle. »

L'homme s'effondre, la tête entre les mains.

Audrey et la petite fille se cramponnent l'une à l'autre.
Pelotonnées à l'arrière d'un Pajero noir aux vitres teintées, elles sont engluées dans le trafic qui paralyse la place, autour de l'imposante statue en hommage aux défenseurs de la barrière de Clichy, sous la neige qui tombe à gros flocons.
Audrey se remet lentement de ses émotions, la figure rouge et la poitrine douloureuse. Le sang qui circule dans ses veines, chaud et acide, irradie ses avant-bras.
Elle crispe plusieurs fois son poing pour activer la circulation.
Romain ne lui avait pas dit qu'elle aurait autant à souffrir.
Comment aurait-il pu savoir ? Prévoyait-il lui-même que son engagement lui vaudrait de connaître l'arrestation de son meilleur ami et de se faire interpellé juste après avoir confié sa mission à Audrey ?
Elle regarde la petite fille avec tendresse.
Faut-il que cette enfant soit forte pour supporter ça sans perdre la raison !
En quelques heures, la vie de certitude et de confort d'Audrey a basculé. Les semaines passées, pourtant proches, paraissent appartenir à une autre vie. Elle se revoit le week-end dernier, dans l'appartement de Bernard, apporter à ses invités un plat de galettes de pomme de terre fumantes sous les vivats, déboucher d'innombrables bouteilles de vin et de bière, rire, écouter son ami Christian jouer de la guitare et dévorer Bernard des yeux.
Et le trouver beau, drôle, viril.
Et l'aimer.
Une chose est sûre, une telle scène n'est pas prête de se reproduire. Elle aurait trop peur de voir en Bernard le Colonel des Gardes, en Christian un tortionnaire des BAF et dans le reste de l'assemblée un ramassis de miliciens fascistes.
Comment ai-je pu me tromper à ce point ? Et où se trouve Romain ?

Les yeux perdus dans le vague, elle se tourne vers la fenêtre. La tension est palpable dans les rues, surtout depuis l'annonce de la prise des pleins pouvoirs par Michel Vacher et son équipe. Des véhicules de police roulent en grand nombre vers l'Assemblée Nationale. Audrey sent, dans cette zone, une forte agitation, matérialisée par des banderoles levées, de bruits de tam-tam et de trompettes.

« Il se passe quelque chose ? demande Audrey à l'homme de la Main Noire.

– C'est l'anniversaire de Michel Vacher. Il n'y a bien que toi pour ne pas le savoir. Tu as passé ces derniers jours sur Mars ?

– C'est un peu ça, dit Audrey.

– Saint-Nom-la-Bretèche, son village natal dans le grand ouest parisien va connaître trois jours de liesse avec en prime feux d'artifice géant et visite du patriarche « himself ». Les élèves vont réciter des poèmes à sa gloire, groupés autour de son portrait, dans toutes les écoles de France. Un défilé part d'ici dans quelques heures. Tous les dignitaires du régime y seront, François Dormand en tête avec, au bout de la route, un buffet à la Brasserie Lipp. Ils vont rejoindre l'assemblée nationale par l'église Jeanne d'Arc.

– L'église Jeanne d'Arc ?

– L'ancienne église de la Madeleine. Tu as quand même entendu qu'ils l'ont rebaptisée ? Jeanne d'Arc a pris beaucoup d'importance ces dernières années. Elle vient même de remplacer la statue de Marianne, place de la République.

Pas étonnant, pense Audrey. Jeanne d'Arc cristallise les fantasmes de tout un pays. Chacun y voit ce qu'il veut y voir. Son curriculum-vitae offre presque toutes les garanties pour coller aux thèses du Bloc. En tant que sainte, tout d'abord, elle ravit la frange bourgeoise et ultra-catholique qui soutient financièrement le parti. En tant que femme, ensuite, elle occupe une place à part entre la mamma italienne et la Vierge Marie. En tant que guerrière et repoussant l'envahisseur au nom de Dieu, enfin, elle symbolise le travail du Bloc. Tant pis si elle n'a chassé, poussée par L'Église de Rome, que d'autres chrétiens, dissidents ; des anglais, aujourd'hui européens. Charles Martel, quant à lui, ayant repoussé des arabes, aurait pu être un sérieux challenger, mais il n'avait aucune caution de l'Église et son message était trop anti-islamique pour être rassembleur.

Par la vitre teintée, au coin de la rue d'Amsterdam, Audrey observe une mère caresser les cheveux, bien peignés et couverts de flocons, de ses enfants. Elle offre à l'un d'eux un drapeau à la francisque et à l'autre un fanion tricolore. Audrey détourne le regard.

Le 4*4 reprend sa course, soudain dégagé des encombrements.

La petite fille tousse et se racle la gorge, assoupie et écrasée par les émotions. A-t-elle faim ? Audrey n'a pas songé à la nourrir depuis le début de la cavale.

L'habitacle de la voiture est silencieux.

Audrey observe le visage de son chauffeur dans le rétroviseur. Ses traits sont tendus.

Elle passe les bras autour de son cou et lui parle à l'oreille.

– Dis, le Glaude, pourquoi n'as-tu pas dit à l'homme en rouge que tu faisais partie du MUR ? Il a failli tomber dans les pommes quand tu as sorti ton revolver.

– Dur et muet comme un MUR. C'est ma devise. J'ai senti cet homme mou et bavard comme une pie. Il t'a livrée en dix minutes, montre en main. L'organisation ne peut plus compter sur lui. Je préfère qu'il ne sache jamais qui je suis.

– Qu'est-il arrivé à Mélanie et à la voiture avec laquelle vous deviez me prendre en charge ?

– Une histoire invraisemblable. Nous devions te faire monter à bord d'un faux taxi, mais le maquillage a été trop vite fait. Il manquait le macaron à francisque sur le pare-brise avec le numéro de registre. Moi, je ne connaissais pas ce truc, mais le Comité de Vigilance du Voisinage ne l'a pas raté. Nous avons été dénoncés. Mélanie et moi avons passé deux heures au commissariat. Nous avons dû faire jouer tous nos contacts au Ministère de l'Intérieur pour être libérés.

– Tu sais où me déposer ? demande Audrey.

– Théo m'a dit : « station Saint Lazare ».

– Tu ne me conduis pas directement là où je vais ? Je vais devoir reprendre le métro avec la petite fille ? C'est idiot et dangereux et...

– Je suppose que je ne dois pas connaître l'endroit où tu vas. La station de métro où je t'amène est sûrement connectée à ta destination. Mais ça, tu es la seule à le savoir. Le MUR fonctionne comme ça. Ainsi, même interrogé, je ne pourrai pas te trahir.

– Je cours davantage de risques à prendre les transports en commun qu'à te dire où je vais.

– Les règles sont les règles, mon poussin. Fais confiance à Théo.

– Nous sommes loin du métro ?

– Nous y serons dans quelques minutes, si tout se passe bien. Je prends le boulevard des Batignolles pour éviter les préparatifs du défilé.

Audrey caresse la joue de la petite fille, assoupie contre sa jambe. Elle écarte les cheveux de sa nuque. Sa peau est fraîche et douce. Épuisée par l'émotion, frappée par un rayon de soleil, c'est un ange endormi, un petit d'homme fragile, une image de paix.

Elle balbutie dans son sommeil des mots qu'Audrey ne comprend pas. Où part-elle dans ses rêves ? Est-elle heureuse, quelque part en Afrique, avec son père, sa mère, ses frères, ses oncles et tantes ? Un sourire se dessine sur son visage, le premier qu'Audrey ait jamais vu.

Elle se baisse pour baiser son front.

En retour, l'enfant saisit sa main et la serre fort.

Je ne te laisserai pas tomber, petite fille. Même si ma vie en dépend, je peux te le jurer. Certains êtres humains sont dignes de confiance, même si tu n'as pas souvent eu l'occasion de t'en rendre compte.

Dehors, les bâtiments glissent comme des fantômes.

– Où as-tu déniché cette voiture et cet uniforme ? demande Audrey.

– Le MUR en est propriétaire. Ils ne sortent ce dispositif qu'en cas d'urgence. Comme aller chercher une jeune fille noire et son accompagnatrice, en plein quartier bouclé, quand toutes les forces du Bloc sont à sa recherche.

– Désolée. Ce n'est pas de ma faute si la mission a dérapé.

– Il était plus que temps que je te récupère, les habitants de l'immeuble où tu étais cachée commençaient à être interrogés systématiquement, certains avec violence, pour accélérer leurs témoignages.

– Tu rigoles ou quoi ? Je ne fais partie du MUR que depuis quelques heures. Comment le Bloc m'a-t-il trouvée ?

– Avant que nous ne te prenions en charge à Barbès, tu m'as contacté à l'aide d'un e-Bloc, l'ordinateur de Bernard. Tu as certainement été pistée au moment où cette saloperie a démarré.

– J’avais pourtant trouvé le mot de passe pour l’activer.
– Tu as tapé le code que tu « pensais » être celui de Bernard. L’ordinateur a reconnu la fraude et ne t’a ouvert que certaines fonctionnalités, notamment celle de communiquer avec moi, pour mieux nous compromettre. Au passage, il a activé sa webcam. Ton joli minois a dû faire le « une » des écrans du Cube Noir. Tu as vraisemblablement été suivie dès ta sortie de l’appartement de Bernard.

Audrey est consternée. Elle mesure le poids de son inexpérience et de son inconséquence.

– Ils ont découvert la cave où nous étions cachés ? demande-t-elle.

– Non. Nous avons de multiples moyens pour nous assurer que nous ne sommes pas suivis, ni physiquement ni électroniquement. Au départ de Barbès, les filles ont été prises en chasse par une bagnole, mais elles ont l’habitude. D’autres membres du MUR ont provoqué un faux accident pour stopper leur véhicule.

– Regarde, dit Audrey en montrant au dehors, nous sommes cernés par les forces de l’ordre.

Des véhicules de police, de milices ou de l’armée surgissent de toutes parts et se pressent autour du 4*4. De temps en temps, dans un grondement, un hélicoptère rase la cime des immeubles.

Le Glaude transpire à grosses gouttes et ses mains glissent sur le volant.

– Je pensais te déposer dans un endroit tranquille, dit-il, mais, plus le temps passe, plus j’ai l’impression de t’amener au QG du Bloc.

– Il ne vaudrait pas mieux faire demi-tour ? avance Audrey.

– Si je suis arrêté avec cet uniforme à conduire ce véhicule, je risque la peine de mort. Ils viennent de la rétablir. Je n’ai pas pris tous ces risques pour abandonner.

Le Pajero avance lentement dans une mer de véhicules semblables.

Au coin d’une rue, un groupe de militaires fourbit des armes.

Au loin, Audrey entend des cris, des clameurs étouffées.

Elle n’ose pas baisser sa vitre.

– Il se passe quelque chose d’anormal dans ce quartier, dit-elle. Tu ne veux pas brancher la radio pour avoir des nouvelles ?

- Aucune station ne donne plus d'information fiable. Pour ça, il faudrait être connecté par Internet aux radios étrangères, mais les accès sont contrôlés.
- Mets « Radio Renouveau Paris».
- Tu es folle ? Ma concierge est plus objective.
- S'il-te-plaît.

Le Glaude tourne le bouton à contrecœur. Audrey reconnaît la voix typique des présentateurs du Bloc. Un ton saccadé, enseigné à la Nouvelle École du Journalisme, trop enjoué pour être naturel.

- « Chers auditeurs, vous venez d'écouter *Le printemps qui chante*, la chanson préférée de Michel Vacher. Nous la repasserons tout au long de l'après-midi pour célébrer son anniversaire. Couvrez-vous si vous devez sortir, la température ne devrait pas dépasser les deux degrés aujourd'hui. Et mieux vaudra éviter le quartier Saint-Lazare, particulièrement la rue de Rome et la place de l'Europe, bouclées pour des raisons de sécurité, le gel de ces derniers jours ayant provoqué de nombreux incidents au niveau du réseau électrique. En parlant d'électricité, je vous rappelle que, face au blocus des pays de l'axe antinational initié par les anglais, les ressources naturelles sont à solliciter le moins possible. On préférera porter un bon pull, même à l'intérieur. D'ailleurs, mon cher Louis, comment conseillez-vous de s'habiller chez soi pour éviter au maximum de recourir au chauffage ? »

Le Glaude coupe sèchement la radio.

- Des incidents au niveau du réseau électrique ? Qui peut croire ces conneries ? C'est pour cette raison qu'ils ont mobilisé l'armée ? Je...

Avant que le Glaude n'ait pu finir sa phrase, une déflagration retentit sur la droite. Une fumée noire s'élève derrière les immeubles.

La fillette, réveillée en sursaut, crie. Le Glaude fait une embardée, projetant Audrey et Rosalie vers l'avant.

Des véhicules noirs passent près d'eux, toute sirène hurlante.

- Que se passe-t-il, crie Audrey ?
 - Je n'en sais rien. Je sens que je vais avoir du mal à vous amener à bon port. Nous ne sommes pourtant plus loin.
- Sur le GPS du tableau du bord, la station Saint-Lazare apparaît toute proche, sous forme d'un drapeau noir.
- Sur le trottoir de droite, surgissent de jeunes garçons, les mains dans le dos, le visage ensanglanté, poussés par des miliciens.

L'un d'eux brandit la crosse de son fusil et en assène un grand coup dans le dos d'un traînard qui s'affaisse sous le choc.

Audrey cache les yeux de la petite fille qui gémit. Elle a juste le temps de voir un garde épauler son arme et viser dans leur direction. Le Glaude hurle :

– BAISSÉZ-VOUS !

Un coup de fusil claque, suivi de cris.

La déflagration remue les passants de l'avenue comme un coup de pied dans la fourmilière. Des hommes en armes courent en tous sens, sur les trottoirs comme sur la route, crient des ordres ou des consignes, s'allongent et se redressent, se collent aux bâtiments. Des armes automatiques crépitent de manière sporadique sans que l'on puisse les localiser. Une des vitres arrières de la voiture éclate dans un fracas terrible, projetant des éclats de verre sur la tête des filles.

Un coup de frein brusque fait glisser Audrey et Rosalie. Elles tombent sur le plancher, coincées contre les sièges avant.

– La rue est bloquée droit devant nous ! » crie le Glaude.

La voiture est immobilisée de longues minutes.

Le Glaude parle entre ses dents :

« Un milicien s'approche et me fait signe d'ouvrir la vitre. Ne bougez pas d'un pouce et ne faites aucun bruit ! »

Il abaisse son carreau.

« Solésan, dit le Glaude.

– Force et arme, dit le militaire.

– Heu... Bonjour à toi. Que se passe-t-il ?

– C'est bloqué dans cent mètres. Les étudiants ont érigé des barricades place de l'Europe, pour venir perturber le défilé prévu en l'honneur de Michel Vacher. Certains sont armés et d'autres fricotent avec des explosifs, alors mieux vaut ne pas rester là.

– Je suis en mission. Je dois me rendre à la station Saint-Lazare pour rencontrer mon supérieur. Alors laisse-moi avancer.

– Tu pourrais tout aussi bien avoir rendez-vous avec la reine d'Angleterre que le résultat serait le même. Ma section est chargée de boucler le quartier. Alors même un pistonné comme toi ne fera pas exception.

– Tu es fou ou suicidaire ? Qui se risque à parler ainsi à un fonctionnaire de la Main Noire ?

– Ecoute, je tiens ma mission directement du cabinet de Michel Vacher, alors je te propose le programme suivant : tu la boucles et tu tournes les talons.

– Fais-nous passer ou je te fais sauter la cervelle !

Les choses vont très vite. Audrey entend la portière s'ouvrir.

L'action est suivie d'un grand bruit.

Sans doute le milicien a-t-il empoigné le Glaude pour le sortir du véhicule et le plaquer contre la carrosserie.

– Tu t'es trahi, mon pote, en disant « fais-nous passer ». Je sais que tu n'es pas seul.

L'homme ouvre brusquement la portière arrière, découvrant Audrey et la petite fille, recroquevillées sous les sièges.

– Tu as fait le plein de NF avant de partir ? Sors ! crie-t-il à l'enfant.

– Elle... elle ne parle pas notre langue, supplie Audrey.

– Sors, babouin !

Les deux filles s'extraitent de la voiture tant bien que mal. L'homme parle de manière hachée dans une sorte de téléphone bracelet.

– Didier, je suis sur zone. J'ai trois colis à récupérer.

Le milicien regarde le Glaude avec un sourire méchant.

– Détends-toi, mon grand, dit-il. Tu n'as plus longtemps à passer dans cet uniforme. Tu fais partie du MUR, c'est ça ? Il n'y a que des mecs du MUR pour tenter des trucs aussi foireux. Manque de pot, on utilise des codes. Aujourd'hui, quand on entend « Force et armes », il faut répondre « Sang et drapeau ». C'est con, hein ? Alors deux cas de figure : soit tu es amnésique, soit tu es une taupe. Et les taupes, je les fais sauter à l'explosif. Avoir l'uniforme, mais pas les codes, c'est comme avoir une bagnole sans les clefs.

– Tu crois que la Main Noire se soucie de codes ? Nous sommes au dessus des lois. Tu vois cette femme et cette fille que j'escorte ? Il s'agit de la belle-sœur de Pierre Léac et de sa fille adoptive. Une française de souche, tout ce qu'il y a de respectable. C'est un secret, mais tu ne me laisses pas le choix. Tu crois que Pierre Léac sera content de devoir venir, par ta faute, rechercher sa nièce de couleur au commissariat ? Tu as déjà pensé à une reconversion ?

– La belle-sœur de Pierre Léac et sa fille adoptive ? Tu te fous de ma gueule ? Je pensais que la petite ne parlait pas français ? Alors vas-y, petit singe, dis-nous quelques mots dans la langue de Molière.

Le milicien pose le cercle froid du canon de son revolver contre la tempe de la fillette.

Elle lève vers le soldat un regard implorant.

– Une Française de Souche qui ne parle pas français, j'appelle ça une Non-Française. Et tu sais ce que je fais des NF, mon poussin ? dit-il en collant son visage à celui de la fille.

Une larme coule sur sa joue.

– Dis-moi quelques mots. Ton nom par exemple.

L'homme serre la gorge de l'enfant. Elle pousse un cri silencieux.

– Tu ne connais pas ton nom ?

Il appuie sur la gâchette.

Audrey se déplace très lentement le long de la carrosserie du véhicule du Glaude. Elle ne quitte pas des yeux la lourde matraque posée près du changement de vitesse. Dans une fraction de seconde, à la faveur de l'inattention du milicien, elle pourrait s'en emparer.

– Fais de beaux rêves ! dit le soldat.

La petite se débat, la gorge écrasée.

Elle articule avec peine, dans un sifflement étranglé.

– R... Rosalie, dit-elle.

– Quoi... Que... Comment ? dit-il. Tu parles français ?

– Rosalie. Rosalie. Je m'appelle Rosalie dit la fillette dans un souffle.

– Je me tue à te dire que cette fille est souchienne ! crie le Glaude. Quand vas-tu enfin t'en rendre compte ? J'ai un ordre de mission tamponné.

L'homme semble hésiter.

– Montre-le, alors, mais pas de gestes déplacés.

Le Glaude passe la main par la fenêtre de la portière et prend un portefeuille. Il en sort un papier plié, frappé d'un seau doré.

– Voilà mon mandat, dit-il. C'est assez ?

Le milicien passe ses doigts sur le texte et l'inspecte dans un silence insoutenable.

– J'ai passé un an au service des documents officiels du bloc, dit l'homme en faisant glisser ses doigts sur la feuille. Tu ne pouvais pas le savoir, bien sûr. Je repère un faux à cent mètres. Ce document est parfait. Tout y est : le papier, les hologrammes, le seau en relief et même le filigrane. Il faut un réseau structuré de passe-droits, de complicités et de corruptions pour obtenir un mandat pareil, pas vrai ?

– Ce papier est tout ce qu’il y a d’officiel, mon pote. Je peux aussi te montrer mon insigne de la Main Noire, si tu veux.

– Ce ne sera pas utile. Tu sais ce que j’ai appris au service des documents ? Même les plus grands faussaires négligent des détails.

– Je ne vois pas où tu veux en venir.

– C’est pourtant simple. Regarde ce papier à la lumière, c’est clair que l’hologramme est trop brillant et le filigrane trop fin. C’est comme le grammage, il est fréquent que...

Dans un choc mat, Audrey frappe la nuque du milicien avec la matraque récupérée sur le siège avant du Pajero.

Il s’écroule, heurtant le véhicule de la tête.

– Tu finiras ta conversation en enfer ! crie Audrey, face au Glaude médusé.

Le milicien à terre est à demi assommé. Il trouve la force de se redresser sur le coude et tente de parler dans son téléphone. Audrey lui shoote d’abord dans le bras, puis, ne sachant que faire, lui décoche un violent coup de pied dans la tête. Son crane frappe à nouveau la carrosserie alors que la fillette pousse un cri.

– Viens m’aider, bon dieu ! hurle Audrey au Glaude, tétanisé. Sors ton arme ! Si ce type fait le moindre geste, tire !

Le Glaude s’exécute et tient fébrilement le milicien en joue.

Ce dernier lui attrape la cheville pour le faire tomber.

– Hé ! s’écrie, le Glaude, vous êtes fou, je...

– Je ne vous laisserai pas partir avec cette fille qui...

Deux détonations déchirent l’air.

Deux impacts de balle font tressauter le corps du milicien.

Audrey se tient au dessus de lui, jambes écartées, les mains serrées sur le revolver fumant qu’elle vient de sortir de son sac.

Elle reste de longues minutes, l’arme chaude en main, la poitrine se soulevant au rythme de sa respiration.

– J’ai tiré sur lui. J’ai tiré sur un homme, dit-elle, incrédule.

La petite fille se recroqueville, accroupie sur le trottoir, la main sur les oreilles. Le Glaude, hébété, reprend ses esprits.

– Il ne faut pas rester là, dit-il. Suivez-moi, siffle-t-il.

Ils enfilent à toutes jambes la rue d’Edimbourg. Personne ne fait attention à eux. Il reste un petit kilomètre à couvrir au pas de charge pour rejoindre la station Saint-Lazare par la rue du Rocher. La voie est étroite et bordée d’immeubles haussmanniens. Elle surplombe les rues de Madrid et Portalis par un petit pont d’où de jeunes gens embusqués surveillent

les forces de l'ordre. A perte de vue, les rues sont bloquées par les boucliers des BAF.

Partout on stocke des pavés et on prépare des cocktails Molotov. Les commerçants baissent en hâte les volets de métal des bars, des restaurants et des magasins.

Au carrefour de la rue de la Pépinière, la station n'est plus qu'à une centaine de mètres.

Reste à franchir un nœud gordien.

D'un côté de la rue, une unité d'élite des BAF barre la route vers la cour de Rome dont la bulle de plexiglas géante permet l'accès à la station de métro. De l'autre, des étudiants dépenaillés ajustent des fusils à balles de caoutchouc ou enflamment des bouteilles. La résistance s'organise dans le grondement terrible des vovouzelas, ces cornes en plastiques sud-africaines popularisées lors d'une coupe du monde de football. Depuis quelques mois, le modèle blanc orné d'une colombe est devenu le symbole de la résistance étudiante et s'arrache sur les sites spécialisés. Le simple fait d'en posséder est devenu un délit.

Au carrefour, le flot continu des nouveaux manifestants pousse les barrières de métal, faisant grimper les risques de débordements.

Autour d'eux, au balcon des immeubles, des miliciens scannent la foule à l'aide de logiciels de reconnaissance faciale et surveillent les leaders de la contestation à l'aide de fusils hypodermiques à lunettes ou de jumelles à détection d'armes. Des rues et des boulevards voisins arrivent chaque minute de nouvelles voitures frappées de la francisque, grillagées, aux flancs caparaçonnés et surmontées de canons permettant de cracher sur la foule de l'eau sous pression ou des gaz urticants à effets « ortie ». Les véhicules les plus dangereux, fumant comme des trains à vapeur, se tiennent prêts à cracher des liquides bouillants.

La tension monte et l'affrontement semble inéluctable.

Ce n'est plus qu'une question de secondes.

On entend des premiers tirs, lointains.

Puis, tout s'accélère. La barrière humaine des étudiants lâche d'un coup comme une digue sous la pression de l'eau, écrasant sous son poids de nombreux jeunes garçons et filles. La rue s'embrase dans un délire de haine et de cris. Les armes automatiques crépitent.

Audrey comprend qu'elle n'a que quelques secondes pour passer avec Rosalie et s'enfourner dans la gueule du métro d'où s'échappe déjà une fumée grise.

– Je vous laisse ici, dit le Glaude. Ma mission est terminée.

Audrey se pend à son cou et l'embrasse, dévorée par la peur.

– Je n'oublierai pas ce que tu as fait pour nous, dit-elle. »

Elle court, la petite fille collée contre les pans de son manteau, la main sur sa tête, en protection. Dans une ambiance de fin du monde, sous le sifflet des mortiers, une pluie de fer et de sang, le cri et l'odeur des blessés, elle s'engage dans l'escalier monumental qui descend vers la gare de métro. En sens inverse, des voyageurs incrédules, hébétés, montent vers le feu roulant de la bataille.

Des impacts de balles criblent les murs.

Audrey plonge dans les entrailles du métro.

Dans d'interminables couloirs envahis de fumée, des hommes, des femmes et des enfants recroquevillés, la main sur le nez, glissent comme des fantômes. Audrey écarquille les yeux pour discerner les panneaux signalétiques et se trompe deux fois de chemin.

Sur le quai du métro où l'électricité a été coupée, à la lueur de l'éclairage d'urgence, les voyageurs se regardent sans parler, les yeux agrandis par la peur. Le métro viendra-t-il, comme un jour ordinaire, ou n'arrivera-t-il pas, bloquant les occupants de la station en enfer, à la merci d'une descente armée des forces du Bloc ou d'une fusillade aveugle ? Dans ce cas, chacun sait qu'il n'y aura pas de survivants, ni homme, ni femme, ni enfants.

Dans un silence de mort, un haut-parleur beugle la fermeture imminente de la station au trafic.

Les corps se raidissent, mais les voyageurs ne veulent pas encore se laisser aller au découragement. Au dessus de leur tête, bien plus haut, on perçoit des grondements sourds, des bruits d'apocalypse comme un bombardement. Audrey tient fort la main de Rosalie. La station n'est pas encore fermée, ils l'ont dit. Elle pense à Romain. Elle veut être forte pour lui, pour son sacrifice. Pour la mission qu'il lui a transmise aux dépens de sa liberté.

Pour Rosalie, pour moi... pour lui.

Elle ne peut pas échouer.

Soudain, comme l'apparition miraculeuse des premiers métros au début du siècle dernier, une rame surgit du tunnel tous

phares allumés. Dans la fumée épaisse de la station, elle s'immobilise pour ouvrir ses portes. Audrey et Rosalie prennent pied à l'intérieur, entraînées par la foule.

Les secondes passent et se transforment en minutes, sans que le métro ne redémarre. La rame se remplit sans arrêt, poussant les occupants contre les vitres, pressés jusqu'à l'asphyxie. A mesure que les wagons arrivent à saturation, Audrey entend les premiers cris, les premières bousculades et les premiers mouvements d'humeur. Les voyageurs les plus faibles, postés le long du quai, se voient écartés par d'autres, plus costauds, provoquant bagarres et hurlements.

Allez ! Allez, démarre, métro de merde ! Tout ne va pas finir ici !
Soudain, dans un soulagement intense pour les uns et une angoisse terrible pour les autres, les portes de referment. Certains ont pu monter, d'autres non. Ils font un dernier essai, dans un mouvement désespéré, criant ou pleurant, tapant aux carreaux.

Le métro démarre, laissant sur le quai une partie des voyageurs.

Audrey soupire de soulagement, tentant de hisser Rosalie sur la pointe des pieds afin qu'elle respire mieux.

Quelques secondes plus tard, une violente détonation retentit dans le tunnel derrière eux. Quelque chose a explosé.

Pauvre gens !

Rosalie a le visage pressé contre l'abdomen d'Audrey. Elle lève les yeux vers elle. Audrey lui sourit. Un sourire triste et angoissé.

« Je ne savais pas que tu parlais français, dit-elle. Pourquoi ne m'avoir rien dit ?

– Je n'avais pas confiance en toi.

– Et maintenant ?

– Maintenant, j'ai confiance », dit-elle avec un sourire.

Le voyage semble durer une éternité.

A l'arrivée station Abesses, les filles ont un mal fou à s'extraire de la rame bondée. Audrey doit tirer, pousser, crier et menacer les autres voyageurs, terrifiés à l'idée de mettre un pied hors du métro et de ne plus pouvoir y remonter.

Il s'en faut de peu que Rosalie ne puisse sortir.

Dans la station, Audrey et Rosalie grimpent quatre à quatre les marches de l'escalier, recouvertes de tags multicolores, qui remontent les trente-six mètres qui séparent le niveau des rames de celui de la butte Montmartre.

En sortant, les filles n'ont pas à chercher.
L'église Saint-Jean de Montmartre, où elles sont attendues, est reconnaissable à sa longue façade de briques jaunes, à demi-cachée par la silhouette d'arbres torturés.
Elles traversent la place des Abesses en courant.
La porte du sanctuaire est ouverte.
Elles entrent au pas de course, serrées l'une contre l'autre.
L'église est vide et paisible.
Audrey arrive à l'autel hors d'haleine.
Son cœur bat douloureusement.
Les événements précipités des dernières heures, depuis sa traversée de Paris, jusqu'aux coups de feu tirés contre un milicien, lui remontent violemment à travers le corps et l'emplissent d'une chaleur insoutenable.
Elle a le cœur au bord des lèvres.
Le Christ en croix, près de l'autel, semble se dédoubler.
Les jambes d'Audrey perdent leur consistance.
Elle s'effondre sur le parquet.
Rosalie se jette sur elle, à genoux.
Sa voix déchirée raisonne dans le silence de l'église :
« Au secours ! venez m'aider ! La dame est tombée ! »

Bernard

« Une dame est tombée ! Venez m'aider, venez m'aider ! »

En descendant dans le métro, Bernard fait un crochet pour éviter une femme au visage parcheminé, une tzigane ou une Rom, affalée dans l'escalier. A ses côtés, un jeune homme fait des efforts désespérés pour la relever, implorant l'aide des passants.

Bernard reboutonne machinalement son uniforme.

Quelqu'un va se charger d'elle. Moi, je n'y touche pas.

Grand, brun et athlétique dans sa veste noire à boutons dorés, Bernard inspire la crainte autant que le respect.

Et ce sentiment le flatte.

Il y a peu de temps encore, il était commercial. Il gagnait de l'argent, bien sûr, mais personne ne le respectait. En quelques mois, par la force de sa volonté, il était passé Colonel des Gardes, un poste aussi envié que boucher en temps de disette.

Dans la rame, personne n'ose le regarder en face.

Un asiatique se lève précipitamment pour lui laisser la place. Bernard n'en a cure. Il s'assied, le regard vide, et tourne sa casquette entre ses mains. Le dessous du couvre-chef cache une photo d'Audrey. Bernard aime cette image, même s'il faut se rendre à l'évidence : il n'a pas vécu cet instant avec elle.

À l'époque, Audrey était avec Romain.

Il lui en veut pour ça.

L'image montre une femme éclatante de beauté, dorée par le soleil couchant de Saint-Tropez, riant à pleines dents, la poitrine halée, la jupe en tissus provençal battue par les vents. En toile de fond, des oliviers et la garigue tombant dans la mer bleue marine.

Un souffle chaud dans ce métro glacial.

Bernard ferme les paupières pour mieux rêver. Il s'imagine sur la photo, enlacer Audrey et poser sur son cou un baiser passionné.

Il sourit à pleines dents puis rouvre les yeux.

Tous les regards sont braqués sur lui. Ses compagnons de rame n'ont pas manqué de saisir l'incongruité de son humeur. Un témoignage de joie, jeté à la face d'un peuple qui souffre par un apparatchik. Le visage de Bernard se referme. Ses poings se serrent en repensant à cet après-midi.

Que faisait Audrey à la manifestation de Barbès ?

Forte de son caractère de chien fou, elle a réussi à s'approcher de lui, dans la mêlée. Elle l'a reconnu, malgré la visière sans tain de son casque. Plus tard, lorsqu'elle avait perdu connaissance sous la fumée des fusées opacifiantes, Bernard a donné des ordres pour la sortir de la mêlée.

Depuis, elle avait disparu.

Que croit cette idiote ?

Qu'on redresse la France à coup de discussions et de prévention ? Que les NF se laissent remettre au pas avec des fleurs dans les cheveux ?

Elle a voté pour eux, non ? Il faut bien quelqu'un pour faire le boulot.

Audrey a régulièrement fait jurer à Bernard, avec sa candeur de protectrice des animaux, de ne pas se trouver mêlé à des histoires xénophobes ou portant atteinte aux droits de l'homme. Il a juré, évidemment, pour la préserver et pour la garder.

Que voudrait-elle bien entendre, avec son âme romantique de Sissi, des besoins impérieux de maintien de l'ordre, des gages de sécurité à fournir à la population, des ordres du haut-comité ou des indispensables reconduites aux frontières ?

Bernard a reçu de ses parents des valeurs solides, traditionnelles et patriotiques. Il a toujours été attiré par la nation, l'identité et la religion.

Les socles de la culture française.

Force est de constater que les étrangers ne partagent pas ces valeurs. Ils ont toujours été un problème pour Bernard, d'ailleurs, du plus loin qu'il s'en souviennent. Son père l'a mis en garde très tôt contre leur naturel profiteur, la relativité de leur morale, les travers choquant de leurs rites religieux. Aux scouts de l'Immaculée-Conception, il a assidûment suivi les cours de religion des races. Ainsi n'ignore-t-il rien des pratiques révoltantes de l'égorgement des moutons musulmans, de la circoncision juive ou des excisions africaines.

La plupart de ces hommes et de ces femmes n'ont rien à faire, à ses yeux, sur le sol français.

Une chèvre dans une écurie ne devient jamais un cheval.

En ce sens, Bernard aime se référer au Général de Gaulle qui considérait la France comme : « une nation de race blanche, de culture grecque et latine et de confession chrétienne ». Il avait œuvré en Algérie pour séparer les droits des blancs et des arabes, craignant que : « sous les effets de la démographie galopante des musulmans (...), la France ne soit plus la France ».

La plupart des immigrés, pour Bernard, vivent des subsides de l'État et profitent de cette manne financière pour faire des enfants et semer le trouble. Ils n'ont majoritairement pas envie de s'intégrer, vivent chez nous comme chez eux et crachent sur le drapeau français. Quant au caractère de ces minorités, il en a lu plus qu'il n'en faut dans les revues sérieuses de son père, comme la *Nouvelle Garde* ou le *Monde nouveau*, et ressent, pour les races qu'il considère comme mineures, un grand mépris.

Heureusement que Michel Vacher, lors des dernières élections, a réussi à fédérer toutes les énergies de la nation pour se porter au pouvoir. A l'époque, les islamistes et les juifs se sentaient chaque jour davantage en terrain conquis en France et le monde tremblait à chaque 11 septembre, date devenue symbole de la lutte entre l'islam radical et l'occident. Les occidentaux sortaient pour l'occasion des placards toutes sortes de provocations, de films et de dessins stigmatisant le prophète. Et chaque année, de l'Afrique à l'Asie, la communauté musulmane s'embrasait, attaquant ou pillant des ambassades, des écoles ou des lieux de vie de français expatriés.

Les problèmes de la France sont toujours venus, aux yeux de Bernard, de l'immigration, principalement musulmane, de la mondialisation couplée à la désindustrialisation, de la montée du chômage et de l'influence de l'Union européenne.

Tout cela est bien fini.

Bernard passe la main sur sa hanche, comme pour se rassurer, et ses doigts tombent au contact froid de son pistolet MAS G1S. L'arme était devenue le compagnon de route de tous les proches du Bloc, du milicien au militaire en passant par les dignitaires du parti. Ils en ont tous reçu une, dans un coffret noir gravé d'une francisque. Bernard en a été choqué, puis l'objet est devenu comme un protecteur, un ami, un bijou viril, une projection phallique.

Il n'imagine plus sortir sans lui.

Trois notes de musique jaillissent du haut-parleur de la rame. Bernard ne bronche pas. Les annonces de la RATP se sont multipliées jusqu'à devenir coutumières. Une voix enjouée, emblématique du parler bloquiste, prévient les voyageurs de la fermeture temporaire de la station Strasbourg Saint-Denis pour maintenance. Bernard n'est pas dupe. Il sait que la vraie raison est ailleurs. Il est bien placé pour savoir que ces derniers mois la vérité, plat indigeste, n'est pas souvent servie au peuple. Ecouter les informations au travers du filtre du Bloc, c'est vivre à Disneyland. Une vie ludique et agréable, rurale et bon enfant. Dans ce monde dédramatisé, les ratonnades sont devenues des opérations de maintien de l'ordre, les terroristes de gentils polissons et les attentats des fuites de gaz. Ces derniers mois, les mensonges du Parti se sont répétés de manière inquiétante, au rythme des manifestations hostiles, des attentats et des sabotages des groupuscules hostiles au gouvernement.

Bernard sort tout juste de participer à la répression de Barbès. Alors, il sait de quoi il parle. S'il n'avait pas donné l'ordre de lancer les fusées opacifiantes, dieu sait quelle tournure aurait pris l'événement. Bien sûr, il y avait des femmes et des enfants dans les rangs, mais pourquoi ces parents avaient-ils emmené leur progéniture à ce rassemblement interdit ?

Michel Vacher les avait mis en garde, pourtant.

Et il parle rarement pour ne rien dire.

Quoi qu'il en soit, les mouvements de grogne se multiplient.

Ce qui ressemble encore à une mer agitée, pourrait bien se muer en tsunami si les têtes pensantes du Bloc s'obstinent à minimiser le problème.

Le métro ralentit imperceptiblement. Bernard connaît le trajet par cœur, il sait que la station fermée est proche. Difficile de la localiser, il est persuadé qu'elle ne sera pas éclairée. La lumière a disparu du tunnel depuis quelques minutes. Le silence tombe autour de lui et la tension monte. Une fumée acre s'infiltré dans la rame charriant une odeur de brûlé. Des effluves que Bernard reconnaît bien.

Ils peuvent bien baratiner ce qu'ils veulent à la RATP, mais une station fermée pour maintenance ne sent pas cette odeur !

Un frisson parcourt son dos, puis il redresse la tête. Au Cube, on lui donnera des explications. Des collègues ont

certainement mené ici une délicate mission de maintien de l'ordre.

Et l'ordre guide la vie de Bernard depuis toujours, des scouts aux jeunesses du Bloc, en passant par le service de sécurité des meetings du parti.

Bernard se souvient avec émotion de l'incroyable coup de théâtre de la présence du Bloc au deuxième tour du scrutin présidentiel et des heures de liesse qui ont suivi les résultats définitifs de l'élection. Il repense aux immenses tentes que le parti avait dressées, rompant avec des années de réunions secrètes. Il se souvient à quel point il était heureux de voir enfin sortir au grand jour l'imagerie bloquiste.

T-shirts, fanions, badges et drapeaux, jusqu'aux caleçons, déclinaient à l'infini francisques et boucliers d'or, couronnes de laurier et images de Jeanne d'Arc. Il revoit les célébrations nocturnes en latin et à la lumière des cierges dans l'église Sainte-Elizabeth de Hongrie à Versailles, célébrées par la très traditionnelle fraternité sacerdotale Saint-Paul. Bernard se revoit, en prières et à genou dans l'église Saint-Jean de Montmartre, sa paroisse de cœur.

La soirée du vingt-et-un Mai restera à jamais indescriptible, une explosion de joie sans précédent, la revanche du fascisme après plus d'un siècle d'absence. Les bars de la rive droite : la *Double Hache* ou *La France Lounge* avaient fait le plein d'alcools bloquistes inspirés des grandes heures du régime franc ou de la chevalerie : l'hydromel, l'hypocras et le Sang-du-Christ.

Une nuit de folie totale, des francisques projetées sur l'Arc de Triomphe, des chants partisans entonnés jusqu'à l'aube, la fine fleur du Bloc descendant les Champs-Élysées, saluée par une nuée de drapeaux.

Les médias du monde entier présents, choqués.

Bien sûr, il y avait eu quelques débordements, comme l'incendie de la grande synagogue rue de la Victoire ou la prise d'assaut par des casseurs de l'Institut du Monde Arabe. Au lendemain des élections, on comptait quatre lynchages de NF rien que sur Paris. Mais comment contenir toute cette joie ?

Et ce n'était qu'un commencement, bien entendu.

Bernard frotte ses manches et sort du métro par l'ancienne station Cité, rebaptisée « Cœur de France » à cause du point zéro qui marque le cœur de la capitale sur le parvis de la

cathédrale Notre-Dame, mais aussi parce que la gare de métro dessert les principaux lieux du pouvoir bloquiste. Pour l'occasion, le feuillage en fonte art déco encadrant l'entrée de la station a été repeint en noir et la mention « Métropolitain » remplacée par la devise du Bloc, « Sol et Sang », écrite en lettres d'or.

Bernard a rendez-vous au Cube Noir, le phénoménal carré de verre posé sur l'ancienne place Louis Lépine entre la Préfecture de police, le Tribunal de Commerce, le Palais de Justice et l'ancien Hôtel-Dieu, ce dernier ayant été reconverti en caserne pour les multiples fonctionnaires des forces policières, militaires et paramilitaires.

Bernard contemple, ébloui, la façade de verre du Cube Noir, frappée par le coucher de soleil hivernal.

Il est venu rencontrer Pierre Léac. On murmure que ce dernier est le protégé de François Dormand. Une entrevue de cette importance est déterminante et Bernard vérifie une énième fois le clinquant de ses boutons, la rigidité de son col et le pli de son pantalon. Un corps sain sanglé dans un uniforme impeccable. La vertu en marche. L'ordre fait homme. Voilà ce qu'il aimerait incarner aux yeux de Pierre Léac. *Aurai-je l'occasion de parler ?*

Devrai-je défendre mon bilan ou prendre note d'une mission capitale ?

Devant le Cube, il doit franchir une double rangée de barrières d'assaut et montrer de nombreuses fois son laissez-passer à des molosses du GIBF en gilet pare-balle. Pour l'occasion, il a reçu une carte multipasse blanche de niveau 2. Sa carte holographique rouge habituelle de niveau 3 de Colonel des Gardes ne lui permettait pas de franchir toutes les portes.

La multipasse noire de niveau 1, la mythique BlackPass aurait pu lui offrir un accès plus rapide, mais elle n'est réservée qu'aux membres de la Main Noire ou aux hauts dignitaires du Parti et Bernard ne peut pas encore prétendre à ce privilège.

Il regarde sa montre. Encore une heure avant de rencontrer Pierre Léac. Juste le temps de passer à l'étage du dessous, à la Chambre d'Instruction pour discuter des derniers détails de la formation aux armes lourdes qu'il prodigue le mois prochain aux cadres de la Main Noire.

Bernard marche d'un pas décidé à travers d'interminables couloirs aux plafonds arrondis, comme ceux des chapelles romanes. Des kilomètres de tuyaux de couleurs différentes

serpentent contre les murs, amenant liquides et gaz aux multiples étages du millefeuille de verre.

Des portes alternent par dizaines, portant en lettres d'or des numéros ou des affectations plus ou moins compréhensibles. Les pièces de l'aile Est du Cube portent le nom de « chambres ». Bernard connaît certaines des initiales. Il sait que la pièce marquée « CAT » renferme la « Chambre Anti Terroriste », que « CDP » veut dire « Chambre de Propagande », que la « Chambre de Paix » abrite, paradoxalement, des services d'espionnage.

Bernard arrive à la fameuse « CI », la Chambre d'Instruction et pousse une lourde porte blindée. Dans la pièce, une dizaine de cadres en uniforme s'affairent autour de bureaux d'architectes.

« Bernard Lapointe, dit-il à une secrétaire cachée par son pupitre.

– Pas trop tôt dit un homme au pantalon à bretelles derrière lui. Nous vous attendions pour boucler le programme.

– J'ai des idées explosives pour notre formation, dit Bernard.

– Vu le thème, je n'en attends pas moins de vous.

Ils s'attablent à un large bureau de plexiglas.

Autour d'eux, les murs de verre laissent voir, par transparence, les vestiges d'anciennes constructions de briques.

– L'île de la Cité est habitée depuis la nuit des temps, dit l'homme à bretelles. Les historiens tutoient le passé à chaque fouille. Ces murs moyenâgeux ont été découverts lors de la construction du Cube.

Bernard ne s'intéresse pas à l'histoire.

Il se penche sur son programme.

– Voilà ce que j'ai pensé pour les exercices pratiques... dit-il en agitant les bras.

Un quart d'heure plus tard, la formation est bouclée.

– Je vous laisse, dit Bernard. Le Grand manitou m'accorde une audience et je ne tiens pas à être en retard.

– Pierre Léac ? Vous en avez de la chance. Ici, on ne fait que le croiser. Ho, attendez une minute ! J'ai encore besoin de vous. Les cadres du Cube sont tous de sortie et il j'ai besoin d'un officier assermenté pour identifier un prévenu arrêté aujourd'hui.

– Vous voulez que je fasse un prélèvement ADN ?

– Exactement. Mais ça ne sera pas long. Je vais chercher l'instrument adéquat. J'ai ouvert le dossier de l'intéressé sur l'écran de l'ordinateur, vous pouvez y jeter un coup d'œil.

Bernard s'assied et consulte le fichier.

Il lit d'abord distraitemment, puis quelques détails le choquent.

Un type a été arrêté en fin de matinée visiblement sous une fausse identité. Sa clef biométrique est entrée en conflit avec le nom d'un certain Romain Duvivier.

Qui a été assez con pour lui refiler un nom pareil ?

Autant se balader avec une pancarte du MUR autour du cou.

– C'est le quatrième « Duvivier » arrêté cette semaine sous conflit d'identité, dit l'homme aux bretelles, revenu entretemps avec un collecteur d'ADN. Il n'a pas fallu longtemps au service des connexions biométriques pour découvrir sa véritable identité. Le fichier a craché son nom, regardez.

L'homme montre à Bernard un bout de papier.

Romain Lavigne !

Bernard manque de tomber de sa chaise.

Revenu de sa surprise, il prend connaissance de la fiche d'activité. Romain a été arrêté au Coq d'Or au hasard d'une vérification d'identité consécutive à l'interpellation d'un certain Gabriel, qui s'avère, après vérification, s'appeler Raphaël Stigman.

Raphaël ? Lui et Romain feraient partie du MUR ? Quelle organisation secrète prendrait un imbécile comme Raphaël dans ses rangs ?

Un frisson parcourt le dos de Bernard à mesure qu'il prend connaissance des différents fichiers. Il apprend que Romain a été longuement interrogé par les « Ying-Yang », ces équipes de deux inspecteurs dont l'un joue le méchant et l'autre le gentil. Le rapport précise qu'il a été blessé à de multiples reprises par les policiers qui souhaitaient « l'inciter à clarifier et accélérer ses déclarations ».

Ils n'y sont pas allés de main morte.

– C'est sur ce type, Romain, qu'il faut faire le prélèvement, dit l'homme aux bretelles. L'autre, Raphaël, a été transféré. »

Lors de son interrogatoire, Raphaël, ivre, a vomi des flots d'insultes contre François Dormand, ce qui lui a valu un aller simple pour la glacière, une vaste salle, carrelée de blanc, fortement éclairée et maintenue à une température de 12°C pour « refroidir » les ardeurs. Les détenus y sont allongés sur le sol, pieds et mains entravés et sortis régulièrement de leur frigidaire pour les étouffer avec des morceaux de tissus, leur battre violemment la plante des pieds ou leur tordre bras et jambes.

Ni Raphaël ni Romain n'ont fait de déclarations utiles à la faveur de leurs interrogatoires, ce qui n'est pas surprenant. Tout juste Raphaël a-t-il proféré des allégations anti-bloquiste, fustigé les cadres du parti et craché sur un portrait de Michel Vacher.

Il est naturellement passé au sous-sol, surnommé le « Sousse », zone de non droit et État dans l'État. Les détenus y sont entassés en surnombre dans des cachots humides. Face aux récentes plaintes du Garde des Sceaux concernant les prisons surpeuplées et les vagues croissantes d'arrestations, Michel Vacher a promis : « la guillotine vous fera de la place ». Et dans chaque grande ville, on a remonté en place publique des kilos de bois de justice, madriers, poutres, ferrailles et lames réglées au millimètre.

Raphaël n'a pas été condamné à mort, mais sa situation n'a rien d'enviable. Les pensionnaires du « Sousse » ne sont pas amenés à reparaître au grand jour, ce qui autorise leurs gardiens à les rendre en mauvais état, quand il est possible de les rendre. La justice y est livrée par des repris de justice, et les aveux rendus en quantité plutôt qu'en qualité.

Bernard lit, sans surprise, le récit des sévices reçus par Raphaël.

Supplice de la baignoire tout d'abord : deux gars robustes tentent de vous noyer alors qu'une troisième vous interroge. S'ensuit un interlude au cours duquel les tortionnaires vous offrent un verre et vous complimentent sur votre courage en vous faisant sentir qu'il est vain, car vos camarades ont tout avoué. Si vous persistez à ne rien dire, vos bourreaux vous replongent dans l'eau avec violence.

Connaissant la force de résistance de Raphaël, il a dû boire toute la baignoire.

Raphaël a ensuite subi l'épreuve du « lit ». Il a été électrocuté, nu, aspergé d'eau et allongé sur un lit métallique. Bernard qui a déjà assisté à ces interrogatoires sait que les corps se cabrent, les bouches de tordent, les dents crissent jusqu'à se casser et les muscles se raidissent, parfois de manière immuable.

Raphaël s'est enfin fait arracher les ongles et enfoncer des crayons dans les narines.

Tout est consigné là, dans ce dossier, précis jusqu'à la nausée. Pour lui, il est trop tard.

De toute manière, comment Bernard pourrait-il faire quoi que ce soit pour Raphaël sans s'attirer le courroux de sa

hiérarchie ? Dans le climat actuel, s'il avouait connaître un membre du MUR, il s'exposerait à le remplacer sur le lit électrique. Ces derniers mois, la menace des mouvements de résistance tourne carrément à l'obsession pour le Bloc et quiconque est arrêté sur ce soupçon ne ressort pas indemne du Cube.

Reste Romain.

Bernard doit lui faire un prélèvement. Il prend congé de l'homme aux bretelles, saisit le pistolet ADN, et prend l'escalier de service qui mène aux geôles.

Soudain, son téléphone sonne.

Heureusement que j'ai pris de l'avance pour mon rendez-vous avec Pierre Léac !

Une image de dragon s'affiche sur son smartphone. C'est Anne, son ex-femme. Leurs discussions sont toujours houleuses. Il hésite, puis décroche.

« Anne, dit Bernard. Je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler aux heures de bureau. Je rentre en réunion et je...

– Tu attendras, dit-elle d'une voix sèche. Ta fille n'est pas revenue de sa sortie d'école, au parc de la Courneuve.

– En zone de Libre Circulation des NF ? Qu'y faisait-elle ?

– Le collègue y avait organisé une promenade suivie d'un repas. Au check-point de sortie de la zone, une équipe des BAF a vérifié les empreintes d'Isaline. Mais leur bazar a déconné, ils n'ont pas reconnu sa clef biométrique. Pour couronner le tout, la nounou n'avait pas mis ses papiers d'identité dans son sac de classe.

– Tu n'aurais pas dû la laisser aller là-bas !

– Je te rappelle que c'est à moi que le juge a confié la garde d'Isaline. Jusqu'à preuve du contraire, je peux me passer de ton avis pour l'inscrire à une sortie d'école ! Et puis, elle était avec sa classe et ses professeurs, il n'y avait aucune raison de s'inquiéter. Je ne sais pas pourquoi, au moment où sa classe quittait la zone LiCi, une foule de NF s'est présentée pour entrer. Des hommes, des femmes et des enfants paniqués, blessés, revenant d'une soi-disant manifestation à Barbès dont personne n'a jamais entendu parler. Les miliciens ont été débordés. Ils ont refusé de laisser partir Isaline sans pouvoir prouver son identité.

– C'est idiot ! On voit bien qu'elle n'est pas NF.

– Les NF peuvent avoir le type européen, tu le sais mieux que moi. Isaline est partie en fourgon avec d'autres gens, au centre

de rétention de Nanterre. Le directeur de l'école ne sait rien de plus. Il faut agir vite, avant qu'elle ne soit réorientée. Tu peux faire quelque chose de là où tu es ?

– Ecoute, ça va être difficile, j'ai rendez-vous avec Pierre Léac, je suis déjà à la bourre et, avant ça, je dois identifier un détenu qui...

– Allô la terre ? Il s'agit de ta fille, Bernard. Alors tu vas faire tout ce qui est en ton pouvoir pour la tirer de là ou tu peux dire adieu à ton droit de visite.

– Je... putain, tu ne changes pas, toi ! D'accord, je termine avec mon prévenu et je remonte au standard du Cube pour appeler le centre de rétention.

– Ils ne peuvent rien refuser à un Colonel des Gardes. J'attends ton appel. »

Bernard, furieux, rempoche son téléphone.

Il arrive à la prison du Cube et montre son ordre de mission au gardien avant de le suivre dans les couloirs.

Un homme passe devant eux, tenu sous les bras par deux colosses. Le visage en sang, ses jambes traînent sur le sol comme des serpillères. Bernard s'arrête, incommodé. Il tousse dans son poing et reprend sa respiration.

Une porte en fer s'ouvre sur une cellule d'un blanc douloureux, trop éclairée et sans fenêtres. Murs et sol sont couverts de béton. Un seau puant matérialise les toilettes et une banquette, scellée au mur, fait office de lit.

Romain est assis sur le banc, le front baissé, les cheveux en bataille et les mains torturées. Ses jambes, nues, portent des traces de coups. Bernard, tenant le pistolet ADN dans la main, esquisse un geste de recul.

Romain ne lève pas les yeux vers lui.

Bernard s'assied à ses côtés, sur le banc huileux, et lui prend le bras pour lui faire un prélèvement.

« Laisse-toi faire, ça ne va pas être douloureux, dit-il.

– Depuis quand se soucie-t-on de mon bien-être, ici ? dit Romain en tournant son regard vers Bernard.

Il le reconnaît et manque de tomber de son banc

– Merde, mais c'est Bernard ! Qu'est-ce que tu fous ici ?

Bernard ne répond pas.

– C'est incroyable ! dit Romain. Je ne sais pas comment tu as fait pour me trouver, mais tu arrives à temps. Je n'aurais pas pu tenir le coup longtemps. J'ai été battu, tu sais. Ils m'ont

cueilli au Coq d'Or avec Raphaël. Je crois qu'ils l'ont emmené au Sousse mais...

Romain s'arrête pour réfléchir.

– Tu va avoir du mal à le sortir de là, reprend-il.

– On ne sort pas du Sousse, Romain. En tous cas, pas sur ses pieds.

– J'ai un plan. Si quelqu'un parvenait à détourner l'attention des gardes, je pense qu'il y aurait moyen de rejoindre le passage secret qui relie les cellules au Sousse. Théo m'en a parlé et je...

– De qui parles-tu ? demande Bernard les yeux brillants.

– De Théo, enfin ! Le leader du MUR.

– Alors, c'est vrai, tu fais partie du MUR ! Et tu en parles librement, en plus. Je ne te pensais pas assez bête pour céder aux sirènes de ces révolutionnaires. J'aurais dû en parler avec toi.

– Tu croyais que j'avais été arrêté pour quelle raison ?

– Pour rien, dit Bernard en baissant les yeux. Je te savais pacifiste et idéaliste, mais pas anarchiste. Que faisais-tu au Coq d'Or avec cet imbécile de Raphi ? Vous comptiez dynamiter le Bloc de l'intérieur ?

– Ecoute, le Coq d'Or, c'est une idée de Raphaël. Je lui ai dit que c'était une erreur, mais tu le connais, quand il a une idée en tête...

– Raphaël a toujours été inconséquent. Avoue que tu aurais pu choisir un meilleur partenaire ! Autant faire équipe avec un enfant de cinq ans. Tu lui as expliqué la différence entre les jeux vidéo et les réseaux terroristes ?

– Ne parle pas du MUR comme d'un réseau terroriste, c'est de la propagande bloquiste pour endormir le peuple ! Si les membres du MUR ont des armes, c'est pour sauver leur peau face à des types qui portent des uniformes comme le tien.

Romain se tait, soudain saisi d'un doute.

Il regarde Bernard, la mine sombre, un pistolet de ponction ADN à la main.

– Tu es venu pour me tirer de là, non ?

Bernard baisse les yeux, mal à l'aise.

– Ce n'est pas aussi simple que ça, Romain. Je suis désolé.

– Qu'es-tu venu faire, alors ?

– Je suis venu te faire un prélèvement. Mes chefs veulent confirmer ton identité.

– Tu sais très bien qui je suis ! Tu n'as qu'à leur dire.

– Tu es fou, Romain. S'ils savent que je te connais, je finis ici.

– Je n'arrive pas à y croire ! Tu vas me fourrer ta saloperie de pistolet dans la bouche pour me ponctionner de la salive et remonter donner les résultats à tes supérieurs, comme un chien servile ?

– Ne complique pas tout, Romain.

– Tu vas prendre un café à la machine avec tes collègues pendant que l'ordinateur crache mon nom, qu'on arrête ma famille ou je ne sais qui, qu'on me torture pour avouer je-ne-sais-quoi ?

– Je n'y suis pour rien, Romain. Même notre amitié ne pourra pas...

– Notre amitié ? Mais parlons-en ! À quoi sert-elle ?

– Je...C'est ta faute après tout. Qu'es-tu allé faire en plein QG du Bloc pour le MUR ? Tu te rends compte des risques que tu as pris ? Je n'ai pas les moyens de te sortir d'ici.

– Qu'as-tu essayé ?

– Mais rien ! Je ne peux rien faire ! Tu m'imagines, sortant avec toi de cette cellule, traversant le Cube pour aller chercher Raphaël au Sousse, pour peu qu'il soit encore en vie, et sortir par la grande porte avec vous deux, crasseux et sanguinolents ?

– Et pourquoi pas ? Je tenterais quelque chose pour te sauver si tu étais emprisonné. Si l'amitié a un sens pour toi, tu dois m'aider.

– Pour que tu rejoignes le MUR ?

– Voilà ton vrai problème, Bernard. Il est idéologique. Le Bloc t'a séduit par ses thèses simples : les vilains immigrés, les méchants pays étrangers, les mauvais résistants. Tous unis contre le pauvre Michel Vacher, sauveur de l'humanité. Tu n'as jamais été très intellectuel, mon vieux. Ils ont vu en toi une terre vierge à semer.

Bernard pose son pistolet et décroche un violent uppercut à Romain qui tombe de son banc.

– Ne remets jamais mon intelligence en question, jamais !

Romain se relève, la bouche en sang.

Bernard, le regarde, tremblant, les yeux brillants.

– Tu es tombé très bas, Bernard. Tu nous disais, à Audrey, Raphaël et à moi, que tu faisais un travail de bureau. Et je te retrouve confirmant l'identité des résistants dans les geôles du Cube.

– Tu crois qu'on maintient l'ordre dans ce pays en tamponnant des papiers ? Il faut bien des gens pour faire le boulot. Toi, Raphaël et Audrey, vous me faites rire. Vous vous complaisez dans vos petites discussions idéalistes et pacifistes. Vous brassez de l'air en lisant des petits journaux d'intellos. Et vous ronronnez dans votre petit confort de bobos alors que le pays s'asphyxie et que la racaille prend le pouvoir !

– La racaille n'a réellement pris le pouvoir que depuis l'élection de Michel Vacher.

– Ne redis jamais ça ! dit Bernard d'un air mauvais, les poings tremblants.

– Oh, mon Dieu, j'ai touché à Michel Vacher, le petit père des peuples, le patriarche bedonnant. L'homme qui, en polo Lacoste, caressant son labrador au coin du feu, édicte des lois abominables comme la préférence nationale ! Mais ouvre les yeux, mon pauvre. Tu n'es qu'un pion dans la course insensée au pouvoir et à l'argent de ce type et de sa clique.

– Sans Michel Vacher et des types en uniforme de mon genre, je ne pense pas que tu aies pu continuer à vivre ta petite vie d'intermittent raté du spectacle. Il faut bien des gens pour faire tourner le pays !

– L'uniforme est une protection pour toi, pas vrai ? Un déguisement pour te donner le courage de faire ce que tu n'oserais pas faire en civil. Et le pistolet un prolongement de ton sexe. Audrey avait raison.

– De quoi ? crie Bernard, furieux d'entendre à nouveau le nom d'Audrey.

– De dire que les types en uniforme sont des impuissants.

– Audrey n'a jamais dit une chose pareille ! Et puis où est-elle ?

– Depuis quand te soucies-tu d'elle ?

Bernard baisse la tête et le relève, les yeux brûlants.

– Je sors avec Audrey depuis trois mois. Je pensais qu'elle et toi étiez restés assez intimes pour le savoir.

Romain accuse le coup. Il se ramasse sur lui-même, les poings serrés. Il parle les lèvres serrées, blême.

– Vous êtes ensemble ? C'est donc de toi dont elle parlait. Cet homme qui l'empêche de penser à moi, c'est toi.

– Elle en avait marre de tes clowneries. Elle a tenté plusieurs fois de t'en parler, j'en suis témoin. Tu n'as rien voulu entendre. Elle avait besoin d'un homme, d'un vrai. J'étais là.

– C'est fou ! Je passais mes soirées avec toi et, si je comprends bien, tu allais retrouver Audrey dès que j'avais le

dos tourné ! C'est avec toi que je suis resté intime, crétin, c'est à toi de m'en parler. Quand comptais-tu le faire ?

– Ce n'est pas un sujet facile et...

– Tu n'as pas plus de scrupules que de courage ! Je te rends ton amitié comme un cadeau empoisonné.

Bernard agrippe Romain par les cheveux et lui tire la tête en arrière.

– Tout cela tombe bien, vois-tu, car je n'ai que faire de l'amitié d'un membre du MUR. Vas-tu enfin me dire où est Audrey ou je dois t'arracher la tête ?

– Je... Je ne l'ai pas revue depuis plusieurs mois.

– menteur ! J'ai visionné la vidéosurveillance du Coq d'Or à la chambre d'instruction. Si ce n'est pas elle que j'ai vue avec toi, c'est son sosie. La vérité est que tu l'as attirée dans ton organisation anarchiste, non ? Tu l'as enrôlé chez ces fanatiques du MUR pour la dresser contre moi ! Voilà pourquoi elle ne m'as pas appelé depuis que je l'ai grillée au milieu des NF à la manifestation de Barbès !

– Tu es devenu fou, Bernard. Mais attends, tu ne vas pas t'en tirer comme ça. Je vais dire à tes collègues que je te connais, si tu es trop lâche pour le faire toi-même.

Romain se lève d'un pas rapide jusqu'à la porte et crie :

– Je suis un ami de votre Colonel des Gardes ! J'ai fait mes études avec lui, comme avec Raphaël Stigman que vous avez emmené au Sousse et qui...

Bernard s'est coulé derrière Romain comme un félin et lui saute à la gorge, une main sur la bouche. Ils tombent à la renverse.

– Tu vas la fermer, oui ? Tu vas nous faire tuer tous les deux.

La porte s'ouvre avec fracas et un garde apparaît dans l'embrasure, une mitraillette au poing.

– Relève-toi ! dit le milicien à Romain. Et que ta bouche n'émette pas le moindre son ou je t'abats comme un chien. Tout va bien mon Colonel ?

– Tout va bien, dit Bernard en se relevant et en se frottant le bras. Venez m'aider à tenir ce type et faites-le taire.

Le garde immobilise Romain. Bernard lui enfonce l'embout de son pistolet à prélèvements dans la bouche et le tourne dans tous les sens.

– Vous pouvez nous laisser, maintenant, dit Bernard au garde. Ce dernier s'éloigne. Bernard rajuste son uniforme, marche vers la porte et se retourne sur le seuil pour pointer Romain du doigt.

– Et ne me traite jamais plus d'impuissant ! Depuis que je suis avec Audrey, elle sait enfin ce qu'est un homme ! »

La porte se referme dans un fracas épouvantable.

Bernard ferme les yeux et respire profondément, les mains tremblantes. Tout se ligue contre lui ce matin, à quelques minutes de son rendez-vous avec Pierre Léac.

Il doit encore régler le cas d'Isaline.

Il monte quatre à quatre les marches qui mènent au grand hall du Cube et se jette comme une furie sur le pool des standardistes.

« Passez-moi le directeur du centre de rétention de Nanterre ! dit-il d'une voix de stentor.

– Dans que bureau travaillez-vous ? dit une femme aux galons dorés, chaussée de lunettes effilées.

– Je ne travaille pas ici, mais ma fille a été arrêtée cet après-midi à la Courneuve et envoyée à Nanterre. Alors, je...

La secrétaire se rapproche de Bernard et scanne son badge.

– Je suis désolée, Monsieur Lapointe, dit-elle. Vous ne travaillez pas au Cube. Je ne suis pas habilitée à vous mettre en relation avec le centre de Nanterre.

Bernard s'emporte, les veines du cou saillantes :

– Je suis Colonel des Gardes, merde ! Alors prenez ce putain de téléphone et passez-moi le directeur de...

– Votre petit numéro marche sans doute dans les mairies de quartier, Monsieur Lapointe, mais vous êtes ici au Cube Noir, siège de toutes les organisations policières de l'État. Et je vous assure qu'il y a ici des galons bien plus impressionnants que les vôtres. Avec qui avez-vous rendez-vous ?

– Pierre Léac et je...

– Alors vous parlerez de tout cela avec lui. En attendant, allez vous asseoir, prenez un magazine et taisez-vous. Ce hall est un lieu de travail et...

– C'est dingue ! crie Bernard dans le hall qui résonne. Ma fille est...

– Holà, holà, camarade, tout doux ! Calme-toi ou tu vas t'attirer des ennuis, dit une voix près de lui.

Bernard se retourne, prêt à mordre.

– Antoine ! dit-il. Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

Antoine est un ami d'enfance et un frère d'armes scout. Ensemble, ils ont fait les pires bêtises.

Bernard attire Antoine contre sa poitrine et lui tape vigoureusement dans le dos, puis le repousse les bras tendus, vaguement mal à l'aise devant son uniforme. Antoine arbore fièrement les attributs de Bourgmestre de l'Ordre. Ses bottes noires en cuir sur un jodhpur crème, sa veste brodée d'une francisque plantée dans un crane ne laissent aucun doute sur son appartenance à L'Escadron Final. Une milice aux pouvoirs sans limite et aux missions secrètes. Un corps d'arme qui cristallise toutes les espérances et les peurs.

– Pourquoi hurles-tu comme ça ? demande Antoine.

– Ma fille était en sortie de classe à la Courneuve. Les BAF n'ont pas voulu la laisser sortir de la LiCi. Elle a été transférée à Nanterre.

– Marque-moi sur un papier son nom, l'endroit de son arrestation et l'heure. Je vais faire le nécessaire pour qu'elle rentre chez elle avant la nuit.

– Ce ne sera pas si facile. Sa mère a tenté de faire intervenir le directeur de son école, mais il paraît que...

– Considère que c'est fait, Bernard. Et détends-toi. Il est interdit de désobéir à un ordre de l'Escadron.

– Merci, merci ! dit Bernard en pressant Antoine contre sa poitrine. Je ne te remercierai jamais assez.

– Et toi, que fais-tu ici ? demande Antoine. Tu as au moins rendez-vous avec François Dormand ?

– Pas tout à fait, dit Bernard à mi-voix. Je viens rencontrer Pierre Léac.

Antoine émet un long sifflement.

– Ben mon cochon !

– Mieux vaut s'entretenir avec Dieu qu'avec ses saints ! Mais tu peux parler toi, dis-donc, tu as rudement bien réussi ! Bourgmestre de l'Ordre ? Je n'arrive pas à y croire. Tu travailles ici ?

– J'ai mon bureau dans l'aile droite du Cube, à côté de Marc Toti, le directeur général de la Main Noire. Tu peux passer me voir, si tu veux. J'ai une vue incroyable sur l'Hôtel de Ville et du très bon café.

– C'est sympa, merci.

Bernard ne sait comment exprimer son trouble. Bien entendu, il n'accorde aucun crédit aux rumeurs concernant l'Escadron. Les sociétés secrètes ont toujours nourri les fantasmes les plus fous.

– Quand je pense qu'on raconte tellement d'horreurs sur vous, dit Bernard.

– Quand on veut noyer son chat, on l'accuse de la rage, reprend Antoine en lui tenant l'épaule. Un conseil : Pierre Léac est très chatouilleux sur le sujet de l'Escadron. Alors, évite de lui en parler. Bonne continuation ! »

Antoine donne une tape sur l'épaule de Bernard et s'éloigne d'un pas vif, tenant à la main les coordonnés d'Isaline.

Bernard, rassuré, s'assied dans le hall cathédral du Cube sur un canapé Chesterfield. En attendant son rendez-vous, il tapote un message à l'attention de son ex femme : « *Isaline devrait être de retour chez toi rapidement. Contacte-moi si ce n'est pas le cas.* »

La réponse arrive instantanément : « *Comment font les femmes qui n'ont pas un homme comme toi ?* »

Un message aussi étonnant que sympathique, rehaussé d'une icône en forme de cœur.

Bernard esquisse un sourire et fourre le téléphone dans sa poche.

La chatte est câline quand on répond à ses désirs.

Quelques minutes plus tard, c'est au tour d'Audrey de l'appeler sur son portable. Elle l'appelle de je-ne-sais-où, refuse de lui dire où elle se cache et lui fait mille reproches.

En raccrochant, il ne sourit plus du tout.

Autour de Bernard s'agitent des femmes et des hommes en vestes noires, rouges ou blanches, surchargées d'insignes, de rosaces, de croix et de badges brodés : le gratin des forces du Bloc, le dessus de panier. Bernard les observe avec délectation, comme un gamin devant la vitrine d'une boulangerie.

Une hôtesse en uniforme rouge lui propose une coupe de champagne. Il la boit les yeux mi-clos dans la béatitude de l'homme parvenu.

Du Heidsieck & C° Monopole Millésimé ! Ils sont quand même gonflés !

Sur un des murs est accrochée une monumentale francisque dorée. Le grand hall, équipé de haut-parleurs escamotés dans les murs et les planchers, distille des mélodies bloquistes et Bernard se prend à fredonner le « Chant du Renouveau ».

Il donnerait tout pour avoir un bureau dans ce bâtiment, qu'il soit près de celui de la Main Noire ou du diable.

Une main gantée de blanc s'abat sur son épaule et le fait tressaillir.

« M. Léac vous attend », dit un grand échalas en uniforme rouge.

L'homme arbore au revers de sa veste l'insigne des HHB, les Hôtes et Hôtesse du Bloc, un corps entièrement dévoué aux élites.

Bernard, impressionné, suit l'hôte le long d'interminables passerelles de verre qui ceignent le bâtiment, calées entre la façade extérieure et les bureaux vitrés et où s'affairent une ruche d'uniformes dans un déluge Hi-Tech et design.

Si opaque que paraisse la façade de l'extérieur, elle est parfaitement transparente vue de l'intérieur et inonde le bâtiment de clarté. De l'extérieur, le verre est imprimé de roses rouges, rappel du marché aux fleurs qui occupait jadis, dans ses serres art-déco, l'actuel emplacement du Cube.

Bernard et son hôte pénètrent dans un ascenseur noir. L'élévateur s'arrête au sixième étage et le majordome doit donner un tour de la clef dorée qu'il porte autour du cou pour accéder à l'étage supérieur.

La porte s'ouvre sur un salon privé. La salle offre un panorama semi-circulaire sur Paris. En contrebas, des bateaux mouche glissent lentement sur la Seine dans la nuit déjà tombée. Des sofas rouges enfoncés dans une moquette blanche encadrent une table basse sur laquelle est posé un bouquet de lys blancs. Bernard s'y plante le nez.

La porte du bureau attenant s'ouvre.

Un homme grand, sec et vigoureux, tend la main à Bernard.

« Pierre Léac, dit-il. Heureux de vous rencontrer. Je vois que vous aimez les fleurs, c'est une qualité touchante pour un Colonel des Gardes.

Bernard se lève et serre la main de Pierre.

Ils entrent dans son bureau.

L'endroit, vaste comme un hall d'hôtel, offre une vue époustouflante sur le pont Neuf, le théâtre du Chatelet et au loin sur la Tour Eiffel.

Bernard, amateur de design, reconnaît dans un coin de la pièce une Bubble Chair translucide ancrée au plafond, une chaise longue de Charles et Ray Eames. Dans le fond de la salle, un

vaste bureau en Corian blanc surmonté d'une toile de Keith Haring.

– « Mariage du ciel et de l'enfer » dit Pierre Léac. C'est le titre de la toile. Vous aimez ? Elle fait plus de 100 mètres carrés. Haring l'a peinte en deux jours, sans s'arrêter, la musique à fond dans les oreilles. Elle représente la lutte entre le bien et le mal. Chacun de nous balance en permanence entre l'un ou l'autre, pas vrai ?

Pierre entraîne Bernard du côté du Louvre, sur une terrasse plantée d'arbres.

– Ce sont des oliviers, dit Pierre. Je te prie de croire qu'il n'a pas été aisé de les monter jusqu'à ce jardin suspendu. Heureusement, ils se sont bien acclimatés. J'aime venir respirer l'air de Paris ici. La vue est dingue, non ? »

Bernard tente de cacher son trouble et la devise du Bloc « Tête droite et mains propres » sonne bizarrement au milieu de ces arbres centenaires. Bernard embrasse du regard, dans la pénombre, l'illumination des plus beaux monuments de Paris, du dôme doré des Invalides à la façade immaculée du Sacré-Cœur en passant par la magnificence séculaire de Notre-Dame. Il ferme les yeux et laisse l'air frais emplir ses poumons. Un vent léger balaie sa joue.

Tout de même, en ce temps de misère, afficher une telle opulence !

Il faut dire que ces dernières années, le pouvoir d'achat des français a dévissé. Des bruits courent sur les réseaux que la France se place dorénavant au vingtième rang des nations européennes en PIB par habitant. Si Bernard reste un fervent admirateur du Bloc, il doit reconnaître que le pays est loin du « bond en avant » promis aux dernières élections à coups de slogans comme « La France aux souchiens » ou « Prime à la Nation ». Michel Vacher avait pourtant eu à cœur de tenir ses promesses en dénonçant les accords européens, dès les premiers mois de son mandat, et en tentant de convaincre les autres pays d'Europe de dévaluer l'Euro pour doper les exportations.

N'y parvenant pas, le leader du Bloc Franc avait sorti de force le pays de la monnaie unique.

Les conséquences économiques furent inattendues. La nouvelle monnaie bloquiste, le Franc nouveau, à l'effigie de Michel Vacher, perdit trente pourcent de sa valeur le premier mois de sa mise en circulation. Aucune nation alentour n'eut en

effet l'intention d'utiliser ou de spéculer, sauf à la baisse, sur cette monnaie qualifiée par certains de fantasque.

Cette situation créa un surcoût insupportable pour les biens importés, déjà frappés par les mesures de « protectionnisme intelligent » du gouvernement.

Le Bloc nationalisa alors la Banque de France, lui rendit le droit de prêter sans intérêt au Trésor, mais rien n'enraya la spirale dévaluatrice, faisant exploser la dette.

Michel Vacher intervint alors, dans un discours prononcé place de la Concorde, pour faire part au peuple de sa décision historique de ne plus rembourser ses créances. Partant du principe que les emprunts du pays avaient été contractés par ses prédécesseurs, incompetents et corrompus, et que les remboursements servaient les « forces du grand capital », il les déclara « contraires à l'intérêt du pays ». Il cessa de faire face à ses échéances. Il n'entendit plus s'acquitter d'aucun des crédits publics, qu'il s'agisse de ceux de l'Etat, des collectivités locales ou des administrations publiques.

La France s'exonéra ainsi de deux mille milliards d'euros de dettes.

Cette décision provoqua une bronca sans précédents parmi les banques, compagnies d'assurance et sociétés de crédit, les fonds de pension et fonds souverains étrangers, principaux prêteurs de l'hexagone. Les institutions et gouvernements s'en mêlèrent ensuite, depuis le Président du FMI jusqu'à ceux de l'Amérique, de l'Angleterre ou de l'Allemagne, représentant les intérêts de leurs investisseurs.

Rien ne changea.

Le Royaume-Uni, par l'intermédiaire de son emblématique premier ministre, Paul Armstrong, fut le premier pays à prendre des mesures de rétorsion envers la France, accusée par ailleurs de brimer ses minorités. L'homme fit fermer son ambassade et rapatrier son personnel diplomatique, couvert par les médias du monde entier, avant d'interrompre toute relation commerciale. Il réunit ensuite le G7, sans la France, en séance extraordinaire pour imposer au pays un blocus sans précédent, le privant partiellement de ressources vitales comme le charbon, le pétrole, l'uranium ou le gaz naturel.

« Bon débarras », claironna Michel Vacher, inscrivant l'Angleterre en tête de liste des pays de « l'axe antinational ».

Seule la Chine - amie des régimes musclés - et la Russie - envieuse de trouver des débouchés pour ses matières premières - maintinrent leurs relations économiques. Il se murmurait qu'en contrepartie, la France continuait à honorer le remboursement des dettes contractées auprès de leurs ressortissants.

L'inflation explosa, passant allègrement la barre des dix à quinze pourcent par an.

Les blocus et les mesures de protectionnisme des autres pays forcèrent Michel Vacher à inaugurer en grande pompe les fameux POF - Pôles d'Excellence Française – relançant d'un coup dans le pays des productions oubliées comme le textile ou la chaussure. On se vêtit ou l'on se chaussait à présent de produits estampillés POF. L'étrécissement de gamme des produits était cependant aussi choquante que leur design. L'expression « POF type » désignait indistinctement un adepte forcené du Bloc ou un homme aux moyens trop limités pour s'offrir des marques importées.

En parallèle, l'application stricte d'un des slogans du Bloc, « la France et le travail aux Français de Souche », produisit des effets pervers. Les emplois traditionnellement occupés par les NF se libérèrent brusquement, provoquant une grande désorganisation suivie d'une hausse du coût du travail.

D'autres mesures s'ajoutèrent comme celle de « zéro tolérance chômage », obligeant les entreprises hexagonales à fournir un emploi à tout Français de Souche. Il y eut enfin l'interdiction faite aux sociétés non déficitaires ou étatiques, de licencier un souchien. Les effectifs des firmes soucieuses de rester dans les bonnes grâces du Parti, surtout des administrations, grimpèrent en flèche en dépit de toute justification économique, précipitant les faillites.

Au grand désespoir de l'homme de la rue, qui croyait dur comme fer à certaines de ces décisions pour redonner au pays son lustre d'antan, on ne comptait plus dorénavant les banlieues paupérisées, la vraie misère, les mendiants comme les soupes populaires.

Le gouvernement avait beau mettre ces désagréments sur le compte des arabes, des chinois, des noirs, des lobbies juifs, des complots maçonniques ou du grand capital, rien ne s'arrangeait.

Pierre Léac pose sa main sur l'épaule de Bernard en contournant un olivier centenaire.

« Tu vois, Jacques, dit-il.

– Je m'appelle Bernard.

– Pardon, Bernard, tu vois, dit-il en embrassant Paris du regard, il n'est rien qu'un homme qui s'en donne les moyens ne puisse obtenir.

– Vous parlez de votre bureau ? De ces...

– Tu m'as très bien compris. Tu n'as pas l'intention de rester Colonel des Gardes toute ta vie, je suppose ?

– Je... J'aimerais être Bourgmestre. Enfin, je sais bien que...

– Bourgmestre ? Tu vas toutes les faire craquer ! Tu n'as pas idée du pouvoir d'attraction de cet uniforme sur les femmes. Elles sont comme des chiennes ! Tu as vu Antoine dans son uniforme ? Il a de la classe, non ? Ce garçon fait un travail admirable et je sais récompenser les gens de valeur.

Il frappe violemment du poing sur son bureau.

– Quant aux autres, je les écrase ! Tu saisis ? dit-il avec un coup de menton.

Bernard est choqué, mais n'ose rien dire.

– Bernard, tes chefs m'ont loué ton travail, reprend Pierre.

– J'en suis flatté.

Bernard ne se souvient pas d'avoir reçu le moindre encouragement de ses supérieurs depuis son arrivée au Bloc. Il a certes pris du galon - nombreux sont ceux de sa promotion qui végètent comme simple Brigadier - mais il lui semble qu'on ne lui a confié à dessein que des missions de second ordre. Il a ainsi reconduit des Roms à la frontière, réglé des détails administratifs en vue d'expulser une cinquantaine de maliens ou procédé à l'arrestation à Auteuil de deux présumés sympathisants du MUR, remis à la Main Noire.

Sa seule vraie action d'éclat, il vient de la faire, prenant la tête d'une centaine d'homme pour contenir les manifestants de Barbès. Il a rondement mené sa mission. L'avancée des NF vers Pigalle a été enrayée. Bernard a pris l'initiative de lancer sur la foule des fusées opacifiantes et permis, de son point de vue, de déstabiliser les manifestants et de les repousser, sans faire prendre de risques inutiles à ses hommes.

– J'ai entendu que tu avais jeté des pétards incendiaires sur les contestataires à Barbès cet après-midi, dit Pierre. C'est contraire aux protocoles de 1977 de la convention de Genève.

Tu as de la chance que nos services de propagande aient réussi à museler la presse !

– Il ne s’agissait pas de pétards incendiaires, proteste Bernard. Il s’agissait de fusées opacifiantes, elles provoquent une fumée verte qui gêne la visibilité et irrite les voix respiratoires. Il faut en théorie les tirer avec bien plus de recul et surtout pas en présence d’enfants, mais la manifestation avait été clairement interdite. Je n’avais pas le choix, il fallait que...

Pierre le regarde, un sourire en coin, comme on s’amuse d’un enfant passionné.

– Je ne te reproche rien, Bernard. Je te taquinai. Et tu pars au quart de tour ! J’aime ça. Du caractère et du courage ! Au fond, tu sais ce qui te sépare de l’uniforme de Bourgmestre que tu convoites ?

– Je ne sais pas, M. Léac. Le mérite, peut-être, ou l’expérience ?

– Pas du tout. Il te faut une mission, Bernard ; une mission à ta hauteur. Tu sens cette odeur ?

– Quelle odeur ?

– Celle de l’aventure et de la gloire, Bernard. Ferme les yeux, imagine et respire... »

Une odeur de sueur.
Celle des hommes, serrés comme des sardines dans le fourgon grillagé. Le véhicule file à vive allure entre boulevards et avenues, secouant les gendarmes sur leurs bancs de métal.
La chaleur et la peur.
Bernard tente de bouger ses épaules, douloureuses. Ses collègues sont jeunes, la mâchoire serrée et le regard fixe.
Leurs bouches fument de froid.
La lumière mourante du jour pénètre avec difficulté dans le fourgon. Les yeux brillent dans la pénombre. Les hommes serrent leur bouclier de leurs gants de cuir, l'autre main crispée sur leur matraque électrique.
Elle sera leur première alliée, dehors.

Tout est allé vite, depuis hier.
Trop, sans doute pour Bernard.
Il revoit Pierre Léac, dans son bureau panoramique, vanter ses mérites lors de la manifestation de Barbès, amusé et vaguement impressionné par son audace et sa détermination. Séduit surtout, Bernard n'est pas dupe, par son manque de scrupules dans la répression.
Pierre, tout en lui faisant miroiter l'uniforme de Bourgmestre, lui a confié une « grande mission » : prendre la tête de cent cinquante Gendarmes de France pour calmer les révoltes étudiantes de Paris.
Rien de moins.
Aidé des tentaculaires services de renseignements du Bloc, Bernard a tout appris, en une seule journée, de ces mouvements qu'il pressentait sans en connaître l'ampleur.
Il est chargé de libérer la place Jeanne d'Arc, anciennement place de la République, devenue symbole de la contestation.
Une action ultime pour saper les flammes de la rébellion et en noyer les braises.

Les universitaires tiennent le quartier depuis cinq jours, barricadés derrière des voitures calcinées, des palettes, des barrières de métal et des plaques de tôle.

Cinq jours qu'ils clament leur droit à la différence. Cinq jours qu'ils dénoncent l'État totalitaire, la baisse sévère des crédits aux universités, la censure des programmes.

Cinq jours qu'ils repoussent les forces de l'ordre à l'aide de fumigènes, de cocktails Molotov, de pistolets d'alarme ou à gaz.

Le ton monte chaque jour et le pire est à craindre.

Aucune violence grave n'est à déplorer, mais le service de propagande du gouvernement ne sera bientôt plus suffisant pour étouffer le bruit de l'insurrection.

Bernard est la dernière chance.

Michel Vacher ne peut pas prétexter plus longtemps que le quartier est bouclé pour cause d'incidents électriques ou de fuites de gaz.

Bernard a eu vingt-quatre heures pour préparer son plan.

Pas davantage.

Autant dire qu'il a peu dormi.

Il sait maintenant parfaitement où se tient le nœud de la révolte. Il connaît le nom et le visage des principaux meneurs.

Il a demandé à Pierre Léac de positionner l'armée et les forces de polices à toutes les entrées de la place. Les rues et avenues sont quadrillées. La population est éloignée. La Main Noire et l'Escadron Final tiennent les points stratégiques : les stations de métro, fermées et solidement barricadées, ainsi que tous les bâtiments autour de la place.

Il est évident que si les étudiants parviennent à les investir, il deviendra extrêmement délicat de les en déloger.

Antoine est sans doute parmi les unités d'élite.

Bernard et lui seront frères d'armes ce soir, comme au bon vieux temps.

Le plan de Bernard est simple.

Et la simplicité est souvent payante.

Avec ses hommes, il pénétrera par la partie ouest de la place et fera boucler tous les moyens de retraite des étudiants.

Comme jadis les romains, il fera donner plusieurs vagues d'assaut. En premier lieu, il enverra des parlementaires, armés de porte-voix, pour négocier la reddition des protestataires.

Puis, si les discussions classiques tombent dans l'impasse, il

lancera les gendarmes, serrés en tortue derrière leurs boucliers et avançant à petits pas. Ces derniers disposeront de tout un arsenal chargé d'« attendrir » les belligérants : gaz lacrymogènes, fusées opacifiantes, fusils à balles en caoutchouc et Tasers.

Bernard veut éviter tout risque pour ses hommes et toutes pertes en vies humaines pour les contestataires.

Il n'est pas ici en présence d'immigrés comme à Barbès mais, il l'a vu sur les vidéos, de fils de France en mal de liberté.

Des enfants que Bernard aurait pu avoir. De grands naïfs idéalistes qui refusent de comprendre les bienfaits de l'action du Bloc.

Dans la fourgonnette, le silence est assourdissant.

Les hommes profitent des dernières minutes de calme avant l'assaut. Dans la foule des étudiants, il y a peut-être le fils d'un ami ou d'un voisin, un neveu.

Mieux vaut ne pas y penser.

Au dehors, la pression monte, la circulation se ralentit.

Bernard ferme les yeux et respire.

L'odeur du cuir lui fait penser à la peau d'Audrey. Les parfums de sa nuque et la douceur de sa peau. Il s'imagine contre elle, la tête sur son épaule.

Soudain, des cris. Des cris et des coups de feu. Un des pneus de la fourgonnette éclate. Elle part en slalom.

« Merde, les cons, siffle Bernard.

Le véhicule tangue de tous côtés et finit par se coucher sur le flanc dans un épouvantable fracas de tôle froissée et de verre brisé. Bernard reçoit deux colosses sur le corps et se retrouve coincé sous un bouclier en méthacrylique.

La porte arrière du fourgon est frappée par le pied d'un gendarme et s'ouvre violemment. Les hommes sortent, visière baissée et arme au poing dans une rue déjà noire de forces de l'ordre.

Bernard s'extrait du véhicule avec peine en criant alors que les premières balles de caoutchouc sifflent déjà vers les manifestants.

– Cessez le feu ! Cessez le feu immédiatement ! hurle-t-il.

En quelques secondes, il rassemble ses troupes et remet de l'ordre dans le plan d'attaque.

– Ils nous ont tiré dans les pneus. Il y a des blessés Damien ? Il faut appeler l'hôpital mobile. Bordel, mais remuez-vous les

mecs ! On va entrer par le boulevard de Magenta et se séparer immédiatement pour rejoindre les troupes arrivées par les autres axes : le boulevard Saint-Martin ou la rue du Faubourg du Temple. Jusque là, tout le monde avance groupé. Pas d'initiatives et du sang froid. Ces gars-là sont des enfants. On investit la place et on les repousse en douceur, en plusieurs vagues, vers les barrières mobiles de la Main Noire, juste derrière la statue de Jeanne d'Arc. Si quelqu'un a un meilleur plan, c'est le moment d'en parler. Après, on applique.

S'ensuit un silence pesant. Les hommes se regardent avec anxiété et détermination, faisant bloc autour de leur chef.

– Il nous faut des gilets pare-balles, dit un des parlementaires. Il n'était pas prévu qu'ils nous canardent à balles réelles.

– Que faisons-nous s'ils nous tirent dessus ? dit un autre gendarme. Nous ripostons avec nos fusils à balles en caoutchouc ou avec nos armes de service ?

– Personne ne sort d'armes létales sans mon autorisation, c'est compris ? Sinon, c'est la cour martiale !

Les Gendarmes se mettent en marche et franchissent les barrages levés pour eux. Ils se répandent sur l'avenue comme une flaque d'huile.

Tout est calme, on n'entend que les chaussures qui claquent sur la chaussée. Les hommes se détendent, les doigts se décrispent dans les gants de cuir, sur les matraques, les gâchettes et la hanse des boucliers.

Soudain, un groupe d'étudiants surgit d'une rue adjacente.

– Personne ne tire ! hurle Bernard.

Les jeunes gens disparaissent dans une ruelle.

La troupe des gendarmes progresse en silence, concentrée, balayant rues et bâtiments du bout du fusil, respirant fortement et régulièrement, tentant de faire baisser le rythme cardiaque et de penser calmement. Des coups de feu se rapprochent. Les hommes se courbent ou marchent à couvert.

Soudain, à nouveau, un garçon et une fille jaillissent d'une rue contiguë, une arme en main.

– Ne tirez pas ! crie Bernard.

Le sang bête à ses tempes. Combien de temps parviendra-t-il à retenir cent cinquante hommes armés si la situation dégénère ? Tout paraissait simple et bien huilé sur le papier.

Un jour, j'irai vivre en théorie. Parce qu'en théorie tout se passe bien...

Tenus en joue par une trentaine de fusils, les deux jeunes gens posent leur arme au sol, lentement, puis lèvent les bras en reculant. Ils sont rapidement ceinturés et menottés, alors qu'un officier ramasse les armes.

– Mince, vous avez vu, mon Colonel, dit-il. La fille tient un fusil de 12 et le garçon une Kalachnikov. Et ces armes sont chargées !

Un brouhaha confus parcourt les troupes alors que Bernard se porte en avant pour interroger la jeune femme.

– Vous êtes cinglée de vous balader avec de pareilles armes ! dit-il.

Bernard approche son visage de celui de la jeune fille. Cette dernière le fixe droit dans les yeux et lui crache au visage.

– Mort à l'occupant, dit-elle.

Bernard lui décoche une gifle monumentale.

– De quel occupant parles-tu ? dit-il en plantant ses yeux dans les siens. Nous sommes des fils de France, comme toi. Tu te trompes de combat.

– Vous occupez la France, crie le garçon, avec vos milices, votre censure et votre haine. Nous voulons vivre libres !

– Libre de quoi, petit con ? Où en serait ce pays si nous n'étions pas là pour le protéger et en chasser les ennemis ? Tu t'es déjà posé cette question ? Pendant que mes hommes et moi perdons notre temps à désarmer des crétins de ton espèce, combien d'islamistes forcent les portes de nos frontières ? Combien de rats envahissent nos rues ? Hein ? Et d'où viennent ces armes ? Des sociétés maçonniques ? Des groupuscules judaïques ?

Le jeune garçon le dévisage avec haine.

– Ces armes viennent de souchiens, mais ça vous ne pouvez pas le comprendre. Ils viennent d'hommes et de femme qui réalisent avoir porté au pouvoir des voyous et des criminels !

Bernard, qui ne se contient plus, lui décoche un violent uppercut au visage, faisant saigner sa lèvre.

– Emmenez-les en arrière et bouclez-les dans un fourgon, dit Bernard.

– Mon Colonel, crie un soldat, regardez !

Bernard se retourne. Du bout de la rue monte une fumée blanche. Quelque chose, au centre de la chaussée, achève de se consumer.

Les miliciens sont trop éloignés pour voir de quoi il s'agit, mais la rumeur enfle.

Bernard avance d'un pas rapide et arrive en premier sur la zone.

Une forme carbonisée est allongée sur le sol noirci, à la jonction du Boulevard de Magenta et de la rue Léon Jouaux.

Une masse gonflée de viande rose.

Un porc. Un porc cramé au milieu du carrefour.

Pour Bernard, il s'agit d'une mise en garde des manifestants.

Avancez et il vous arrivera malheur.

Il ne peut détourner ses yeux de l'animal, saisi de malaise.

Plus il regarde et moins il comprend ce qu'il voit.

Impossible de savoir dans quel sens regarder cette carcasse.

Des lambeaux de tissus pendent, accrochés à la chair, comme des restes de vêtements.

Soudain, la vérité lui éclate au visage.

Il est pris d'un violent haut le cœur.

Il vomit sur ses pieds.

Un corps humain. C'est un corps humain, bon Dieu !

Des Gendarmes se rapprochent. Un des sergents prend la parole.

– Passé au lance-flamme ou touché par un lance-roquette. J'ai vu ça en Afghanistan.

– On tire au lance-roquette sur des étudiants ? dit Bernard. Qui a fait ça ? Qui a permis même que l'on amène ici de semblables armes ? Je dois parler à Pierre Léac ! Je ne peux pas faire évoluer cent cinquante gendarmes, préparés pour des missions de maintien de l'ordre, sur un champ de bataille !

Un des gendarmes, qui était parti en éclaireur, est de retour.

– Colonel, dit-il à Bernard, j'ai avancé rue Léon Jouaux vers le canal Saint-Martin. Une odeur nauséabonde provient d'une ruelle perpendiculaire. Je n'ose pas m'y aventurer seul. On n'y voit goutte avec la nuit qui tombe !

– Bruno, dit Bernard, rassemble tes hommes, nous partons en découverte. Il nous faut des lampes au xénon. Jérôme, fixe le gros des troupes ici. Personne n'avance jusqu'à nouvel ordre !

– Bien, mon colonel.

Le ciel, jusque là étoilé, se remplit de nuages noirs. Dans les rues froides et sombres, le vent se lève, accompagné de neige.

– Rien ne nous sera épargné ce soir, souffle Bernard.

D'un geste discret, il touche la médaille d'or qui pend autour de son cou et ferme les yeux.

Dieu nous protège.

Au fur et à mesure que les hommes approchent de l'angle de la rue Toudic, la puanteur se fait plus dense. Elle prend le nez et la gorge et soulève les cœurs. En entrant dans la rue, le vent tombe.

Pas l'odeur.

A la lumière blafarde des quelques lampadaires restés allumés suite aux consignes d'économie d'énergie, Bernard distingue un tas sur le trottoir.

Il n'est pas sûr de vouloir que quelqu'un l'éclaire.

Des hommes arrivent, braquant leurs lampes.

Ce qu'ils voient leur coupe le souffle.

Le silence tombe comme un couperet.

Un tas de corps, dénudés et brûlés à l'essence.

Et sur la porte de bois, derrière, une jeune fille clouée comme un Christ en croix.

Les hommes reculent d'instinct.

Les jeunes gendarmes, pleins d'idéal bloquiste, appelés en renfort pour déloger des étudiants turbulents, ne sont pas préparés à ces scènes.

– Qui a fait ça ? hurle Bernard. Passez-moi Pierre Léac sur le téléphone noir. Il y a des crimes de guerre ici. Je veux m'assurer que cela cesse. Certains d'entre nous devront répondre de leurs actes devant un tribunal ! Prenez des photos et transmettez au Bloc.

– Mon colonel, j'ai trouvé ça près des cadavres.

L'homme tourne dans ses doigts un insigne d'or.

Celui de l'Escadron Final.

Un frisson parcourir l'échine des gendarmes.

Bernard arrache un téléphone des mains d'une jeune recrue.

– M. Léac ? dit-il.

– Lui-même, mais appelle-moi Pierre. Je vois que ta progression est stoppée. Quelque chose ne va pas ?

– Mes hommes et moi sommes tombés sur un charnier. Je vous envoie les photos. Je pense qu'il faut trouver les responsables et...

– Tu penseras quand je te le demanderai, Bernard. Ce dont tu parles n'a rien à voir avec ta mission. Et je constate que cent cinquante gendarmes sont arrêtés pour te permettre de jouer au policier scientifique.

– Ce n'est pas ce que vous pensez, crie Bernard. Je parle de crimes de guerre et il semblerait que l'Escadron Final ait...

– Tu prends l'Escadron Final pour le Rotary Club et le Bloc pour une association caritative ? Tu comptes déloger les renégats en récitant des poésies ? Mais ils sont armés jusqu'aux dents, mon grand. Ils ont encore tué un des nôtres, la nuit dernière. Tes chefs m'avaient prévenu, Bernard. Ils m'ont dit que tu étais tourmenté, capable de scrupules de jeune fille. Je ne les ai pas écoutés. J'ai vu de quoi tu étais capable à Barbès et les actes sont plus importants pour moi que les mots. Ne me déçois pas.

– Ce n'était pas pareil. A Barbès, j'avais devant moi des nègres et des arabes, pas des fils de la France. Là, je...

– Des fils de la France ? Il a parmi eux des NF, soutenus par des réseaux algériens et des juifs armés par Israël !

– Des juifs et des arabes ? Je serais étonné que...

– Mais tu vas fermer ta gueule, oui ? hurle Pierre. Toi et tes hommes vont arrêter de faire les chochottes. Si tout n'est pas réglé demain, on passe tous au tribunal militaire et je te réserve une place au premier rang. Tu vas faire le boulot, m'assaisonner cette racaille comme il faut, tout nettoyer au Kärcher, libérer cette putain de place et laisser bosser les autres milices du Bloc. Poursuis ta route ou je viens te chercher par la peau du cul, je te fais bouffer mes galons de Maréchal. Enfoiré, va ! Tu m'as compris ?

– A vos ordres, Maréchal, dit Bernard d'une voix d'outre-tombe.

Il raccroche dans un silence de mort.

Inutile d'avoir entendu Pierre Léac pour comprendre ce qui s'est dit. Les éclats de voix raisonnent encore dans la rue.

Debout dans le froid, les hommes regardent Bernard, stupéfaits.

– Quoi ? Quelqu'un veut ma place ? dit-il. On reprend la route sans commentaires.

La longue colonne des gendarmes progresse le long de l'avenue la mort dans l'âme.

Au carrefour, la file se sépare. Bernard et ses hommes essuient un tir de cocktail Molotov venant de la droite. Un groupe d'étudiants isolés, massé sous un porche, tente d'enrayer leur progression. Un des militaires, sévèrement brûlé à l'épaule, disparaît à l'arrière de la colonne vers les unités de soin.

Bernard réunit ses lieutenants et donne ses ordres.

– Nous allons avancer en douceur, couverts par les gaz, jusqu’au cœur de la place. Là, nous fixerons nos positions et nous déroulerons notre plan suivant les phases prévues. Mettez vos masques.

Les hommes s’organisent en ligne, ajustent leurs équipements de protection, et bloquent la rue d’une herse de boucliers translucides.

Derrière eux, les unités mobiles jettent des fumigènes et des gaz lacrymogènes.

La rue disparaît dans le brouillard.

Les cris des insurgés se muent en toux et en gémissements.

Bernard les imagine les mains contre les yeux, occupés à chercher leur respiration plutôt qu’à fabriquer des bombes incendiaires.

Soudain, un tir de fusil résonne.

Les hommes se figent.

Bernard ordonne aux Gendarmes de s’agenouiller derrière les boucliers.

– Ne bougez pas, restez en protection. Reprenez votre souffle et tenez vos armes bien en main jusqu’à ce que la situation s’éclaircisse.

Autour d’eux, les bâtiments apparaissent et disparaissent à travers la fumée comme des fantômes menaçants. Les hommes sont ultra concentrés et rajustent plusieurs fois leur position pour se donner de l’assurance.

Les tirs reprennent, des mitraillettes, puis une explosion de grenade.

Mais quelles armes circulent ici ?

Qu’est-ce que c’est que cette manifestation étudiante ?

Bernard reste interdit, figé, sans donner d’ordre.

Les hommes, accroupis, écoutent le silence assourdissant retombé sur la rue. Rien ne bouge dans le brouillard.

La communication s’organise entre le front et l’arrière. Bernard apprend qu’aucun gendarme n’est blessé, qu’aucun bouclier n’a essuyé de tir.

Sur qui tiraient-ils ?

Les Gendarmes restent de longues minutes sans bouger, le doigt sur la gâchette, roulant des yeux de droite à gauche, sous le vent glacial et la neige qui pique les yeux.

– Tenez-bon, dit-Bernard. La fumée se dissipe, nous n’allons pas tarder à y voir plus clair.

Soudain, la troupe se glace. Dans le brouillard qui se déchire par endroits comme un drap, des ombres avancent vers eux, sur toute la largeur de la route, projetant des points rouges jusqu'au sommet des immeubles.

Bernard observe l'avancée de ces extraterrestres avec ses jumelles infrarouges.

– Personne ne tire ! hurle-t-il.

Il emprunte un masque à gaz et part en éclaireur. Des formes humaines grises avancent vers lui, les yeux cerclés de lumière rouge dans un bruit sourd de respirateur nasal. Le premier à sortir du brouillard est un lieutenant d'infanterie, les doigts crispés sur un fusil mitrailleur à visée laser.

Pour se parler, Bernard et lui fendent une rangée de boucliers, reviennent en arrière du front, et ôtent leurs masques.

– Lieutenant Straubers de la Main Noire, dit l'homme avec un grand sourire, tendant à Bernard une main qu'il ne prend pas. Je suis heureux de vous rencontrer enfin. Mes hommes sont épuisés. Il est temps que ce conflit prenne fin. Vous pouvez poursuivre votre route sans crainte, nous avons nettoyé le porche qui donnait accès à une large cour intérieure qui aurait pu servir de refuge aux rebelles.

– « Nettoyé » ? dit Bernard. Les tirs de mitraillette et les grenades venaient de votre unité ? Vous avez ouvert le feu sur les étudiants ?

L'homme regarde Bernard sans comprendre.

– Evidemment, nous sommes chargés de sécuriser la place. Il me semblait que ce plan était le vôtre.

– Ouvrir le feu sur des fils de la France, vous pensez que cela a pu une seconde faire partie de mon plan ? crie Bernard. Vous vous croyez en Tchétchénie ? Je vais demander à ce que vous soyez relevé de votre commandement. Vous répondrez de la mort de ces innocents.

– Des innocents ? s'étrangle l'homme, les veines du cou gonflées. Ils ont jeté des cocktails Molotov sur vos hommes. Vous n'avez rien vu ? Vous êtes malade. Nous travaillons ici depuis deux jours sur requête directe de Pierre Léac. Nous avons carte blanche pour l'utilisation de toute arme nécessaire et n'avons aucune justification à donner. Maintenant, si vous souhaitez me relever de mes fonctions, j'appelle Pierre Léac avec vous. Je prends le pari que ce n'est pas moi qu'il congédiera. »

Bernard reste interdit, les yeux vides.

A la lumière du coup de téléphone qu'il vient d'avoir avec Pierre Léac, pas besoin d'être devin pour savoir ce qu'il répondra.

Le marché de dupes saute aux yeux.

Autour de lui, Pierre Léac tire les ficelles. Il s'assure que l'armée réprime dans le sang, il couvre les horreurs de l'Escadron.

Pauvre naïf. J'étais le seul à croire à une issue pacifique et capable de convaincre cent cinquante hommes de me suivre dans ce borbier.

En attendant, je dois m'en sortir.

Un gendarme arrive en courant.

– L'unité de Bruno a fini de contourner la place, dit-il. Nous pouvons boucler le dispositif, avancer et prendre position.

Bernard prend congé de l'homme de la Main Noire sans lui adresser un regard.

En quelques enjambées, il arrive au cœur du champ de bataille.

L'immense place Jeanne d'Arc est battue par la neige. Au centre, comme on le lui avait décrit, des carcasses de voiture retournées, des sacs de ciment, des barrières de métal, des sacs de riz, des parpaings. Et au milieu, cinq cent étudiants, garçons et filles acculés, figés par le froid, sans ravitaillement depuis trois jours, sans porte-parole, faiblement armés. Mais armés quand même.

Pour l'heure, sous les sifflements du vent, tout semble calme. Pas une tête ne dépasse des barricades. Bernard contacte ses troupes, tout autour de la place, fixe ses hommes, fait monter des abris temporaires, distribue les rôles. La place se quadrille d'hommes noirs, casqués, bottés. Chevaliers modernes aux casques à visière sans tain, aux boucliers translucides.

De tous côtés, on installe des rampes de lancement de fusées. Bernard se fait l'effet d'un artificier, préparant le spectacle du 14 juillet. Mais, ces engins seront pour un autre jour. Trop de vent, de neige et trop peu de visibilité pour s'en servir aujourd'hui. Demain matin, sans doute. On annonce un temps calme et froid. Les armes plus lourdes sont rangées à portée de main, en cas de malheur. Bernard espère ne pas avoir à s'en servir. Les hommes testent jusqu'aux porte-voix. La première ligne sera aux négociateurs.

On s'organise pour la veillée. On allume des braséros autour desquels les hommes se regroupent.

Dépassant son ressentiment pour l'organisation, Bernard prend contact avec un brigadier de la Main Noire chargé de garder les bâtiments qui encerclent la place.

Il le rencontre à l'embranchement du boulevard Saint-Martin et décide de monter avec lui et une vingtaine d'hommes dans un immeuble surplombant la place afin d'en avoir une vue dégagée. Les lumières éteintes, afin de ne pas se faire repérer, les miliciens investissent une pièce tout en longueur, ouvrent les fenêtres et balayent le cœur des barricades de leurs jumelles infrarouges et de leurs fusils à lunette.

Eclairée comme en plein jour, la statue dorée de Jeanne d'Arc en armure, brandissant une anachronique francisque, illumine le centre de l'esplanade. Bernard revoit les cérémonies grandioses, en présence de Michel Vacher, au cours desquelles la statue a remplacé Marianne sur cette ancienne place de la République.

– Nous allons rester ici un moment en observation, dit Bernard. Prévenez-moi dès que ça bouge. »

En attendant, il pousse la porte d'une pièce adjacente dans l'espoir d'y trouver des toilettes.

Ta vessie va éclater, Bernard. Ce souci ne doit pas prendre toute la place dans ton esprit. Tu vas donner l'ordre de fusiller les étudiants pour te soulager plus vite ?

Dans la pièce étroite comme un corridor, bordée de fenêtres, plongée dans la pénombre, éclairée uniquement des reflets des lumières dorées de la place, une très jeune étudiante est assise, dos au mur.

Sous sa longue chevelure blonde, elle respire avec difficulté.

La vue de Bernard et de son uniforme la tétanise. Elle roule des yeux vers un tas sombre posé à ses pieds. Un jean et une paire de bottines fourrées. La jeune fille est en culotte. Du sang coule entre ses doigts. Bernard, après avoir fermé derrière lui le verrou de la porte, s'approche et s'agenouille

« Tu es blessée ? dit-il.

Elle le regarde, bouche ouverte. Un mince filet de bave coule au coin de ses lèvres.

Elle ne va pas te répondre, idiot. Les anges ne parlent pas au diable.

– Tu as pris une balle dans la jambe ? reprend-il.

Elle fait oui de la tête.

Derrière Bernard, quelqu'un secoue la porte.

– Mon Colonel ! Mon Colonel ! Tout va bien ? Vous êtes dans cette pièce ?

Bernard ne répond pas.

La fille le dévisage.

Elle respire fortement. L'air froid qui entre par une fenêtre cassée laisse fumer sa bouche et soulève sa poitrine.

Elle le regarde comme le supplicié regarde son bourreau. Comme s'il était responsable. Et dans un sens il l'est. Cette pensée le fait frissonner. Elle le regarde avec un mélange d'horreur et d'espoir.

– Vous êtes là, mon Colonel ? crie un Gendarme derrière la porte.

Ferme ta gueule, putain ! Tu veux que je la bute ? C'est ça ? Que je tue une enfant ?

– Il faut vous cacher, dit Bernard à mi-voix à la jeune femme. Mettez votre bras autour de mon cou.

Elle le regarde sans y croire. Puis, n'ayant rien à perdre, elle l'enlace. Bernard se redresse, une main sur sa hanche fine, sur l'élastique de sa culotte.

– Tout va bien ! crie soudain Bernard à travers la porte à l'adresse de son sergent. Retournez à votre poste et surveillez la place !

– A vos ordres, mon Colonel !

La jeune fille et Bernard claudiquent jusqu'à un placard.

Il ouvre la porte.

– Entrez là-dedans et cachez-vous. J'enverrai un de mes hommes vous chercher quand tout sera fini. Je ne peux rien faire maintenant, j'ai confiance en tellement peu de gens. »

La jeune fille se tient devant lui, les cheveux mouillés collés au visage. Elle ne dit rien.

Aucun son ne semble vouloir sortir de son corps meurtri.

Pourtant, avant que Bernard ne referme la porte, avant qu'elle ne soit plongée dans le noir, avant que l'homme en uniforme n'ait réellement sauvé sa vie, elle le prend violemment par le cou, rapproche son visage du sien et attrape ses lèvres pour y poser un baiser.

Puis, elle le repousse et tire la porte sur elle.

Bernard reste figé dans la pénombre, le souffle coupé.

« Mon Colonel ! crie un gendarme derrière la porte. Venez voir !

– J'arrive, dit Bernard.

Il tire le verrou et sort de la pièce. Il se rapproche des fenêtres et se poste près d'un Brigadier de la Main Noire qui inspecte la place aux jumelles.

– Les manifestants semblent de moins en moins nombreux, dit ce dernier.

Bernard lui arrache les jumelles des mains et fouille l'espace avec avidité. Il est pris de stupeur. Au lieu des cinq cent personnes qu'il s'attendait à voir, il en distingue deux cent, tout au plus.

Une brèche dans les barricades des manifestants, au nord-est de la place laisse s'échapper un flot ininterrompu de jeunes gens qui courent se réfugier dans les bâtiments normalement sécurisés par les hommes de la Main Noire et

Bernard explose de colère.

– Ils rentrent dans les immeubles ! Vous n'étiez pas censés bloquer les issues ? crie-t-il au brigadier de la Main Noire.

– En principe oui, mais nous n'avons pas beaucoup d'hommes ce soir avec Antoine qui a demandé du renfort, rue du Faubourg du Temple, pour interpellier les membres d'une organisation de salut algérienne.

– Mais qui vous a donné un ordre pareil ? Vous ne voyez pas que l'urgence est à contenir ces gens ? S'ils pénètrent dans les bâtiments, tout est foutu. La reddition attendue va se transformer en guérilla urbaine, en guerre de tranchée. J'avais ordonné que personne ne bouge et que...

– Nous obéissons aux ordres de Pierre Léac.

– Personne ne se soucie des mes ordres et de mes plans ce soir ! Jean-Luc, passe-moi de nouveau Pierre Léac.

Le téléphone grésille un moment, puis Pierre répond, irrité.

– Bernard ? Encore toi ? La situation n'est pas réglée ?

– Les hommes de la Main Noire étaient visiblement mobilisés sur d'autres priorités que les manifestants. Résultat, ils se sont fait déborder. Les jeunes gens investissent les immeubles autour de la place, voire peut-être les stations de métro. Je n'ai rien prévu contre ce type de situation.

– Ecoute, Bernard, ici, les ordres, c'est moi qui les donne ! Je mets les hommes de la Main Noire et de l'Escadron où bon me semble. Si tu n'es pas capable avec cent cinquante hommes de régler la situation, ne bouge pas, j'envoie l'armée. Tout va être vite réglé, tu n'auras pas besoin de tes fusées opacifiantes ou de tes matraques électriques !

– Comment voulez-vous que je règle quoi que ce soit si je ne contrôle que la moitié des miliciens ? Si vous me confiez une mission, confiez-la-moi jusqu'au bout, merde ! Sinon, trouvez un autre pour la prendre en charge !

– Ok, Bernard. Je vais veiller à ce que la Main Noire bloque l'entrée des bâtiments. Mais je te préviens, tu as intérêt à me régler ce bordel rapidement !

Bernard raccroche sèchement.

Par la grande fenêtre noire, il balaye la place avec ses lunettes à infrarouge. Il observe les tensions entre les gendarmes et les manifestants. Les intimidations, les poussées, les rumeurs et les cris, les jets de pierre. La neige, qui tombe à gros flocons, brouille la vue et la frontière entre la rue et les trottoirs.

Suite aux ordres de Pierre, il semblerait que les abords des bâtiments soient de nouveau sécurisés.

Cela dit, même si les étudiants ne parviennent plus à y entrer, les deux tiers d'entre eux semblent y avoir déjà trouvé refuge. Et Dieu seul sait comment Bernard pourra les en faire sortir.

Il me faut un plan.

Pour les manifestants restés à l'extérieur, ce sera plus facile.

Le ciel est sans étoiles. La température devrait chuter cette nuit sous les moins dix degrés. Les étudiants ne sont pas équipés pour soutenir pareils frimas et manquent de vivres. L'assaut sera donné vers quatre heures du matin. Les grenades paralysantes devraient achever le travail commencé par le froid, la faim et la privation de sommeil.

Pour les contestataires réfugiés à l'intérieur de l'édifice, ce sera une autre paire de manches. Les hommes du GIBF pourraient tenter d'entrer depuis les toits simultanément à plusieurs endroits du bâtiment et guider les manifestants vers les sorties, sur la place, par l'envoi de gaz ou l'utilisation d'armes non létales. Dehors, il suffira alors de les désarmer et de les faire monter dans les fourgons cellulaires. L'assaut pourrait être donné à l'intérieur à la même heure qu'à l'extérieur pour amplifier l'effet de surprise et la désorganisation.

Bernard appelle Pierre Léac pour lui faire part de son plan.

– Tu as besoin du GIBF ? dit Pierre Léac. C'est impossible, il est encore au Palais Bourbon. Tu n'as pas assez d'hommes ? Tu ne veux pas aussi la Garde Républicaine et la patrouille de France ?

– Non, mais je...

Tout à coup, par la fenêtre ouverte sur la place, crépitent des armes automatiques, suivies de tirs plus massifs.

– Que se passe-t-il, dit Pierre Léac ? J'espère que...

Le téléphone rouge de Bernard s'allume à sa ceinture.

Bruno, son premier Lieutenant, y parle d'une voix forte :

– Les manifestants qui sont au centre de la place ont sorti des armes lourdes, mon Colonel, des mitraillettes Uzzi et des fusils à pompe. Ils nous canardent.

– Où êtes-vous ?

– Nous sommes agenouillés sur le bord du trottoir, face à eux, derrière nos boucliers, à moitié recouverts de neige, attendant vos instructions.

– Il y a des blessés ?

– Un de mes hommes est touché. Il est allongé juste devant nous, sur la chaussée, mais je n'ai pas donné l'ordre de bouger.

– Écoute Bruno, toi et tes hommes allez vous lever et avancer d'une seule rangée, derrière vos boucliers, suivis d'une ligne de grenadiers et d'artificiers, vous allez leur balancer des gaz paralysants tout en...

D'autres détonations résonnent de manière sourde et leur écho, amorti par la neige, claque sur la place.

– On nous tire dessus depuis les fenêtres, mon Colonel ! crie le Lieutenant. J'ai deux hommes supplémentaires à terre. Je demande l'autorisation d'utiliser des armes létales. Nous allons nous faire massacrer ! Hé...

Un autre téléphone s'allume à la ceinture de Bernard, celui de Jean-Luc, posté en protection des bâtiments. Il hurle dans le combiné, alors que les armes automatiques tirent en continu :

– Les contestataires pénètrent à nouveau dans les immeubles, mon Colonel. Nous avons reçu des grenades venant du centre de la place et nous avons été pris à revers par les étudiants réfugiés dans l'édifice. Ils nous ont pris pour cible depuis les soupiraux. J'ai deux bonshommes allongés qui pissent le sang.

– Il faut les empêcher d'entrer dans les bâtiments à tout prix !

– Avec quoi ? beugle Jean-Luc. Avec des fumigènes ? Laissez-nous faire notre boulot proprement, sortir de vraies armes et nous pourrons au moins défendre notre peau, à défaut d'empêcher les insurgés de se réfugier dans les buildings.

A travers le combiné posé par terre, Pierre Léac hurle dans le vide :

– Bernard ? Où sont vos hommes ? Ce sont des bruits de mitraille que j’entends ? J’espère que vous ne répliquez pas avec des pistolets à bouchon ? Faites-les griller, bon sang ! Faites-les griller ! Comme des cochons ! Je vous envoie la Main Noire et l’Escadron.

Bernard se lève et embrasse la place du regard.

Ses hommes, en protection derrière la ligne de front, ploient sous le feu roulant des étudiants. Ces derniers, debout sur leurs barricades de fortune, brandissent banderoles et fusils automatiques et crient leur haine. Une très belle jeune fille, ses longs cheveux blonds volant au vent, secoue la hampe d’un drapeau géant représentant une colombe.

Visiblement, la brèche est béante vers les bâtiments et les étudiants courent en tous sens dans les étages pour se poster aux fenêtres.

Sous la neige qui tombe, les éclairs furtifs des armes à feu, la fumée, les détonations et les cris étouffés, Bernard prend la décision la plus lourde de sa vie.

Il ne l’a pas encore prise qu’il la regrette déjà.

Il donne le code.

Le code qui permet l’utilisation d’armes létales.

Il approche sa bouche des deux téléphones.

– Code rouge, dit-il dans un soupir puissant.

– Code rouge », répondent ses interlocuteurs avec soulagement.

Quelques minutes plus tard, l’ambiance change du tout au tout. Les étudiants perchés sur les barricades sont les premiers touchés. Un tir de bazooka part du coin gauche de la place et vient les percuter dans un jet de flamme. Le cœur serré, Bernard contemple la silhouette de la jeune fille, au centre de la place, devenue bout de charbon accroché à un drapeau qui flambe.

Les yeux embués de larmes, il se revoit, quelques heures plus tôt, tentant d’envoyer à Pierre Léac la preuve des agissements criminels de la Main Noire. Et le voilà, à présent, dirigeant l’exécution de fils de la France.

Que suis-je en train de faire ?

La ligne de front des gendarmes, accroupie derrière les boucliers, se redresse d’un coup. Des jets de lumière s’en échappent, déchiquetant les barricades des révoltés. Les étudiants montés sur le socle en pierre de la statue

monumentale de Jeanne d'Arc sont fauchés dans un crépitement. Aux étages des bâtiments, c'est l'affolement. Garçons et filles courent en tous sens comme dans une ruche affolée.

Puis, tout s'accélère. Une boule de feu s'écrase au milieu des barricades. Sa lumière éclaire toute la place et sa chaleur se fait ressentir jusqu'à la fenêtre de Bernard.

La place redevient silencieuse, comme dans l'attente.

Alors, de différents endroits, partent des roquettes. Une à une, dans un sillage de fumée. Elles frappent le grand bâtiment dans une gerbe d'étincelles. De la longue rangée de fenêtres des étages s'échappent des flammes, obligeant des garçons et des filles à se défenestrer. Sur la place, par le grand porche, des dizaines et des dizaines d'hommes casqués entrent en courant.

La lumière s'éteint brusquement, plongeant l'édifice dans le noir. Un immense cri de peur jaillit de la bouche des étudiants retranchés. Bernard imagine qu'un groupe de ses hommes, descendu dans les locaux techniques, est parvenu à abaisser le levier qui alimente le bâtiment en électricité. D'autres gendarmes, postés en embuscade au bas des escaliers, chaussent leurs lunettes infrarouges et allument la visée laser de leurs mitrailleuses. Avant de monter au pas de charge de part et d'autre des couloirs.

De l'endroit où il se trouve, Bernard regarde, les yeux vides, les tirs nourris et des explosions allumer par intermittence des lumières aux fenêtres.

La répression n'a plus aucune retenue.

La violence et la mort.

Des larmes coulent sur les joues de Bernard.

Il ferme les yeux et tombe à genoux, la mâchoire tremblante.

Pardon, Seigneur !

L'église n'est plus qu'à quelques pas.
Bernard remonte avec précaution la ruelle verglacée qui débouche place des Abesses. Le sel de la chaussée forme des auréoles blanches sur le vernis de ses chaussures. Il les regarde avec contrariété, comme une vexation de plus.
Tout va de travers ces derniers jours.
Sa vie, qu'il croyait bien fixée, se décroche.
Il ne parvient plus à étouffer la voix qui parle en lui.
Il pensait pourtant être parvenu à la faire taire, faute de lui prêter l'oreille.
Pas une voix comme Jeanne d'Arc, qui demande de bouter les étrangers hors de France, non. Une voix désagréable qui souffle de son hémisphère droit avec des accents de son père décédé, et dieu sait qu'il déteste l'entendre à nouveau, pour dénoncer les mensonges qu'il se fait à lui-même.
Bernard sait pourquoi il noie sa vie dans l'action.
Pour ne pas être seul avec lui-même.
Pour ne pas entendre la voix.
Il a juré de ne plus l'écouter, mais hier soir, il s'est couché, anxieux et malheureux en repensant aux événements de la place Jeanne d'Arc et la voix a profité de sa faiblesse pour hurler dans sa tête :
IL Y A QUELQUE CHOSE QUI CLOCHE DANS TA VIE, BERNARD !
Elle a recommencé à lui parler cette nuit, alors qu'il se réveillait le T-shirt trempé de sueur.
Elle lançait des idées insidieuses.
Elle disait, entre autres, à la lumière des événements de ces derniers jours dans le quartier République, que la Main Noire n'était peut-être pas le régiment d'élite, de parangons de vertu que Bernard avait toujours admiré, mais pouvait tout aussi bien être un ramassis de salauds sanguinaires et d'évadés de prison comme le décrivaient les journaux du MUR.

La voix suggérait aussi que Bernard devait plutôt sa récente promotion à l'absence de scrupules dont il a fait montre dans la répression des émeutes qu'à son intelligence ou son courage.

Oh ferme-la ! J'aimerais bien t'y voir.

La voix insinuait que la carrière de Bernard reposait sur un malentendu, que les régimes brutaux avaient, de tous temps, eu recours à des cons dévoués qui croyaient dur comme fer au système, inventé au profit de quelques uns. Elle disait que le Bloc se développait grâce à d'obscurs gratte-papier, des sous-fifres efficaces, prêts à déporter, comme jadis en Allemagne, des jaunes ou des noirs pour ne laisser que des grands blonds natifs du pays depuis trois générations. Sans se rendre compte, jamais, que leur leader est un petit immigré brun.

Une voix suggérait qu'avec le temps, la propagande et ses lectures incessantes du Livre Noir, Bernard s'était peut-être laissé endoctriner. Qu'il s'était rapproché du comportement de ces fous des sectes, de ces ravis de la crèche prêts à se suicider en masse après avoir confié tous leurs biens à des gourous barbus qui violent leurs femmes et roulent en Rolls pour le bien de l'humanité.

La voix faisait mal, enfin, et prétendait que Bernard couchait avec Audrey pour prendre sa revanche sur Romain. Et c'était peut-être le plus blessant. Elle prétendait que Bernard, bien qu'objectivement plein d'atouts, cherchait secrètement à égaler Romain, le premier de la classe, le faible, l'utopiste, le naïf, le lunetteux énervant, l'intello à la supériorité insupportable.

Arrête les conneries. Audrey couche avec moi parce que je suis un homme, un vrai.

Bernard secoue la tête et regarde devant lui.

Le clocher rassurant de l'église Saint-Jean de Montmartre est un appel. Un appel au dialogue et à la purification.

Sous le porche monumental, dans un médaillon, Saint-Jean, à qui le sanctuaire est dédié, le fixe de son regard bienveillant et juvénile. Levant deux doigts, il tient une coupe d'où s'échappe un serpent, témoin du miracle par lequel il but impunément une coupe empoisonnée.

Des couleuvres, j'en avale chaque jour au service du Bloc.

Bernard entre dans l'église en vérifiant qu'il n'est pas suivi et fait claquer ses chaussures sur le parquet.

Il est là, devant lui, dans la prodigieuse lumière que diffusent les vitraux. Une clarté irréaliste, comme un arc en ciel mouvant. Il

est là dans la pénombre, pour l'accueillir les bras ouverts. Il a toujours été là. Il ne l'a jamais jugé, toujours aimé.

Du haut de sa fine croix de bronze, le Christ regarde Bernard.

« Je suis votre serviteur, Seigneur, dit-il. Me reconnaissez-vous ?

Absorbé, Bernard n'entend pas le prêtre venir derrière lui.

– Dieu reconnaît les siens, dit ce dernier.

Bernard ferme les yeux et savoure le timbre de Dominique. Cette voix devenue comme une bouée lancée à un naufragé sur la mer déchaînée. Bernard avait essayé de marcher sur les eaux, porté par sa foi, mais il s'était peu à peu enfoncé.

Bernard suit Dominique au confessionnal de la chapelle Saint-Joseph et s'installe tant bien que mal dans l'inconfortable cahute en bois. Dominique prend place face à lui.

– Mets-toi à genoux, dit-il.

– Depuis que je porte cet uniforme, dit Bernard, peu de gens osent encore me donner des ordres.

– Je n'ai que faire de tes galons, mon enfant. Tu ne les emporteras pas au paradis, pas même au bout de ta vie. Prépare-toi à affronter la justice des hommes avant celle du Seigneur.

– Je n'ai pas peur. Le règne du Bloc sera sans fin.

– Seul le règne de Dieu sera sans fin. La politique des hommes, elle, change en permanence. De quoi es-tu venu me parler, aujourd'hui ?

– J'aimerais reprendre notre discussion sur la famille, les homosexuels et la nécessité de l'ordre dans la société et le service du Christ. Peut-être aimerais-je aussi aborder le sujet des races, notamment celle de Jésus qui...

– Je te préviens, aujourd'hui, je ne suis pas d'humeur à bavarder avec le Colonel des Gardes. Je l'ai trop écouté. Beaucoup de choses sont entrées par mes oreilles mais trop peu par mon cœur.

– Je vous demande pardon ?

Dominique laisse passer un moment de silence que Bernard n'ose pas interrompre.

– Laisse-moi parler à l'enfant que tu étais, Bernard, un bambin comme les autres, plein d'idéal de justice et de tolérance. Ce garçon n'est jamais écouté. Il finira par te dévorer pour se venger.

– Je ne suis plus un gamin, mon père, je...

– Suivre le Seigneur peut t'aider. Mais tu dois apprendre à le voir et l'entendre comme il est. Tu ne dois pas interpréter son message à ton profit.

Bernard est coupé dans ses réflexions et sa rhétorique.

– Je ne comprends rien. Que voulez-vous que je vous dise ? dit-il.

– Ce que tu as sur le cœur. Ce que le vrai Bernard veut me dire depuis le premier jour où il est venu ici.

Dominique s'est tu.

L'église fraîche respire l'encens et les vieilles pierres. Par la porte du fond, Bernard entend quelqu'un entrer et s'asseoir dans le transept, faisant grincer les chaises.

Bernard sent qu'il doit se livrer.

– Ma plus grande faute a été de ne pas croire, commence-t-il.

– Croire quoi ?

– Croire que le gouvernement irait si loin. Qu'il était capable de faire des choses aussi... dégradantes ou... violentes.

– Tu as toujours aimé le Bloc Franc ?

– La victoire de Michel Vacher était une libération pour moi. Les choses rentraient dans l'ordre. La France de cette époque était prise en otage, envahie par les étrangers.

– La France a colonisé davantage de pays que l'inverse, non ?

– Je n'aime pas le mot « colonisé ». Je dirais plutôt que nous avons porté la civilisation hors de nos frontières.

– C'est le bilan que dressent nos anciennes possessions ?

– Je ne sais pas. J'espère, oui.

– Et ces étrangers, en France, ils nous « colonisent » comment ?

– Les noirs et les arabes qui vivent au milieu de nous ne veulent pas s'intégrer. Ils continuent à parler leur langue, à envoyer leur argent au bled, à s'habiller comme chez eux. Ils veulent garder leur culture et rêvent de nous l'imposer.

– Les français de l'étranger devraient être pris en modèle ? Ceux d'Afrique, par exemple, parlent, vivent et mangent à l'africaine ?

– Vous mélangez tout, mon père. Les français expatriés ne veulent pas devenir citoyens des pays où ils résident. Ils n'en profitent pas comme des sangsues. Les gouvernements locaux ne leur donnent pas d'argent.

– Les entreprises qui accueillent des français à l'étranger ne reçoivent pas d'aide des gouvernements en place ?

- Cela arrive, mais ne compliquez pas tout. Les français de l'étranger apportent plus de choses qu'ils n'en reçoivent des pays où ils vivent.
- Et les étrangers, en France, eux, n'apportent rien ? Un rapport récent remis au Ministère des Affaires Sociales montre pourtant que les immigrés reçoivent moins d'argent du gouvernement en allocations et autres qu'ils n'en reversent en impôts et taxes.
- Qu'est-ce qui vous prend de brandir des rapports économiques ? Vous êtes sûr d'être toujours dans votre rôle, mon père ? Vous avez oublié dans quel état était la France avant qu'on expulse les NF en masse ?
- D'autres pays s'en sont sortis en jetant leurs étrangers dehors ?
- Je ne sais pas, moi, l'Allemagne nazie était riche à une époque, même si c'est vrai que la fin du régime a été chaotique. Mais ce n'est pas vraiment la faute d'Hitler.
- Et tout va mieux aujourd'hui pour nous ? La France est florissante depuis votre arrivée au pouvoir ?
- Votre argumentation est toute entière tournée contre le Bloc, mon père. Je ne suis pas certain que je doive y répondre. Sachez toutefois que si la France ne va pas mieux, ce n'est pas la faute de Michel Vacher mais des technocrates de Bruxelles. Quand nous avons voulu sortir de l'Euro, ils nous ont forcés à dévaluer.
- Ce n'était pas une conséquence mécanique ?
- Ecoutez, mon père. On n'avance pas. Vous me forcez à me confesser, j'ai des choses à dire et vous m'interrompez avec votre discours antibloquiste. Vous savez que je dis la vérité et...
- C'est toi qui va m'écouter, Bernard. Pour dire la vérité, tu vas devoir arrêter de te mentir à toi-même. Derrière ton discours théorique se cache le malheur de milliers d'hommes. Des morts et du sang. Quel est ton rôle dans cette histoire, Bernard ?
- Bernard est assailli par l'image des enfants suffoqués par les fusées opacifiantes ou chassés à la lance à eau station Barbès, par celle des corps calcinés rue Toudic, de la jeune fille blessée dans le placard ou de l'interminable fusillade dans les bâtiments autour de la place de la République.
- Quelle est ton rôle ? J'attends ! reprend Dominique.
- Bernard hésite. Sa lèvre tremble.
- Quand je suis arrivé au Bloc, mes supérieurs m'ont confié des missions basiques : l'escorte de Roms, l'arrestation de

seconds couteaux. Ils ont vus que je servais sans états d'âme
C'est pour cette raison qu'ils m'ont aiguillé vers des missions plus importantes.

– Tu ne te posais pas de questions ?

– Je finis ce que j'entreprends. Mon père m'a appris la droiture et le respect à coup de pompes dans le cul. Je ne fais rien à moitié. Comme la publicité du Bloc, par exemple. Personne ne la fait mieux que moi. J'ai toujours défendu Michel Vacher, attaqué pour sa trop grande proximité avec le peuple.

– Il est issu du monde populaire ?

– Non, non, sa famille est très riche et de nombreux sympathisants du Bloc ont fait de lui leur légataire universel. Mais il ne va tout de même pas refuser cet argent. De toute manière, avec lui, tout est clair. Il n'utilise ses moyens que pour promouvoir le parti.

– Un homme désintéressé qui parle au nom du peuple ?
Comme Jésus ? Sa parole serait d'évangile ?

– Il ne faut rien exagérer, mon père. C'est un homme politique.

– Il y a eu des mensonges, alors ?

– Comme dans tous les partis. La vérité ne peut pas toujours être dite au peuple, pour son bien. Certains faits sont travestis, d'autres sont cachés. Quand la France a proclamé unilatéralement l'indépendance des DOM-TOM, six mois après avoir coupé leurs crédits, beaucoup de français nés là-bas, les pieds outremer, ont voulu rentrer en France. Des bruits courent que ceux qui ont réussi à passer les frontières ont été abattus. On en aurait regroupé des centaines du côté de Compiègne pour les exécuter à tirs de balles automatiques.

– J'ai eu connaissance de ce bruit. Tu en as entendu d'autres ?

– Beaucoup. On prétend que les hommes de l'Escadron ont brûlé des lieux de culte, comme des loges maçonniques ou des églises d'influence africaine, avec des gens dedans. Qu'ils sont descendus dans des boîtes de nuits homosexuelles, y ont organisé des mises en scènes dégradantes. Qu'ils ont noyé des tsiganes au pont Mirabeau et bien d'autres horreurs encore. Je n'y croyais pas. Je pensais qu'il s'agissait de ragots, fomentés par des anarchistes, des francs-maçons ou des juifs et destinés à déstabiliser le Bloc.

– Tu penses que certaines de ces rumeurs étaient fondées ?

– A l'école des Gardes, j'ai croisé un officier, très jeune, soigné à l'infirmerie pour dépression. Il me disait avoir été témoin du massacre de Compiègne. Il ressassait les mêmes angoisses

toutes la journée, tremblait et criait dans son sommeil. Je me souviens d'avoir parlé de lui à mes camarades de chambre avec moquerie. Comme d'un fou. Avec le recul, je pense qu'il avait raison.

– Qu'est-ce qui te pousse à croire cela ?

– Je partage les mêmes symptômes que ce jeune garçon. Je tremble et je crie la nuit.

– Qu'as-tu vu de si effrayant ?

– Je... C'est encore trop dur de le dire. Vous avez entendu parler de la fuite de gaz quartier République ?

– Comme tout le monde, aux informations. Les fuites sont devenues monnaie courante.

– Ce n'était pas une fuite, mais une révolte d'étudiants, matée par les Gendarmes de France, la Main Noire et l'Escadron !

– Tu y étais ?

– Je conduisais une colonne de cent cinquante hommes ! Comment aurai-je pu rester en retrait ? J'ai du sang sur les mains, mon père. Plus que tous les paroissiens de toutes les paroisses de Paris ! J'ai donné le feu vert pour tirer sur des fils de France !

Bernard s'arrête net de parler puis reprend soudain, en criant :

– Sur des enfants !

Il s'effondre en pleurs, la tête entre les mains.

Il reste prostré.

De longues minutes.

Dans le confessionnal silencieux pénètrent à nouveau les bruits de l'église, ceux des pas sur le carrelage, des fidèles qui toussent, des chaises qui grincent.

Lentement, Dominique se lève, ouvre la porte de son confessionnal et se dirige du côté de celui de Bernard. Il entre avec précaution, prend Bernard par le bras et l'aide à se relever.

– Dieu n'est pas bête, Bernard. Il connaît le rôle que les hommes donnent aux autres hommes. Chacun s'en acquitte suivant sa conscience, son courage ou ses possibilités. Un jour, sur un chemin, Jésus croisa le chemin d'un centurion romain escortant des juifs enchaînés. Il se sentait forcé de les traiter de manière inhumaine. Ce jeune chef était comme toi, assailli de doutes. Tu penses que Jésus l'a blâmé ? Non. Il lui a rappelé sa responsabilité. Il lui a demandé d'écouter son cœur. Car l'homme a toujours le choix.

Bernard s'essuie le visage d'un revers de la main, les yeux fiévreux.

– Je ne vous ai pas encore tout raconté de mes missions, mon père. J'ai d'autres choses à révéler et....

– Tu en as dit bien assez pour aujourd'hui. Plus que je ne l'espérais. Arrange-toi avec toi-même pour le reste. Et traite-toi avec respect.

– Je n'y arrive plus...

– Cesse de te mentir, pour commencer. Ne dis plus que tu ne pensais pas que les gens du Bloc iraient jusqu'à de telles extrémités. Tu avais toutes les cartes en main pour le savoir. Si tu ne t'avoues pas la vérité, je ne pourrai pas te faire avancer. Nous allons clore cette confession pour aujourd'hui. Accompagne-moi à la sacristie, je t'offre un café.

Dans le calme de la sacristie, les fesses douloureusement posées sur un banc de bois, Bernard souffle sur son breuvage, pensif.

Il a mis du temps à s'apaiser. Ses mains ne tremblent plus, mais il est entièrement vidé.

Dans la pénombre, il regarde Dominique avec admiration.

Son regard est habité. Celui des gens qui m'entourent est vide.

– Pourquoi l'homme est-il si mauvais ? demande Bernard.

– Il s'investit de missions que personne ne lui a confiées. La jalousie, l'envie et la colère deviennent des idéaux respectés portés par des gens respectables et c'est là que commence l'ignominie.

– Les idéaux que je défends n'ont rien d'ignoble. Il faut bien quelqu'un pour redresser la France et...

– Cherche avec ton cœur, jeune Colonel, pas avec ton esprit. Si la créateur l'avait voulu, tu serais né parmi ces gens que tu rejettes, ces mendiants, ces Roms, ces noirs, ces jaunes. Qu'aurais-tu pensé alors des humiliations, des confiscations et des déportations ? Ne crois-tu pas qu'avec tes idéaux et ta volonté tu aurais pu être le plus acharné d'entre eux ? Ton pire ennemi, peut-être ?

– Je n'ai rien à voir avec ses gens là.

– Ravale tout homme au rang de la bête et il en deviendra une.

– Vous ne portez pas assistance à des Non-Français, mon père, j'espère ? Ceux qui tentent des les aider finissent au sous-sol du Cube. Je ne voudrais pas qu'il vous arrive malheur.

– C'est une menace ?

- J’ai peur pour vous, mon père.
 - J’ai davantage peur pour toi que pour moi, mon fils.
- Bernard tombe à genoux.
- Alors, bénissez-moi, dit-il. »

En quittant l’église, Bernard traverse la nef avec la boule au ventre. Le soleil froid inonde le transept, éclairant les vitraux et les peintures murales avec de l’or liquide.

Il sort du bâtiment par la porte de côté, celle de la travée, s’assurant de n’avoir pas été vu ni entendu. En principe, le Bloc est très tolérant vis-à-vis de la religion catholique. Mais Bernard ne veut pas prendre de risques. Le Bloc fonctionne parfois comme une secte et ne voit pas toujours les autres cultes du meilleur œil.

Bernard se retourne et contemple l’église, massive et longiligne, surmontée d’une croix.

La maison de Dieu.

Il fait noir.

Les flocons tourbillonnent dans la lumière des réverbères.

Bernard approche de la rue des Saints-Pères, dans son grand uniforme noir de parade à épaulettes dorées, et s'assure une énième fois qu'il a bien dans la poche le sésame de la soirée : une carte transparente frappée d'un hologramme à francisque. Pourquoi Pierre Léac lui a-t-il envoyé cette invitation ? Bernard et lui sont pourtant en froid depuis leur engueulade place Jeanne d'Arc.

Bernard ne doit pas faire de faux pas, ce soir.

La fine fleur du Bloc est réunie à l'appel de François Dormand pour recevoir les vœux de la nouvelle année. La cérémonie, archi-guindée et ultra-habillée, prend place dans l'hôtel particulier Bernard Tapie. Le bâtiment, ancienne propriété d'un célèbre ministre de François Mitterrand, a été récemment réquisitionné par l'Etat à un membre de la famille du sultan de Brunei dans le cadre de la loi de patriotisme immobilier. A cette occasion, des dizaines de biens de prestige ont été repris à des particuliers non soucieux pour des prix forfaitaires fixés par l'Etat lui-même. Ces lots ont fait le bonheur des dirigeants du parti qui les ont rapidement reconvertis en bureaux ou en logements de fonction. Bernard a été vaguement choqué par ces réquisitions, mais doit reconnaître qu'elles ont permis à la France de récupérer des bijoux qui n'auraient jamais dû quitter sa couronne. Et même si certains membres du Bloc en abusent temporairement, l'histoire n'en gardera pas trace.

Devant une porte en bois sculpté, des hommes en uniforme blanc montent la garde. Bernard tend sa carte à l'un d'eux, qui la glisse dans un minuscule lecteur.

« Entez, mon Colonel, dit-il.

Bernard prend pied sur le gravier blanc de la cour de l'hôtel en même temps que Laurent Beldorf, un député du Bloc parmi les plus virulents, accompagné de Sophie Lefébure, mannequin

vedette, qui dépasse son compagnon d'une tête, perchée sur ses talons aiguille. Tous deux entrent en riant.

La cour d'honneur, illuminée, brille comme de l'or.

La maison du Diable ?

Les fenêtres de l'aile ouest sont cachées par de longues bannières noires frappées de francisques.

Bernard est bouche bée.

Le Grand Chambellan, dans son habit glacé noir et rouge, descend l'escalier et vient à la rencontre de Bernard.

– L'hôtel fait souvent cette impression la première fois, dit-il.

Bernard foule le tapis rouge qui mène au bâtiment principal et pénètre dans le vestibule. Au bas de quelques marches, il débouche dans la salle d'apparat et s'avance face à la baie vitrée. Il admire le jardin, dessiné à la française, où tombe la neige comme de la ouate sur les arbres centenaires.

– Un rafraîchissement, Monsieur ? dit une voix derrière lui.

Bernard se retourne et tombe nez à nez avec une hôtesse ravissante, serrée dans un uniforme rouge, une casquette sur le crane, ses cheveux blonds étalés de chaque côté d'une poitrine généreuse.

Son badge porte le nom d'une marque de vodka : Diamond Crystal.

Dire que Michel Vacher avait promis au peuple de terrasser les forces du capital !

Là, sous les ors des lambris, se presse la bonne société du Bloc, petits fours plein la bouche, coupe de champagne et cigarette à la main. Permettre de fumer dans les lieux publics a été l'une des premières mesures de Michel Vacher, fumeur invétéré, qui ne supportait plus de devoir sortir pour assouvir son vice.

Fumer était redevenu furieusement à la mode, si possible au bout d'un fume-cigarette noir aux armes du Bloc.

Bernard embrasse la salle d'un coup d'œil et reconnaît la plupart des vedettes du régime : des responsables de toutes les forces militaires et paramilitaires de France en grand uniforme, des ministres et leurs directeurs de cabinet, de grands chefs d'entreprise, des personnalités du monde des arts ou du spectacle comme Jean Dupommier, l'acteur récemment récompensé par une francisque d'or. En fond sonore, la musique consensuelle et policée de Victor Kneifel, devenu en quelques années le compositeur vedette du Mouvement Classique Renouvelé. Ce dernier passe de groupe de convives

en groupe de convives, secouant son catogan argenté. C'est à ce choucho du régime que le monde doit l'inoubliable « Chant du Renouveau ».

À différents endroits de la pièce, en uniformes roses à galons d'or, des hommes de couleur se tiennent contre le mur, les mains gantées de blanc derrière le dos. Il paraît que le Service des Hautes Personnalités du Bloc possède près d'une centaine de ces hommes à son service. On murmure qu'ils ne sont pas payés et servent en échange de la liberté de leur famille.

Les yeux de ces hommes roulent sans cesse de droite à gauche pour ne manquer aucune des sollicitations des invités : un fauteuil à avancer, une cigarette à allumer, un verre à reposer au buffet.

Un peu plus loin, superbe dans son grand uniforme noir entièrement rebrodé de fines francisques d'or, Henri Troyeux, Général des Gardes et accessoirement chef de Bernard.

Il voit ce dernier et lui fait signe de s'approcher.

– Bernard, quelle surprise ! J'avais oublié que tu étais invité ce soir. C'est un grand honneur pour un Colonel des Gardes. Tu viens piquer mon poste ?

– Je m'en garderais bien. Je ne veux pas d'un siège éjectable.

Bernard s'approche, bousculant au passage une femme sublime, dont le décolleté dorsal plonge jusqu'à la chute des reins.

– C'est Juliana Huisman, non ? La femme de Michel Vacher ? dit Bernard.

– Parle moins fort, malheureux ! Six mois qu'on ne l'avait pas vue. On dit que Michel Vacher la retenait prisonnière dans une base secrète. Elle aurait été en programme de réhabilitation, un stage de longue durée pour se remettre dans le droit chemin. Vrai ou pas, ce soir, personne ne se risque à lui parler.

Bernard a entendu parler de ces brimades. Lorsqu'un cadre du Bloc déçoit sa hiérarchie, il risque d'être déclaré FT (Facteur de Troubles) et de rejoindre tout autre NF au sein d'un programme de travail, jusqu'à vingt heures par jour, dormant entassé dans des dortoirs, mangeant peu et subissant des violences physiques.

– Tu n'es pas venu pour voir la femme de Michel Vacher ? reprend Henri.

– J'ai été convoqué par Pierre Léac.

– Ben mon vieux, tu as bien de la chance ! Il ne m’a jamais adressé la parole. Et à qui souhaite-t-il parler ? Á toi ou au brillant stratège de la place Jeanne d’Arc ?

– Tirer sur la foule, secondé par la Main Noire et l’Escadron, n’est pas un vraiment un acte de stratégie. J’ai fait le job, c’est tout, pour protéger tous ces pique-assiettes.

Il montre la foule de la main.

Un grand silence se fait dans l’assemblée à l’annonce du discours imminent de François Dormand.

Les chambellans et autres valets de pied incitent les invités à remettre leurs manteaux et s’avancer dans le jardin pour se grouper autour des calorifères.

Bernard suit le mouvement et prend congé du directeur des écoutes. Dans la foule massée près des baies vitrées, il reconnaît une silhouette familière, drapée dans une robe de velours noir.

« Mon père ? dit Bernard.

Dominique se retourne.

– Bernard, quelle surprise ! Vous ne m’aviez pas dit ce matin que vous étiez invité à cette fête. Mes compliments pour votre uniforme. Un cirque vous embaucherait sur le champ comme Monsieur Loyal.

– C’est l’hôpital qui se moque de la charité, mon père. Vous avez vu votre habit ?

Dominique porte une robe inspirée de celle des curés du début du vingtième siècle, cintrée et boutonnée jusqu’en bas. Sur sa tête, un béret de velours planté d’une queue semblable à celle des poires.

– Viktor et Nolf, mon cher, dit Dominique. Le Bloc a demandé aux deux célèbres couturiers de redessiner la garde-robe d’apparat de l’Église de France. Parfaitement ridicule, n’est-ce pas ?

– Et Rome se laisse faire ?

– Le choix est clair : accepter ou être écarté de toute assemblée du Parti. L’église a un rôle d’union, elle n’aime pas se couper d’une partie des hommes, surtout celle qui prend les décisions.

– Que faites-vous ici, mon père ? Vous ne m’avez pas l’air d’un bloquiste de la première heure.

– Tu n’es pas sans savoir que Saint-Jean de Montmartre est la paroisse de cœur de Michel Vacher. Ma hiérarchie m’envoie souvent en représentation dans les cérémonies bloquistes.

– Et que pensez-vous de celle-ci ?

– L’homme de la rue a été trahi. Lassé des régimes précédents, il a voté pour ce parti nouveau qui promettait de le sortir de l’ornière. Le résultat est sous tes yeux : davantage de chefs que le pays ne peut en supporter, plus de titres ronflants que d’hommes de valeur. Et un peuple plus démuné que jamais.

– Modérez vos propos, mon père. Vous parlez comme si je n’étais pas Colonel des Gardes et comme si nous n’étions pas entourés de dignitaires du Bloc.

– Cela n’a aucune importance. Je ne reconnais que les galons accordés par le Seigneur. S’il était ici, il renverserait tables et chaises dans une sainte colère.

– Qui vous empêche de le faire ?

– J’ai une œuvre à terminer ici-bas.

– Jésus aurait pu être tenté de faire la même réponse.

– Suffit, Bernard ! Je n’ai pas le culot de comparer ma vie à la sienne. Et ne me juge pas sans savoir. Mon engagement me vaudra sans doute un destin tragique.

– Cela ne viendra pas de moi, mon père.

– Si j’étais toi, je m’abstiendrais aussi de dire ça !

– Vous comptez assister au discours de François Dormand ?

– Non. Il est temps pour moi de retourner au service de mes fidèles. Je crois m’être assez montré pour ce soir.

– Vous manquerez quelque chose. Des rumeurs courent qu’une surprise nous est réservée. Il suffit de voir l’agitation dans le jardin pour comprendre que...

– N’assiste pas à ce spectacle, Bernard ! dit Dominique en le secouant par les épaules. Jure-moi, d’ici une heure, de te trouver loin d’ici.

– D’ici une heure, je devrais être avec Pierre, mon père, mais... »

Dominique le secoue à nouveau, la mâchoire serrée et le regard dur, puis disparaît dans la foule.

Bernard hébété, reste un moment la coupe en main et la bouche ouverte.

Loin d’ici, mais pourquoi faire ?

La foule dehors tape des pieds en cadence sur le Chant du Renouveau et frémit d’impatience.

La rumeur de l'arrivée au jardin de François Dormand enfle à chaque seconde. Porte-parole, ministre des Affaires Étrangères, de la Planification Industrielle et de l'Intérieur, ce dernier vient juste après le Premier ministre dans l'ordre d'importance au gouvernement. Récemment, ce boulimique de pouvoir a fait des pieds et des mains pour obtenir aussi le poste de ministre de la Défense. Michel Vacher n'a pas voulu lui concéder cette responsabilité, mais l'a tout de même gratifié du titre de Grand Chef d'Escadron des Forces Aéroportées, vexant et embarrassant grandement le ministre des armées.

Il n'a pas fallu longtemps pour que ce titre ronflant lui monte à la tête. Le jardin de sa propriété de Deauville abrite maintenant une collection d'avions mythiques, un Stuka allemand, un zéro japonais, un mirage 2000 autour desquels il donne des fêtes mémorables et ses gardes du corps comme le personnel de ses différents ministères arborent des uniformes proches de l'armée de l'air.

François Dormand, aux dires de ses proches, peut être défini comme méridional, extraverti et vulgaire, mais aussi timide, névrosé, opportuniste, menteur, et manipulateur.

Il collectionne les signes extérieurs de pouvoir et de richesse : villas somptueuses, prostituées, voitures et yachts luxueux.

Sa puissance ne peut plus être mise en question.

Tous les lieux de pouvoir comptent des hommes à lui.

La plupart des décisions du gouvernement passe par son bureau.

Il arrive par le fond du jardin, entouré de gardes en complet blanc rappelant l'uniforme d'apparat des commandants de bord, casquettes et souliers immaculés, brassard blanc à la francisque.

Son entrée provoque des sifflements d'admiration. Il monte à la tribune décorée d'étendards de toutes tailles, de couronnes de lauriers et de statues de Jeanne d'Arc.

« Ma parole, ce gros plein de soupe se prend pour César, dit un dignitaire du Bloc près de Bernard.

Visiblement amusé et fier de l'effet produit par son entrée théâtrale, François Dormand s'adresse à la foule d'un air supérieur.

Au premier rang, l'élite du Bloc.

Michel Vacher, lui, doit passer, un peu plus tard. Le bruit court qu'il est retenu à l'Élysée compte tenu de la généralisation des

manifestations anti-bloquistes. L'idée fait un peu frémir, même si l'on sait que la situation est sous contrôle.

– Mes chers compatriotes, dit François Dormand d'une voix forte, nous voici réunis pour la cérémonie des vœux. Trois ans déjà que le Bloc Franc dirige la nation. Jamais le pays n'a été aussi sûr ni plus proche de ses valeurs. Et ceci, en dépit des forces obscures des pays de l'axe antinational qui nous entourent, rongés de l'intérieur par les lobbies bancaires, juifs, arabes, sectaires et francs-maçons.

La foule applaudit comme un seul homme.

– Le bilan de ces dernières années est sans égal ! Il jette les bases d'une nouvelle société qui durera mille ans !

François Dormand crie presque en prononçant ces derniers mots sous un tonnerre d'applaudissements.

Bernard, qui ne s'est pas joint au reste de la foule, observe avec détachement l'orateur autant que les invités.

Le discours reprend avec des accents dramatiques et théâtraux :

– Envolée, la menace des populations immigrées qui volaient notre travail et nos subsides, qui refusaient toute intégration et cherchaient à nous imposer leurs coutumes et leurs religions fanatiques ! Les expulsions, les centres de rétention et de rééducation, les restrictions aux droits de circulation, d'expression et d'accès au travail ont enfin rétabli les droits du sol et du sang !

– Solésan ! crie la foule d'une seule voix.

– Envolée, la crainte du chômage depuis les lois sur l'embauche des souchiens ! Disparu, le danger des délocalisations avec l'obligation faite aux sociétés souchiennes de produire en France ! Balayé, le joug de Bruxelles et ses lobbies bancaires ! Avec le Franc Nouveau, nous voilà débarrassés de cette chienlit. Le visage de Michel Vacher plane maintenant sur nos pièces et notre économie, rayonnant à travers le monde !

La foule exulte :

– Vive Michel Vacher ! Vive Michel Vacher !

– Pour fêter ce bilan triomphal, je vous ai préparé une surprise ! Un murmure parcourt l'assemblée.

François Dormand agite les bras et, tout autour du jardin, de grands projecteurs s'allument dans un bruit sourd, découvrant une zone grillagée large comme un terrain de football. A l'intérieur de ce qui ressemble à une arène sont disposés

d'étranges objets multicolores, des poutres, une piscine, une plateforme peinte d'une spirale, de gros plots semblables à des tonneaux.

De chaque côté des grillages : des gradins métalliques.

Une musique ultra rythmée s'élève sous les clameurs admiratives de l'assemblée. L'amusement et l'étonnement sont à leur comble.

– Vous en mourez d'envie, dit François Dormand, alors rejoignez vos places dans les gradins. Je laisse la parole à mon ami Viktor Kravitch pour vous expliquer la suite du programme.

Viktor Kravitch. L'homme le plus médiatique du régime. L'animateur vedette du jeu télévisé « Sauvez grand-papa », phénomène de société rassemblant chaque semaine plus d'une dizaine de millions de spectateurs autour d'un prime-time démesuré. La voix chaude et énergique de Viktor résonne dans les haut-parleurs. Une voix plus populaire que celle de Michel Vacher lui-même.

– Mes amis, je vous ai préparé un spectacle récréatif dont j'ai le secret. Alors sans plus attendre, place au show !

De chaque côté de l'arène sortent de très jeunes filles blondes en brassières et micro-shorts de satin, perchées sur de hauts de talon. Elles agitent, en criant, des pompons noir et or en se déhanchant sur une musique brésilienne. Du haut de l'arène tombe une pluie de paillettes dorées.

Des techniciens raccordent à l'arène un couloir grillagé, comme au cirque. Des hommes âgés et de très jeunes filles ne tardent pas à y passer, le dos voûté. L'ambiance est électrique. Viktor Kravitch, exalté, crie dans son micro.

– Vous allez assister ce soir à une variante de « sauvez grand-papa ». Cinq fillettes et cinq patriarches NF vont s'affronter dans la cage. Les grands pères devront se mettre à l'abri. Pour ce faire, ils devront sauter de plots en plots pour atteindre la plateforme centrale. Celui qui tombera finira son existence en détention. Et attention aux vachettes !

Cinq vachettes, les naseaux fumants, entrent dans l'arène sous les vivats de la foule.

– Les fillettes devront se déplacer par un jeu de poutres et une échelle courant le long du grand mat pour y récupérer, au sommet, la clef qui leur rendra la liberté, à elles comme à leurs patriarches. Pour gagner, il faut arriver la première... quitte à se fâcher avec les autres concurrentes !

La foule se met à rire.

– Mais ce n'est pas tout... Vous allez prendre votre part au jeu. Les pom-pom girls disposent de part et d'autre des grillages, dans une chorégraphie divine, des supports de verre sur lesquels viennent se fixer des fusils à lunette sous les murmures interrogatifs du public.

– J'invite les volontaires à se lever, poursuit Viktor Kravitch, et à se placer derrière les flashballs afin de viser les concurrents de leur choix et ainsi influencer sur le déroulement du jeu ! Et comme je dis toujours : que le meilleur gagne ! »

La foule se lève d'un bond, déchaînée. On se pousse dans les gradins pour savoir qui aura le privilège de manier le fusil. Des hommes sont immédiatement intéressés, des femmes doivent se laisser convaincre. Rapidement, des volontaires descendent des gradins, le sourire aux lèvres, pressés d'en découdre.

Et le jeu débute.

Bernard regarde bouche bée, depuis la baie vitrée, le spectacle terrifiant de grands-pères juchés sur les plots en mousse, bousculés par des vachettes, frappés au visage ou à l'estomac par des balles de caoutchouc ou éjectés de la plateforme tournant comme une toupie. Celui des fillettes, dégommees des poutres par le fusil des spectateurs, tombant dans la piscine sous les rires de l'assistance ou tentant de gravir les échelons du mât de cocagne, frappant les autres filles du pied ou de la main.

La foule est hilare et enchaîne les holàs.

Quelqu'un tape sur l'épaule de Bernard.

Il se retourne et reconnaît le grand homme en veste rouge qui lui avait ouvert la voie au Cube Noir, l'assistant fidèle de Pierre Léac, membre des Hôtes et Hôtesses du Bloc.

« Monsieur Pierre Léac désire vous parler, dit-il onctueusement. Si vous voulez bien vous donner la peine de me suivre.

Bernard emprunte l'escalier d'honneur.

A l'étage, l'homme le fait entrer dans une vaste pièce.

Debout derrière un bureau Napoléonien, Pierre Léac semble très agité. Ses cheveux, habituellement lisses et gominés sont dressés sur sa tête. Il paraît pâle et nerveux. Un petit cube noir est posé sur sa table et projette sur le mur le visage du Général Platon, commandant suprême des armées.

Pierre semble en grande discussion avec lui. Bernard, gêné d'être témoin d'un échange stratégique, fait mine de reculer

vers la porte. Pierre lui fait un clin d'œil et lui intime l'ordre de s'asseoir. Il prend place sur un fauteuil Louis XVI tendu de satin et brodé de francisques.

– Vous êtes sûr de ce que vous avancez ? dit Pierre Léac au Général Platon dans un aboiement.

– J'ai mes informateurs à l'OTAN. Aucun doute n'est permis.

Pierre Léac balaye de rage tout ce qui traîne sur son bureau.

– Tout ça à cause de ce sale nègre ! Comment l'Amérique a-t-elle pu élire ce fils d'esclave ?

– Que faisons-nous alors, M. le ministre ? Je ne vous cache pas mon inquiétude. Il se pourrait que la mission soit déjà en vol.

– Vous avez des radars, non, pour la localiser et l'abattre, non ? Le budget de la défense est assez conséquent pour cela.

– La dernière fois que l'OTAN a frappé sous mandat de l'ONU, pour hâter la fin du dictateur Égyptien, ils ont utilisé des drones « Eagle ». Ils neutralisent les échos radars, comme toute autre forme de détection. De nuit ils sont indétectables.

– Des avions en plein Paris ? Personne ne prendra le risque de bombarder la ville lumière, ni de blesser des civils.

– Ce ne sont pas des avions, M. le ministre. Les engins ont la taille d'une grosse oie. Ils volent en ligne droite comme un supersonique et descendent à la verticale comme des hélicoptères. Ils lâchent des bombes thermiques et je vous prie de croire qu'ils sont précis.

– Et alors ? Vous ne n'avez pas installé des drones anti-drones ? Les ballons dirigeables qui sont attachés à des ficelles aux quatre coins de cet hôtel particulier ne portent pas précisément ce type de dispositif ?

– Si, mais il paraît que les américains ont la parade. Un système similaire aurait été déjoué en Iran le mois dernier. Je ne suis pas rassuré.

– Ils n'oseront pas intervenir. L'OTAN n'a jamais frappé en Europe.

– Je répète ma question M. le ministre : que faisons-nous ? A ce stade, il serait peut-être plus prudent de répondre par l'affirmative aux demandes de l'ONU et promettre de ne pas utiliser contre les civils nos armes de...

– Ne faites rien ! Voilà. Je vous défends de faire quoi que ce soit !

- J’ai enregistré notre conversation, M. Le ministre, je ne tiens pas à prendre la responsabilité de cette décision devant l’histoire.
- Bravo, ce geste vous honore. Vous n’avez de courage que pour recevoir primes et décorations ! Je m’en souviendrai.
Pierre appuie sur un bouton et le Général s’évanouit du mur, aspiré par le petit cube noir.
- Désolé, dit Pierre en s’adressant à Bernard. Désolé de t’avoir rendu témoin de cette discussion pénible.
Pierre s’assied, l’air abattu, la tête entre les mains.
- Il se passe des choses graves, M. le ministre ? demande Bernard.
- Le président américain, cette espèce de singe noir fraîchement descendu de son bananier a convaincu cet après-midi l’ONU en réunion exceptionnelle d’envisager des frappes en France.
- Des frappes ? Mais pour quel motif ?
- Toute sorte de raisons à commencer par la défense des NF, soumis selon lui à des persécutions proches de crimes contre l’humanité. Il veut aussi protéger les français qui manifestent de plus en plus nombreux. Il pense que nous allons être tentés d’utiliser contre eux des armes de destruction massive comme le gaz sarin.
- C’est idiot ! Depuis la résolution de l’ONU en 1991, il est interdit d’en produire ou d’en posséder. La France avait jusque 2007 pour se débarrasser de ses stocks, qu’elle a d’ailleurs en grande partie immergés au large d’Ouessant.
- La France avait jusque 2007 pour détruire ses stocks, tu fais bien de le préciser. Mais ils sont intacts. Le gouvernement de l’époque n’a immergé que des bidons vides.
- Vous n’avez pas réellement l’intention d’utiliser cette arme contre les populations ? Sa mise en œuvre est hasardeuse, comme l’a montré son usage en Syrie, et elle touche les civils sans distinction de sexe ni d’âge.
- Tu es sans doute incollable sur les armes, Bernard, mais tu es une vraie bille en politique !
- Mais, le peuple français ne se soulève pas ! Aucun média n’a relevé cette information !
- Les médias sont à notre botte, Bernard, ne fais pas semblant de l’ignorer. De nombreux foyers de révolte se sont allumés ces derniers mois. Des dizaines, voire des centaines. Les forces armées du pays sont toutes mobilisées. Michel Vacher est sur

le pied de guerre. Malheureusement, il arrive plus de dissidents que nous n'en incarcérons ou que nous n'en abattons.

– Je... Il y a des tueries comme celles dont j'ai été témoin place Jeanne d'Arc ?

– Des tueries ? Est-ce bien ta préoccupation ? L'important est de rétablir l'ordre, non ? Tu sais, l'OTAN se fiche aussi de tout ça. Les bons sentiments sont le prétexte officiel des guerres mais jamais la vraie raison. Tout ce qu'elle veut, c'est une excuse pour nous envahir et restaurer ses intérêts, en récupérant notamment Monaco.

– La France a pris possession de Monaco ?

– Et pourquoi pas ? J'ai pensé, que la France aurait bien besoin des richesses de ce caillou grotesque peuplé de nonagénaires emperlés. Comment aurais-je pu imaginer que les américains prendraient la mouche pour si peu ? Ils doivent cacher un sacré paquet de fric sur ce rocher, tu peux me croire ! Michel Vacher est furieux contre moi à cause des menaces de l'OTAN. C'est aussi la raison de son absence, ce soir, à la cérémonie des vœux.

– Il est contrarié ?

– Plutôt prudent. Il pense que les frappes peuvent avoir lieu ici cette nuit.

– Et vous laissez tous ces gens dehors assister à un spectacle ?

– Et pourquoi pas ? Tu ferais quoi à ma place, gros malin ?

– Je ne sais pas, j'annulerais tout. Rien ne vaut de placer les forces vives du Bloc en danger.

– C'est un aveu de faiblesse, il n'en est pas question. Trois ans que nous tenons le pays sans faiblir, nous n'allons pas plier devant quelques agités qui...

– Il ne s'agit pas de fléchir, mais vous mettez en jeu la vie de...

Pierre se lève soudain, inquiet, et s'approche de la fenêtre.

À l'extérieur, masqué par le bruit des jeux et de la foule, il perçoit un vrombissement, comme un essaim d'abeilles.

Au jardin, les exclamations de surprise des convives qui ont perçu le bourdonnement se mêlent aux cris de joie.

Rien n'est visible dans le ciel noir de geais.

Le bruit, qui semblait se rapprocher, s'éloigne.

Pierre Léac se rassoit, vaguement rassuré.

– J'ai eu peur, dit-il. Le Général m'a retourné la tête avec ses menaces de bombardement surprise. S'il y avait quelque chose dans le ciel, ses putains de dirigeables et tous ses capteurs au

sol déguisés en lampadaire ou en buisson auraient donné l'alerte et...

Soudain, à la stupeur des invités, les projecteurs du jardin s'éteignent, tandis qu'aux quatre coins du jardin s'allument des gyrophares.

La foule siffle de plaisir.

De différents endroits du parc, partent brutalement, vers le ciel, des fusées tirant avec elles leur sillage de fumée.

– Cela ne fait pas partie du spectacle ! dit Pierre en bondissant vers les fenêtres. Le système de défense de l'hôtel s'est activé !

La foule, au comble de l'excitation, applaudit au feu d'artifice.

Une des fusées frappe un objet invisible qui explose dans une gerbe de flammes. Ses débris incandescents retombent sur la foule hurlante. Les autres engins, eux, poursuivent leur course dans l'immensité du ciel sans rencontrer aucun obstacle.

Des tirs en rafales crépitent subitement, depuis les dirigeables planant au dessus de l'hôtel, vers des ennemis invisibles. Une balle perdue vient érafler la vitre de la fenêtre de Pierre Léac qui se jette sur son téléphone.

– Des mitraillettes orientées vers le jardin ? C'est ça le système de défense de ce crétin de Général ? Il a perdu la tête ? Il va m'entendre !

Bernard, parvenu près de la fenêtre, observe la foule. Hypnotisée par le jeu de Viktor Kravitch, elle ne sait plus s'il faut prendre les événements comme une menace ou une nouvelle attraction.

Soudain, dans un sifflement glaçant, un projectile lourd tombe du ciel en piqué sur la foule.

Il explose en touchant le sol.

La déflagration emplit le jardin d'une lumière irréaliste qui monte en cloche.

– Couchez-vous, hurle Pierre.

L'onde de choc balaie le jardin, fait voler en éclat les vitres de la grande salle de réception et souffle le rez-de-chaussée dans une pluie de verre et de bois.

Seules les fenêtres blindées du bureau de Pierre résistent.

Couché derrière son bureau, il hurle dans son téléphone.

– Oui mon Général, ils attaquent ! Et je ne sais pas si vous avez remarqué, mais les engins ont passé votre système de défense. Vous pouvez arrêter de nous tirer dessus depuis le

ciel, nos ennemis sauront s'en charger ! Que fait-on ? Je vous préviens que si... Quoi ? Des bombes thermiques ? Allo ?

Dans le ciel noir, au dessus du parc, les événements se précipitent.

Un disque noir surmonté d'un radar rotatif, sustenté par quatre hélices, pousse ses ondes à travers les bâtiments et grille d'un coup tous les moyens de défense et de communication de l'hôtel.

Le téléphone de Pierre Léac perd toute utilité.

Des drones, uniquement repérables au brillant de leur carapace, descendent vers le parc et entourent le radar.

Sans états d'âme, ils pointent leurs tuyères vers le sol et, dans le bruit sec d'un tube qu'on débouche, crachent lentement, un à un, des missiles incendiaires.

Le jardin s'embrase dans une boule de feu qui s'effondre sur elle-même comme un soufflet trop cuit.

La scène est apocalyptique.

Des fantômes enflammés courent en tous sens comme des zombies. Le pupitre de François Dormand n'est plus qu'un bûcher où se consomment des oriflammes, où fondent des statues et des couronnes de laurier. Les arbres centenaires s'allument comme des lampadaires géants. Le jardin est une salle de torture à ciel ouvert où agonisent les cadres du parti et leurs conjoints.

Puis aussi vite qu'il était apparu, parvenu à court de combustible, l'incendie se meurt, laissant le jardin dans un brouillard épais, mélange de fumée et de neige brutalement évaporée.

Au milieu des tôles tordues, des débris calcinés, des ombres se déplacent.

Le silence est pesant.

Pierre et Bernard se relèvent.

Par la fenêtre, le jardin n'est qu'un trou noir, éclairé à certains endroits par les derniers feux de l'incendie.

L'escalier monumental qui descend au rez-de-chaussée débouche sur un champ de ruines.

Les rescapés des bombardements descendent des étages et se regroupent sur les paliers, choqués et incrédules, toussant et crachant, se regardant sans mot dire.

La poussière venue du bas envahit les étages et retombe doucement comme une neige sale et lourde. Tout semble évoluer au ralenti, sauf Pierre Léac, tendu comme un ressort. Il se précipite sur Bernard et lui secoue l'épaule, les yeux exorbités.

– Nous tenons enfin notre occasion ! crie-t-il. Nous allons tout mettre sur le dos des terroristes du MUR ! Il faut agir tout de suite.

– Agir ? Mais comment ?

– Le Général Platon a percé à jour le leader du MUR : le célèbre Théo ! Un de ses complices, arrêté au Coq d'Or et interrogé au Cube, s'est échappé, avec notre complicité, et vient de nous mener tout droit chez lui. Je sais où se cache l'ennemi public N°1 ! Nous allons l'écraser, tu m'entends ?

– Je vous entends, mais que...

– Je n'osais pas le faire, avec ce vent de révolte populaire, mais cet attentat m'offre l'occasion de représailles. Qui comprendrait que le Bloc reste sans réagir face au terrorisme, face à cet attentat qui a coûté la vie à François Dormand et la fine fleur du Bloc, hein ?

– Mais, cette attaque est due à l'ONU, pas au MUR.

– Qui le saura, Bernard ? Ne soit pas naïf. Nous n'allons pas relayer cette information. Aux yeux du peuple, il s'agira d'une action du MUR. Une organisation que nous essayons depuis de nombreuses années de faire passer pour irresponsable, incontrôlable et dangereuse.

– Je n'ai pas le temps de réunir mes hommes pour une mission aussi soudaine, nous sommes en fin de soirée et...

– J'ai tout prévu.

– Comment ça ?

– Un détachement du GIBF stationne deux rues derrière nous. Trois fourgons blindés sont remplis d'hommes armés. Ils sont informés de leur destination. Ils ne demandent qu'à obéir à tes ordres.

– Mais comment saviez-vous que...

– C'est mon rôle de prévoir. Va, et ne rate pas Théo !

– Où se cache-t-il ?

– Dans son QG, dans un bâtiment. Ton ordre de mission est clair : le neutraliser par tous les moyens, avec ses complices, et mettre la main sur ses moyens de communication et les fichiers contenant l'identité des membres du MUR. Tu dois prendre le matériel intact.

– Comment reconnaître Théo ? Comment le neutraliser sans endommager ses installations ?

– Tu vas le découvrir toi-même. Bon sang de bonsoir, l'uniforme de Bourgmestre n'a jamais été si proche de ta garde robe !

À nouveau une odeur de sueur.

Celle des hommes, serrés comme des sardines dans un fourgon grillagé, comme dans un mauvais remake de l'intervention de Bernard place de la République.

Par les fenêtres hautes et grillagées défilent les étages supérieurs des immeubles qui bordent les grandes avenues.

Impossible de communiquer avec ceux qui conduisent les véhicules, murés dans leur secret.

Bernard donne ses consignes, dans l'urgence, sans connaître son point de chute. Il faudra certainement encercler, attaquer des bâtiments, neutraliser et sécuriser.

Soudain, le volet qui sépare l'arrière de la fourgonnette du conducteur glisse et s'immobilise dans un claquement sec alors que le véhicule ralentit.

– Nous sommes arrivés, mon Colonel, dit le conducteur. Le bâtiment que nous devons prendre d'assaut se trouve juste derrière les arbres. »

Bernard frappe la porte arrière à coup de bottes et sort.

Il se retrouve face à une petite place, coquette, plantée d'arbres et semée de pavés.

Une place typique de Paris, bordée des devantures colorées d'un boulanger, d'un marchand de fruits et d'un café. Une esplanade calme et douce, avec en son centre un manège de chevaux de bois où tournent des enfants joyeux devant un arbre de Noël.

Bernard respire fortement. Le calme avant la tempête.

A travers des feuilles, la longue silhouette d'un édifice se découpe sur le ciel d'encre. Il se rapproche de la cible, de l'endroit où se cache Théo et où s'enfouissent les racines du MUR.

Ce qu'il voit lui arrache un cri de stupeur.

Une larme coule sur sa joue.

Non, pas ça !

Seigneur, ayez pitié de moi !

Dominique

La messe tardive de Sainte-Bernadette vient de s'achever. Les cloches sonnent encore. Les fidèles s'en sont allés, vivre leur vie de pécheurs, laissant le prêtre seul avec le poids de leurs fautes.

Dominique s'est réfugié au presbytère, niché dans la cour de l'église, dans un petit hôtel particulier autrefois demeure de la célèbre actrice « la Malibran ». Dans la cuisine, il lit le journal sur une large table de bois sous la lumière crue d'un abat-jour de faïence. Il étale le beurre sur le pain noir. Il sirote un verre de vin rubis et aspire le liquide contre sa langue pour en saisir les arômes. Fruits rouges et gibier.

Il se sent seul. Du temps de ses parents, les prêtres avaient une bonne. Une présence féminine. Il redresse sa mèche.

En trempant le pain dans sa soupe, il voit défiler derrière ses lunettes une vie de prêtre normale. Une vie dévolue à la cause de Dieu. Une paroisse ordinaire, par ces temps de misère religieuse. Très peu de bénévoles, trop peu de convaincus, des prieurs du dimanche, des fidèles infidèles.

Depuis quelques temps, pourtant, les croyants reviennent. Pour diverses raisons, les opprimés voient en Dieu un rempart de vertu, une justification à leur combat, les opprimés y sentent un protecteur.

Le glaive et le bouclier.

De tous temps, l'homme a vu sa propre image dans la Bible, le reflet de ses désirs. On peut faire confiance au genre humain, tout ce qu'il y a de meilleur comme de pire, il l'a fait au nom de Dieu.

Combien sont-ils à seconder correctement le Seigneur ? Combien acceptent de se fondre dans son image ? Dominique a toujours su qu'il était fait pour servir. Il n'a pas hésité. Le Sauveur s'est penché sur lui au berceau.

Il a des doutes, pourtant. Comme des milliers d'âmes, le manque d'amour le fait s'interroger. A cinquante ans, c'est ridicule. Que peut-il recommencer ?

Il se réveille souvent à quatre heures du matin, le T-shirt trempé de sueur et les tempes bourdonnantes. Il s'assied, alors, les yeux vides, hantés. Toujours les mêmes images, de cris, de bousculades, de souffrance. Des flammes enfin qui consomment tout et une chute sans fin suivie d'un trou noir. Ces rêves, autrefois espacés et confus se font de plus en plus fréquents et précis.

L'échéance est proche et Dominique le pressent. Il a pris trop de risques, trop tiré sur la corde. Et son destin n'est pas de finir dans son lit. Il le sait depuis toujours. Peut-être même l'espère-t-il.

Le sacrifice ultime. Tout donner.

Cette journée qui se termine lui noue la gorge alors que l'obscurité étouffe les rues. Un tourment l'attend, c'est certain. Est-ce une nouvelle épreuve ou la fin de la route ? Est-ce la mort de Lazare ou la Crucifixion ?

Ne pas douter de toi, Seigneur !

C'est une épreuve, pense-t-il, où je dois m'illustrer.

Dominique a vécu sa vie comme un engagement ; il ne pouvait surseoir à celui-ci. Il a choisi la clandestinité. Il a rejoint le MUR à ses balbutiements, comme agent d'abord, comme chef de sixaine, comme coordinateur de zone urbaine, puis comme délégué régional avant d'en prendre la tête à la suite de l'arrestation de Christophe Grandier, le fondateur charismatique du mouvement.

Dominique, leader incontesté de l'organisation, est aujourd'hui plus traqué qu'un cerf aux abois. Plus de mille hommes et femmes vivent sous sa responsabilité.

Pour mener à bien cette tâche, il s'est donné un nom qui le résume tout entier : Théo.

Dominique laisse tomber son journal, sort dans la cour, rentre dans le grand bâtiment par les salles paroissiales. Il passe par une pièce aveugle où sont posés deux matelas vides.

Les filles ne sont plus dans leur chambre, où sont-elles ?

Dominique monte l'escalier de béton en colimaçon et débouche dans l'église par un côté du porche. Il traverse l'édifice et pénètre dans la sacristie, à gauche avant le chœur.

Dans une des armoires sombres, il range sa chasuble et son étole blanche et violette, celle qu'il met pour célébrer les messes de l'Avent et recevoir les confessions.

Il a reçu aujourd'hui celle de Bernard.

Déjà plusieurs mois que l'homme venait sans vouloir se livrer. Comme beaucoup, il possédait un verrou dont il gardait la clef. Dominique le devinait plus proche du chasseur que du mouton. Ensemble, ils ont ouvert sa conscience comme une boîte de puzzle et posé toutes les pièces par terre.

Dominique connaît bien ces moments.

Les actions, petites ou grandes, imbriquées, dessinent les contours d'un homme, souvent ordinaire, qu'il s'efforce de ne pas juger, de comprendre, d'aimer et de pardonner.

Ce milicien du Bloc aux mains tâchées de sang a démarré un long chemin qui le mènera, il n'en doute pas, vers la lumière.

Un son presque imperceptible vient éveiller l'esprit de Dominique.

Il s'abstient du moindre grincement et tend l'oreille. Bien que l'écho soit lointain, il reconnaît des bruits de pas étouffés, une dizaine de mètres au dessus de lui, sur la mezzanine qui ceinture l'église.

Il faudra qu'il dise à cette femme, Victoire, d'être plus discrète quand elle n'est pas dans sa chambre. Ce n'est pas son vrai nom, bien entendu, comme tous les membres du MUR. Elle est arrivée il y a quelques jours. Dominique l'a ramassée, inanimée, sur le plancher face à l'autel, épuisée et choquée. Il l'a installée dans une des salles paroissiales. Une pièce sans fenêtres aux murs insonorisés. Victoire ramenait avec elle un « paquet », une jeune kenyane de neuf ans prénommée Rosalie.

Avec la jeune malienne qui réside dans la crypte avec son fils, cela fait quatre pensionnaires pour Dominique.

Quatre fois plus que de raison !

Heureusement, le passeur sera là dans deux jours pour les exfiltrer. Deux jours à passer sans descente de police, sans dénonciation et sans contrôle des BAF.

Deux jours, il a vu pire.

Il respire fortement.

Il se lève, s'assied face au piano et laisse courir ses mains sur les touches. La musique habite la pièce impersonnelle et froide. Gymnopédie N°1 d'Eric Satie ou Canon de Pachelbel. Le temps de caresser le clavier et les notes font vibrer l'air d'une intensité profonde. Pendant un court instant, Dominique n'est plus un prêtre résistant accablé par ses responsabilités, par la

tyrannie de l'époque, mais un esprit libre, une intelligence vive, une sérénité profonde. Pendant quelques minutes, quelques minutes seulement, il est partout à la fois, planant comme un oiseau sur le toit du monde. Les images les plus folles frappent son esprit, il est inondé par la lumière d'un coucher de soleil Grec, il nage parmi les dauphins en Méditerranée ou se pose sur l'épaule du Corcovado, le Christ géant de Rio. Il fait sien tous les rêves d'homme pendant un court instant et le charme tient jusqu'à la dernière note. Alors la sacristie redevient sacristie. Il touche à nouveau la réalité avec, dans un coin de la tête, le reste d'un rayon de soleil.

Sans la musique, il aurait basculé, c'est sûr, dans l'alcool ou la folie. La charge de prêtre est une croix.

Si entouré, si sollicité... et si seul.

Trouver les mots pour apaiser le malheur des autres et n'en recevoir aucun pour soi...

Le prêtre continue de jouer.

La musique emplit l'esprit et donne la force.

La force de traverser chaque matin la rue qui mène à la maison de Dieu. La force d'endosser le rôle de prêtre pour aimer, pardonner et prêcher, souvent dans le désert.

L'église est fraîche ce soir.

C'est ainsi depuis qu'il faut couper le courant à seize heures par mesure d'économie. Fidèle à ses habitudes, Dominique rallume les bougies près de l'autel.

Comme chaque soir, il vient méditer parmi les sculptures de marbre blanc. Au milieu des bas côtés, il admire les bas reliefs de Saint-Jean l'Évangéliste et du Sacré-Cœur. Mais sa préférence va toujours aux anges porte-bénitiers, presque identiques, taillés dans un seul bloc, pesant chacun plus de 1800 kilos et situés de part et d'autre de la porte d'entrée. Avec leur sourire, lumineux et rassurant, ils semblent lui dire : « va, poursuis ton chemin. Nous t'aimons et te protégeons ». Comment un simple tailleur a-t-il pu tirer d'un bloc de pierre autant de beauté et d'émotion ? Si Dieu n'a pas inspiré cet homme-là, il n'en a inspiré aucun.

Dominique passe avec respect devant le médaillon de l'abbé Sobaux dont la force de caractère a permis à cette église d'exister malgré l'avalanche de critiques et d'interdits, venant y compris de ses pairs, que la hardiesse de son architecture n'a pas manqué de déchaîner.

Dominique se retourne et la magnificence de l'église lui saute au visage. Depuis sa nomination, il y a deux ans, il n'a pas su se faire à cette beauté, chef d'œuvre de l'art nouveau d'inspiration byzantine. Il n'en revient toujours pas d'avoir hérité de la charge de cette paroisse. Des années qu'il en rêvait sans oser le dire. D'autres s'étaient pourtant mis sur les rangs, multipliant les signes d'allégeance à la hiérarchie de l'église ou aux organisations traditionnalistes. Mais Dieu avait voulu, pour cette église, un pauvre serviteur.

Sans doute ses pairs avaient-ils préféré un homme neutre à la tête de l'église qui avait vu baptiser Michel Vacher, qu'il tenait fermement dans son cœur et dans laquelle il venait prier plusieurs fois par an, dans un barnum de gardes du corps et de fidèles d'un jour.

Dominique plisse les yeux et fixe le fond de l'église.

Dans la pénombre, assis sur une chaise le dos bien droit, une silhouette familière se découpe.

Il n'ose pas croire ce qu'il voit.

Pourtant, elle est bien là et lui sourit.

Une intense émotion envahit sa poitrine.

Merci, Seigneur, merci !

L'homme se lève et se rapproche de l'autel, à mesure que la lumière des bougies allume son visage. Un visage marqué autant par la souffrance que par la joie, plus maigre mais plus lumineux que ne l'aurait cru Dominique.

« Jules ? dit-il.

– Je suis là, Dominique, grâce à vous, dit Romain.

Sa présence est un miracle. Elle prouve à quel point le MUR est capable de miracles. Combien avait-il fallu de connivences, de petites flammes allumées dans le cœur d'hommes, de prouesses techniques, de génie et de chance pour arracher Jules à sa cellule du Cube Noir ? Quelle autre organisation pourrait se vanter d'un pareil exploit ?

Pour être franc, Dominique ne croyait pas lui-même au plan qu'il avait échafaudé avec le Glaude. Munis de fausses cartes magnétiques, contrefaisant tous les codes de sécurité du Cube, Geri et la Fouine, travestis en officiers de l'Escadron Final, devaient braver tous les niveaux de contrôles pour parvenir aux cellules du Cube. Là, munis d'une lettre de cachet plus vraie que nature, ils devaient enlever Jules aux griffes du Bloc et l'amener à Dominique.

- Je ne pensais pas te revoir, dit ce dernier.
- Mon heure n'est pas venue, dit Romain.
- Dans la parabole du fils prodigue, le père dit : « il faut festoyer et se réjouir, parce que ton frère était perdu et il est retrouvé. » Allons fêter ta libération.
- Je n'ai rien mangé de solide depuis des jours.
- Un repas nous attend dans la crypte. La jeune malienne qui occupe les lieux avec son fils nous y fait des repas à abjurer sa foi. Geri et la Fouine ne sont pas avec toi ?
- Ils garent leur véhicule, ils arrivent.
- A la bonne heure. Tu n'étais pas avec Gabriel ?
- Gabriel a été emmené au Sousse. Dieu seul sait s'il est encore vivant.

Quelques minutes plus tard, Dominique et Romain, rejoints par Geri et la Fouine, empruntent un passage à côté de l'autel et descendent un interminable escalier de béton en colimaçon qui plonge dans les entrailles de l'église. Après un dédale de salles et de marches, ils débouchent dans une cour intérieure, face à l'entrée d'une crypte.

– Magie de Montmartre, dit Dominique. La crypte située sous le sol de l'église n'est qu'à demi enterrée, à cause du dénivelé existant entre notre niveau et celui de l'entrée de l'église place des Abesses.

Dominique met un doigt sur sa bouche et frappe cinq fois le battant de la porte.

– Le signal, dit-il. Le signal de paix.

La porte s'ouvre avec précaution sur le sourire éclatant d'une jeune malienne.

La troupe débouche dans une pièce irréaliste. Des piliers carrés de plus de dix mètres de haut se terminent en un spectaculaire enchevêtrement d'ogives de ciment. Une grande table est dressée sous une fresque pastorale colossale rappelant que l'endroit était, au départ de la construction de l'église, utilisé pour l'enseignement du catéchisme.

Une odeur riche d'épices et de lait de coco envahit la crypte.

La femme ayant ouvert la porte, les bras nus, un foulard noué sur la tête, dans des habits traditionnels africains, porte à bout de bras une cocotte de fonte dont elle a emmaillotté les hanches avec des torchons. Elle s'approche de Romain.

– Je m'appelle Néné, dit-elle. Je viens du Mali avec mon fils. Nous avons perdu notre famille et nos biens dans la guérilla et

nous espérons trouver en France la paix et la prospérité. Le Bloc veut nous renvoyer au pays, alors que notre vie y est en danger. Dominique va nous aider à rejoindre un pays plus clément.

– Mon nom est Jules, dit Romain. Je suis délégué régional du MUR et je viens juste de m'échapper du Cube Noir. Comme vous, j'ai foi en Dominique.

– Comme on dit dans mon pays, on n'est pas orphelin d'avoir perdu père et mère, mais d'avoir perdu l'espoir. Bienvenue parmi nous. Vous devez avoir faim. Mettez-vous vite à table !

Un jeune garçon, une dizaine d'année tout au plus, le visage d'ébène, surgit du fond de la pièce et s'assied à table. Dominique prend place à son tour, consultant sa montre d'un air inquiet.

– J'espère que les filles ne vont pas tarder à nous rejoindre. J'aimerais bien pouvoir mettre en route les dispositifs de défense.

– Lesquels ? interroge Romain.

– L'église est équipée de plusieurs systèmes de sécurité. Le premier ferme toutes les issues du bâtiment avec des loquets en titane. Le deuxième balaye chaque recoin de la bâtisse avec des faisceaux lasers pour en détecter les intrus. Le troisième brouille l'ensemble des communications de la crypte, conversations comprises.

– Vous avez bricolé ce système vous-mêmes ?

– Des membres du MUR, déguisés en scouts, sont venus faire dans l'église une retraite d'une semaine, le sac plein de matériel Hi-Tech.

– Vous passez des ordres depuis cet endroit ?

– Bien sûr. Le Glaude m'a installé une réplique de son célèbre « sous-marin » : boîtes d'œufs aux murs, matériel de communication et de cryptage-décryptage dernier cri. Je coordonne d'ici l'action de milliers de membres du MUR et je vous prie de croire que cette responsabilité me pèse.

Néné, la jeune mère malienne pose, avec joie de vivre, une soupière pleine de riz sur la table.

– Poulet Yassa ! J'ai cru comprendre qu'il y avait une jeune kenyane quelque part dans cette église. Cette nourriture devrait lui rendre la joie de vivre. Où est-elle d'ailleurs ?

– Elle devrait déjà être ici, je ne sais pas ce qui...

On frappe à la porte de métal qui donne sur la cour extérieure.

– Voilà les filles ! dit Dominique.

Il appuie sur un bouton, libérant un verrou. La porte s'ouvre d'un coup, dévoilant les visages joyeux d'Audrey et de Rosalie.

Romain est stupéfait.

Dominique ne lui avait pas dit qu'Audrey était là.

Cette dernière entre dans la crypte, les jambes flageolantes, et s'abat sur Romain.

Ils restent enlacés de longues minutes, en silence.

– Viens t'asseoir, ma petite, dit Néné en s'adressant à Rosalie.

J'ai fait un poulet dont tu me diras des nouvelles !

Dominique active les dispositifs de protection de l'église, puis rejoint le groupe au repas et récite un « Je vous salue Marie ».

Sous la table, la main de Romain est la chose la plus douce qu'Audrey aie jamais tenue.

Tous mangent en silence, pensifs.

Soudain, l'alarme se déclenche.

Le son puissant résonne dans la crypte. Dominique se dresse.

– Il y a un intrus dans le transept ! dit-il. Personne ne bouge ou ne fait un bruit avant mon retour !

Il coupe l'alarme, saisit le revolver qu'il cachait sous son aube et rejoint l'église.

Un homme se tient au milieu de l'allée, immobile, la mine sombre et le cheveu en bataille. Son visage est boursoufflé, rouge, presque violet. Les cheveux du côté droit de son visage sont brûlés. Ses doigts se crispent sur sa cuisse.

– Gabriel ? dit Dominique.

– C'est moi, mon père, dit Raphaël.

Disant cela, il tréaille et s'écroule, évanoui, sur le plancher.

Dominique fait rapidement le tour de l'église, les pans de la robe serrés contre lui, pour vérifier que personne d'autre ne s'y est introduit, puis rejoint la crypte au pas de charge et crie :

– Jules, Victoire, Néné, venez m'aider !

Ces derniers sortent en courant, pénètrent dans l'église et se précipitent sur le corps inanimé de Raphaël. Ils ne sont pas trop de quatre pour le transporter. Arrivés dans la crypte, ils le basculent tête la première dans l'escalier qui mène au sous-sol. Ses bras pendent de chaque côté de son corps comme un Christ descendu de croix. Dans une petite pièce, sous les voutes de ciment, ils l'allongent sur le matelas de Malika, au milieu des batiks et des coussins zébrés. Raphaël redresse la tête. On lui donne un verre d'eau froide. Il tousse dans le liquide avant de tomber à la renverse, les yeux vides.

Romain reste à ses côtés et lui tient la main alors que les autres retournent poursuivre leur repas.

– Ils ne t’ont pas raté, mon pote, dit Romain. Tous ça est de ma faute. Je n’aurais jamais dû t’entraîner dans cette galère.

Tendrement, en faisant attention d’éviter les zones sensibles, il caresse son visage.

Soudain, Raphaël se redresse, les yeux grands ouverts.

– Tu es en danger, Romain, dit-il. Les gens du Bloc connaissent ton identité. Ils ont découvert tes empreintes génétiques, tes clefs biométriques et même ton appartenance au MUR, je...

Raphaël retombe dans sa torpeur et ne bouge plus, la poitrine régulièrement soulevée par un souffle encombré.

Romain reste à ses côtés, un moment, puis rejoint les autres à table.

– Les gens du Bloc savent qui je suis, dit Romain à Dominique. Mon identité est percée à jour.

– L’état civil, comme le lieu de résidence, sont les secrets les plus précieux des membres du MUR, dit Dominique. S’ils sont éventés, tu fais courir un risque inutile à ceux que tu souhaites aider. Tu ne vas pas pouvoir poursuivre ta mission. Néné, son fils, Rosalie et Victoire vont être exfiltrés dans les prochains jours. Tu partiras avec eux.

– Mais je ne veux pas, mon père, je peux encore vous être utile et...

– Tu pourras continuer à nous aider, mais plus depuis le sol français.

– Je vais être exfiltrée ? dit Audrey, stupéfaite. Mais j’ai ma famille et mon travail ici ! Je vous ai amené Rosalie, ma mission est terminée.

– Ton compagnon, Colonel des Gardes, t’as identifiée lors des événements de Barbès. Et même s’il n’a pas réussi à localiser ton dernier appel, son détecteur de signaux a reconnu la signature du MUR. Un avis de recherche a été lancé contre toi, au travers des BAF et de la Main Noire. Tu dois t’effacer.

Audrey s’écroule la tête entre les mains.

– Il m’a dénoncé à la Main Noire ! Je n’y crois pas !

– Il faut perdre ses repères, son confort et ses privilèges pour mesurer vraiment ce à quoi l’on tient, dit Dominique. L’amour est alors la seule richesse qui reste.

– Les hommes sont tous des salauds, dit Audrey.

– Je ne le prends pas pour moi, les prêtres ne sont pas des hommes, c’est bien connu, dit Dominique. Et toi, mon poussin, tu as fais quoi aujourd’hui ? dit-il à Yacine, le jeune garçon malien.

Sa mère lui ébouriffe les cheveux en souriant.

– J’ai joué aux billes entre les colonnes, dit-il. Mais je m’ennuie ici.

– Je te promets que tu partiras bientôt. Là où tu vas, tu pourras sortir, courir et t’amuser tant que tu veux.

– Nous allons partir tous ensemble ? demande Néné.

– Je préfère vous voir décamper tous d’un seul coup, il est déjà compliqué de trouver la bonne solution pour votre départ.

– De nombreuses routes autour de Paris sont surveillées, dit Romain. Ils interceptent chaque semaine de nouveaux NF recherchés par les forces de l’ordre qui tentent de fuir la capitale.

– Vous ne partirez pas par la route, c’est trop incertain. Le curé de Saint-Gervais a perdu quatre de ses protégés, la semaine dernière, suite à un contrôle inopiné de milices en civil. Vous partirez par les airs.

– Comment ? demande Audrey.

– Il y a une catapulte dans le clocher, vous serez vite hors de Paris.

Yacine serre la main de sa mère.

– Je ne veux pas partir en catapulte, maman.

– Le prêtre dit ça pour rire, mon chéri.

– Vous partirez en hélicoptère, reprend Dominique. J’ai un ami à l’hôpital Henri Mondor de Créteil. Il viendra vous chercher avec l’appareil du SAMU. Nous mettrons en scène une urgence. Nous l’avons déjà fait.

– Nous aurions aimé continuer à vous aider, dit Romain.

– Mettez-vous à l’abri, c’est la meilleure chose à faire. Le MUR a besoin de gens libres pour poursuivre ses missions. Ses activités sont nombreuses, vous trouverez à nous aider, où que vous soyez.

– Le MUR fait autre chose que d’exfiltrer des NF et des gens recherchés par le Bloc ? demande Audrey

– Infiniment plus, Victoire. Et croyez-moi, je serais le plus tranquille des hommes si ce n’était pas le cas. Le MUR s’occupe de la rédaction, de l’impression, du transport et de la distribution d’une multitude de tracts. Un moyen désuet de vulgariser des textes de nos jours, mais beaucoup plus difficile

à tracer pour les autorités que les messages électroniques. L'organisation fabrique des pièces d'identité, comme vous avez pu vous en rendre compte. Nous fournissons des locaux pour des réunions et des moyens d'hébergement. Nous pouvons aller jusqu'au sabotage ou à la destruction de matériel, tenter des actions contre des personnalités politiques ou militaires. Le MUR dirige aussi des services de surveillance électronique, avec des équipes de journalistes et de contre-propagande. Pour ce faire, nos unités rassemblent, transportent et installent chaque jour toute sorte de matériel électronique de communication ou de détection.

– Les hommes du régime doivent avoir du mal à dormir !

– Détrompez-vous, Victoire. Nous faisons peu de choses. De petites actions, sans grande portée. Nos camarades tombent souvent pour une imprudence, rarement dans un fait majeur. Nous sommes des guêpes. Nous pointons un petit dard et faisons de minuscules piqûres.

Dominique consulte sa montre.

– Bientôt vingt heures, le temps des actualités. Je vais aller prendre les nouvelles au « sous-marin ». Mes compliments, Néné, ta cuisine était aussi belle que toi, comme d'habitude.

– Vous allez me faire rougir, mon père. Tu as bien aimé, Rosalie ?

La petite fille la regarde, des étoiles plein les yeux et un sourire sur les lèvres.

– C'est le meilleur poulet Yassa que j'ai jamais mangé ! dit-elle. Maman le faisait très bien aussi, mais je ne sais pas si je la reverrai.

Néné se lève doucement et, avec une infinie tendresse, prend la petite fille dans ses bras et la serre contre son cœur.

Romain et Audrey suivent Dominique dans une salle encombrée de matériel électronique, située en contrebas, non loin de la couche de Raphaël.

Dans ce réduit, aux murs tapissés d'un papier peint à zigzag criard, six écrans disposés en arc de cercle baignent la pièce d'une lumière froide.

Dominique prend place face à l'un d'eux, tapote des codes et allume des modules de communication qui crépitent.

– Vous utilisez quel opérateur ? demande Audrey.

– Ma petite Victoire, il faut imaginer les tuyaux d'échange de données informatiques comme une conduite. Tout comme celle

du gaz, de l'électricité ou du téléphone, elle peut être coupée, déviée ou épiée. Nous ne pouvons pas prendre ce risque. Le MUR possède son propre réseau.

– Je sais, dit Audrey, il s'appelle Banane ! Je m'en suis servi chez le Glaude.

– Parfaitement. Son talon d'Achille est sa consommation électrique. Le dispositif a des besoins équivalents à ceux d'une petite usine. Impossible de pomper une telle énergie, dans le climat actuel, sans se faire repérer. C'est pourquoi nous sommes connectés à une unité d'emboutissage de pièces automobile, activité très consommatrice d'énergie. L'usine a un pic de consommation pendant trois minutes toutes les dix minutes, lors de la découpe laser des tôles. Notre matériel informatique se trouve dans son sous-sol : dix-sept machines dernier cri. Lors du pic journalier de vingt-heures, le directeur de l'usine ne met pas en route ses machines de découpe, il alimente notre salle informatique et donne vie, pendant trois minutes seulement, au réseau Banane. A cet instant précis, des dizaines, des centaines de messages écrits au cours de la journée irriguent toute la France. L'occasion de diffuser le bulletin journalier d'information du MUR, rédigé depuis Londres ou Berlin par les journalistes de la communauté française. Savez-vous que Londres compte plus de français que Bordeaux ?

L'ordinateur de Dominique s'allume.

Une colombe se dessine en fond d'écran.

– La colombe est un symbole de paix autant qu'une messagère. Quelle meilleure ambassadrice pour notre mouvement ? Ah, voyez, le bulletin du jour vient d'arriver !

Romain, tenant Audrey par la main, lit à l'écran les dernières nouvelles du pays, aussi incroyables que non censurées.

« **Dépêche 15-32-12,**

Les mouvements de contestation nés sur Paris et d'autres grands villes de province prennent une ampleur incontrôlable. De nouvelles villes comme La Rochelle et Vannes sont tombées hier aux mains des rebelles. »

– Des villes françaises sont tombées aux mains de rebelles ? s'étrangle Romain.

– Paris n'est pas la province, Jules. Savez-vous que la région de Marseille n'appartient plus au Bloc depuis la semaine dernière ? Une enclave sécurisée par les forces de l'ONU a été

créée pour faciliter l'arrivée ou le débarquement potentiel de forces armées. Mais lisez ce qui suit :

« La pression monte considérablement au sein de la communauté internationale. A la tribune de l'ONU, le Président américain Jackson Greenville s'est inquiété de l'utilisation possible par les forces du Bloc contre les populations civiles rebelles d'armes chimiques, comme le gaz sarin. »

– Le sarin ? demande Audrey.

– C'est une substance inodore, incolore et volatile. Un neurotoxique cinq fois plus dangereux que le cyanure. Dispersé en altitude, par des drones, par une nuit claire et venteuse, il pourrait faire jusque huit mille morts au kilomètre carré, hommes ou animaux. Il passe facilement la barrière des poumons et est absorbé par la peau d'où il passe directement dans le sang. Il entraîne de graves spasmes musculaires, une perte de la vision et une asphyxie. Sa volatilité lui donne un avantage redoutable : il ne contamine pas les sols. Les terrains touchés par ce produit peuvent être réinvestis sans risques quelques heures plus tard. Mais visez l'information suivante :

« En conséquence, un ultimatum a été adressé aux forces du Bloc. Si les autorités françaises ne renoncent pas publiquement, d'une part, à l'utilisation des armes chimiques contre leur population et refusent, d'autre part, de remettre leurs stocks illégaux aux observateurs indépendants et forces armées de l'ONU, des frappes ciblées seront envisagées contre des lieux emblématiques du pouvoir. L'ultimatum expirait hier et, à notre connaissance, aucune réaction n'est venue de l'Elysée »

– Michel Vacher n'est pas le seul à se préparer à une escalade armée, dit Dominique. Depuis un an, les malles diplomatiques des ambassades des USA, d'Allemagne et du Royaume-Uni sur le sol français se font livrer des armes de guérilla urbaine quand ce ne sont pas des engins de combat ou des drones en pièces détachées. Les effectifs de ces délégations gonflent secrètement. Un tiers des personnes entrées dans ces ambassades au cours de ces six derniers mois n'est pas ressorti. Mais regardez ce passage :

« Nos correspondants parisiens auraient entendu il y a quelques minutes une terrible explosion, suivie d'un impressionnant champignon de feu, du côté de la rue des Saints-Pères. L'hôtel Bernard Tapie était, ce soir, le siège d'une réunion des apparatchiks du Bloc pour assister aux vœux de

François Dormand. On murmure que ce dernier aurait été tué dans l'explosion. Il pourrait s'agir d'une démonstration de force de l'OTAN mandatée par l'ONU. »

– Les trois minutes sont passées, dit Dominique, il devient dangereux d'utiliser le réseau.

Dominique éteint son ordinateur, furieux.

– L'ONU joue avec le feu, bon sang ! Je n'ose pas imaginer ce qui se passera si François Dormand a été assassiné avec les principaux dignitaires du Bloc ! En voulant intimider Michel Vacher, la communauté internationale le pousse en avant ! Je ne serais pas étonné qu'il sorte les armes ultimes pour mater la révolte et décourager toute action de l'ONU.

– Il l'a peut-être déjà fait, intervient Audrey.

– Je ne pense pas, dit Dominique.

– Comment le savez-vous ?

– Je porte un messenger au poignet.

Il montre un petit ruban de silicone.

– Des agents dormant du MUR surveillent en permanence les lieux de dépôts probables de la répression, comme les casernes, les aéroports ou les héliports. Si le centre de coordination du MUR reçoit toute information corroborant une attaque contre les populations civiles, mon bracelet émettra une lumière rouge, témoin de la phase la plus haute d'alerte du réseau.

Dominique tape des mains.

– En attendant, il va falloir songer à aller au lit. Jules, tu vas raccompagner Victoire et Rosalie dans leur chambre, aux salles paroissiales. Tu passeras la nuit avec elles pour veiller à leur sécurité. Néné, je te laisse coucher Yacine. Je vais aller rouvrir la maison de Dieu qui est restée fermée trop longtemps. Dominique appuie sur le bouton qui désengage les systèmes de sécurité et sort de la crypte avec Audrey, Romain et Rosalie.

– Bonne nuit, dit-il en refermant la porte.

Puis, ils se séparent.

Dominique se rend à la sacristie, seul, et y enfile un lourd manteau canadien à col de fourrure.

Il traverse le transept.

Ses chaussures claquent sur le plancher.

Arrivé au porche, il pousse le battant du portail, sort de l'église, marche jusqu'à la grille et fait quelques pas sur le trottoir. Il fait nuit noire. Sur la place des Abesses, sous les platanes, un manège de bois fait tourner des enfants. Devant le square

Rictus, des hommes et des femmes, emmitouflés, marchent d'un pas pressé, tentant de distancer l'hiver. Le dôme du Sacré-Cœur brille comme une lanterne, au dessus des maisons montées les unes sur les autres à l'assaut de la butte Montmartre.

Le petit café voisin, le Saint-Jean, jette sur la neige ses reflets dorés.

Tout est calme et presque joyeux.

Dominique respire à plein poumons, rempli de sa mission autant que de l'amour de Dieu.

Il pense à Jules, parti s'assurer que les filles trouvent le repos en toute sécurité. Dominique l'imagine tenant la main de Victoire.

Il est fier. Fier d'avoir réuni deux âmes.

– Tu m'as un peu aidé, dit-il en s'adressant au seigneur.

Dans la chambre aveugle, éclairé par la faible lueur d'une lampe de poche, Romain raconte une histoire à Rosalie, emmitouflée dans un sac de couchage.

Et pour quelques instants, la salle paroissiale sans âme, nichée dans une église perdue au cœur de l'hiver devient un royaume enchanté, peuplé de princesses et de chevaliers.

Dans ce pays merveilleux, les gens qui s'aiment vivent heureux et ont beaucoup d'enfants. Les princesses couchent sur des piles de matelas. Leurs portraits circulent dans tout le royaume et des gentilshommes de tous bords tombent amoureux d'elles. Elles ne sont pas obligées de se cacher.

Rosalie n'est pas une princesse, elle le sait. Pourtant ce soir-là elle s'endort en voulant y croire, sa petite main serrée sur celle de Romain.

Audrey met un doigt sur la bouche de ce dernier pour lui faire signe de se taire, montrant en souriant le visage endormi de l'enfant.

– Tu m'avais caché que tu connaissais des histoires de petites filles, dit-elle.

– Tu ne m'en avais jamais demandé.

– Tu pourrais faire un bon père. Je te croyais enfant.

Audrey et Romain, allongés dans leurs sacs de couchage, se rapprochent pour se parler.

– Il lui arrive quoi, finalement, à la princesse ? demande Audrey.

– Ah... Eh bien elle reste quelques années avec le prince charmant, puis elle le quitte parce qu'elle le trouve immature. Elle se met en ménage avec son meilleur ami, un écuyer nommé Bernard, qu'elle juge plus viril et plus combatif.

– Tu es con ! dit Audrey en souriant.

– Mais l'écuyer est un chevalier sombre. Il fait partie de la Garde Noire. La princesse découvre qu'il se livre aux pires exactions, comme réprimer cruellement des révoltes de serfs.

– Et que fait-elle ?

– Elle plaque l'écuyer et se met à rechercher désespérément le prince. Elle le retrouve tout en haut du donjon d'un château.

Audrey tourne la tête. Sa joue frôle celle de Romain.

– Elle l'aime encore ? dit-elle.

– Elle pensait ne plus l'aimer. Mais elle apprend tout ce que le prince a dû faire pour la retrouver. Il a combattu des dragons, des sorciers, des ogres et même des loutres sauvages, dressées au combat.

Audrey éclate de rire.

– Des loutres ? dit-elle.

– Les pires bêtes que la terre ait portées. Hargneuses et perfides à souhait ! Mais le prince triomphe de tout. Alors la princesse se reprend à l'aimer. Plus tard, alors que le soleil porte ses derniers rayons à travers les meurtrières du donjon, le héros approche sa bouche de celle de la princesse...

– Pourquoi faire ? dit Audrey le cœur battant.

– Pour l'embrasser. C'est un conte de fée, non ?

Audrey ne bouge pas. Romain pose un baiser sur ses lèvres.

Le plus beau, sans doute, qu'il ait jamais donné.

Audrey cale sa tête contre son épaule. Comme pour Rosalie, la chambre aveugle devient un moment le plus bel endroit sur terre. Puis, Romain n'y tient plus. Il ouvre la glissière de son sac de couchage et tente d'ouvrir celle d'Audrey.

– Pire que les armures de l'époque, dit-il.

Soudain, la fermeture éclair cède. Romain sort de son sac, entre dans celui d'Audrey et glisse silencieusement sur elle.

– Non, non ! dit Audrey ! Pas ici ! Pas dans la chambre d'une enfant.

Les mains de Romain effleurent son corps chaud, montent sur la poitrine, descendent sur son ventre qui frissonne.

Serrant sa lèvre inférieure entre ses dents, Audrey, chahutée de sentiments, rit et pleure à la fois.

Audrey et Romain, torse contre torse, se grisent de leur souffle et des battements de leurs cœurs. Audrey ne sait plus si elle doit résister ou se donner, mais la pression est trop forte.

Elle cède.

Romain vient doucement en elle et leurs deux corps s'emplissent de plaisir. Audrey laisse échapper de petits cris et Romain met une main sur sa bouche en disant « chut ». Entre ses doigts serrés, Audrey glousse.

Dans son sommeil, près d'eux, Rosalie semble un instant troublée et change de position.

Audrey et Romain s'immobilisent dans une position comique, guettant le moindre bruit avant de recommencer de plus belle.

Cette fois Audrey lâche un vrai cri, suivi d'un éclat de rire franc.

Épuisés et transpirants, ils se lovent l'un contre l'autre.

Romain pose sa tête sur la poitrine d'Audrey et une foule de souvenirs partagés ensemble par le passé, de rires complices, de petits matins sous la couette, de retrouvailles joyeuses, d'endroits ou de paysages magiques, remontent à sa mémoire.

Ne plus se quitter.

Soudain, des coups retentissent sur la porte.

Audrey et Romain sursautent, comme des amants pris en faute. Romain s'habille à la hâte, se lève et ouvre la porte, laissant apparaître le visage angoissé de Néné.

– Monsieur Jules, dit-elle, Dominique m'a interdit de sortir de la crypte, mais il y a urgence. Votre ami Gabriel souffre beaucoup et vous réclame.

Romain regarde Audrey, interrogatif.

– C'est bon, vas-y, je garde la petite, dit-elle. Tu reviendras quand tu le pourras. Fais attention à toi.

– Fais attention à toi aussi, dit Romain. Je t'aime.

Lorsqu'il arrive auprès de Raphaël, ce dernier est très affaibli.

Romain s'en veut d'être resté loin de lui. Son visage est livide et ses mains tremblent.

Romain serre son ami contre lui.

– Mon vieux Raphi, tu vas t'en sortir. Dès que tu es remis, on va se bourrer la gueule à la Trinquette.

Raphaël répond d'une voix essoufflée.

– Ne me fais pas rire. Je ne sortirai pas vivant de cette église. C'est la fin du chemin, je le sens. Une route pas très longue, pas très belle, mais une route quand même.

– Une vie d'homme.

- Je me suis toujours dit que si on pouvait résumer ma vie par : « un type bien », je pouvais partir en paix.
 - Tu es mon meilleur ami, Raphaël, forcément un type bien.
 - Tu te trompes, malheureusement.
 - Pourquoi dis-tu cela ?
 - J’ai commis une faute.
 - Que dis-tu ? Tu ne ferais pas de mal à une mouche.
 - Tu n’es pas allé au Sousse, toi. Tu es resté au Cube. Tu étais plus précieux que moi aux yeux du Bloc. Tu n’as pas idée de ce que j’y ai enduré. Mon corps et mon esprit sont brisés. Sous le poids de la douleur, j’ai commis une faute impardonnable.
 - Qu’as-tu fait ?
- Raphaël rapproche son visage de celui de Romain.
- Je t’ai dénoncé.
- Romain se recule, par instinct. Raphaël reprend.
- Je t’ai livré pour faire cesser la souffrance. J’ai craqué. Ils m’avaient rincés la bouche à grande eau, je n’avais plus sous la dent ma capsule de poison Emerald Forest. Sinon, je me serais foutu en l’air, tu peux me croire.
 - Je connais les supplices du Sousse, Raphaël. Très peu d’hommes y résistent. Je blâme surtout ceux qui t’ont torturé. Je n’aurais jamais dû t’entraîner, ni toi ni Audrey, d’ailleurs, dans l’organisation.
- Romain caresse la tête de Raphaël en le serrant contre lui.
- Comment as-tu fais pour me rejoindre ? dit-il.
 - Les militaires m’ont amené. Je ne connaissais rien de cet endroit.
 - Alors notre cachette est percée à jour. Il faut que j’en informe Théo. Et cesse de te tourmenter. Si les forces de l’ordre ont trouvé notre repère, c’est que d’autres avant toi en ont livré le secret. Malgré nos précautions, il se pourrait même que Geri, La Fouine et moi ayons été suivis en arrivant.
 - Romain, tu es mon meilleur ami. Je te confesse ma trahison et tu trouves encore à me disculper. Ma vie sans toi aurait été vaine. En m’intégrant au MUR, tu m’as permis d’en faire quelque chose.
 - Tu n’as pas eu besoin de moi pour ça !
 - Je n’ai fait que des conneries ! Comme notre rendez-vous au Coq d’Or, par exemple.
 - Là, c’était une grosse bêtise, oui, dit Romain en souriant. Tu cherchais quoi en prenant cette brasserie comme lieu de rendez-vous ? Dynamiter le Bloc de l’intérieur ?

– Je voulais me battre avec panache, tu sais, comme Cyrano.
– Je connais bien le personnage, je l’ai assez de fois joué sur scène. Mais n’est pas Cyrano qui veut. Et ce héros est de papier.

Raphaël se redresse avant d’être pris d’une toux déchirante.

– Je ne m’en sortirai pas, Romain. Plus rien n’est vivant en moi, ils ont tué jusqu’à mon humanité. J’aurais tellement aimé faire mieux. Que vais-je laisser au monde si je pars maintenant ?

– Ton souvenir dans l’esprit de ta famille et de tes amis. On ne meurt pas tant qu’on vit encore dans le cœur de quelqu’un. Tu vivras en moi, c’est sûr. Et puis, jusqu’à preuve du contraire, tu n’es pas mort.

Raphaël s’agrippe à la robe de Romain.

– Va jusqu’au bout de ce combat que nous avons commencé. Pour que plus personne ne mette dans une urne de voix pour un parti comme le Bloc Franc. Des électeurs désespérés élisent un homme du peuple à moustache et salopette, rassurant comme Mario Bros, et se retrouvent avec Hitler, Staline ou Michel Vacher, entraînés dans une pluie de douleur, de fer et de sang. Et cent ans après la dernière dictature, à la première crise, ils ont tout oublié et cèdent à la première chimère fasciste venue.

– Les gens font leur propre choix. Et ils se laissent entraîner par des leaders rassurants. Des gens énergiques qui inspirent confiance.

– Il ne faut jamais considérer ces partis extrêmes comme les autres. Voter pour le Bloc c’est prendre un billet de train fantôme. Même lorsque la caissière est jolie, on sait très bien à quoi s’attendre.

– Je continuerai la lutte, Raphaël. Pour toi et pour eux. Pars en paix.

Le corps de Raphaël s’éteint doucement et ses yeux se ferment.

Il glisse sur le sol, les bras ballants.

Dehors, Dominique sourit, assis sur un banc et face à l’église.

Il regarde la construction avec amour. La silhouette de celle qu’on nomme « Notre Dame des briques », en référence à sa façade, est incomparable, avec ses vitraux Art déco et ses entrelacs de ciment.

Dominique se sent investi du courage et de la ténacité de l’abbé Sobaux, farouche initiateur de ce projet architectural,

dont l'esprit, il en est certain, habite encore chaque pierre de l'édifice.

Tout à coup, dans le ciel, un bruit effrayant.

Une nuée mortelle se rapproche de toute la puissance de ses moteurs. Dominique lève le nez au ciel, fasciné autant qu'effrayé.

Au dessus de la grande verrière du clocher-porche, à une vitesse hallucinante et dans un sifflement glaçant passe une escadrille d'appareils à réaction. Leur forme rappelle celle d'un avion, mais leur platitude ne laisse aucun doute.

– Des drones de combat, siffle Dominique !

Son poignet se met à vibrer. Il ressent une vive douleur.

Il tire sa manche et découvre avec horreur la diode rouge qui luit sur son bracelet de silicone.

Le signal ! Le signal témoignant d'une attaque contre les populations civiles ! Le Bloc attaque les villes rebelles en dépit de l'ultimatum de l'ONU ! Je dois rejoindre l'église, rassembler mes protégés, amener tout le monde dans la crypte, activer de nouveau les dispositifs de sécurité et appliquer le plan d'urgence !

Dominique ne flanchera pas. Il est responsable de trop de vies pour penser à son propre salut.

Montmartre ne s'appelle-t-il pas ainsi en référence au mont des martyrs ?

Dominique rejoint l'église d'un pas rapide et se retourne, face à la place des Abesses.

En poussant les lourds battants du portail, il balaie des yeux les passants, gelés d'ébahissement, la bouche ouverte et les yeux ronds, scrutant le ciel comme s'il devait en venir la peste.

Par hasard, son regard tombe sur un homme, tenant un casque sous son bras. Il semble fixer le prêtre.

Un rayon de lune dévoile son uniforme.

Sa silhouette est familière.

L'homme ne bouge pas, comme figé.

– Bernard ? » interroge Dominique, incrédule.

Bernard ne sait pas pourquoi il est là.
Ou plutôt, il a peur de le savoir.
Comme Judas en son temps, il semblerait que son destin soit de livrer son mentor aux autorités.
Il traverse la place et s'approche de Dominique, à demi caché dans l'ombre du portail.
« Vous fermez l'église, mon père ? dit-il. Vous m'aviez dit qu'en ces temps de souffrance, elle restait ouverte toute la nuit.
– Je viens de voir passer des chasseurs. J'ai peur pour les vitraux. Sais-tu qu'ils se sont brisés lors de la dernière guerre suite au souffle d'une explosion ?
– Ah... les vitraux. Rien d'autre ne vous fait peur, ce soir ?
– Pas les hommes du Bloc en tous cas... Et toi encore moins. Que fais-tu ici, en uniforme et armé ?
Derrière Bernard, sous les frondaisons, une ligne d'hommes noirs au casque luisant se déploie en silence. À cette vue, Dominique recule dans l'embrasement de la porte monumentale.
– Tu n'es pas seul, Bernard.
– Je ne suis pas ici à titre personnel. Je viens arrêter Théo, le célèbre chef de file du MUR. Le Bloc a acquis la certitude qu'il a trouvé refuge dans votre église. Est-ce vrai ?
Ils se regardent, écrasés par le poids de leurs rôles respectifs.
– Je commençais à apprécier nos discussions dans la sacristie, Bernard. Je crains qu'il n'y en ait plus d'autres.
– Cela ne dépend pas de moi.
– Un homme a toujours le choix de ses actes.
– Regardez derrière moi, mon père. Ces hommes en arme ont l'ordre d'intervenir. Si je faillis à ma mission, ils me tireront dans le dos pour passer.
– Alors je te plains.
– Je vous plains aussi, mon père. Des bruits courent que vous êtes Théo. Est-ce vrai ?
– Je suis celui-là.

- Alors livrez-vous maintenant, pour protéger au moins ceux qui sont retranchés dans cette église avec vous.
- Ce bâtiment, abrite bien quelques hommes et femmes, mais surtout le moyen de veiller sur de milliers d'autres. Me livrer au Bloc n'est pas le meilleur moyen de protéger ma communauté.
- Votre confrérie de chrétiens ou de dissidents du régime ? Vous confondez les deux. Je suis pourtant la preuve vivante que l'on peut être chrétien et néanmoins membre du Bloc.
- Il faut quand même reconnaître que les chrétiens qui résistent au régime ont moins de soucis à concilier leur action et leur foi.
- Vous m'avez mis en garde, mon père, une heure avant les attentats de la rue des Saints-Pères. Soit vous êtes devin, soit vous êtes mêlés à des actes terroristes. Comment un homme d'église se laisser porter à ces extrémités ?
- Dieu n'est pas seulement un être d'amour, Bernard. Il sait opter pour l'action quand la situation l'exige. Souviens-toi de Jésus chassant les marchands du temple.
- Jésus n'était pas à la tête d'un mouvement de résistance aux romains. Il ne s'est jamais mêlé de politique. Vous tordez la religion à votre profit.
- Regarde ton âme, Bernard, avant de juger celle des autres.
- Ne profitez pas de mes confidences, en confession, pour me manipuler.
- Et toi, ne joues-tu pas sur notre proximité pour venir seul me chercher ?
- Je ne suis pas ici de mon plein gré. Je ne savais même pas en venant ici que je me trouverais face à vous.
- Ce sont les risques du métier, Bernard. À ton poste, on ne doit pas seulement réprimer des sans-papiers anonymes, des étrangers sans défense. La personne qui se trouve de l'autre côté de l'arme est parfois un enfant, un proche ou un ami.
- Combien êtes-vous à l'intérieur ?
- Neuf avec moi : trois hommes, trois femmes, deux enfants et un mourant. Plus proche de la cour des miracles que de l'état major d'une armée secrète !

Sur la place, derrière eux, un militaire casqué, un bouclier au bras, fait des signes à Bernard.

– Excusez-moi, mon père, dit ce dernier. Un homme m'appelle.

Bernard s'approche de lui avec énervement.

– Que voulez-vous ? dit-il. Vous ne voyez pas que je parle ?

– Vous comptez discuter avec ce prêtre longtemps ? dit le soldat.

– Le temps qu’il faudra. Vous êtes fou ou quoi ?

– Les hommes s’impatiente. Ils se demandent ce que vous faites. Je n’ai pas de conseil à vous donner, mais Pierre Léac a déjà appelé plusieurs fois pour savoir si l’action était bien engagée. Que dois-je lui répondre ?

– Que les choses suivent leur cours, bon sang ! Qu’il me laisse les mains libres s’il me confie une mission ! Vous et vos hommes interviendrez quand je vous en donnerai l’ordre, compris ?

– Je ne suis pas certain que ce soit possible, mon Colonel. Un détachement de la Main Noire est en route pour venir ici. Nous devons nous placer sous leur commandement.

Bernard retourne voir Dominique, toujours à demi masqué par la porte du porche.

– Les choses se précipitent, mon père. Ouvrez cette porte et laissez-nous entrer, c’est le seul moyen de protéger ceux qui se cachent dans ce bâtiment avec vous !

Dominique pointe du menton la longue ligne d’hommes casqués, une mitrailleuse contre la poitrine qui stationnent de l’autre côté de la chaussée.

– Je te laisserais volontiers entrer, Bernard, mais à titre privé. Je connais le Bloc mieux que toi-même. J’ai lu plus de rapports que tu ne peux l’imaginer sur les interventions des unités mobiles. Les survivants sont rares. Alors tu m’excuseras, je vais fermer mon huis.

– Ne faites pas ça ! J’accepte d’entrer seul et sans armes ! Je vais aller prévenir mes hommes. C’est d’accord ? Vous m’ouvrez dans ces conditions ?

Dominique ne répond pas et pousse de toutes ses forces les battants du vantail. Ce dernier se referme dans un grondement terrible. Des claquements sinistres, comme des coups de marteau, témoignent de la mise en œuvre d’un système de fermeture d’une incroyable complexité.

Bernard lève les yeux. Derrière les pastilles en grès émaillées qui soulignent les courbes du Tympan, il imagine des tiges de métal s’enfonçant au plus profond des montants latéraux du portail. Ce dernier s’immobilise dans un grincement insupportable.

– Merde alors, siffle Bernard entre ses dents. »

Il reste quelques longues minutes à contempler la porte close dans le sifflement du vent.

Un froissement, derrière lui, le fait sursauter.

Il se retourne et tombe nez à nez avec un homme en uniforme.

« Les choses se déroulent comme prévu ? dit le militaire. Je suis Marc Toti, directeur général de la Main Noire. Pour vous servir.

Il agite une feuille sous le nez de Bernard.

– J’ai ordre de vous suppléer, dit-il.

– C’est à moi que Pierre Léac a confié cette mission ! crie Bernard.

– Pour être honnête, il se souvient de votre déballonnage place Jeanne d’Arc et pense qu’un homme fort dans la place ne serait pas un luxe. Il n’a pas tort, visiblement. Ne venez-vous pas de proposer à cet homme d’église de le suivre sans armes ? C’est votre plan pour neutraliser Théo et récupérer son matériel ?

Bernard baisse les yeux, vaguement honteux.

– Combien sont-ils dans la place ? reprend Marc Toti.

– Neuf, si j’en crois le prêtre.

– Nous n’allons pas tarder à savoir s’il a dit vrai, les habits de Gabriel sont entièrement rebrodés de « nouilles », nos « grandes oreilles » n’ont rien du perdre de ses exploits.

– De quel Gabriel parlez-vous ? demande Bernard.

– En fait, il s’appelle Raphaël Stigman. Gabriel est juste son nom au sein du MUR. Vous l’avez peut-être croisé au Sousse. Nous l’avons ramené ici au milieu de ses collègues pour les espionner bardé de capteurs. Il avait été arrêté au Coq d’Or avec un certain Romain Lavigne, autrement appelé Jules, arrivé ici il y a quelques heures, après que Pierre Léac ait favorisé son évasion.

Les jambes de Bernard se ramollissent.

Derrière la porte de cette église, il y a non seulement Dominique, son confident, mais aussi ses meilleurs amis, Romain et Raphaël.

La nausée le prend.

Un homme arrive, un casque sur le crane.

– Les « grandes oreilles » ! dit Marc Toti. Nous allons tout savoir.

– Pour être franc, dit l’homme, nous n’avons pas toutes les informations que nous souhaitons. Il semble que lorsque

Dominique est dans la crypte, il met en marche un système de brouillage sophistiqué qui nous empêche de capter les signaux émis par Gabriel. Quoi qu'il en soit, nous avons réussi à déceler la présence de sept personnes dans l'église, en plus de Gabriel et du prêtre.

– Je vous l'avais dit, intervient Bernard.

– Il y a une mère NF et deux enfants, reprend le technicien, auxquels s'ajoutent les dénommés Jules, Geri et la Fouine. Enfin, il y a une femme du nom de Victoire, la petite amie de Jules.

– La petite amie de Jules ? dit Bernard plus fort que souhaité.

Bernard n'a pas connu d'aventure à Romain depuis le départ d'Audrey.

Se pourrait-il que... ? Non ! Il n'ose pas y croire !

Après le Coq d'Or, Romain a-t-il réussi à attirer Audrey au QG de Théo ? L'a-t-il convaincue, Dieu sait par quel moyen, de le rejoindre dans sa perpétuelle lutte pour sauver la veuve et l'orphelin, tentant par la même occasion de reconquérir son cœur ?

Apparemment, ce petit salaud a réussi son coup !

À cette seule pensée, les mains de Bernard tremblent.

– Victoire n'est pas son vrai prénom, reprend le militaire. Une jeune femme du nom d'Audrey Rafaeli avait rendez-vous avec Jules au Coq d'Or. Elle a été contrôlée par nos services. Et une femme du même signalement a été inspectée hier après-midi Porte de Paris par un membre de Vigilance du Voisinage sous le nom d'Audrey « Levivier ».

– C'est moi qui ai vérifié son identité au Coq d'Or, dit Marc Toti. Et j'étais sur ses traces Porte de Paris. Une belle femme !

– Une terroriste qui couche avec des membres du MUR, j'appelle plutôt ça une belle salope !

– Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? crie Bernard, tentant de s'en prendre aux mains avec le militaire.

– Suffit ! crie Marc Toti. Je vous prie de vous calmer, Colonel. Votre réaction est inqualifiable et nous en discuterons ! Nous parlons ici d'une ennemie de la Nation ! Calmez-vous et concentrez-vous sur votre mission, dont je vous rappelle les points clefs : investir ce bâtiment, zigouiller tout le monde, récupérer les fichiers du MUR et rentrer nous mettre au lit.

Bernard se presse les tempes pour ne pas hurler.

L'église contient la quasi-totalité des gens qu'il aime et il écoute Marc Toti élaborer un plan pour les supprimer.

– Vous êtes expert en maniement des armes, Colonel, reprend Marc Toti. Alors faites-moi sauter cette saleté de porte !

Quelques minutes plus tard, Bernard et une dizaine d'hommes s'affairent sur le parvis.

Ils répartissent des charges de plastic à divers endroits du porche.

– Ce sera suffisant ? dit le Directeur général dubitatif.

– Assez pour projeter cette porte à travers toute l'église jusqu'à l'autel, dit Bernard. Mieux vaut s'éloigner.

Quelques instants après, couchés sur le sol de la place, Bernard et ses hommes attendent la détonation, des lunettes de protection sur les yeux et des bouchons dans les oreilles.

L'explosion est redoutable. Elle pulvérise la porte en milliers d'éclats de bois, retombant en pluie beige sur le parvis enneigé. Les hommes se lèvent, comme un seul, bouclier en avant et casque rabaissé. La haute façade de l'église se reflète dans leur visière et tangue comme un bateau pris dans la houle. En quelques enjambées, ils sont devant l'ouverture noire et béante, courant et criant, les armes à la main.

Un premier homme se heurte à un obstacle invisible et tombe à la renverse, lâchant son bouclier. D'autres trébuchent sur lui.

Ceux qui ont réussi à passer se brisent les épaules contre un métal dur et froid. Rapidement, c'est toute la cohorte qui se retrouve au sol, gesticulant dans une scène parodique.

Marc Toti s'est dressé et inspecte ses troupes avec effarement.

– Que s'est-il passé, Bernard ? L'église est défendue par le diable ?

Bernard s'avance vers la porte et s'aperçoit que seule la couche extérieure de la porte a disparue. Sous l'écorce en bois demeure une feuille de métal d'un noir intense.

– Du Titanium et des fils de Kevlar ! s'exclame Bernard. La porte est blindée avec les toutes dernières technologies. Protéger à ce point un bâtiment de cette taille tient de la prouesse !

Rapidement, l'équipe technique confirme que les autres portes d'accès au bâtiment sont renforcées de la même manière.

– Ce n'est pas une église, dit Marc Toti, c'est un bunker ! Qui pourrait soupçonner une chose pareille ? Dieu sait ce que nous réserve l'intérieur. Je n'y fais pas entrer mes hommes sans avoir une idée précise des forces et du matériel dont ces terroristes disposent. Nous ne sommes qu'une petite troupe à

mener à bien cette mission, je ne peux pas m'offrir de luxe de pertes. Tim, fais préparer la « mouche », nous allons la balancer à l'intérieur.

Les militaires de l'Unité Spéciale se préparent.

En quelques enjambées et suspendus à des câbles de métal, ils montent le long des tours hexagonales qui encadrent le porche-clocher et prennent position sur les balcons. Ils sont rejoints par un homme aux yeux couverts d'un masque noir relié à un boîtier de commande. Les unités d'élite font un trou circulaire dans un des vitraux et posent devant l'homme aux yeux noirs une « mouche » noire coiffée d'un rotor. Sous son impulsion, l'insecte métallique décolle et pénètre dans l'église par le vitrail percé. Les yeux de la mouche deviennent les yeux de son maître et ce dernier accompagne de son corps les oscillations du robot, survolant le lieu de culte comme un hélicoptère volerait au dessus d'un canyon.

L'engin est repéré autant par les caméras vidéo que thermiques et les détecteurs de mouvement de l'église. Des dizaines de « bips » d'alerte retentissent dans la crypte, nourrissant le « cerveau » d'un puissant ordinateur. Ce dernier reconnaît le drone et confirme qu'il s'agit d'un matériel du Bloc sans autorisation de vol.

Il prend alors, en toute logique, la décision de l'éliminer.

Sur les piliers Est et Ouest, des tubes à phosphore s'allument et s'orientent, guidés par les moyens de détection du bâtiment, vers l'insecte indésirable. Sans sommation, ils crachent des boules de feu qui explosent sur le petit hélicoptère. Les morceaux incandescents tombent une dizaine de mètres plus bas sur le plancher du transept.

Sur le toit, l'homme au masque noir tombe à la renverse, ébloui, retenu de justesse par ses camarades.

Au sol, sur la place, Marc Toti enlève ses lunettes noires et regarde ses hommes.

– Bon, on n'arrive à rien ! Je ne sais pas pour vous, mais je n'ai pas envie de passer la nuit ici ! Alors rendez-vous au QG, sous la tente que mes hommes ont dressée place des Abbesses, et on reprend tout depuis le début ! Pour commencer, nous allons renvoyer un drone d'observation, mais furtif cette fois. »

Dans la crypte, Romain, Néné et son fils sont suspendus aux lèvres de Dominique.

Sur son téléphone crypté, il tente, avec force gestes, de convaincre le directeur de l'unité d'emboutissage de pièces automobile de lui laisser le prochain pic de consommation électrique afin de relancer d'urgence le réseau de communication du MUR.

« Comprend-moi, Henri ! J'ai immédiatement besoin de connexion. Je ne peux pas attendre demain soir. Je dois me renseigner sur les attaques des villes rebelles par les drones du gouvernement, donner mes ordres pour protéger l'organisation et prévenir que cette église est assiégée.

– Je comprends très bien ! Mais, activer le réseau maintenant est impossible ! J'ai des commissaires au Plan en visite dans l'usine. Arrêter la découpe laser devant eux, sans raison, tout en enregistrant un pic de consommation électrique me paraît suicidaire ! Je vous réserve une place à côté de moi au Cube Noir ?

– J'y serai avant vous si je suis encore en vie, dit Dominique. Je crains que nous ne soyons esclaves de notre engagement et notre promesse de préserver la vie de nos concitoyens. Je n'ai pas besoin du réseau, le réseau a besoin de moi.

Un blanc suit cette dernière phrase.

– Dieu vous bénisse et vous protège Dominique. Je lance la procédure. Si nous ne sommes pas amenés à nous revoir, sachez que j'ai croisé en vous un grand homme.

– Je vous retourne le compliment. Dieu vous bénisse. »

Devant Dominique, sur un large écran à cristaux liquides, démarre un compte à rebours.

Une colombe s'affiche, puis, les messages tombent.

Le réseau est en marche.

Dominique lit, effaré et impuissant, les dépêches qui s'enchaînent :

« **Dépêche 15-78-37,**

Les révoltes armées de Vannes et de la Rochelle ont progressé ces dernières heures bien plus vite que prévu. Il semblerait que l'armée et les forces de police aient renoncé à défendre certaines positions stratégiques comme l'hôtel de ville de la Rochelle ou la capitainerie du port de plaisance de Vannes. C'est une avancée majeure dans notre action !

Dépêche 15-78-45

L'Etat capitule-t-il ? Sommes-nous proches de la Libération ? Tout nous porte à le croire selon les derniers rapports de nos correspondants spéciaux de Vannes et de la Rochelle. Dans les deux villes, nos hommes ont réussi à prendre possession des bâtiments de la police, de l'armée et de l'Hôtel de Ville, faisant de ces deux cités les premières agglomérations libérées de France après Marseille !

Dépêche 15-79-63

Fort des matériels administratifs, policiers et militaires saisis par nos Forces du Progrès dans les villes libérées, le MUR bâtit le socle d'une action armée et informatique de grande ampleur à laquelle vous serez bientôt tous amenés à participer !

Dépêche 15-79-78

Plusieurs de nos correspondants nous ont signalé il y a quelques minutes le départ de la base militaire de Bétheny de drones supersoniques filant vers l'ouest de la capitale. Sans plus de précisions.

Dépêche 15-79-82

Nos informateurs aux plus hauts postes de l'armée sont formels : les engins repérés sont des drones de combat. On peut présumer qu'ils sont porteurs d'armes chimiques et plus précisément de gaz sarin, destiné à mater les révoltes de Vannes et de la Rochelle. On nous confirme par ailleurs que plus aucun membre de l'administration du Bloc, des milices, de la police ou de l'armée ne se trouve plus dans ces zones. Ce qui expliquerait la facilité d'avance de nos troupes au cours de ces dernières heures.

Dépêche 15-79-92

Nous ne sommes pas les seuls à avoir noté la présence de drones supersoniques. La communauté internationale s'en est également alarmée et un Conseil de Sécurité extraordinaire a été organisé en vidéoconférence. Les services secrets anglais et américains tiennent pour certain que les engins en question portent une riposte chimique aux révoltes bretonnes. Paul Armstrong, le Premier ministre anglais, a appelé au vote

immédiat d'une résolution permettant une intervention armée dans l'hexagone. Cette motion s'est heurtée aux vétos chinois et russes, refusant de donner un blanc-seing aux armées de coalition anglo-saxonne et demandant à ce que la finalité de la mission soit plus détaillée. Aux dernières nouvelles, un projet de résolution est en discussion. La Chine et la Russie refusent que le but ultime de l'intervention de l'ONU soit la reprise du pouvoir des mains du Bloc.

Dépêche 15-80-01

Il y a quelques secondes, les drones ont survolé le centre des villes rebelles. Quelques minutes après leur passage, les habitants et les protestataires ont commencé à ressentir les premiers effets de la vaporisation en altitude d'un agent encore inconnu mais dont les symptômes laissent à penser qu'il s'agit du sarin. Hommes, femmes et enfants ont d'abord ressenti des douleurs aux yeux, de troubles de la fréquence cardiaque avant d'être pris de douleurs insupportables au ventre et de s'asphyxier. D'après nos correspondants qui répondent encore sur le terrain, les rues sont jonchées de victimes dans une ambiance de fin de monde. Le pouvoir en place vient de toucher les limites de sa folie. Il faut maintenant s'attendre à des mesures de persécution sans égale de nos membres. Afin de sécuriser au maximum notre groupe, nous vous demandons, où que vous soyez et quelque soit votre niveau de responsabilité, de mettre en place la mesure A-38. Nous terminons ce communiqué par une pensée émue pour le peuple de France. » Dominique reste immobile de longues minutes devant l'écran noir.

Une vaste tente noire en forme de demi-tonneau aux arceaux gonflables, est plantée place des Abbesses.

Sous la toile, Marc Toti, sa garde rapprochée et Bernard, se tiennent debout, une coupe de champagne à la main, autour d'une table lumineuse montrant une image de l'église Saint-Jean.

Le sol de la tente est couvert d'un tapis noir frappé de francisques. Dans un coin, des hommes avec des oreillettes manipulent des données sur de multiples écrans.

Plus loin, autour d'une table basse et dans de vastes canapés capitonnés de cuir noir, des hommes en uniforme bavardent en fumant des cigares électroniques, parfumant la tente d'une odeur musquée.

« Quelles sont les nouvelles ? demande le Directeur général aux équipes de télécommunication, un sourire aux lèvres.

– Les « paquets » ont été largués sur Vannes et la Rochelle. Les supersoniques sont en route pour revenir à la base.

– Pas de réaction internationale ?

– Non, dit un homme en riant. Aux dernières nouvelles, le conseil de l'ONU soumet pour la troisième fois un texte d'urgence à la Russie et la Chine. Les alliés anglo-saxons refusent de ne limiter leur action qu'à la seule protection des populations et veulent contrôler le pays, ce que refuse toujours l'axe russo-chinois.

– Tant que la Russie peut nous vendre ses matières premières et voir par nos yeux, elle tient une position stratégique inespérée en Europe occidentale et nous pouvons dormir tranquilles.

Marc Toti finit son verre d'un trait.

– Finissons-en ! Comment Théo passe-t-il ses ordres ?

– Il possède une salle blanche, d'où il peut émettre et recevoir, dit Tim.

Le militaire fait basculer, cul par-dessus tête, l'hologramme de l'église, révélant une suite de salles situées sous le dallage. Il appuie du doigt sur l'image de la crypte et cette dernière se colore en rouge.

– Nous n'avons pas fait que couvrir Gabriel de « nouilles », nous lui avons aussi implanté sous la peau un système de positionnement. Il nous a ainsi livré la topographie et la position de toutes les pièces où il a séjourné. Le matériel informatique de Théo se trouve bien dans une crypte, plus précisément dans une petite salle au sous-sol de cette dernière. Théo y est vraisemblablement retranché en ce moment. Ce local doit être aussi blindé que le bunker d'Hitler. Il faudrait le bombarder avec des missiles perforants, mais il est impossible de viser à travers l'église.

– Je vais envoyer un autre drone, furtif cette fois, faire un relevé des lieux. De toute manière, Théo ne peut plus sortir de l'édifice sans mettre sa vie en jeu. Le plus urgent est donc de neutraliser son matériel. Comment se fait-il, que nos forces n'aient jamais réussi à intercepter ses communications ? Il est bien la peine d'entretenir ici une escouade d'informaticiens !

– Le MUR possède son propre réseau.

– Où trouve-t-il l'électricité pour faire fonctionner cette machinerie ?

- Nous avons des pistes à ce sujet, mais pas de certitude.
- Alors remuez-vous ! hurle Marc Toti en tapant sur la table. Relevez la tête ! »

Dominique est à genoux, la face contre le carrelage défraîchi du sol de la crypte, prostré.

Son corps est secoué de soubresauts.

Il pleure.

Romain s'approche de lui et lui met la main sur l'épaule.

« Mauvaises nouvelles mon père ?

Dominique se redresse et se masse longuement les yeux avant de parvenir à parler, la voix cassée.

Son regard est vide.

– Je pensais, dit-il, que suite aux deux dernières guerres mondiales, l'homme, écoeuré, allait mettre des milliers d'années à revenir à la barbarie. Mais, non ! Le mal, à peine chassé par la fenêtre, revient par la porte. Insidieusement. Par des propos extrêmes qui scandalisent d'abord, avant de se banaliser. Et un jour il reprend toute sa force et vous vous rendez compte que le combat de votre vie est perdu !

– Que dites-vous, mon père ? Vous n'allez pas parvenir à nous faire sortir de cette église ?

Dominique sourit avec une infinie lassitude dans le regard.

– Je ne vous blâme pas, Jules, mais voilà bien la nature de l'homme. Vous vous inquiétez pour votre vie, alors que dehors, des milliers d'hommes et de femmes perdent la leur au nom de la liberté.

Dominique regarde Néné et Yacine, serrés dans les bras l'un de l'autre. Au milieu de l'océan de souffrance qui baigne le pays, il n'apparaît plus certain qu'ils trouveront une île où mettre le pied.

– Maman, il vient quand l'hélicoptère ? demande Yacine.

– Pas tout de suite, mon chéri. Il est en retard, dit Néné en laissant une larme couler sur sa joue.

Tout à coup, la lumière s'éteint dans un claquement sourd.

Néné ne peut retenir un cri.

La crypte et ses occupants sont plongés dans l'obscurité.

Puis, la clarté revient, d'abord vacillante comme la flamme d'une bougie, puis de plus en plus forte à mesure que le ronflement d'un moteur fait vibrer le sol.

– Le groupe électrogène s'est mis en route, dit Dominique. Je suppose que les forces du Bloc qui entourent l'église ont coupé

l'électricité. Nous sommes passés en autonomie de ressources. Ils vont sans doute aussi nous couper l'eau, mais ne craignez rien, nous avons de quoi tenir un siège, à commencer par la citerne qui recueille sous nos pieds l'eau des gouttières du bâtiment.

– Qu'allons-nous faire, mon père ? demande Romain. Allons-nous passer nos dernières heures à attendre l'assaut des milices ?

– Une messe doit être donnée à la mémoire des victimes. Néné, donnez-moi mon écharpe.

À la stupeur de Romain, Dominique, agenouillé, débute un cérémonial religieux. Il marmonne entre ses dents, le regard vague, mêlant chant, psaumes et homélies.

Romain ne peut s'empêcher d'intervenir.

– Mon père, mon père. N'y a-t-il rien de plus urgent à faire ?

– Ne m'interrompez pas, dit Dominique en tendant le bras. Trop d'âmes attendent la paix.

– Que s'est-il passé dans les villes rebelles ? Vous ne nous avez rien dit. Le Bloc y a balancé des armes chimiques ? C'est cela ? C'est en lien avec les drones que nous avons entendu passer au dessus de nos têtes ?

– En vérité, dit le Seigneur, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort.

– Tout n'est pas fini, mon père !

– Le MUR est blessé, comme la communauté des hommes. Comme elle, il ne s'en relèvera pas. Le mouvement va mourir, dans l'ultime espoir que son sacrifice sera assez grand pour bousculer les consciences.

– Nous ne sommes pas en cours de théologie, mon père ! Le Seigneur ne s'est pas sacrifié pour inciter les autres à le faire, mais pour rendre son message universel. L'attaque des villes rebelles n'est pas le signal de la fin du MUR mais une formidable opportunité de fédérer le pays contre le Bloc, d'entraîner les forces internationales. Voilà une preuve de la barbarie de Michel Vacher ! Le gouvernement ne pourra plus parler de fuite de gaz pour justifier toutes ces horreurs. La presse du régime et ses « Consignes » émanant du Ministère de l'Information ne pourront pas mystifier le peuple à jamais. Cette attaque est l'acte de trop, l'aveu de faiblesse d'un gouvernement aux abois. Il faut réagir ! Qu'avez-vous envoyé comme message à la communauté du MUR ?

- Rien... J'ai perdu mes trois minutes de réseau à lire les dépêches et ce dernier s'est éteint avant que je n'envoie de message. J'étais trop choqué pour écrire quoi que ce soit !
- Vous auriez pu donner des instructions à vos collaborateurs afin qu'ils se protègent, mobiliser le réseau sur la base des événements, expliquer comment faire de cette tragédie une arme fatale contre le régime. Vous auriez pu donner des indications aux membres du MUR qui souhaiteraient venir nous secourir, au lieu d'attendre ici une mort certaine comme Jésus sur le Mont des Oliviers. Tout n'est pas perdu, mon père, loin de là. Rallumez ce réseau et reprenez votre flambeau de chef de la résistance !
- Vous avez raison. Je... Je vais appeler le directeur de l'usine et, pour la dernière fois peut-être, ce matériel lancera un appel historique à la résistance !
- Bravo, mon père !
- Dieu soit loué ! dit Néné la voix tremblante.

Au cours des trois minutes dont il disposera en rallumant le réseau, Dominique tentera de réunir l'ensemble des forces françaises pour un ultime combat.

En parallèle, il enverra des consignes aux têtes de pont du mouvement, une liste d'actions prioritaires allant du sabotage, de l'impression de tracts à la prise de contact avec l'ONU par le biais des ambassades alliées.

Dominique est galvanisé.

Abattu il y a encore quelques minutes, le voilà redevenu général d'infanterie, disposant ses troupes et organisant sa stratégie. Romain le regarde, le sourire aux lèvres, porté par l'énergie de ce chef de guerre atypique.

– Que tout le monde se taise, dit-il. Passez-moi le téléphone crypté, que j'appelle le directeur de l'usine.

Le silence tombe.

– Henri ? dit Dominique avec force. Puis-je abuser de votre courage une dernière fois ? J'ai besoin du réseau !

Henri ne répond pas.

– M. Leroy n'est pas disponible, dit une voix inconnue à l'autre bout du fil. Que puis-je faire pour vous ?

Dominique laisse tomber le téléphone comme s'il lui brûlait la main.

– Tout est foutu ! dit-il. »

Paris s'agite comme une fourmilière blessée.
Les sirènes quadrillent la ville. Vue du ciel, la rue des Saints-Pères est une plaie béante, illuminée comme un sapin de Noël par le feu roulant des gyrophares. L'artère grouille de véhicules de police, de milice et d'assistance médicale.
Au dessus de l'église Saint-Jean de Montmartre ronflent les moteurs d'hélicoptères de combat. Les hommes du Bloc s'organisent, fixent leurs positions, courent d'un toit à l'autre, ajustent leurs armes vers les verrières ou en contrebas sur les issues du bâtiment.

Loin de ce tumulte, dans une salle paroissiale aveugle et sans âme, sur un matelas de fortune, Audrey tient Rosalie dans ses bras.

Les cris et les coups de feu qui ont retenti un peu plus tôt dans l'église se sont tus et le calme est revenu.

Romain n'est pas reparu depuis que Néné est venu le chercher pour se rendre au chevet de Raphaël et Audrey n'ose pas bouger de sa cachette.

Rosalie dort paisiblement, la bouche ouverte et son souffle soulève régulièrement sa poitrine. Trop d'épreuves, trop d'événements pour une frêle jeune fille. Elle esquisse un sourire dans son sommeil. Une expression qu'Audrey devine avoir été un jour son quotidien.

Lentement, l'enfant ouvre les yeux.

Elle fait d'abord une grimace, comme si elle regrettait qu'Audrey fasse partie de sa réalité, puis la regarde fixement.

Elle chuchote d'une voix calme.

« Jules n'est pas là ?

– Il est parti, mon cœur, dit Audrey en lui caressant la tête. Son ami Gabriel était malade, il a dû aller le voir. Il a été blessé par la police.

– Il va mourir ?

– Peut-être.

– Il va mourir, je le sais.

- Alors nous devons faire une prière pour lui.
 - J'en fais tous les jours depuis que papa et maman sont partis. Tu sais où ils sont allés ?
 - Ils vont essayer de passer en Angleterre.
 - C'est dangereux ?
- Audrey réfléchit et se mord la lèvre.
- Oui, tranche-t-elle. Très. Mais ils vont faire attention.
- L'enfant fixe le visage d'Audrey de longues secondes, pour y lire ce qu'elle ne dit pas. Puis, elle baisse les yeux, résignée.
- Qui va s'occuper de moi ?
 - Je suis là, Rosalie. Tous ceux qui travaillent avec moi et qui essaient de te faire sortir du pays sont là aussi.
 - Pourquoi fais-tu ça ?
 - Pour être honnête, je ne me suis pas toujours inquiétée du sort des petites filles comme toi. Jules m'a fait connaître le MUR et je sais maintenant ce qui arrive aux NF. Alors je me bats. Le respect de la vie et l'amour sont des valeurs capitales. Nul ne peut les briser au nom des races ou des religions.
- Une larme coule sur la joue d'Audrey.
- Tu pleures ? dit la petite fille.
 - Je ne suis pas aussi courageuse toi.
 - J'aimerais être moins forte et vivre comme les autres enfants.
- Audrey s'allonge près de Rosalie, la main derrière la nuque, le visage à hauteur du sien et parle à son oreille avec tendresse.
- Parle-moi de toi. Tu es fille unique ?
 - J'ai une petite sœur, Farida, qui a un an et qui marche presque. J'ai aussi un grand frère, Pape, qui est resté au pays, avec mamie Aïda et papy Mehdi.
 - Tu parles bien notre langue.
 - Papa était professeur de français. Maman n'avait pas de travail. Nous habitons près des montagnes, dans une forêt. Chaque matin, j'y repense. Je revois la famille se réveiller, sortir de la case, aller à l'école ou au travail à pied, sous le soleil, avec le bruit des oiseaux, l'odeur des arbres. Ici, aucune odeur ni aucun bruit ne sont beaux.
- Audrey la prend dans ses bras et la serre contre son cœur.
- Comment dit-on dans ta langue : « Je reverrai bientôt mon père et ma mère » ? dit Audrey.
 - « Mimi nitawaoneni hivi keribuni mama yangu na baba yangu. »
 - C'est beau.
 - Tu crois qu'il suffit de le dire pour que ça arrive ?

– Ce sera notre formule magique. Dis-la chaque fois que tu en ressentiras besoin.

Rosalie se love contre Audrey, l'entourant de ses maigres bras.

– Je t'aime. Tu es la personne la plus gentille que j'aie jamais rencontrée. Ici, tout le monde est méchant.

– Tu n'as pas toujours rencontré les bonnes personnes, Rosalie. La plupart des gens sont bons.

– J'ai peur. J'ai peur d'être attrapée par la police et d'aller en prison.

– Nous sommes protégées par Dominique dans cette église, nous ne risquons rien.

– J'aimerais te croire, dit Rosalie.

Comme pour contredire Audrey, un bruit terrible retentit dans l'église.

Une explosion.

Un groupe d'hommes armés tente de faire sauter quelque chose pour envahir le bâtiment. La déflagration est suivie d'un silence de mort. Puis, des coups sourds sont portés, sur des portes ou des murs, comme le choc d'une foule compacte qui tenterait d'entrer à la force des épaules.

Audrey et Rosalie se plaquent sur le sol.

– Tu es sûre qu'on ne risque rien ? dit-elle.

– Attends là, je vais voir.

Rosalie hurle :

– NON ! Ne me laisse pas ! Je ne veux plus rester seule ! Je te préviens, je...

Audrey ouvre la porte du réduit où elle dort avec Rosalie. Elle traverse plusieurs salles et monte un escalier en colimaçon qui débouche sur la mezzanine qui ceinture l'église. À partir de la plateforme, elle a une vue plongeante sur le transept à travers le jeu des dentelles de ciment.

Derrière les vitraux autour d'elle, des ombres se faufilent. Des hommes sont montés sur les toits et encerclent la plate-forme.

Audrey les entend sans les comprendre.

Un appareil à découper le verre fait un trou circulaire dans le vitrage derrière elle, dans un crissement insupportable.

Audrey se cache derrière la rambarde et s'agenouille en priant.

Un engin volant motorisé, plat et anguleux, un drone furtif, pénètre dans l'église et fouille chaque recoin de ses yeux métalliques. Il regarde un instant Audrey, puis passe le garde-

corps de ciment et plonge en piqué dans le cœur de l'église. Audrey s'avance jusqu'à la balustrade pour le suivre du regard. Elle doit trouver le moyen de prévenir Dominique et les siens de l'entrée du drone. Ce dernier est peut-être armé.

Soudain, quelque chose qu'elle avait pris pour un projecteur, accroché à un des piliers du transept, crache une boule de feu sur le robot. L'appareil volant s'abat sur le sol, foudroyé, dans un sifflement glaçant et explose dans une gerbe de flammes.

La furtivité présumée de l'engin ne l'aura pas protégé longtemps.

Audrey ne peut retenir un cri.

Autour d'elle, derrière les verrières monumentales, les hommes en armes s'agitent comme des fourmis affolées. Par le trou circulaire dans le vitrail passent maintenant des jumelles, des appareils de mesure au laser. Des pas résonnent, les vitraux sont secoués, les soldats crient des ordres, hissent du matériel, fourbissent des armes, dans un vacarme terrifiant.

Tout à coup et contre toute attente, la petite fille, Rosalie, trop inquiète pour rester seule dans sa chambre, débarque sur la mezzanine. Affolée, se sentant traquée, les sens décuplés par la volonté de vivre, sans un regard pour Audrey, elle se précipite vers la porte de l'escalier qui descend vers l'église.

Audrey, tétanisée par la peur, n'ose pas bouger.

– Je suis ici ! dit-elle trop faiblement pour être entendue.

Des hommes, sur les toits, frappent sur le vitrage pour éprouver sa résistance. Le son résonne dans le vide immense de l'église.

Audrey se lève d'un bond, oubliant sa peur.

Elle a juste le temps de voir Rosalie disparaître par l'escalier.

Elle court à toutes jambes derrière elle et hurle :

– Reviens, Rosalie ! L'église est bourrée de systèmes de défense !

Elle n'écoute pas.

Le bruit des armes et des miliciens ont réveillé de vieux démons, balayé sa confiance et son jugement. Rien ne compte plus pour elle que de sauver sa peau. Dans un mépris du danger incroyable, elle traverse le sanctuaire en courant.

Audrey est sur ses talons.

– Rosalie, arrête ! ARRETE !

L'église a détecté les intruses et tire à tort et à travers sur elles, criblant les peintures murales et décapitant une statue.

Protégées par la mezzanine sous laquelle elles filent, les filles échappent par miracle aux salves. Rosalie, qui se sent à nouveau trahie par les adultes, court de toute la longueur de ses jambes, les cheveux collés au visage et les yeux agrandis par la peur.

Audrey gagne du terrain et semble presque la rattraper. Soudain, l'enfant oblique vers la gauche devant l'autel et prend la porte qui mène à la crypte.

Audrey la suit, referme derrière elle, et s'arrête pour reprendre son souffle, les jambes flageolantes. A partir de cette porte, l'église n'est plus piégée, lui a dit Dominique. Elle masse ses côtes douloureuses. Un point de côté lui scie l'abdomen. Elle expire plusieurs fois, bruyamment, puis repart de plus belle.

Rosalie, sans s'arrêter une seconde, descend quatre à quatre le grand escalier en colimaçon et, arrivée en bas, se précipite sur la porte qui donne vers l'extérieur.

– Non ! crie Audrey dans son dos. NON ! Ne va pas dehors !

Il est trop tard, la porte est ouverte et le froid envahit le couloir de son souffle.

Audrey s'arrête sur le seuil.

La petite fille traverse en galopant la cour en gravier qui donne derrière l'église et disparaît dans la nuit. Audrey fait quelques pas sur les cailloux blancs, protégée par l'ombre titanesque de l'hôtel particulier à sa gauche. Par la grille qui donne dans la rue adjacente, un homme la regarde, attiré par le bruit.

– Hé là-bas ! crie-t-il à Audrey. Que faites-vous ? Ne bougez pas.

Audrey avance encore, cherchant Rosalie des yeux dans la pénombre des bâtiments.

– Mon Lieutenant, crie le milicien. Une issue est ouverte derrière l'église, et une femme tente de s'échapper !

Audrey entend claquer des portes de véhicules et tirer des coups de feu. Des hommes en tenue de combat tentent d'enfoncer la grille de leurs épaules, une arme lourde dans les mains. Par-dessus les barreaux sifflent des fusées éclairantes qui illuminent la cour d'une couleur rouge apocalyptique.

Audrey est pétrifiée, comme un lapin dans les phares d'une voiture, et scrute l'obscurité devant elle avec terreur.

– Rosalie ! hurle-t-elle. REVIENS !

Puis, jugeant la situation désespérée, Audrey court vers l'église, de toutes ses forces, craignant que la porte ne se referme.

Les miliciens tirent dans son dos. Une rafale de balles s'éclate dans le bois de la porte tandis qu'une autre vient mourir dans les vitres du bâtiment voisin.

Audrey franchit le seuil et tire la porte contre elle de toutes ses forces. D'un geste sec, elle tourne la clef et la porte se verrouille en de multiples points dans une succession de claquements.

Dehors, Audrey perçoit le son étouffé des hommes en chasse, des chiens aux abois, des moteurs qui ronflent.

Elle tombe assise, déchirée de sanglots, maudissant le ciel et la terre. Bandant tous les muscles de son corps, elle hurle son désespoir, sa frustration et sa haine.

Puis, tout redevient calme.

Le couloir est silencieux.

Si je veux sauver ma peau, je dois profiter de ce répit pour rejoindre les autres.

Elle court à perdre haleine à travers les coursives et s'abat sur la porte de la crypte, tambourinant de toutes ses forces.

Dominique passe un œil par le judas, désengage les verrous de la porte et ouvre pour la laisser entrer. Elle s'effondre en pleurs dans les bras de Romain.

– Où est Rosalie ? crie Dominique. Nous ne pouvons pas la laisser dans l'église ! Le système de protection est en marche !

– Elle s'est échappée par la cour de derrière, dit Audrey entre deux sanglots. Elle est sortie du bâtiment et a disparu dans la nuit. Des hommes en armes m'ont tiré dessus lorsque j'ai tenté de la suivre. J'ai dû rentrer. C'est affreux, je l'ai abandonnée !

– Si nous ressortons, les milices en profiteront pour rentrer ! Nous ne protégeons pas que nos vies ici, nous défendons aussi le réseau et ses milliers de membres. Je défends à quiconque de porter secours à Rosalie dans l'immédiat ! Nous allons réfléchir au meilleur moyen de lui venir en aide. C'est une décision grave dont j'assume la responsabilité !

Dominique remet en marche les mécanismes de défense de l'église et rejoint le groupe.

Soudain, il sursaute.

Son téléphone sonne, quelque part sous sa chasuble.

Il décroche avec méfiance, son appareil crypté ne peut en principe être contacté que par des membres du réseau.

– Dominique, dit-il, sur ses gardes.

– Marc Toti, Directeur général de la Main Noire, dit son interlocuteur. Je souhaiterais parler à Théo, mon père. Auriez-vous l'amabilité de me le passer ?

Dominique hésite, puis répond d'une voix sèche.

– C'est moi.

– À la bonne heure. J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle pour vous. Par laquelle dois-je commencer ?

– La mauvaise.

– Vous ne pourrez plus bénéficier des ressources électriques de l'usine d'emboutissage de Rungis pour activer le réseau électronique de votre organisation terroriste. Le directeur de l'unité de production qui abritait clandestinement vos supports techniques a eu... disons, un malaise, lors de la visite de nos équipes.

– Je m'en doutais. Et la bonne nouvelle ?

– Je n'aurai pas besoin d'user de violence pour récupérer les informations contenues dans les ordinateurs qui sont derrière vous. Je dispose ici, sous ma tente, de la fine fleur de l'ingénierie informatique du Bloc. Mes hommes sont actuellement au travail. Dans les heures qui viennent, ils devraient parvenir à extraire les informations les plus intéressantes, comme les noms, les adresses et les fonctions des principaux membres de votre réseau clandestin. Voulez-vous que je vous passe l'un des techniciens qui m'entourent afin qu'il vous fasse part de ses avancées ?

– Ce ne sera pas nécessaire. Sachez que je ne doute pas une seconde de votre mauvaise nouvelle. Pour la bonne, par contre, je me permettrais de doucher votre enthousiasme.

– Je vous demande pardon ?

– Quelque part dans Paris, dans une cave obscure, se cache un soldat de l'ombre surnommé Le Glaude. Le système de cryptage qu'il a mis en place sur les machines qui m'entourent n'a pas d'égal. Vous pourriez mettre mille hommes pendant mille ans sur le coup que vous ne trouveriez pas l'adresse de ma concierge. Si vous souhaitez les renseignements dont vous parlez, il va falloir que vos hommes sortent de leur tente douillette pour venir les chercher eux-mêmes. S'ils ne craignent pas les systèmes de défense de l'église qui vont des canons à phosphore au lance-flammes, plus quelques douceurs que je vous laisse découvrir. Ah, j'oubliais, je suis retranché dans une cave blindée au Titane. Il sera plus facile de venir me chercher en perçant un tunnel sous l'église qu'en tentant de

forcer la porte. Et j'ai de quoi manger et boire jusque la chute du régime ! Et ça, c'est une vraie bonne nouvelle !

Marc Toti se tait.

– Si je ne peux pas récupérer les données informatiques à distance, dit-il d'une voix cassante, je vais devoir vous demander de nous ouvrir l'église, même si cette tâche vous est désagréable.

– Pourquoi ferais-je une chose pareille ? Soyez raisonnable.

– Pour sauver la vie des personnes qui vous entourent. Pour vous, les ordres son clairs : pas de clémence. Pour vos camarades, par contre, elle est envisageable. Alors, déverrouillez votre porte et vos dispositifs de défense. Si nous devons entrer de force, nous ne pourrons pas nous offrir le luxe du discernement.

– Ouvrir l'église ne veut pas dire récupérer notre matériel.

– Entendons-nous bien, mon père. Si, lors de notre arrivée, nous nous apercevons que vos installations ont été sabotées, nous ne pourrons laisser aucun de vos camarades en vie. Je suppose que votre fameux « Glaude » a prévu une commande de neutralisation irréversible des appareils ? Ne l'activez pas et tout se passera bien.

Dominique pose son téléphone dans le silence total.

Il passe en revue ses protégés. Dans la pénombre, ils se tiennent serrés, au garde-à-vous, comme des sportifs dans l'attente d'une note. La tête de Yacine est enfouie dans la robe de Néné, Romain serre Audrey contre lui.

Ils sont suspendus aux lèvres de Dominique.

– Marc Toti veut que je lui livre le matériel informatique et ses fichiers en échange de vos vies, dit-il brusquement. Que voulez-vous que je lui réponde ?

– Nos équipements et le nom de ceux qu'il contient sont plus précieux que nos existences, dit Geri.

– Nous ne pouvons accepter ce marché ! dit la Fouine.

– Ce serait nous renier ! crie Romain. Dites-lui d'aller se faire pendre ailleurs !

Néné ne répond pas, mais une larme coule sur sa joue.

Dominique reprend le téléphone.

– Pourquoi diable pensez-vous que pour sauver la vie d'une dizaine d'entre nous, je mettrai en péril celle de milliers d'autres ainsi que la promesse d'une victoire contre votre régime barbare ?

– Je m’attendais à ce que la vie de vos camarades ne soit pas un enjeu valable, dit Marc Toti. Je suis d’accord avec vous sur ce point. Je crains toutefois que cette volonté n’aille à l’encontre de la mission qui m’a été confiée par Pierre Léac. Ce dernier est particulièrement contrarié par l’avancée de nos discussions.

– Souhaitez-vous que je m’en excuse auprès de lui ?

– Tu vas surtout quitter ce ton provocateur, espèce de terroriste ! dit Marc Toti excédé. Tu te fiches de ta propre vie ? Tant pis pour toi. Ton dieu doit regretter de t’en avoir fait don !

– Il ne s’en est pas plaint.

– Tu es toujours entouré de ta clique de saboteurs ?

– Mes amis sont autour de moi, pourquoi ?

– Fais-les disparaître. La suite de notre discussion n’appelle aucun témoin.

Dominique se lève et invite les occupants de la salle informatique à quitter la pièce. Il ferme la porte derrière eux, s’assied sur une chaise et pousse un soupir.

– Nous pouvons reprendre notre conversation, dit-il.

– Tu as entendu parler des événements de Vannes et de la Rochelle ? Ne fais pas l’innocent, je sais que ton trou à rat reçoit mieux les informations que la plupart de nos concitoyens.

– J’en ai entendu parler, dit Dominique d’une voix blanche.

– Nos chasseurs sont en vol avec une nouvelle charge chimique. Elle sera lâchée d’ici quarante-cinq minutes sur Nantes, autre ville en cours de soulèvement, si tu ne nous ouvre pas la porte.

– Je ne vous crois pas.

– Pierre Léac m’a donné son autorisation. Il tient à récupérer ton matériel informatique et ses fichiers. Par-dessus tout, il veut la liste des membres du MUR.

– C’est un ultimatum ?

– Considère-le comme tel. Pour préserver la quiétude d’une centaine de terroristes, es-tu prêt à mettre dans en balance la vie de milliers d’innocents, hommes femmes et enfants ?

– Vous n’oserez pas, je…

– L’histoire a déjà prouvé que nous en étions capables. Si tu juges que ce marché a du sens, rappelle-moi avant la fin du décompte. Je bois un verre à ta santé en attendant !

Dominique tombe à nouveau à genou sur le sol froid, les mains ouvertes et le visage ruisselant de larmes.

Dans le silence de la salle informatique, il pousse un cri déchirant.

Sous sa tente, le directeur général s'assied dans le canapé une flûte à la main et pose ses pieds sur la table basse.

Bernard se rapproche de lui, inquiet.

– Et si Dominique ne rappelle pas ?

– Il rappellera. Quel prêtre au monde serait prêt à foutre en l'air le travail du créateur pour sauver quelques potes ? Qui se présenterait face à Saint Pierre avec un bilan pareil ?

La place des Abesses est figée par le froid.

La température descend comme si elle n'avait pas de limite.

Les corbeaux survolent la tente noire en croassant.

À l'intérieur, les hommes du Bloc se taisent, comme une équipe d'opérateurs de la NASA guettant avec angoisse le retour d'une fusée.

Déjà quarante minutes que la communication téléphonique s'est interrompue et tous regardent Marc Toti du coin de l'œil.

Ce dernier, confortablement installé, plaisante avec Bernard en picorant des biscuits apéritifs. Puis, il se dresse, tirant sur le bas de son uniforme.

– Bon, dit-il, la fin de l'ultimatum approche ! Prévenez nos hommes et les unités du GIBF stationnés à Pigalle. Nous allons rentrer dans cette église et tout mettre à feu et à sang. Prévenez aussi les FFAB, les Forces de Frappe Aéroportées du Bloc de faire route vers Nantes. Plus vite tout cela sera terminé, plus vite nous serons au lit.

Soudain, un téléphone sonne.

Sa musique emplit la tente d'un rythme entraînant.

Le directeur général regarde son portable avec curiosité et doit se rendre à l'évidence : la sonnerie vient de la poche de l'uniforme de Bernard. Ce dernier, honteux, sort son appareil et le colle à l'oreille. Il quitte la tente sous le regard courroucé de ses collègues.

– Il n'avait pas éteint son téléphone ! dit Marc Toti stupéfait. J'attends un appel décisif, je demande à ce que tout le monde coupe son mobile et cet imbécile n'en fait qu'à sa tête !

Quelques minutes plus tard, Bernard revient sous la toile, l'air penaud et tend son mobile au directeur général.

– C'est Dominique, dit-il en passant le combiné à Marc Toti.

– Comment a-t-il votre numéro ? dit Marc Toti ulcéré.

Retranché seul dans le sous-marin, Dominique est blanc et fébrile. Ses mains tremblent. Les mots lui déchirent la gorge.

– Je ne sais pas si vous êtes sérieux concernant Nantes, dit-il au directeur général, mais je ne peux pas me permettre de faire passer mes états d'âme avant la vie de milliers d'innocents. Je vais vous ouvrir l'église et vous livrer la liste des membres du MUR avec en tête les membres du CPR, le Comité de Pilotage Restreint. Je ne pourrai jamais me pardonner cette trahison.

– Ton dieu te pardonnera.

– Il n'en sera pas de même pour vous.

– Je traite avec le Diable, je m'arrangerai avec lui. Quand puis-je venir chercher cette fameuse liste ?

– Je ne remettrai mes documents qu'à Pierre Léac.

– Comment ? Mais cet enfantillage va prendre des heures ! Régions ceci entre nous, allons nous coucher et...

– Désolé pour votre sommeil, M. le Directeur. Si vous n'acceptez pas cette demande, vous irez au lit tard, je vous le garantis.

– C'est moi qui dirige ici, petit con ! J'ai le doigt sur le bouton. Tu vas regretter d'avoir mis en jeu la vie de tes concitoyens.

– C'est toi qui va m'écouter, chef de presque rien ! Je suis à la tête du plus grand réseau de résistance au Bloc de France et je ne négocie pas avec des seconds couteaux ! Ta parole ne vaut rien ! Je veux entendre de la bouche de Pierre Léac la promesse de ne pas bombarder Nantes. Je ne remettrai mon listing qu'à lui. Dieu sait ce que tu pourrais faire d'un pareil document avec ton ambition démesurée ! Et je te préviens : si tu tentes d'investir l'église entre temps, je fais tout sauter, matériel compris. Tu t'arrangeras avec Pierre !

– Tu as terminé ? dit Marc Toti ivre de colère.

– Je veux des garanties sur le sort qui sera réservé aux membres du MUR que vous allez découvrir dans mes listings.

– Proposition rejetée. Ces gens sont des terroristes et des ennemis de l'État et seront traités comme tels. D'autres choses ?

Dominique serre les poings et reprend dans un souffle.

– Je demande l'assurance que la vie de mes compagnons d'église sera préservée.

– Accordé. Je garantis leur vie, mais pas leur liberté. Je suppose que ta pitoyable liste de négociation est terminée ?

– Pas encore, je demande la vie sauve pour moi aussi et un moyen de quitter le pays.

Marc Toti exulte. Ainsi donc, tout homme, aussi héroïque soit-il, est prêt à des concessions pour sauver sa peau.

– Ce ne sera pas facile à négocier, dit Marc. J'ai des ordres précis te concernant. J'en parlerai à Pierre. Je ne suis pas sûr de réussir.

– Tu n'as pas le choix, Pierre déteste les missions qui capotent !

Dominique raccroche brusquement.

Le silence retombe dans la tente place des Abbesses.

Marc Toti balance son téléphone portable à travers la tente, vert de rage et poussant un cri barbare.

Il doit appeler Pierre Léac et ce dernier ne sera pas content que les négociations ne soient pas terminées.

Pas du tout !

Dominique remonte à la crypte, la mine défaite.

– Vous allez bien mon père ? demande Romain.

Dominique ne répond pas et s'assied, la tête entre les mains.

– Ne dites pas que vous avez négocié nos vies contre la dénonciation de nos frères ? dit Romain. Vous aviez dit que...

– Seul le Seigneur pourra me juger dit Dominique. Je pourrais peut-être poursuivre mon œuvre plus tard si...

– Foutaise, comment pourrez-vous vivre avec le poids de la trahison de nos amis ? Vous n'avez pas osé réclamer votre salut, par-dessus le marché ? Le chef du MUR n'a pas vendu son âme ?

Dominique reste muet, la tête basse.

– Il l'a fait ! crie Romain. Il a balancé tout le réseau en échange de sa vie et de sa liberté !

Romain se jette sur Dominique.

La Fouine et Geri, alertés par le bruit, accourent et tirent Romain en arrière, par les bras.

– Tu as juré obéissance au MUR, dit la Fouine. Dominique est ton chef. C'est lui qui décide !

– Salaud ! crie Romain à Dominique. Traître ! Je vais t'écraser la gueule ! »

Pierre Léac traverse la capitale toutes sirènes hurlantes.

Dans son Hummer noir blindé frappé de francisques d'or, escorté par six motards de la Garde nationale, serré à l'arrière entre des molosses du GIBF, il file en direction de l'Élysée.

Michel Vacher y a préparé la Media Room pour un discours extraordinaire. Les événements de la rue des Saints-Pères ont décapité les états majors de la police, de l'Etat et de l'armée, faisant de Pierre Léac le N°3 du parti, après Michel Vacher et Henri d'Autry de la Vigne.

Pierre Léac se démène, entre des gardes du corps caparaçonnés dans leurs gilets pare-balles, bardés d'armes, de munitions et de grenades, pour tenter d'enfiler son uniforme blanc à épaulettes d'or. Les médias bruissent déjà des obsèques nationales de François Dormand, qui s'annoncent plus pompeuses que le transfert des cendres de Napoléon au Panthéon. Aux dernières nouvelles, c'est d'ailleurs dans cette enceinte historique qu'il est prévu de faire reposer le corps de l'ancien dignitaire du parti.

Deux choses s'annoncent certaines pour les prochaines heures : la préparation de cet enterrement, voulu par Michel Vacher comme une démonstration de force, et les purges politiques que l'attentat des Saints-Pères ne va pas manquer de provoquer.

La liste des indésirables était prête depuis longtemps, dit-on. Michel Vacher n'attendait qu'un événement de ce type pour mettre ses milices en action.

Les premières arrestations ont déjà commencé et se poursuivront demain toute la matinée selon un plan qui sera bientôt communiqué à Pierre Léac. Avec la disparition de François Dormand, il est à parier que toutes les fonctions militaires et policières vont lui échouer et qu'il n'y aura bientôt plus assez de place sur son uniforme pour y accrocher ses médailles.

Au bout de minutes qui lui semblent des heures, Marc Toti parvient à entrer en contact avec la voiture le transportant.

« Je dois absolument parler à Pierre Léac, dit-il d'une voix impérieuse au secrétaire d'État à la communication.

Ce dernier lui répond d'un air pincé.

– Pierre Léac ? Vous êtes fou. Il est en route pour une allocution télévisée avec Michel Vacher suite à l'attentat des Saints-Pères. Il ne peut pas être joint. Je vous invite à passer par le secrétariat de...

– Je ne vais passer par rien du tout, connard. Sauf peut-être la fenêtre de ta bagnole pour te déboîter la tête si tu ne me mets pas en relation. Dis juste ce mot à Pierre Léac : Théo.

A l'annonce de ce mot, Pierre lâche la manche de son uniforme et fait signe aux hommes du GIBF qui l'entourent de se taire.

Moins d'un quart d'heure plus tard, il débarque sous la tente militaire de la rue des Abesses comme une rock star, entouré d'un aréopage de gardes du corps, de responsables de communication, de membres du gouvernement.

La toile du baraquement se tend à craquer sous la pression d'uniformes noirs et blancs, d'armes de toutes sortes, de matériel de communication, de prise d'image et de son.

Marc Toti s'avance face à Pierre Léac, le petit doigt sur la couture du pantalon.

– Comment se passe notre affaire ? demande vivement Pierre Léac.

– J'ai réglé les derniers détails de la reddition de Théo et de son groupe de terroristes le temps que vous arriviez avec votre convoi. Dans un premier temps, Théo va faire sortir de l'église sa garde rapprochée : Jules, Victoire, Gabriel, Geri et la Fouine. Il a négocié leur vie sauve et veut s'assurer qu'ils quittent le bâtiment sans heurts.

– Et ensuite ?

– Il ne veut parler qu'à vous et vous remettre en main propre la liste des responsables du MUR. Il n'a pas confiance en moi.

– Tu m'étonnes !

Pierre fait quelques pas, de long en large dans la tente, puis se retourne vers Marc Toti, irrité.

– Ce plan est idiot ! Comment as-tu pensé une seule seconde que j'allais accepter de rentrer seul dans cette église ? Si j'avais su, je n'aurais jamais accepté de te rejoindre séance tenante en pleine route vers l'Élysée ! Pourquoi se précipiter à récupérer ces papiers ? Théo devra bien sortir un jour de cette église ou y périr. Et dans les deux cas, nous pourrons récupérer ses documents.

– Théo a tout le loisir de détruire ou d'inactiver définitivement ses fichiers et son matériel de communication ! Et avec les réserves qu'il stocke dans sa crypte blindée, nous allons mettre des mois à le faire sortir, pour peu qu'il n'organise pas sa propre libération depuis son QG ! Au vu des tensions internationales, nous n'avons pas le temps. Nous le tenons par la seule chose qui a à ses yeux une valeur supérieure à son mouvement et ses dignitaires : sa propre vie et sa liberté. Je viens de boucler les conditions de sa capitulation, une fois ses

documents remis. Un hélicoptère Eagle le conduira en Angleterre d'où il sera pris en charge par le gouvernement local.

– Livrer ce terroriste à Paul Armstrong ? Tu es fou ? Que veux-tu ? Un nouveau général de Gaulle pilotant la résistance à Londres ?

– Nous abattons l'hélicoptère avant son arrivée dans les eaux territoriales anglaises. Et adieu Berthe !

– Tout ça est hasardeux ! Et je trouve que tu te mêles un peu trop de politique pour un directeur de la Main Noire !

Pierre Léac continue sa réflexion, se massant le menton.

– Cela dit, il serait bête de ne pas profiter de cette occasion unique de me débarrasser du MUR à l'aube de ma prise de pouvoir.

– Vous entrez dans l'église, vous prenez le document, vous sortez et le tour est joué.

– Je n'entrerai jamais tout seul dans ce bâtiment ! Je ne me sépare jamais des jumeaux de ma garde blanche !

– Je n'ai pas négocié ce point.

– Je mettrai Théo devant le fait accompli. Il ne va pas risquer de tout faire capoter au dernier moment pour un détail. Négocier, c'est garder toujours une longueur d'avance.

Sur ces entrefaites, Bernard débarque sous la tente et tombe nez à nez avec Pierre Léac.

– Vous étiez là ? dit ce dernier. Je pensais vous avoir donné l'ordre d'investir cette église et me ramener Théo et ses installations.

– L'église est truffée de matériels de défense, à commencer par des portes en Titanium, et Théo passe le plus clair de son temps dans une crypte blindée, dit Bernard. À part creuser un tunnel pour passer par-dessous l'église, je ne vois pas comment l'atteindre. De toute manière, depuis que je partage cette mission avec Marc Toti, je n'en maîtrise plus le déroulement.

– Quand Marc est arrivé, vous n'étiez pas sur le point de réussir, loin de là ! Heureusement qu'il vous a relayé. Théo n'a pas toujours été retranché dans son bunker, il paraît que vous discutiez ensemble, il y a quelques heures, sur le seuil de l'église, comme deux amis. Il vous aurait même appelé récemment sur votre portable. Nous aurons des choses à éclaircir après le dénouement de cette histoire, vous pouvez me croire ! D'ici là, vous vous bornerez à escorter jusqu'au

Cube les complices de Théo qui vont sortir du bâtiment. Je veillerai d'ailleurs à ce que vous ne bougiez plus de là avant que nous n'ayons fait toute la lumière sur vos agissements !

Bernard regarde le sol d'un air contrit.

– Cela dit, reprend Pierre Léac, vous partagez avec Marc Toti l'échec total de cette mission. Vous deviez ramener Théo par la peau du dos, avec son matériel de communication, et au lieu de cela, je me retrouve à faire le boulot moi-même, poussé dans le dos dans une église où personne n'a eu les couilles d'entrer !

Dans un silence assourdissant, Marc Toti, lui aussi, baisse la tête.

Pierre Léac lève les bras.

Debout sous la tente, torse nu, il se laisse habiller par les hommes des services secrets. Des « nouilles » sont collées sur son torse. Il passe une chemise cousue de fils récepteurs et émetteurs. Un film invisible, capable de transmettre des sons par la résonance des os du crâne, est scotché sur sa tempe.

Les techniciens testent les transmissions.

– Tu réponds de cette technologie ? dit Pierre à Marc Toti. Je serai entendu en permanence quand je serai dans l'église ?

– Les « nouilles » vont nous permettre de vous localiser au centimètre près. Les technologies incluses dans votre chemise sont le summum en matière de communication : fils de silicium, microcontrôleurs FGPA, Digital Signal Processors. Ces systèmes reposent sur deux réseaux et deux technologies cryptées. On vous entendrait chuchoter à cent mètres sous terre ou sous une chape de plomb. De plus, votre chemise capte vos mouvements pour produire sa propre énergie. Pas de panne de batterie possible. Nous resterons en permanence à votre écoute. Un mot de votre part et nous accourons, dit le directeur général.

– Et si Théo parvenait à brouiller nos communications, comme il semble capable de le faire dans la crypte ?

– L'église est trop volumineuse pour y faire fonctionner un tel système. C'est techniquement impossible. Tant que vous resterez dans le corps du bâtiment, vous n'aurez rien à craindre.

– Facile à dire. Ce n'est pas toi qui va rentrer là-dedans !

– Que peut-il vous arriver avec notre liaison permanente ?

– Ce fou de dieu pourrait vouloir attenter à ma vie.

- Il mettrait en jeu la sienne, celle de ses comparses et de milliers d’hommes et de femmes menacés d’attaque chimique. Croyez-moi, il ne tentera rien. Et puis, avec vos deux jumeaux tireurs d’élite, il sera neutralisé avant d’avoir pu lever la main sur vous.
- Tu as raison ! Finissez de m’habiller ! Je vais aller régler définitivement cette affaire. »

La circulation est coupée place des Abbesses et aux alentours. Les hommes de la Main Noire tiennent les toits et contrôlent les issues de l’église.

Marc Toti rappelle ses troupes pour encadrer la sortie des complices de Théo de l’église et l’entrée de Pierre Léac. On sonne le rappel au café Saint-Jean où, face au comptoir de zinc, à la longue machine à café et aux tireuses dressées au garde-à-vous, les militaires avaient échappé un moment au froid et à la tension. Ils posent, à regret, leurs chopes dorées sur les tables, décrochent leurs casques des porte manteaux, ajustent leurs armes et leurs ceinturons.

Les discussions agréables font place aux ordres brefs. Dehors, les hommes, secoués par le froid, se regroupent autour de l’église.

Pierre Léac est debout sur le parvis. Sa respiration fume, éclairée par la lumière irréelle d’un lampadaire. Il redresse le col de son manteau de laine.

Autour de lui, une cinquantaine d’hommes du GIBF, bottés et casqués, serrant des armes automatiques dans leurs gants de cuir. Collés à lui, deux hommes identiques en uniforme blanc, les fameux jumeaux de sa Garde Prétorienne, munis de casques à visière infrarouge et d’armes laser.

Le silence est total.

Dans un claquement sec, qui fait sursauter les hommes et serrer les mains sur la crosse des armes, les verrous de la porte du porche se rétractent les uns après les autres. La lourde issue blindée pivote dans un grondement terrible.

Sous la menace de centaines d’armes, Geri et la Fouine sortent les premiers de l’édifice, soutenant Raphaël, mourant, par les bras et les jambes. Les hommes en armes s’effacent à leur passage. Vient ensuite Néné, tenant Yacine serré contre elle, le visage caché dans les plis de sa jupe. Audrey, fermant la marche, cale sa tête contre l’épaule de Romain, le visage à demi caché par sa veste.

Soudain, de l'autre côté de la place, Romain reconnaît Bernard sanglé dans son uniforme de combat. Audrey lève la tête.

Ils s'immobilisent et se jaugent, les yeux brillants. Par leurs regards passent l'amour et la haine.

Romain met son bras autour du cou d'Audrey. Elle baisse la tête.

Bernard serre les poings.

Marc Toti s'approche du groupe fraîchement sorti de l'église et leur désigne un Combi Mercedes stationné le long du parvis. La porte latérale coulissante laisse apparaître plusieurs rangées de banquettes tendues de velours rouge.

« Vous attendrez ici le retour de Pierre Léac, dit-il. S'il lui arrive malheur ou si Théo ne tient pas ses promesses, vous ne sortirez pas vivant de ce véhicule.

Tous montent en silence.

Bernard entre à son tour et s'assied sur le siège passager, mâchoire serrée et casquette enfoncée sur les yeux.

Romain, se souvenant de l'épisode du Sousse tente de lui sauter à la gorge, retenu par des gardes armés.

– Judas ! Comment oses-tu paraître devant moi ? dit-il

– Ferme-la, répond Bernard d'un air mauvais. »

Dominique se tient sur le seuil de l'église.

Surgi de la pénombre, la lumière l'éclaire brusquement. Grand et mince, vêtu d'une aube blanche, il impressionne les hommes qui reculent d'un pas.

Tendu et grave, il ouvre les bras d'un geste ample pour désigner le cœur de l'église.

« M. Léac, si vous voulez bien me suivre, dit-il.

– Deux hommes m'accompagneront, dit Pierre.

– J'avais demandé à ce que vous soyez seul.

– Je n'entre pas dans ces conditions. Ne m'obligez pas à faire demi-tour, à risquer la vie de vos amis ou bien davantage pour si peu.

Dominique fait mine de réfléchir.

– Soit, dit-il. Je dirai à vos soldats où se placer. Ils ne devront pas entendre nos conversations.

– Mes sbires vous auront en permanence dans leur viseur. Un geste de ma part ou une situation équivoque de la vôtre et ils feront feu.

Pierre rajuste machinalement sa chemise et se tapote la tempe pour tester la bonne marche de son système d'émission-

réception. Puis, d'un pas décidé, il entre dans l'église dans le bruit de bottes des jumeaux de sa garde rapprochée.

Derrière eux, la porte tourne lentement sur ses gonds. Avant qu'elle ne parvienne au bout de sa course, les hommes de Marc Toti, arrivés en rampant, glissent des cales de platine entre le battant et le montant afin d'empêcher sa fermeture complète. Ils collent ensuite dans l'interstice une pâte blanche chargée d'explosifs.

À la moindre alerte, ils feront tout sauter pour entrer.

Pierre Léac avance prudemment dans les pas de Théo.

Face à l'autel, sous le spectaculaire vitrail du chœur montrant le Christ en croix, deux fauteuils de prieur se font face, éclairés comme sur la scène d'un théâtre par une poursuite de lumière provenant de la passerelle de ciment qui ceinture l'église.

– Nous allons nous asseoir ici pour bavarder, dit Dominique.

Le reste de l'église est plongé dans la pénombre. De part et d'autre du transept, les peintures de la passion du Christ, les statues de la Vierge et de Saint-Christophe montent silencieusement la garde.

– Vos hommes peuvent-ils se tenir sur les grilles d'aération de part et d'autre du porche ? demande Dominique. Ils seront à bonne distance pour nous voir sans nous entendre.

Pierre Léac claque des doigts et les jumeaux se mettent en place.

Dominique et Pierre s'asseyent, face à face.

Tendus par la masse inquiétante de l'église qui les entoure et la concentration des jumeaux qui les épient, ils restent silencieux.

Pierre rompt le silence le premier.

– Quel plaisir de voir enfin votre visage.

– Tout le plaisir est pour moi, Pierre.

– Vous nous avez donné du fil à retordre. Une centaine d'hommes et de femmes travaillent sans relâche au Bloc pour mettre la main sur vous.

– Ils devront trouver un autre travail, vous m'en voyez navré.

– Comment un petit prêtre comme vous a-t-il pu mettre sur pied en si peu de temps un réseau d'une telle importance ?

– Rien n'est impossible à l'homme qui reçoit l'aide de Dieu.

– Epargnez-moi votre dieu, si vous le voulez bien. Il semblerait qu'il vous ait lâché. La route tracée par votre mouvement prend

fin aujourd'hui. Comment se sent l'homme qui voit s'écrouler son rêve ?

– Si le rêve ne vit plus en moi, il vivra en d'autres. Le Bloc ne sera victorieux que lorsqu'il aura vaincu en l'homme la liberté de penser.

– Présomptueux, dit Pierre avec un sourire. Ceux qui travaillent et vivent à mes côtés ne sont pas contraints. Ils mettent en place un ordre nouveau.

– Je ne suis pas historien, mais je sais qu'un ordre basé sur l'avalissement de l'homme et la haine n'est pas appelé à durer. L'extrémisme est un épiphénomène de l'histoire.

– Nous sommes, Théo, à l'aube d'une aire qui durera mille ans. Une nouvelle conception de l'homme. Peut-être même une nouvelle civilisation. Passé quelques générations, les français penseront, respireront et agiront Bloc Franc. Dans nos centres de formation, dans nos administrations, dans nos cliniques du Progrès, au sein de l'Organisation des Temps Nouveaux, nous créons et formons les générations de demain.

– D'ici cinq ans, tout au plus, le portrait de Michel Vacher sera à ranger au placard de l'histoire à côté de celui de Mussolini ou du Maréchal Pétain.

– Pétain n'avait pas d'armes de destruction massive. Qui viendra nous déloger ?

– L'homme. Il reprend toujours sa place.

– Je suis désolé de brusquer la conversation, mais je ne suis pas intéressé par votre vision politique. Je recherche une liste que vous avez promise à Marc Toti.

Une larme coule sur la joue de Dominique.

– Vous transmettre ce document, c'est condamner les membres du réseau, au mieux à la captivité, au pire à la torture et la mort.

– Vous éviterez ainsi le décès de milliers d'innocents menacés d'attaque chimique. Des hommes, des femmes et des enfants.

– Qui me dit que vous tiendrez parole ?

– Sur ce point, vous devez me faire confiance. De surcroît, il me semble que vous sauvez la vie de vos collaborateurs qui viennent de quitter cet édifice. Et la vôtre par-dessus le marché ! Ce n'est pas rien.

Dominique se lève et disparaît dans la sacristie.

Il revient avec une pile de feuilles, la pose sur ses genoux et se rassoit face à Pierre. Ce dernier dévore le document des yeux, comme un enfant gourmand.

– Voilà, sur un plateau, l'information que nous traquons depuis des années ! dit-il. Combien y a-t-il de noms ?

– Cent noms, M. Léac. Pas un de plus. Les cent personnalités les plus influentes du MUR.

– Cent seulement ? Nous n'avons jamais évoqué ce nombre. Où sont les autres ?

– Que vous importe le menu fretin. Vous avez le principal. Vous ne pensiez pas sérieusement que j'allais tenir toutes mes promesses ?

– Vous me mettez à l'aise. Je n'avais pas l'intention de tenir les miennes non plus. À commencer par celle de vous permettre de rejoindre Londres. Je ne tiens pas à voir lancer depuis la perfide Albion un appel à la coalition internationale.

– Pour être honnête, j'avais déjà fait mon deuil de cette éventualité. Qu'attendre, d'ailleurs, d'un homme qui gaze son peuple sans sourciller ?

– N'abusez pas de ma patience. Je peux vous arracher ce listing.

– Gardez votre sang froid, votre Éminence. C'est ainsi qu'il faut vous appeler dorénavant, non ? Je pensais cette appellation réservée aux ecclésiastiques. Votre égo a gonflé autant que votre pouvoir, visiblement. Il paraît que votre chien, Francisque, a atteint le grade de Capitaine dans l'Ordre des Temps Nouveaux et doit être salué.

– Cessez vos forfanteries, Théo. Vous avez perdu. Ni l'église ni votre dieu ne pourront vous être d'aucun secours !

– Vous vous trompez, Pierre. Toute cette église parle de lui. Sur la toile que vous voyez derrière vous sur le mur, les noces de Cana, le Sauveur change l'eau en vin, symbole du sang versé pour les hommes comme de celui répandu par les membres du MUR pour lutter contre votre régime démoniaque. Pierre Léac se dresse, rouge de colère, et pointe Dominique du doigt.

– Remettez-moi cette liste, maintenant !

Dominique se lève et pose les feuilles sur les genoux de Pierre Léac. Ce dernier, fiévreux, parcourt les noms de premières feuilles avec une joie non dissimulée.

– J'avais deviné le nom du N°3, dit-il triomphant ! Olivier Bonnot, l'ancien leader du Mouvement Communiste Révolutionnaire ! Je fais suivre cet imbécile depuis des mois. Pierre se replonge dans la liste avec délectation, riant comme un enfant.

– Celui-là je m'en doutais ! Celui-là je savais !

Tout à coup, il tombe en arrêt.

– Luc Lavisse ? dit-il avec surprise. Le Président du Tribunal de Commerce de Paris ? Le N°5 du MUR ? Je n'ose pas y croire. Je mange avec lui toutes les semaines !

Pierre Léac tourne la tête vers ses micros.

– Vous entendez ça, Marc ? Faites-moi boucler ce traître !

En dehors de l'église, sous la tente plantée place des Abbesses, c'est l'agitation, pour ne pas dire un début de panique.

Après avoir eu des ratés, la communication avec Pierre Léac, enfermé dans le bâtiment avec Théo, s'est brusquement interrompue. Et malgré les couches successives de technologie censées garantir une transmission sans failles, impossible de remettre le système en fonctionnement.

Heureusement pour Pierre Léac, Théo est constamment tenu en joue par les hommes de la garde Prétorienne. Marc Toti se rappelle que les gardes du corps ne sont pas rentrés dans l'église à son initiative, mais à celle de Pierre. En sortant, ce dernier lui passera certainement un sacré savon.

Le bip tant attendu retentit.

– Nous avons de nouveau le signal ! crie un technicien.

Marc pousse un immense soupir de soulagement.

– Montez le son, dit-il, je n'entends qu'un brouhaha !

Mais, rien n'est audible, dans la bouillie de bruits poussée au maximum, à part des chuchotements, des coups et des frottements.

– Le signal vient de l'extérieur de l'église ! dit un homme en enlevant son casque.

Tout à coup, Marc Toti comprend et crie :

– Pierre Léac est sorti ! Suivez-moi avec un détecteur ! Vite !

Marc jaillit de la tente comme une furie et se fraye un chemin vers l'église sur le parvis surpeuplé, alors que le signal sonore de sa machine s'intensifie. Le bruit paraît maintenant, sans erreur possible, provenir du Combi Mercedes. Marc y monte

brusquement, guidé par son appareil vers la banquette du fond où Romain le regarde avec des yeux ronds.

Le détecteur le désigne formellement.

Marc se rapproche de lui avec stupéfaction.

– Se pourrait-il que... ?

Il arrache la chemise de Romain, faisant voler ses boutons, pour se rendre compte qu'il porte collé à même la peau un appareillage semblable à celui de Pierre Léac.

– Votre système n'était pas compliqué à neutraliser et à copier. Vous avez le bonjour du Glaude, dit Romain en souriant.

Marc le gifle violemment avant de bondir sur le trottoir.

– Pierre Léac n'est plus joignable, il court un grave danger. Il faut investir l'église ! crie-t-il.

Il rassemble ses hommes pour un briefing d'urgence.

– Et si le système de défense de l'église se mettait en marche à notre entrée dans l'église ? dit l'un d'eux. Il pourrait blesser Pierre.

– Il pourrait tout aussi bien toucher Théo, dit le directeur général. Il doit l'avoir désactivé. Il faut intervenir maintenant. La Garde Noire et les artificiers avec moi ! Nous allons ouvrir cette boîte de conserve géante ! Allez me chercher Bernard !

Quelques instants plus tard, sous les sifflets admiratifs des miliciens, Bernard traverse le parvis à la tête d'une dizaine de « Tatous », les hommes de la Garde Noire vêtus d'une combinaison de mousse et de kevlar noir sur laquelle sont fixées des plaques de protection articulées. Leur casque d'un seul tenant, rond et noir, vissé à la base du cou, ne peut être ni arraché, ni cassé. Leurs armes, également, sont solidaires des armures.

La troupe se plante face à la grande porte surmontée d'une statue de Saint-Jean qui, du doigt levé, semble les mettre en garde.

Les artificiers enfoncent des électrodes dans la pâte blanche glissée dans l'entrebâillement de la porte, restée légèrement entrouverte grâce aux cales de platine.

– À mon signal, faites sauter la charge ! dit Bernard bras levés.

À l'intérieur du minibus, Romain s'est rapproché d'Audrey et lui entoure l'épaule, regardant par la fenêtre.

– On dirait que les choses ne se déroulent pas comme prévu, dit-il avec un sourire.

Dans l'église, Pierre Léac lève les yeux de la longue liste de papier.

Il regarde Théo, béat.

– Soyez remerciés Théo ! Je vais gagner un temps précieux. Vous offrez une seconde naissance au Bloc. Je veillerai à ce que vous soyez bien traité.

– Vous avez des chambres climatisées au Sousse ? Il paraît qu'on ne profite pas longtemps du luxe de l'établissement.

– Comment savez-vous que.... ? Oh, et puis c'est un secret de Polichinelle, effectivement, je ne peux pas me permettre de vous laisser en liberté. Je ne pense d'ailleurs même pas qu'il soit bon de vous garder en vie.

– Vous venez de faillir à l'une de vos dernières promesses, Pierre. Je n'ai plus d'autre alternative que de m'en remettre à Dieu.

Dominique s'agenouille face à la croix de bronze et récite un « Notre Père » d'une voix douce et tremblante, avant d'entamer d'autres prières à voix basse.

Pierre Léac s'impatiente.

– Quand vous aurez fini de parler seul, nous pourrions reprendre notre conversation ?

– Donnez-moi la force, Seigneur, de mener à bien cette mission et porter un coup fatal aux forces du mal, achève Dominique.

– Quel coup êtes-vous en mesure de porter au Bloc, mon Père ? Ne me faites pas rire. Que vous soyez perdu ou non dans votre délire mystique, votre mission est terminée. Votre destin m'appartient.

– Sauf votre respect, Éminence, il semblerait que ce soit l'inverse.

– Que me chantez-vous là ? Je tiens votre vie entre mes mains. Et si vous êtes insensible à cet argument, sachez que vos amis ne sont pas sauvés. Ils attendent sur le parvis de cette église, dans un minibus, que je ressorte en possession des documents requis. Au cas contraire, les tortionnaires du Sousse ont déjà aiguisé leurs instruments. Un seul mot de moi et vos camarades partent en enfer.

– Comment allez-vous transmettre cet ordre ? Vous n'avez pas lu le nom du quatre-vingt-dix-neuvième dignitaire du MUR ?

Pierre feuillette brusquement la liste et fait glisser son doigt jusqu'au quatre-vingt dix-neuvième nom.

– Eric Levic ? Je ne connais pas.

– Lui vous connaît bien. Il y a trente minutes, il vous scotchait à même la peau un système complexe de transmission censé vous permettre de converser avec vos collègues restés courageusement à l'extérieur.

Pierre se dresse, blanc comme un linge.

Il laisse tomber sa liste en feuilles éparpillées sur le sol.

– Marc ? Marc ? Tu m'entends ? crie-t-il.

Seul le silence lui répond.

Debout, vaguement ridicule, il regarde Théo les yeux brillants, dans un air de défi.

– Vous ne sortirez pas vivant de cette église, pas plus que vos amis ne bénéficieront de la clémence du Bloc.

– Vous connaissant, mes camarades et moi n'avons jamais eu aucune illusion sur ce point, Pierre. Vous êtes le seul à y avoir cru.

Le sang reflue du corps de Pierre, qui sent ses jambes se dérober.

Il savait que le plan de Marc Toti était mauvais mais l'enchaînement des derniers événements lui montre cruellement à quel point.

– Á moi la garde ! hurle Pierre à ses hommes.

Pour toute réponse, quelque chose de lourd tombe au fond de l'église et s'abat sur le plancher, rebondissant au milieu des chaises des fidèles avant de s'immobiliser à quelques mètres de lui.

Un casque blanc de la Garde Prétorienne

Incrédule, Pierre tourne les yeux vers les jumeaux de sa protection rapprochée. L'un d'eux est affalé sur le sol, l'autre laisse lentement filer son arme de ses mains, tombe d'abord à genoux, puis s'allonge sans bruit, comme frappé de narcolepsie.

– L'église Saint Jean de Montmartre n'aime pas les gens du Bloc, dit Dominique. Depuis les dernières visites de Michel Vacher, c'est même devenu une allergie.

– Qu'avez-vous fait ? hurle Pierre. Qu'avez-vous fait ?

– Le bâtiment sacré développe ses propres défenses. Comment l'en blâmer ? Que diffuse-t-il du plus profond de ses entrailles par les grilles de cuivre qui encadrent le porche ? Lui seul le sait. Mauvaise idée pour eux que vos hommes se soient postés justement là. Nous voilà seuls !

Soudain, une déflagration terrible secoue la porte du porche. Au lieu de s'ouvrir, elle se déforme, éjectant les cales de platine dans un fracas terrifiant. Sur le parvis, les hommes de la Garde Noire et Bernard se regardent incrédules, alors que Marc Toti, qui a compris l'urgence de la situation, hurle ses ordres.

– La porte ne s'ouvre pas. Tout est maudit dans ce bâtiment ! Mobilisation générale ! Tout le monde à son poste. Lancez les grappins, investissez les toits, enfoncez les grilles, enjambez les murs et rentez dans cette forteresse ! Je veux Pierre Léac vivant et c'est la seule restriction à votre mission. Si nous n'y parvenons pas, nous aurons droit à un aller simple au Sousse ! Sur le parvis, entre la porte de l'église et son montant, entre le bois éclaté et le métal tordu, dans la fumée qui retombe, un mince espace se dessine.

Sans attendre d'ordres, Bernard tombe la veste, cale son revolver dans sa ceinture, se contorsionne dans l'entrebâillement et disparaît dans l'église.

– M. Toti, crie un soldat, il y a un trou dans la porte !

Mais l'action est déjà ailleurs.

Des pourtours du bâtiment provient la clameur de dizaines d'hommes courant, levant leurs boucliers, enfonceant des grilles au bélier, courant sur les graviers, descendant ou montant des escaliers.

La petite grille en fer forgée de la rue des Abesses, située près du Sprinter Combi Mercedes, vole en éclat, projetée quelques mètres en contrebas, livrant le passage à une horde de soldats surarmés qui descendent quatre à quatre les marches de ciment.

Sous l'escalier ajouré, une petite fille recroquevillée presse une main sur sa bouche pour ne pas hurler et ramasse contre elle, dans le froid, les pans de sa robe déchirée.

Rosalie.

Dans l'église, face à Pierre Léac, Dominique sort de sa poche une télécommande et appuie sur un bouton jaune.

– Je viens de brancher tout ce que cet édifice compte de systèmes de défense, dit-il. Je vous conseillerai dès lors de ne plus trop bouger comme de signaler à vos hommes de ne pas investir ce bâtiment trop violemment. Ce pourrait être dangereux pour vous. Pour ma part, je ne risque rien, l'église me connaît.

Il réfléchit, tenant son doigt tremblant au dessus d'un poussoir rouge.

– L'Abbé Sobaux va se retourner dans sa tombe, dit-il. Tant d'années de courage et d'abnégation pour faire sortir ce bâtiment de terre et seulement quelques heures pour le faire partir en fumée.

– Que faites-vous, bon sang ? crie Pierre.

– En disparaissant, cette église vous emportera et coupera ainsi l'avant dernière tête du Bloc. Le peuple se chargera de Michel Vacher. Et pour cette action d'éclat, je pense qu'au paradis je pourrai trouver un arrangement avec l'abbé Sobaux.

– Au paradis ? Je vous souhaite de vous y rendre avant moi.

Un coup de feu part du fond de l'église, issu du petit groupe d'hommes passés par le chambranle de la porte de métal.

Une balle atteint Dominique au cou.

Ce dernier touche sa gorge, incrédule.

L'image de Pierre Léac se dédouble et tangué.

L'enchaînement rapide des événements laisse place à une lenteur infinie, un arrêt sur image, un ralenti éblouissant de couleurs.

Voilà le moment tant attendu, la fin de l'engagement.

La délivrance.

Le doigt de Dominique tombe sur le bouton rouge.

Aussitôt, de tous coins de l'église et à tous ces niveaux, surgissent des herses de feu, projetant leur lueur aveuglante à travers les vitraux, éclairant tout le quartier de leurs dantesques.

Sur le parvis, les hommes reculent avec effroi.

Tout autour du bâtiment, les troupes d'élite postées sur les toits, dans les escaliers, sur les corniches et prêtes à investir l'édifice mesurent à quel point l'entreprise va s'avérer dangereuse.

Dans le minibus, face à l'église, Romain, Audrey, La Fouine et les autres, le nez à la vitre, contemplent le sidérant spectacle en silence, l'air ébahi.

– Il l'a fait, dit Romain. Il l'a fait.

Tenant les pans de sa robe contre lui, le cou douloureux, Dominique s'avance dans la fournaise, une main devant les yeux, tentant de se frayer un chemin vers la chapelle du Saint Sacrement, à travers la fumée et les brandons de bois virevoltants.

Aidez-moi Seigneur.

Soutenez-moi encore quelques mètres, vous qui m'avez soutenu toute ma vie.

Sous la puissance des générateurs de flammes à gaz, le bâtiment est à moitié consumé en quelques minutes. L'orgue est mangé par le feu, les chaises crépitent, le dessous des mezzanines est léché par l'incendie. Le brasier allume l'or des fresques murales, projetant les scènes d'apocalypse hors des murs de l'édifice.

Pierre Léac, déboussolé, court de part et d'autres de l'autel, tentant de rassembler les précieuses feuilles de la liste des cent traîtres au régime. Sous la chaleur du brasier, les feuilles semblent animées d'une vie propre et s'échappent dans toutes les directions. Les noms, écrits il y a quelques instants de manière si lisible, s'effacent, comme frappés d'un sortilège, à moins qu'il ne s'agisse d'une ultime malice de Théo.

Courant derrière l'un de ces documents, Pierre parvient au milieu du transept. Levant la tête, il aperçoit des ombres noires tout autour des vitraux. En quelques secondes, il comprend. L'assaut va être donné et des hommes en armes vont investir le bâtiment, déclenchant à travers toute l'église le feu roulant et crépitant des systèmes de défense, risquant de le blesser mortellement.

– Non ! crie-t-il à leur adresse, mais trop tard.

Quelques secondes plus tard et c'est l'hallali. Des crépitements et des sifflements partent de tout ce que l'église compte de piliers ou de balustrades, déchirant l'air, brisant chaises, vitraux et statues.

Pierre Léac pousse un cri de douleur déchirant.

Bernard, entré dans l'église avec d'autres soldats, bouge enfin de sa position et, protégé par la mezzanine, file le long des murs jusqu'au fond du bâtiment, courant derrière la silhouette de Dominique.

Ce dernier, à moitié suffoqué, pousse la porte de verre de la chapelle et, jetant un dernier coup d'œil vers la croix du Christ, s'écroule, la tête contre les marches de bois de l'autel, allongé, les bras en croix, du sang au cou et sur le crâne.

Quelle posture plus noble pour un homme qui a voué sa vie au Christ ?

Bernard se rue vers lui, s'agenouille et le prend dans ses bras. Il caresse son visage et laisse tomber des larmes sur ses plaies.

Malgré la chaleur des flammes qui dévorent le chœur de l'église, le fracas de l'effondrement des solives calcinées, la fumée acre qui glisse au ras du sol, l'air chaud et vicié qui assaille la gorge, Dominique sourit.

– Bernard, quel plaisir de vous voir.

– Mon père, dit Bernard, je n'ai pas compris votre message. Je suis pourtant venu ici de nombreuses fois. J'ai su ouvrir mes oreilles, mais pas mon cœur. Il est trop tard. Tout se termine. Je n'ai pas pu sauver votre vie.

Dominique, les yeux mi-clos, sourit toujours.

– On dirait que vous êtes en voie de sauver votre âme, Bernard. Et si mon sacrifice n'a servi qu'à cela, il ne sera pas vain. Merci d'être venu me porter ce témoignage. Je n'en ai jamais eu autant besoin.

– Vous n'avez pas sauvé que mon âme. Par votre action, le Bloc a subi ce soir de lourdes pertes. Vous l'avez amputé de plusieurs membres sans blesser les vôtres. Pour cette action seule, vous sauvez plus d'âmes que quiconque. Des générations d'hommes et de femmes voudront suivre vos pas.

– Dieu vous entende mon fils. Rapprochez-vous, il est temps que je vous livre mon secret.

Bernard, se contorsionne et approche son oreille de celle du prêtre dont le souffle chaud emplît son esprit.

– Le Seigneur a mis en vous plus d'audace, de sincérité, de piété et de courage que je n'en ai moi-même, Bernard. Je l'ai su depuis le début. Voilà pourquoi je vous ai porté tant d'attention.

Bernard tremble, secoué de larmes.

Il se sent sauvé et désespéré tout à la fois.

– Pourquoi ai-je si mal utilisé ces dons, mon père ?

– L'homme est imparfait, Bernard. Dieu l'a voulu ainsi. Mais ce vice de fabrication peut être contourné. Le Créateur lui a donné la faculté de se perfectionner. Veux-tu en profiter ?

– Dites-moi ce que je dois faire !

Dominique, visiblement en grande souffrance physique, ne cesse pas de sourire, illuminé par les flammes de l'incendie.

– Comme le Christ en croix, j'ai cru être abandonné du Très Haut, mais il n'en est rien, puisqu'il te met sur mon chemin à l'instant ultime. Ecoute-moi bien. Je suis le seul à connaître le

code qui donne accès à l'ensemble des données du MUR et à leur pilotage. Même le Glaude ne le connaît pas. Les statuts de l'organisation sont clairs, si je disparaissais sans le transmettre à mon successeur, c'est aux cinq hommes, faisant partie du comité de pilotage restreint de l'organisation, de désigner mon héritier et de tenter patiemment de reconstituer ce chiffre à l'aide des données partielles dont chacun d'eux dispose. Ils n'auront pas à s'en charger. Approche ton oreille, je vais te livrer ce secret.

– Pourquoi faire cela ? Il y a une heure encore, je combattais votre organisation.

– Remercie le ciel de me laisser voir ton cœur mieux que toi-même.

Bernard se cambre et, dans un murmure, reçoit pouvoir et responsabilité. Dominique agrippe la main de Bernard dans un mouvement désespéré.

– Il est temps d'être égoïste, maintenant, Bernard. Tu dois sortir d'ici le plus vite possible. Vivre pour vivre ton engagement et sauver ceux qui peuvent l'être. Je ne le peux plus. »

Une poutre enflammée déchire l'air et s'abat à quelques centimètres d'eux.

Dominique part comme il est venu. Il s'éteint doucement, comme s'essouffle un feu qui a tout consumé jusqu'à la braise. Il termine sa vie comme elle s'est déroulée.

Comme un don.

Bernard est hébété, fou de douleur et de rage.

Il court sous la mezzanine de toute la force de ses muscles.

Une lourde solive se décroche et heurte son casque. Accroché à un pilier comme à une béquille, il met de longues minutes à reprendre ses esprits. Il secoue la tête.

Autour de lui, l'église, prise de fureur, gronde, brûle et s'écroule au ralenti dans une scène d'apocalypse. Bernard slalome entre les chaises calcinées, les peintures noircies et les lustres affalés.

Le lieu de culte n'est plus que douleur.

Parvenu au porche, Bernard se glisse à contresens dans la brèche ouverte dans la porte et tombe sur le parvis, le visage noir et les mains tremblantes. Il roule sur lui-même pour éteindre les flammes de ses vêtements.

Deux hommes, bardés de Kevlar, se précipitent vers lui et crient des ordres. Ils l'aspergent de mousse dans un sifflement démoniaque. Bernard est plaqué au sol, à demi asphyxié. Puis, les militaires l'arrosent avec la lance à eau. Bernard prend le jet puissant en plein ventre et sa tête heurte le sol.

Il perd connaissance. Des formes floues, des fantômes s'agitent autour de lui, parfois loin de son visage. Ils parlent d'une voix lointaine et déformée par l'écho.

Non, je ne suis pas mort. Oui, j'entends. Non, je ne peux pas bouger les bras. Non, je ne peux pas cligner des yeux.

Progressivement, alors qu'il se sentait tomber dans un puits sans fond, la lumière revient. Douce d'abord, puis de plus en plus forte jusqu'à vriller sa rétine.

Il ouvre les yeux.

Il est soutenu par deux infirmiers, en route vers un véhicule d'urgence d'aide aux blessés.

Il tente de se dégager et parvient à bouger un bras.

– Restez calme, mon Colonel, dit l'un des hommes. Vous venez de recevoir un sacré choc. Ce n'est pas encore le moment de remuer.

À travers la buée des yeux à demi collés de Bernard, danse l'image du minibus ou l'attendent Romain, Audrey et Raphaël.

« Je dois entrer dans ce véhicule, dit-il, laissez-moi.

– Vous n'êtes pas en état de marcher, dit un milicien en blouse blanche, le pouce appuyé sur son poignet pour prendre son pouls.

– Nom de Dieu, lâchez-moi ! hurle Bernard en agitant les bras.

– Tenez-le, dit l'homme à la blouse, je vais lui faire une piqûre de calmant.

Il n'a pas le temps de terminer sa phrase. Bernard lui décroche un violent uppercut à la mâchoire. L'homme tombe sur le dallage glacé du parvis. Les infirmiers se précipitent vers lui.

– Mais vous êtes fou, mon Colonel, dit l'un d'eux. Je ne vois pas ce qui vous autorise à...

Bernard tente de rejoindre le minibus. Ses pas, gourds et lourds, deviennent de plus en plus précis. Il parvient à trotter. Il doit sortir Audrey, Romain et Raphaël de ce guêpier. Ce sont les seules personnes qu'il aime. La mission confiée par Dominique commence par les protéger.

Il monte dans le véhicule, les vêtements arrachés et collés au corps. Derrières les vitres teintées, il rejoint Geri, La Fouine, Néné et Yacine. Audrey et Romain sont lovés l'un contre l'autre sur la banquette du fond.

– Il semblerait que les choses ne tournent pas comme prévu ! crie Romain à Bernard.

Ce dernier rajuste sa casquette et s'adresse au chauffeur d'un ton sec :

– Ferme les portes ! dit-il.

– Je n'ai pas reçu d'ordres de mon commandement. Je vais aller aux nouvelles, dit l'homme en avisant l'état déplorable de l'uniforme de Bernard et en faisant mine de se lever.

– Considère que tu viens d'en recevoir, dit ce dernier en appuyant son revolver sur la tempe du conducteur, le forçant à se rasseoir. Prend la route et met un maximum de champ entre cette église et nous !

Le véhicule démarre lentement, au milieu des policiers, des hommes du GIBF et des miliciens avant d'accélérer.

À travers les cris et la cohue, Marc Toti est le seul à remarquer le départ du minibus. Compte tenu de la mort de Théo, maintenant confirmée par ses hommes, il sait que ce Combi Mercedes abrite la future élite du MUR.

– Qui a donné l'ordre à ce véhicule de s'en aller ? hurle-t-il. Passez-le-moi !

Sur le tableau de bord du Combi, une lumière rouge clignote.

– On cherche à nous joindre, dit le chauffeur. Je réponds ?

– Pas si tu tiens à la vie, dit Bernard.

Furieux, Marc Toti balaye des yeux le parvis de l'église. Face à lui, la moto d'un voltigeur. Il tire son arme et monte en croupe.

– Suivez ce véhicule, pleins gaz ! dit-il au pilote.

– La route est glissante, je ne vais pas pouvoir rouler à fond.

– La route est la même pour tous. Ne le décollez pas d'un pouce !

Dans le minibus, assise sur la banquette arrière, secouée comme un prunier, Audrey se pelotonne contre Romain.

Leurs mains s'entrecroisent.

– Où cela va-t-il nous mener ? demande Audrey, inquiète. Notre véhicule a démarré en trombe et Bernard a l'air furieux.

– La mort de Théo a dû précipiter les choses. Marc Toti nous avait prévenu, s'il arrivait malheur à Pierre Léac, nous n'en sortirions pas vivant. Bernard nous emmène certainement au Cube Noir. Cela ressemble à la fin de notre route.

– Je pense que je suis passée à côté de toi.

– Non, c'est moi. Quand nous vivions ensemble, j'ai oublié de prendre soin de toi, de te sortir, de te faire des enfants.

– Tu n'avais pas le temps.

– Le garçon qui t'a séduite, qui te couvrait de roses et qui t'enthousiasmait par sa culture et son humour avait disparu. Tu es une rose et je t'ai arrosée avec tout sauf de l'eau.

– Tu m'as arrosée avec du mauvais pinard, dit Audrey en souriant. Mais je voulais te changer, je voulais tout organiser. Je me pensais la seule personne censée dans notre appartement. J'ai perdu mon insouciance, ma gaité, ma folie. Je suis passée à côté de ta profondeur, je ne me suis intéressée à aucune de tes passions.

– Je t'aime, dit Romain.

– Si la vie nous donne une seconde chance, je t'épouse, répond Audrey.

Depuis l'arrière du minibus, un milicien se rapproche de Bernard. Interloqué par l'état de l'uniforme de ce dernier, il montre du menton le voyant rouge sur le tableau de bord.

– Solésan, dit-il. La lumière clignote. Vous ne répondez pas ?

Il se tourne ensuite vers le conducteur, visiblement perturbé.

– Tu ne vas pas bien, camarade, dit-il ?
– Il va bien, répond Bernard d'un ton ferme.
À l'arrière, un autre militaire les interpelle :
– On dirait que nous sommes suivis par une moto. Il y a un gradé à l'arrière ! Nous ferions mieux de nous arrêter. De qui tenez-vous vos ordres, Colonel ? Cela ne vous dérange pas si nous procédons à quelques vérifications ? Nous ne vous connaissons pas. Et ce n'est pas l'état de votre uniforme qui...
– Personne ne touche à rien ! menace Bernard. Nous sommes en mission Noire pour Pierre Léac. Toute communication est interdite !
– Mission Noire ? Je n'ai jamais entendu parler de...
– Rasseyez-vous ! dit Bernard. Et surveillez les terroristes au lieu de bavarder, il ne manquerait plus qu'ils tentent de s'échapper !
Le véhicule arrive à l'angle de la rue des Martyrs et du boulevard de Rochechouart, qu'il enfile à pleine vitesse vers la station Barbès.
Derrière eux, sur la moto, cramponné au conducteur et à son portable, le directeur général cherche à joindre des renforts.
– Allo, le GIBF ? hurle-t-il. Je descends le boulevard de Rochechouart en moto. Sortez les herses et les armes à visée laser ! Immobilisez le Combi Mercedes qui fonce vers vous !
– A gauche ! A gauche ! crie Bernard, dans le minibus, en prenant le volant des mains du conducteur. Ils barrent la route, droit devant, vous ne voyez pas ?
Le véhicule fait une violente embardée dans l'étroite rue de Steinkerque et fonce sur les pavés gelés.
– Mais vous êtes fou, dit le chauffeur. Depuis quand devons-nous fuir les barrages du GIBF ? Nous ne sommes plus en mission pour Pierre Léac ?
Marc Toti, cramponné au pilote de sa motocyclette, sourit.
– Nous les tenons, la foule va les stopper !
Effectivement, gêné par la cohue de plus en plus compacte des pèlerins bloquistes venus faire pénitence au Sacré-Cœur, le Combi Mercedes ralentit, frôlant les magasins d'articles pieux.
Puis, alors que le véhicule arrive place Saint-Pierre et que la silhouette de la basilique se profile dans la lumière vive des projecteurs, le flot des badauds s'étirole et la circulation reprend.
Le minibus possède encore quelques mètres d'avance sur Marc Toti. Il oblique rue Tardieu, et face au barrage de police

situé à l'angle de la rue Livingstone, fait une embardée et remonte la butte à contresens. Les voitures en approche se rangent en urgence sur le bas côté. Parvenu en haut de la côte, le véhicule tourne en dérapage, manquant de percuter la façade des immeubles. Dans sa ligne de mire : le campanile blanc du Sacré-Cœur. Presque rejoint par le deux-roues de Marc Toti, il emprunte la rue du cardinal Dubois.

À la croisée des escaliers qui montent de la place Saint-Pierre au parvis du Sacré-Cœur, la masse compacte des passants ralentit à nouveau sa course.

Autour d'eux, Paris s'étale dans la nuit, lumineuse comme un tapis d'étoiles.

Le Combi, presque stoppé, touche du pare-choc les vendeurs de colifichets du Bloc, les étudiants nez dans leur guide, les amoureux la main dans la main. Bernard s'impatiente, ouvre la fenêtre et tire en l'air avec son arme de service.

Les passants se figent, se baissent, courent et la foule s'égayé, révélant une longue rangée de barrières anti-émeute derrière laquelle sont postés des hommes en armes.

Devant eux, une herse laser s'étale en travers de la route. Tenter de la franchir, c'est risquer de poursuivre sa route les pneus en flamme et de verser sur le flanc quelques mètres plus loin.

Le minibus, sans échappatoire, s'immobilise.

Les hommes du GIBF, surgis de derrière leurs barricades, courent accrocher des sabots de métal aux pneus du Combi.

La cohue est repoussée. Les pèlerins regardent la scène, la prennent en photo les bras tendus avec leurs téléphones.

Le véhicule est entouré de fils fluorescents, d'hologrammes à la francisque.

Une dizaine d'hommes encadrent le Combi Mercedes, pointant leurs armes comme des dards mortels vers les issues. L'un d'eux sectionne le volant hydraulique qui bloque l'ouverture des portes. À demi courbés derrière leurs fusils éclairants, d'autres soldats entrent dans le minibus en file indienne, mettant en joue ses occupants.

– Personne ne bouge jusqu'à ce que nous sachions précisément qui est qui ! crie leur chef.

Bernard tombe à genoux, des larmes dans les yeux.

– Couche-toi, hurle un milicien, et mets tes mains derrière le dos !

Le directeur général descend de sa moto et frotte son imperméable.

Il monte dans le minibus et s'approche de Bernard, allongé dans la travée, tenu en joue par un homme du GIBF. Ce dernier le relève, le visage déformé par le canon du revolver appliqué contre sa joue.

– Bernard ? dit Marc Toti. Heureux de te voir sous ton vrai jour. Ta carrière au MUR aura été de courte durée, pas vrai ? Dommage. Mais cette charmante communauté t'aurait-elle accepté si elle avait eu vent de tes exploits place de la République ? Tu ne leur en as pas parlé ? Tu es trop modeste ! Je vais le faire pour toi.

Bernard lui crache au visage. Marc Toti s'essuie du revers de la manche et s'avance vers le fond du véhicule.

– Messieurs, dames, bonsoir. Vous espériez certainement être libérés définitivement une fois que votre chef, Théo, eut remis à Pierre Léac sa fameuse liste de noms. Malheureusement, votre mentor n'a pas tenu ses promesses. Et double manque de chance, votre sauveur providentiel de ce soir, Bernard, est tout juste bon à tirer sur des étudiants, comme à la fête foraine. Pas vrai, Bernard ?

– Tirer sur des étudiants ? crie Audrey.

– Vous devez être Victoire, dit Marc Toti en s'approchant d'elle. Vous ignorez sans doute que Bernard est une star chez les Gendarmes de France. Vous cherchez le brillant stratège qui a noyé femmes et enfants sous les fumées opacifiantes à Barbès ? Banco ! Vous cherchez l'homme qui a donné le feu vert pour une sorte de ball-trap sur les étudiants de la place Jeanne d'Arc ? Double Banco ! Cent soixante cinq jeunes protestataires et sept Gendarmes de France ont payé de leur vie, sur cette place, l'incompétence et le manque de sang froid de votre héros.

– C'est faux, crie Bernard. Si les hommes de la Main Noire avaient fait leur boulot, les manifestants n'auraient pas investi les bâtiments !

– Qui a donné l'ordre de les y poursuivre les armes à la main ? Moi peut-être ? Vous aviez le choix, Bernard, on a toujours le choix.

– Arrêtez ! hurle-t-il, fermement retenu par les épaules par deux miliciens. Arrêtez de dire que j'avais le choix ! Je n'ai rien choisi, rien voulu. Je n'ai voulu servir que mon Dieu, je n'ai voulu faire que mon devoir. Je n'ai voulu servir que mon pays !

– C'est vrai ? crie Audrey en s'adressant à Bernard. Tu as tiré sur des étudiants ? Tu me disais maintenir l'ordre, rien de plus.

– Et qu'aurais-tu voulu entendre ? Tu me fais bien rire. Avec ton âme romantique, comment aurais-je pu m'expliquer ?

– Il suffisait d'être honnête.

– Je t'aimais plus que tout, Audrey, j'avais peur de te perdre. Je voulais te protéger de tout ça. C'était pour notre sécurité et...

– Arrête ! Arrête je t'en supplie ! Ne me dis pas que tu as fait tout cela pour ma sécurité ! C'est pire que tout. Je t'ai donné mon amour. J'ai confié mon cœur à un assassin !

– Je ne suis pas un criminel, dit-il en tombant à genou. Pierre Léac, le Bloc, tout le monde s'est joué de moi. Je n'ai été qu'un pion, un naïf, l'instrument de la vengeance et de la haine d'autres hommes !

– Regardez-moi ça, dit le directeur général ! Je savais que Victoire avait eu une relation avec Jules, mais j'étais loin de me douter qu'elle fricotait avec Bernard, le Colonel les Gardes. Touchante scène de ménage. Le type des « grandes oreilles » avait raison vous concernant, Victoire : vous êtes une salope ! Vous vous êtes tapé le ban et l'arrière-ban.

Il se rapproche d'elle. D'un doigt ganté de cuir, il relève son menton.

– On ne m'avait pas menti, vous êtes charmante. Pourquoi serais-je le seul à ne pas obtenir vos faveurs ?

Il presse fermement sa bouche contre la sienne.

Leurs dents s'entrechoquent.

La Fouine, hors de lui, tente de s'interposer et se fait repousser. Bernard rugit comme un forcené, maintenu par deux molosses. Romain se dresse. Un milicien le frappe violemment avec sa matraque. Il crie, le visage en sang, avant de recevoir un coup de crosse dans le bas-ventre.

– Les mâles sont visiblement excités lorsque je vous touche, dit Marc Toti. Mettez-la debout !

Un milicien relève Audrey, les mains tenues derrière le dos.

– Tenez-la bien !

Le directeur général enlève ses gants et entreprend d'arracher le chemisier d'Audrey. Il passe une main sur sa poitrine et glisse le long de son ventre. Il déboutonne son pantalon et plaque sa main sous la dentelle de la culotte, les yeux brillants.

– Voilà donc le fruit défendu, le graal qui a suscité tant d'émois chez les partisans du Bloc comme chez les membres du MUR. L'origine de la discorde des hommes et l'origine du monde !

Il reste longtemps à caresser Audrey alors qu'elle se débat. Bernard, fou de rage, parvient à se dégager et fonce vers Marc Toti. Ce dernier se retourne, tire son revolver et, avant de recevoir un violent coup à la mâchoire, fait feu. Bernard, touché à la jambe, tombe à la renverse et sa tête heurte les fauteuils. Marc Toti se relève, la bouche sang.
– Maîtrisez-moi ce forcené et sortez-moi tout ce beau monde. J'appelle le panier à salade du Cube.

Audrey et ses acolytes quittent le bus, un à un. Ils s'asseyent sur les marches qui montent vers le Sacré-Cœur, fesse contre fesse, en rang d'oignons, le regard perdu, sous les flashes à peine discrets des pèlerins, impressionnés autant qu'amusés.

Audrey se recroqueville, contre Romain. Elle pousse entre ses jambes, sur son intimité blessée, les bords de son pantalon déboutonné. Le vent froid souffle sur sa nuque, s'insinue dans son corsage arraché.

Les larmes ont mangé ses yeux.

Sa bouche pousse un cri muet.

Le visage de Romain est couvert de sang et ses yeux sont fiévreux. À ses côtés, Geri et la Fouine, honteux et impuissants, gardent la tête baissée. Néné et Yacine se reposent l'un sur l'autre. Bernard a la figure charbonneuse et le regard vide de l'homme qui a perdu jusqu'à sa foi en l'homme.

Il tient ses yeux rivés sur sa blessure, sur le trou noir dans la toile de son pantalon d'où s'échappe un liquide chaud, visqueux et noir.

Le directeur général téléphone au Cube Noir.

– Marc Toti à l'appareil, dit-il. Je suis rue du Cardinal Dubois, face au Sacré-Cœur. J'ai retrouvé et interpellé les terroristes, complices de Théo, qui tentaient de prendre la fuite dans la débâcle de l'incendie.

– Ah, dit le standardiste du Cube. Dieu soit loué ! Nous avons perdu la trace des fuyards depuis la rue Charles Nodier. Je vous envoie un attelage avec un Hummer pour les ramener au Sousse.

– Heureusement que je veillais.

– Dommage que vous n'ayez pas pris soin de tout avec la même attention, ce soir. Il paraît que c'est sur vos conseils que Pierre Léac est entré dans l'église avec Théo. Vous n'avez pas été très inspiré sur ce coup !

– Quoi ? hurle-t-il. Mais qu'est-ce que c'est que ce charabia ? Votre hiérarchie a conscience que vous tenez de tels propos ? C'est votre dernière nuit à ce poste, vous pouvez me faire confiance !

Quelques minutes plus tard, un étrange convoi monte à l'assaut de la butte Montmartre, toutes sirènes hurlantes.

Un Hummer noir aux vitres teintées ouvre la marche, suivi d'un fourgon cellulaire Chevrolet et d'une BMW blindée.

L'homme qui descend du véhicule de tête, sous le feu des gyrophares, porte une sorte de tenue de plongée renforcée de fils de kevlar cachant difficilement son embonpoint. Sur sa tête, un casque intégral dont il garde la visière chromée rabattue.

Il se plante devant le directeur général.

– Solésan, dit-il.

– Solésan, répond Marc Toti. Je suis content de vous voir en force. Vous allez faire entrer dans votre Hummer Bernard, Victoire et Jules, ennemis publics notoires, et les conduire au Cube Noir en fast go, escortés par la BMW. Ils seront consignés au Sousse jusqu'à nouvel avis de Michel Vacher. Les autres terroristes iront dans le fourgon cellulaire et seront conduits à la maison centrale de Poissy.

Le directeur général lève la main et, sur son ordre, les sections de combat entourent les insurgés.

Romain et Audrey se lèvent, les mains derrière la nuque, criblés de points rouges par les fusils lasers. Ils entrent dans le Hummer sous les flashes des badauds, excités d'assister à la scène qui sera demain à la une de toute la presse. L'endroit est cerné de véhicules de radio, de télévision et de journalistes qui arrivent sans discontinuer par tout ce que la butte compte d'escaliers.

Deux miliciens prennent Bernard par les épaules et l'aident à se relever, la jambe raide et garrotée à la va-vite par un foulard tâché de sang. Il disparaît, aspiré par le Hummer. Les portes claquent et se verrouillent. Marc Toti adresse ses dernières consignes.

– Vous m'envoyez un B7 dès votre arrivée au Cube, sans faute, dit-il au responsable du convoi. Ah, et n'oubliez pas de dire à Claude, votre standardiste du jour qu'il peut songer à sa reconversion, je lui réserve un chien de ma chienne !

– Bien, M. de directeur ! » dit l'homme en claquant des talons.

L'homme en tenue de plongée remonte à bord et fait pivoter son siège pour être face aux passagers de la banquette arrière, qu'il tient en joue avec deux armes de poing.
La BMW blindée se place juste derrière le Hummer.
Les deux véhicules allument des gyrophares violets, avertissant touristes et presse qu'il est interdit de les suivre.
Ils démarrent doucement avant d'accélérer.
Dans le Hummer, Audrey s'écroule, en pleurs, sur Romain, sous le regard gêné de Bernard.
L'espoir se meurt.

L'espoir se meurt.

Romain, Bernard et Audrey se regardent en chien de faïence.

Romain fixe Bernard.

Il ne lui pardonne pas d'avoir adhéré aux idéaux du Bloc, de n'avoir rien fait pour le sortir de sa cellule au Cube Noir.

Audrey dévisage aussi Bernard. Il a pris des risques ce soir. Il était à deux doigts d'échapper au Bloc. Pourquoi ? Il n'était visiblement pas en mission pour Pierre Léac, comme il l'a dit au conducteur.

Il voulait les sauver, elle le sent.

Elle scrute son visage en sang et son attitude digne, serrant sa cuisse blessée d'une main qui tremble. Cette dernière tremblait-elle face aux étudiants de la place Jeanne d'Arc ou aux enfants de Barbès ? Elle aimerait croire que oui.

Bernard, lui, est torturé par l'échec de leur évasion et par la jalousie malade qu'il éprouve à voir le bras de Romain autour de l'épaule d'Audrey.

Ses poings se crispent.

Chacun évite le regard de l'autre.

Le copilote les observe derrière la visière sans tain de son casque.

« Ne faites pas cette tête, dit-il.

– Nous ne reviendrons pas du Cube, dit Romain.

– Au contraire, je parie que vous serez bientôt libres.

– Libres de mourir au Sousse, sous la torture.

Bernard se demande s'ils choisiront l'eau ou l'électricité pour le faire parler. Peut-être les deux. Sachant le secret qu'il porte, il ne peut se permettre d'avouer. Et il connaît les méthodes du Bloc.

Il enlève sa casquette et touche du doigt la petite boule nichée sous le satin de la doublure.

Chaque cadre du Bloc en possède une, au cas où il serait sur le point de livrer une information sensible.

Un aller simple.
Une libération anticipée.
Une échappatoire définitive à la souffrance.
Il arrache la doublure et prend le comprimé noir.
Il réfléchit, en le retournant entre ses doigts.
Puis, brusquement, il la jette dans sa bouche.
L'homme à l'uniforme de kevlar, face à lui, n'a rien perdu du geste.
Il détend son pied, comme un ressort, et frappe Bernard au bras. La boulette s'envole, comme au ralenti, suivie des yeux par tous, avant de retomber dans le coffre.
– Encore une idiotie de ce genre et je vous colle un balle dans l'autre jambe, dit l'homme. Mais n'espérez pas que je vous livre mort, l'organisation qui m'emploie tient trop à vous.

Audrey et Romain fixent Bernard, fascinés.
Ainsi donc, Bernard était prêt à mettre fin à sa vie.
Le sort qui les attend au Cube est-il si terrible ?
Bernard regarde droit devant lui, les yeux brillants. Dire qu'il porte un secret mettrait précisément ce secret en danger.
Il ne peut pas s'expliquer. Il doit se taire, éviter le regard des autres.
La route défile par les fenêtres fumées. Le Hummer contourne la place du Tertre. Juste assez large pour s'engager rue Cortot, il frôle la devanture des maisons.
Audrey enlève le bras de Romain qui était autour de son épaule et prend la main de ce dernier. De l'autre, elle attrape celle de Bernard.
Puis, lentement, Audrey rapproche la main de Bernard de celle de Romain. Tous deux tirent en arrière, réticents, mais Audrey insiste, usant de sa force physique comme de son regard.
Et le miracle se produit. Ils se touchent et leurs regards se croisent.
Romain est alors fasciné par l'audace de Bernard. Celle d'avoir mis sa vie en jeu dans le but évident de les soustraire, lui, Audrey et les autres, aux forces du Bloc.
Bernard, lui, est tiraillé par le remord de ses actions passées et son admiration pour l'engagement des membres du MUR, en particulier pour celui de son ami Romain.
Bernard esquisse un sourire, comme un pardon, auquel répond Romain.
– Gabriel serait fier de vous voir, dit Audrey.

Face à eux, le copilote hôte son casque et le pose sur ses genoux.

Audrey est prise d'un fou-rire nerveux.

Contre toute attente, le Hummer, censé déposer ses occupants au Cube noir, passe le rond point des Champs-Élysées, contourne l'Arc de Triomphe et s'immobilise au bout de l'avenue Kléber.

– Nous n'allons pas au Cube, dit Romain.

– Effectivement, dit l'homme en combinaison de kevlar.

Par la fenêtre, brille la devanture du Coq d'Or.

Romain, Audrey et Bernard se regardent, interdits.

– C'est ici que nous descendons, dit le copilote. Si vous voulez bien vous donner la peine.

Des serveurs se précipitent à l'arrivée du convoi.

Les portes du véhicule sont ouvertes par des gants blancs.

Audrey, Romain et Bernard descendent sur le tapis rouge et patientent face à l'entrée du restaurant. Le responsable du convoi, resté en retrait, s'adresse en aparté au portier du Coq.

– Nous faisons partie de l'équipe de Pierre Léac, dit-il. Certains d'entre nous ont été très éprouvés lors de l'assaut de l'église Saint-Jean. Nous venons chercher un peu de réconfort et fêter la fin des combats avant de rentrer au Cube Noir.

– Vous êtes ici chez vous, dit l'homme.

Escortée par le portier, l'équipe pénètre dans la brasserie.

Une table est dressée dans les espaces privés.

Romain et Bernard ont le visage en sang. Bernard tient sa jambe en serrant les dents. Personne ne semble s'en formaliser.

Sur la table, couverts et verres dorés sont posés sur une nappe de velours. À côté de chaque assiette, un drapeau du Bloc est planté dans une composition florale de lys blanc chère à Michel Vacher.

Le patron, le très réputé M. Valençon, arrive au pas de course, ayant tenu à apporter lui-même une bouteille champagne Heidsieck & C° Monopole. Le Magnum exhibe fièrement son macaron doré de fournisseur officiel du Bloc Franc.

– Ce n'est pas tous les jours que je reçois des membres de l'équipe de M. Léac, dit M. Valençon en débouchant le précieux flacon.

Il sert à chacun une coupe et s'éloigne.

Le copilote fixe Audrey, Romain et Bernard et lève son verre.

– A la vôtre ! dit-il.

– Que fêtons-nous ? demande Romain. Notre transfert au Sousse ? Vous m’excuserez, mais je ne bois jamais aux arrestations de membres du MUR. Encore moins lorsque je suis concerné.

– Tu n’y es pas. Nous buvons à notre nouveau chef.

– Au nouveau patron du Bloc ? Au remplaçant de Pierre Léac ? C’est encore plus humiliant que je ne le pensais. Emmenez-nous au Sousse et finissons-en.

– Tais-toi ! Tu parles sans savoir. L’homme dont je parle est parmi nous.

Tous se regardent, interdits.

– De qui parlez-vous ?

– Je parle de Bernard, dit l’homme en combinaison.

– Chef de quoi ? dit Romain en se levant.

– Je te jure que je ne sais pas, dit Bernard.

– Pas besoin de t’expliquer ! Je vois clair dans ton jeu ! Tu as fait mine de nous sauver en détournant le minibus du Bloc. Et tu es venu nous livrer, ici, à la cantine du parti. Ce titre de « chef » est une récompense pour toi, le prix de ta trahison. Tu ne t’en tireras pas comme ça, je vais t’en donner une, moi, de gratification !

Romain s’élançe sur Bernard et le cogne violemment au visage, rouvrant sa plaie à la lèvre, il titube et se raccroche aux tentures pour ne pas tomber. Remis d’aplomb, il pousse violemment Romain en arrière. Ce dernier trébuche, heurte le bord de la table, et s’écroule sur la moquette. Bernard se jette sur lui et les deux hommes roulent sur le sol, sous le regard désabusé des serveurs, habitués aux mœurs mouvementées de cette nouvelle classe dirigeante.

– Laissez-nous, dit le copilote au personnel de service. Nous vous rappellerons au besoin.

Les hommes aux gants blancs disparaissent sans demander leur reste.

– Suffit ! Arrêtez de vous battre ! dit Audrey d’une voix forte. Cessez de faire les gamins et relevez-vous !

– Buvons à la santé du MUR ! dit le militaire qui menait le convoi.

– A la santé du MUR ? Dans un endroit pareil ? Qu’est-ce qui vous prend ? dit Bernard en se redressant.

– Je ne me suis pas présenté, dit l'homme. Je m'appelle Claude, mais vous me connaissez mieux sous le patronyme du « Glaude ».

Audrey pose sa main sur la sienne.

– C'est la troisième fois, en deux jours, que ce galant homme met sa vie en danger pour sauver la mienne. Voilà pourquoi j'ai ri en découvrant son visage lorsqu'il a ôté son casque.

– Le Glaude ? dit Romain abasourdi. Mais comment...

– Dominique m'a prévenu de votre sortie de l'église. Nous avons des hommes en embuscade place des Abbesses prêts à vous soustraire aux miliciens avant que Bernard ne nous grille la politesse.

– Désolé, dit ce dernier. Il faut toujours que je fasse tout moi-même.

– Pour vous récupérer au Sacré-Cœur, ce soir, il nous a fallu mobiliser toutes les capacités techniques du MUR. Nous avons une demi-douzaine de complices au bas des marches, mêlés aux touristes, munis de brouilleurs et de redistributeurs. Marc Toti n'a pas pu joindre le Cube Noir. Il n'a réussi qu'à contacter Claude, un standardiste facétieux qu'il n'est pas prêt d'oublier, en l'occurrence votre serviteur. J'ai accouru dès que possible avec les uniformes et véhicules de l'organisation.

– Mais pourquoi nous avoir amenés au Coq d'Or ? C'est le départ de tous nos maux. J'avais interdit à Gabriel de recommencer pareille bêtise ! Nous sommes certainement filmés et écoutés.

– Ce soir, le MUR possède les plus hautes complicités. Je vous assure que nous ne risquons rien. Nous sommes ici pour plusieurs raisons. D'abord, c'est le dernier endroit où Michel Vacher pensera à nous chercher dans les prochaines heures. Ensuite, c'est une action d'éclat. Les hommes et les femmes qui nous suivent se souviendront de ce défi. Enfin, nous sommes ici en mémoire de Gabriel.

– Où est-il ?

– Il est monté dans le fourgon cellulaire qui suivait notre convoi. Il a été conduit aux urgences de l'hôpital de Créteil. Bien que son pronostic vital soit engagé, je viens de recevoir des nouvelles encourageantes de la part des équipes médicales qui l'entourent.

– Mais pourquoi diable parlez-vous de Bernard comme notre chef ? reprend Romain. Il fait partie du Bloc !

– Les voies du Seigneur sont impénétrables, comme les choix de Théo. Et il semble que, dans un ultime soupir, ce dernier ait choisi de lui transmettre le code de commandement.

– C'est vrai ? demande Audrey, incrédule.

– C'est vrai, dit Bernard, rougissant.

– Tu connais Théo ? dit Romain. En voilà une bonne !

– Je n'avais pas conscience de son rôle vis-à-vis du MUR, bien sûr. Il était mon confesseur.

– Ton confesseur, mais comment ?

– Je suis entré pour la première fois dans l'église Saint-Jean lors d'une visite de Michel Vacher. Ce dernier y a été baptisé. Il y revient plusieurs fois par an et je l'ai accompagné lors d'une messe. J'ai remarqué le prêtre, Dominique. Il tranchait avec les membres de l'église que je côtoyais au Cube, si convenus et si « béni oui-oui ». J'ai décidé que Dominique serait mon directeur de conscience. Au début, il ne faisait que m'écouter. Mais, plus le temps passait, plus il intervenait dans nos discussions. Il tentait de me changer. Je pense qu'il y est arrivé !

– Je lève mon verre à un homme merveilleux qui n'a pas cru une seule seconde en la défaite de l'amour, dit Audrey.

Tous brandissent leur coupe, des larmes dans les yeux.

– Á Dominique, l'homme de paix, dit Romain.

– Que faut-il retenir de tout ça ? dit Bernard.

– Pour le bonheur des peuples, mieux vaut de mauvais démocrates que de bons extrémistes, dit Romain. Leur parti ne recherche pas le bien-être collectif, mais celui d'une caste. Le malheur des autres est renforcé. L'histoire en fournit plus de preuves que nécessaire.

– C'est ta théorie. Je n'y ai pas adhéré. J'ai cru au Bloc.

– Tu n'as pas été le seul. Mais le fait qu'une idée soit partagée par des millions de gens ne suffit pas à la rendre bonne. Parle avec des russes, des chinois ou des coréens du nord, tu verras.

– C'est différent, ils sont embrigadés.

– Mais nous sommes tous, sans nous en rendre compte, manipulés par le Bloc, par des idées simples, millénaires, des solutions pré-pensées. Qui tranchent avec un insupportable sentiment d'inaction généré par les gouvernements précédents. Des idées qui font appel à des idéaux nobles : la famille, le travail, la nation. Mais la fausse route ne vient pas des intentions, elle vient des solutions. Si je te dis que pour s'extraire du capitalisme il faut interdire la profession de

banquier ? Que pour éviter la pauvreté, il faut gazer les mendiants ? Tu saisis bien alors le décalage entre le mal et le remède. Pourquoi croire alors davantage que pour sauver l'économie il faille écarter les juifs et les minorités du travail, incarcérer ou déporter des familles ? Voilà tout le problème du Bloc : poser les bonnes questions, proposer la mauvaise solution, avoir le bénéfice du doute, jouer sur la peur et la haine.

– Qu'est-ce que le MUR attend de moi ?

– Que tu n'oublies pas les codes, dit Romain avec un sourire. Et puis tu pourras nous aider par ta connaissance du Bloc. Michel Vacher est blessé au talon, mais il n'est pas tombé.

– Je le ferai pour vous, pour notre amitié, dit Bernard, les yeux fiévreux.

– Si tu le fais pour nous, tu n'y arriveras pas. Tu dois le faire pour eux. Ceux qui sont persécutés. Pour cette petite fille, Rosalie, par exemple, qui s'est échappée de l'église Saint-Jean, qui voulait rejoindre son père et sa mère et que nous avons laissée sans défense en plein Paris. »

Les cloches du Sacré-Cœur comme celles du clocher à demi calciné de l'église Saint Jean battent les douze coups de minuit.

Rosalie, terrifiée, ose enfin sortir de sa cachette, sous l'escalier de béton qui court le long de l'église de Montmartre.

Des soldats vont et viennent, affolés, criant des ordres. Rosalie passe au milieu d'eux comme un fantôme, la capuche rabattue sur le visage. Elle tourne à gauche rue Antoine, face au café Saint-Jean, et descend un grand escalier en courant. Plus tard, elle débouche boulevard de Clichy et s'élance sur le terre-plein central, entre les bosquets, les poubelles et les toilettes publiques. Sous la lueur d'un réverbère, sa capuche s'envole, découvrant son visage.

Un membre des Comités de Vigilance du Voisinage, sorti promener son chien, la croise. Il fait tout de suite le lien entre cette fille de couleur, qui court à perdre haleine dans les ruelles désertes, et l'église qui brûle au loin sous le fracas des hélicoptères tournant autour du foyer comme les moustiques autour d'une lampe.

Sûr de son bon droit, l'homme appuie sur une icône de francisque de son téléphone portable. Une voix charmante lui

répond, une standardiste adorable note son témoignage et promet de prévenir la brigade la plus proche.

L'alerte trouve vite une oreille.

Au coin de la rue Coustou, une lumière rouge clignote dans un Renault Trafic et réveille la routine d'une patrouille de BAF.

« Là ! dit Pierrot en montrant du doigt le carrefour. La fille dont ils parlent à la radio est là ! »

Avenues de Paris désertes, glacées, muettes et interminables.
Rosalie, une princesse lointaine, un petit bout d'île, un coin de désert, court sur la neige grise et durcie par le gel.
Elle surgit par intermittence, sous la lueur des lampadaires, entre les façades hautaines des immeubles haussmanniens. Le claquement de ses pieds emplît l'espace, son souffle est court comme celui d'une bête aux abois.
Sa respiration enfle démesurément.
Voilà à quoi ils ont réduit ceux qui lui ressemblent : un gibier en fuite.

Une course, toujours la même, engagée cent ans plus tôt, en Afrique, par d'autres filles comme elle, une course pour la vie, contre la folie des hommes, contre le négrier, le chasseur, le colon et maintenant ici, en Europe, contre la haine ordinaire des gens ordinaires.

Une petite fille semblable à mille autres, avec sa robe rose, ses poupées, ses nœuds dans les cheveux et son goût des glaces à la fraise. Elle devrait être étouffée de tendresse, une main caresserait sa peau douce, ébourifferait ses cheveux, elle serait ivre de cris de joies, de danse, de jouets, d'anniversaires, entourée d'une mère aimante et d'un père protecteur.

Normalement.

Où sont ses parents ?

Sont-ils parvenus dans ce pays lointain où ils cherchaient la paix ?

Papa, maman, qu'est-ce qui n'a pas marché ?

Elle voudrait courir vers eux, les nattes au vent, mêlant le rire aux larmes et tomber dans leurs bras, oublier les heures d'angoisse et de silence.

Une fourgonnette noire s'engage lentement dans l'avenue et un reflet de lune frappe le pare-brise.

La portière latérale coulisse. Deux hommes en chemise brune pointent leur nez. Sur leur poche, une hache brodée, à leurs

pieds, des rangers, à leur flanc, une matraque. Dans leur cœur, la haine.

Ils regardent la fille.

Elle court moins vite et se retourne sans cesse, ses pieds dérapent, elle se rattrape de justesse.

Les hommes sourient. Ils n'en sont pas à leur première traque. Le gros homme regarde son coéquipier, Pierrot, caresser le flanc du chien. La semaine dernière, il a pendu un noir. C'était drôle. A un lampadaire rococo place Vendôme, face au Ritz. Le nègre dansait au bout de sa corde sous les fenêtres lambrissées des bourgeois en costume.

Au moins, ils ont pu voir qu'il faisait son boulot.

Et ils ont pu se rincer l'œil, parce qu'avant de partir ils ont violé la femme. Sur le pavé gelé. Comme ça, pour lui laisser un souvenir. Une allumeuse qui avait eu ce qu'elle méritait. Cette fois là pourtant, il avait dû retenir Pierrot qui voulait lui farcir le ventre avec toutes sortes de choses. Ce n'est pas des manières. Il fera un rapport sur ce type la semaine prochaine, il est dangereux.

Rosalie sent le souffle des chasseurs sur sa nuque.

Je m'en sortirai, maman. Je vais y arriver papa.

Pour ne pas vous faire de peine, pour revoir mamie Aïda et papy Mehdi au pays. Pour manger le poulet Yassa à Noël, pour revoir grand frère Pape qui travaille en Suisse et petite sœur Farida qui doit marcher maintenant et parler avec ses mots d'enfant. Pour la serrer contre mon cœur et lui dire mon amour.

Je m'en sortirai, vous verrez.

Parce que tout ne peut pas finir ici...

À l'intérieur de la camionnette, l'ambiance monte, les membres de la milice tapent des mains sur les portières, hurlent des paillardes, une bière à la main.

La fourgonnette accélère. La fillette fait de même, multipliant les risques, sa cheville et son corps se tordent. Elle se relève et s'élanche sur son pied blessé.

La fourgonnette gagne du terrain, lentement, inexorablement. Les hommes rient, trépignent, comme au match de foot. Leur sourire est carnassier. Ils ne sont pas les seuls à montrer les dents, à l'arrière du véhicule, les chiens s'impatientent.

Ils n'attendent pas longtemps.

La fille ne court plus, maintenant. Elle est à genoux. Les hommes en noir descendent sur le trottoir. Leur mission sera bientôt terminée, personne n'osera s'y opposer.

La rue est vide.

Derrière les façades, derrière les rideaux, dans les intérieurs feutrés, les français de souche, les « souchiens », se terrent. Les miliciens sortent leur matraque. Après tout, le peuple a voté pour eux, pour qu'ils fassent le taf. Encore quelques semaines et ils auront les pleins pouvoirs. Alors, rien ne les arrêtera.

La petite fille ne se retourne plus, elle regarde droit devant elle, les mains jointes.

Papa, maman, j'ai fait de mon mieux.

Ne m'en veuillez pas.

La matraque siffle et s'écrase, la jeune fille se couche.

Une tache rouge sur la neige blanche.

Dans une alcôve feutrée du Coq d'or, Audrey, Bernard, le Glaude et Romain trinquent, fiers et déterminés.

Romain passe un bras autour de l'épaule d'Audrey et l'embrasse.

En joignant les mains, ils font le serment d'unir leurs forces au service du MUR. La lumière des utopies, la force des prophètes, la colère des Dieux danse dans leurs yeux.

Ils feront du MUR un autre Sacré-Cœur, un bâtiment imprenable, pesant, immaculé, magnifique et céleste.

Marc Toti arpente le parvis du monument.

Il y est resté seul suite au départ des complices de Théo vers le Cube. Il allume une cigarette et contemple la ville lumière en tirant de légères bouffées. Paris se donne toute entière, allongée comme une princesse exotique, brillant de l'éclat de ses parures de diamants.

Les arcs de Notre Dame se dressent devant lui, éclipsés par l'éclat des lasers qui balaient le ciel depuis le toit du Cube Noir. À sa droite alternent la majesté du Louvre, l'éclat de l'Opéra Garnier, la dentelle de lumière de la tour Eiffel.

Le devoir accompli, Marc laisse planer son regard sur toutes ces beautés, l'esprit à peine troublé par les fumées persistantes s'élevant de la rue des Saints-Pères et obstruant la vue sur la Tour Montparnasse ou par l'odeur acre de l'incendie voisin de l'église Saint-Jean.

Dans sa poche, un objet électronique, un cube de verre noir, vibre en silence.

Marc le tire à lui et constate qu'il a reçu un B7.

Le colis a bien été livré au Sousse.

Les types du convoi on fait vite.

Il sourit.

Face Sacré-Cœur, quasiment en ligne droite, au deuxième étage du Cube Noir, un autre homme observe les brasiers de Saint-Jean et de la rue des Saints-Pères.

Il ne sourit pas.

Il pense au foyer non éteint de la contestation populaire et au Bloc Franc, presque décapité par les blessures reçues ces derniers jours.

Pour la première fois depuis longtemps, il a peur et il doute.

Il songe au MUR, dont il n'est parvenu à trancher qu'une seule tête.

Michel Vacher s'agenouille.

Face à son reflet dans la vitre, il entame une prière.

Du fond de sa méditation, il lui semble entendre la voix de la pucelle, celle de Jeanne d'Arc, venue du fond des âges, lui donner l'ordre de poursuivre son œuvre.

Tant que Dieu lui prête vie, il ne faillira pas.

Peut-être est-il déjà trop tard.

Romangrattuit.fr est fier de vous avoir offert gratuitement ce livre en **format numérique**.

Vous avez aimé ?

Laissez vos commentaires sur le site **Romangrattuit.fr** et/ou faites un don à l'association **Lire et Faire Lire**. Vous pouvez également partager le lien du site et y télécharger d'autres ouvrages.

Vous souhaitez offrir ce livre en version papier ?

Rendez-vous sur le site **Romangrattuit.fr**. Les bénéfices de l'auteur sont reversés à **Lire et Faire Lire**.

Bonne Lecture.